N° 697 38e Année Tome CXCVII 1er Juillet 1927

# MERCVRE

DE

# FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE









—

***PRIX DU NUMÉRO***

***France....... 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME

1er Juillet — 1er Août 1927

1er Juillet — 1er Août 1927 Tome CXCVII

# MERCVRE

DE

# FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII

# GEORGES EEKHOUD
## ANVERSOIS

—

Anvers — c'est ainsi que débute ce livre si prenant de Georges Eekhoud qui s'intitule *Les Libertins d'Anvers* — fut de tout temps la ville païenne de la Cocagne belge. Son catholicisme de décor n'a guère plus de fond que celui de son illustre interprète, le grand Pierre-Paul Rubens, qui peignit les drames du Golgotha, hanté par les splendeurs de l'Olympe. De temps immémorial aussi, Anvers fut un foyer de libertinage, voire d'anarchisme érotique. Alors que ses sœurs des Flandres, Bruges et Gand, déchaînaient des révoltes motivées par des raisons d'ordre exclusivement politique, Anvers ne cessa de fomenter les hétérodoxies. Son histoire nous déroule une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair, en même temps que celles de l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques.

Peut-être le tableau a-t-il été un peu exagéré par la fougue géniale du romancier lyrique, Georges Eekhoud. Mais il est certain que j'ai, quant à moi, gardé de la cité d'Anvers une impression profonde. Je crois n'avoir nulle part ailleurs ressenti aussi fortement la sensation que la ville où je me trouvais possédait une personnalité collective et faite d'énergie sensuelle : que c'était un être à la fois populaire et aristocratique, épris de festins gigantesques où toutes les passions et tous les sens obtiennent leur part. Comment ne pas éprouver pareille conviction

lorsque, errant autour de la cathédrale qui élève au-dessus des bourgs sa tour ciselée jetant vers le ciel comme une interminable litanie de foi, on parcourt cet enchevêtrement de ruelles qui, presque toutes, ont des noms de comestibles et que, soudain, on se voit déambulant par cette avenue bordée de maisons closes (s'il est permis d'appeler ainsi des demeures où la débauche s'assouvit presque à ciel ouvert!). Il en sort des chœurs de voix humaines qu'accompagnent des ritournelles pleurardes d'accordéons et des rythmes pressés de pianos mécaniques vous frappant en pleine poitrine de leurs feux croisés, comme si c'étaient autant de mitrailleuses. Sur les portes, des matrones vous font signe, entr'ouvrant les vantaux pour vous donner un aperçu des voluptés qu'on vous réserve; et comme, dans ce port où toutes les nationalités se coudoient et s'étreignent, ces matrones ne savent pas quelle langue vous parler, elles vous interpellent successivement en tous les jargons qu'elles connaissent. Toute la conversation se fait sur le seuil; à l'intérieur, le langage devient superflu; entre deux mélopées que chacun poursuit en son dialecte, des sexes s'enlacent silencieusement.

Anvers a toujours été ainsi, sauf qu'autrefois, suivant Eekhoud, pareille frénésie n'était pas comme aujourd'hui limitée à un quartier, mais couvrait toute la ville. Aussi, avec quelle joie aimerait-il, si l'étymologie n'était tout de même par trop douteuse, affirmer qu'Anvers est, par décret spécial de la Providence, voué depuis toujours au culte de la chair :

Gramaye, — dit-il, — se basant sur l'existence au-dessus de la porte du Bourg, près du Steen, d'une statuette de Sémini ou de Frico, le Priape scandinave, dont le nom *Semini God!* (Dieu Semini!) revient encore constamment sur les lèvres des bonnes femmes lorsqu'elles se récrient de surprise ou de compassion, et se retrouve aussi dans le sobriquet : « Enfants de Sémini » désignant les libertins et les paillards — a prétendu que le nom d'Anvers se compose des mots « Adversa » et

« Verpum », surnom de Priape. Le savant en conclut qu'Anvers aurait été consacré à ce dieu des jardins. D'après le notaire Ketgen, un des chroniqueurs anversois, la statuette de Sémini aurait été mutilée en 1586, sous les archiducs Albert et Isabelle, par ordre des Jésuites, les attributs trop ostensibles de l'idole offusquant la pudeur des bons Pères. Le Karageuz occidental ne levait pas que les mains.

C'est à Anvers, au pied de la cathédrale, que Georges Eekhoud, — qui est mort le 29 mai dernier à l'âge de 73 ans, — était né en 1854, et il n'y a pas d'écrivain qui soit plus que lui une émanation de cette ville grouillante et passionnée. En lui se sont réunis les caractères contradictoires : à la fois aristocratiques et populaires (comme nous disions tout à l'heure) de ce grand port. Né de parents flamands de noble race, il était orphelin à onze ans; laissé presque maître de lui-même, il se plongea, de bonne heure, dans les délices anversoises, éparpillant l'or à pleines mains, avec des compagnons d'orgies qui tantôt étaient des riches et tantôt des pauvres. Notons cependant que, dans sa première adolescence, il eut le temps de recevoir en Suisse une éducation classique, puis d'entrer à l'école militaire belge qu'il quitta à la suite d'un retentissant duel au sabre. C'est à sa sortie, un peu brusque, de cette école que le charme voluptueux d'Anvers le ressaisit; signalons aussi de 1876 à 1880 un séjour en France, à Paris et surtout dans la forêt de Fontainebleau où, à Barbizon, il fréquente nos peintres.

Ses premiers livres furent des volumes de vers : *Myrtes et Cyprès*, *Ziz-zags poétiques* et *Les Pittoresques* où déjà se manifestent ses tendances, mais livres qui ne dureront point, parce qu'il est incapable d'assujettir sa pensée bouillonnante à une métrique, surtout cette métrique classique à laquelle il s'était alors astreint. Mais voyez déjà tout son œuvre en germe dans ces vers où il se montre à la fois aristocrate et populaire, amoureux à la fois et du luxe et de la misère.

**Mes sens, épris de pittoresque,**
**Cherchent, brutaux et raffinés,**
**Les taudis à l'horreur dantesque**
**Et les boudoirs capitonnés;**

**La ruelle étroite où les drôles**
**Vaguent, rêvent les mauvais coups,**
**Gardant la poussière des geôles**
**Dans leurs haillons percés de trous.**

Pour satisfaire de pareils désirs, il faut beaucoup d'or; Eekhoud en avait, mais sa bourse, quand même, se vida assez tôt.

La bonne pitié d'une aïeule aux idées larges — dit M. Maurice Bladel dans son étude sur *l'œuvre de Georges Eekhoud* (Edition de la *Renaissance d'Occident*, Bruxelles 1922) — vient secourir notre illuminé de la vie et lui permet de se replonger plus que jamais dans ses pantagruéliques contemplations.

Dans l'espoir peut-être d'économiser un peu (mais comprend-il seulement le sens de pareil terme?), il quitte Anvers pour la campagne voisine, pour cette Campine où les hommes ont encore le tempérament anversois, mais à l'état plus pur, moins frelaté par le contact des provinces voisines et le passage des étrangers. Pourtant, puisque le démon d'Anvers est, dans la Campine, plus vigoureux encore que dans la ville, comment Eekhoud résisterait-il là plus efficacement aux tentations? Seigneur terrien, il donne des fêtes magnifiques, invite à dîner des bourgades entières, participe de toute sa chair, de toute son âme et de tout son or aux Kermesses populaires. Puis, ruiné cette fois définitivement, il se fixe en 1881 à Bruxelles et se lance dans le journalisme. C'était justement l'époque où le mouvement littéraire belge prenait son essor avec *La Jeune Belgique*. Il joignit ses efforts à ceux de Verhaeren, Gilkin et Rodenbach et, dix ans après la publication de son premier recueil de vers, il écrivait son premier roman de mœurs paysannes, son *Kees Doorik* qui se déroule dans la Campine et qui lui vaut l'admiration de Huys-

mans, de Goncourt, de Zola. Fait même assez piquant, Zola remercie Eekhoud de ce que *Kees Doorik* lui apporte une précieuse documentation pour les ducasses qu'il allait décrire lui-même dans *Germinal.*

C'était — dit M. Maurice Bladel — se renseigner d'une façon assez paradoxale que chercher les fêtes du Nord de la France dans les tableaux de ces foules, manifestement flamandes.

Un an après, ce sont, en 1884, *Les Kermesses,* en 1887, *Les Nouvelles Kermesses;* en 1891, *La Nouvelle Carthage* qui, cette fois, est l'épopée de la ville même d'Anvers; en 1892, le *Cycle Patibulaire.* Un moment, la politique d'extrême-gauche l'attire; il crée le *Coq Rouge* et s'inscrit à la section littéraire de la Maison du Peuple. En 1895, ce sont *Mes Communions,* où Eekhoud incline à l'anarchie, mais, dans les masses ouvrières, peu de sympathies répondent à ses avances. Une certaine misanthropie apparaît dans *Escal Vigor* : misanthropie qui d'ailleurs ne s'en prend pas aux individus, mais plutôt à la masse, qu'il juge incapable de progrès; ce progrès, se demande-t-il même, est-il bien désirable? Ne supprimerait-il pas quelques-unes des caractéristiques les plus exquises de l'âme populaire?

En 1904, paraît *L'Autre Vue,* un roman où l'auteur précise encore ses opinions, tout en nous traçant un magistral panorama des bas-fonds de Bruxelles. Mais je n'ai pas l'intention de citer ici toutes les œuvres de Georges Eekhoud. Je voudrais pourtant rappeler qu'à côté du romancier existe chez lui un érudit, tantôt critique littéraire, tantôt critique musical, tantôt surtout historien. Professeur à l'Université libre de Bruxelles, il y a donné de remarquables conférences qui, toutes, malheureusement, n'ont pas été publiées, loin de là, mais qui lui ont fourni le suc de plusieurs articles et de plusieurs livres. Ce sont ses recherches de professeur qui l'ont conduit à écrire : *Au siècle de Shakespeare,* ce petit livre si savou-

reux sur l'époque élizabéthaine, et surtout ces merveilleux *Libertins d'Anvers,* où il a lyriquement fait revivre une hérésie anversoise du XVI$^{e}$ siècle et qui ne pouvait guère être qu'anversoise, puisqu'elle rêvait la mise en commun des femmes et qu'elle se proposait aussi tout en entretenant le luxe des vêtements, de mettre riches et pauvres sur un pied d'égalité.

Au fond, en effet, Eekhoud n'a jamais été révolutionnaire, même au moment où il a sincèrement pensé qu'il l'était. Comme beaucoup d'autres écrivains de la même époque, comme Tailhade, comme Mirbeau, comme M. Victor Basch, qui a écrit d'Eekhoud un vibrant éloge, car il reconnaissait en lui une âme sœur de la sienne, Eekhoud est un individualiste aristocratique qui a pu se croire libertaire à un certain moment parce que, sur un programme négatif, il était d'accord avec le peuple. Mais lorsqu'il a scruté ses désirs les plus secrets, Eekhoud s'est rendu compte que la présence de miséreux dans le monde était artistiquement indispensable au régime social qu'il souhaitait. Si ces gens devenaient aisés, si la pauvreté ne les contraignait pas à recourir à l'assassinat ou à la rapine, si, par suite d'une répartition équitable des richesses, ils se transformaient en petits bourgeois cossus, toute la beauté de leur âme et de leurs attitudes physiques ne disparaîtrait-elle pas en même temps? Autant en effet il aime les pauvres individuellement, autant il s'afflige, cet artiste, de voir croître chez certains d'entre eux une conscience de classe qui les pousse à s'élever à l'échelon social supérieur.

S'ils se révoltent — écrit le héros de *L'Autre Vue,* un des ouvrages que Eekhoud préférait peut-être à tous ses autres, — j'entends que ce soit isolément, chacun pour soi.

Je ne rêve pas — ajoute-t-il — meilleur état collectif... J'abhorre tout cataclysme qui nous vaudrait un changement de régime... Je me proclame même conservateur, comme les pires de vos réactionnaires, mais... pour des raisons diamétralement opposées aux leurs.

Quelles sont ces qualités qu'il admire tant chez les pauvres? Ce sont leur franchise brutale, leur sensibilité spontanée.

Je ne considère comme mes pairs — écrit toujours le héros de *L'Autre Vue* — que des êtres extrêmement raffinés... les artistes et les penseurs ultra-sensitifs; mais hélas! ces égaux, je ne les rencontre que dans leurs œuvres... A défaut de ces potentats du cœur et de l'intelligence, je me rabats sur leurs antipodes... brutes libres et impulsives... Ces deux castes-là, celle de tout en haut et celle de tout en bas sont faites pour s'entendre... En dehors de l'aristocratie, il n'y a pour moi de sympathique et d'estimable que le franc voyou... Le mythe d'*Antée* se vérifie encore de nos jours. Le Titan ne parvenait à se mesurer avec les dieux qu'en descendant parfois des hauteurs sidérales pour reprendre contact avec le limon de la terre.

J'aspire — écrit encore le même héros, — à m'aboucher avec des gens simples jusqu'à en être presque sauvages, qui ne me parleront ni d'art ni de littérature ni de politique, ni de science ni de morale, ni de devoir ni de philosophie ni de religion. Je respirerai mieux au milieu de ces brutes qu'au milieu de notre monde diplômé, hostile à l'idée rare et à la sensibilité différente... Leur sensibilité vaut la nôtre, mais, parce qu'elle ne s'interprète pas avec autant de virtuosité que chez nous, elle n'en devient que plus suave à confesser, je dirai presque à respirer.

Posséder, comme disent les critiques d'art, « une délicieuse sensibilité », voilà donc tout ce que Eekhoud réclame d'un « voyou » pour que le coquin lui soit immédiatement sympathique. Le romancier ne lui demande pas, il lui reprocherait même de posséder une ambition sociale qui risquerait de l'élever au-dessus de son état. En cela, Eekhoud se différencie des anarchisants moralisateurs de son époque qui distinguaient une bonté mal dirigée et des germes de noble révolte, même chez l'assassin le plus abject qui porte en chantant sa tête à la Veuve. Je lisais récemment dans les *Nouvelles Littéraires* un article sur le « roman apache » et je m'étonnais que

parmi ses précurseurs on ne citât point Eekhoud; n'est-ce pas lui qui a décrit avec joie et admiration ces voyous assommant les jeunes hommes qu'ils rencontrent avec une belle sur les fortifs et s'assouvissant ensuite sur la femme terrifiée? Ils aiment — dit-il — « par coups, en bande, une pour tous ».

Eekhoud s'est complu — écrit Bernard Lazare (*Figures contemporaines*, Perrin, 1895) — dans l'apologie du vagabond, du vagabond qui triomphe, insultant les codes, riant des conventions et des morales et il est un de ceux qui répandent et inculquent le dédain de la loi et la haine des autorités.

Une des plus belles pages de *L'Autre Vue* est celle où il a décrit toute la racaille de la Marollie bruxelloise se ruant à l'enterrement de l'un de ses voyous les plus représentatifs, Bugutte, à qui une maîtresse a versé du vitriol dans l'oreille. Le corbillard avance parmi les acclamations :

Inconsciemment panthéiste, la Marollie avait raison... C'est par des transports d'allégresse que l'on honorera le mieux celui qui donna un si fier exemple de libre et large vie.

Un ami verse le contenu d'une chope sur le cercueil et cette libation provoque les bravos de la foule.

Le soleil active la fermentation de cette populace en liesse, fauve et rutilante comme un sauve-qui-peut de grosses fourmis rousses et d'où montait une buée à la fois grasse et surette, des émanations de friture et de fruiterie.

Pour commémorer le goût que le défunt avait pour le bruit, la cohue lance des chansons et des sifflets,

car s'il parlait peu, il se rabattait sur le tapage; il aimait brailler et vociférer... Comme lui, ils soufflaient dans la paume de leurs mains, bruits plus canailles et plus topiques que les sifflets.

Ce fut — dit Eekhoud — un « énorme et pantagruélique adieu ».

Encore reproche-t-il aux « voyous des villes » certaines

affectations empruntées aux civilisés; il leur en veut aussi d'être souvent moins beaux, d'une beauté en tous cas moins luxuriante que celle des « voyous » des champs, les voyous de la Campine en particulier. A travers ses nouvelles et ses romans, ce ne sont qu'étreintes, viols et assassinats. Si les héros sont beaux et commettent leurs crimes de façon artistique, comment ne les absoudrait-il pas?

Rien — dit-il — de ce qui me paraît beau ne me paraît mal.

Voilà une terrible déclaration et qui peut mener loin son auteur. La beauté du sang qui coule d'une tête tranchée ou d'une poitrine ouverte plonge parfois Eekhoud dans d'étranges méditations. Et de même le spectacle des beaux éphèbes.

Je me sentais — dit le principal personnage de *L'Autre Vue*, — l'envie de promener les mains sur cette admirable statue de chair et de la modeler de ferveur.

Et sous prétexte d'un match de boxe, il se laisse aller à cette joie tactile. Cette sensation, assure-t-il, n'avait rien « de la volupté amoureuse et cependant elle imprime à mon être je ne sais quel sentiment fort, quelle reconnaissance éperdue vers le Créateur... J'adorai Dieu dans un de ces chefs-d'œuvre... » Il renonce cependant à ces exercices qui, dit-il, « l'exaltaient trop ».

En retombant sur la terre — déclare-t-il avec assez de perspicacité — ne descendrait-on pas plus bas?

Eekhoud, comme son héros, éprouve parfois aussi des sursauts de révolte quand il voit où pourraient l'entraîner ses théories pansexuelles. Quoiqu'il félicite ses « voyous » de ce que « le sentiment n'intervient pas dans la vie sexuelle de nos frustes garçons », pas plus, en général, que dans celle de leurs maîtresses, il se prend parfois à spiritualiser un peu sa doctrine et, lorsqu'il raconte par exemple l'hérésie de Loïet le Couvreur, il

insiste bien sur ce fait que Loïet n'est pas simplement un débauché; c'est un sage qui a voulu la réconciliation de la chair et de l'esprit, du paganisme et de l'évangile, un chaste à sa manière, qui entend subordonner l'exercice de la luxure à la charité et à l'amour. La passion charnelle, pour Loïet, n'est qu'une préparation à la bonté, car, avant Nietzsche, il estime que « l'excessive générosité ne va pas sans la perte de la pudeur ». Le Nu, pour lui, est une « source de désir et partant d'émulation, d'essor vers l'idéal ». Le traître du livre, le Judas de ce nouveau Christ, c'est un pervers qui, lui, aime la débauche pour elle-même et qui, sans s'inquiéter des préférences des femmes, veut qu'elles soient toutes à tous aveuglément.

En fait, les contradictions abondent dans l'œuvre d'Eekhoud. Il admire la « chair saine », il s'enthousiasme pour la bonté intégrale (voyez sa belle histoire du cœur de Tony Wendell, l'homme dont l'âme était tout entière pétrie de bonté) et, en même temps, la cruauté et le sadisme le fascinent incontestablement; certaines de ses pages évoquent en nous les tableaux les plus révoltants du *Jardin des Supplices*. Ce perpétuel conflit de tendances, Eekhoud tout le premier en reconnaît l'authenticité; et ces dissonances de son être, il essaye de les expliquer en montrant qu'elles sont le résultat fatal et peut-être heureux après tout du mélange des vues qui s'est produit non seulement en lui, mais en nombre de ses compatriotes. N'oublions pas, en effet, que le grand-père maternel d'Eekhoud est un Allemand du duché de Nassau, sa grand'mère une Hollandaise. Et c'est le problème de ses contradictions qu'il a cherché à éclaircir lorsque, dans *Les Dernières Kermesses*, il a écrit ce conte hallucinant de *Jan Vogelzang et Franz Printemps* où il nous dit :

Les croisements, les métissages, les déracinements sont non seulement utiles, mais même indispensables à la sélection humaine... Des fois, avant que la fusion se soit complètement opérée, on se croirait en présence d'une sorte d'androgynat

où l'ambigu de la race nous intrigue tout autant que l'équivoque du sexe.

Et le voilà qui nous raconte l'histoire d'un jeune Belge né d'une mère parisienne et d'un père flamand et qui sent en lui ses deux hérédités tantôt se combattre et tantôt s'enlacer.

L'aventure — dit-il — de ce Poldérien mi-français mi-flamand, à la fois gaulois et thiois, me symbolisait, m'incarnait mon propre cas, et avec le mien, celui d'une notable partie de l'élite belge. « Mais, me disais-je (poursuit Eekhoud), notre dualisme, notre *duplicité*, notre sorte d'hermaphrodisme racique ou plutôt cultural, est bien autrement tragique. Chez ce fruste enfant du peuple, chez ce travailleur manuel, l'équilibre se rétablira tout naturellement... Tandis que nous autres, hélas! artistes, poètes, gallo-flamands, de double culture sinon de double race, que nous nous appelions Maeterlinck ou Verhaeren, Rodenbach ou Giraud, nous nous voyons attirés et repoussés tour à tour par nos mystérieux générateurs.

Et là Eekhoud nous avoue qu'il s'est par moments demandé s'il ne devrait pas tâcher de se franciser complètement et expulser de lui les éléments germaniques. Mais non! car si l'élément germanique est en lui plus vulgaire, Eekhoud sent qu'il est aussi plus fort et contient plus de vitalité.

Me voilà de plus en plus avéré dans les flancs de ce terroir. J'en respire avec fanatisme jusqu'aux moindres effluves. Non, non, je ne m'en déracinerai plus. Je veux prospérer ou pâtir avec ma grande nourricière. J'ai compris qu'en la reniant, c'est moi-même que je trahirais. La vie ou le néant, mais avec elle!

Et quand on a lu ces lignes, comme on comprend mieux ce jugement que Maeterlinck écrivait, en 1889, à G. Eekhoud :

Vous trouvez extraordinairement le joint, le particulier, le détail écorché de tous ces frottements d'êtres qui passent en vos pages, entre vos phrases frottées d'alun et de vinaigre et qui donnent une étrange impression de communion immédiate et originelle à côté de l'aridité des sensations latines

auxquelles nous sommes habitués. Je crois que cette acidité de l'âme germanique est unique au milieu des littératures et je l'admire sans mesure partout où je la rencontre avec ses perversités charnelles inavouées et des idées de petite fille vicieuse comme Swinburne en a, par exemple, au coin de ses plus chastes vers.

Ne comprend-on pas mieux aussi après cela l'attitude douloureuse, et qui peut sembler à certains ambiguë, de Georges Eekhoud durant la guerre? Mais n'était-ce pas qu'alors il se sentait plus que jamais tiraillé entre ses deux hérédités? Il a flétri les envahisseurs de la Belgique, mais on se rend compte qu'il a éprouvé une grande joie, une joie qui n'était pas seulement celle d'un internationaliste, mais aussi d'un demi-Germain, à célébrer, conciliant ainsi et son pacifisme et le souvenir de son grand-père maternel, les six Allemands qui, à Bruxelles, avaient été passés par les armes parce qu'ils s'étaient refusés à tirer sur des civils belges, suscepts d'avoir entretenu des relations avec les Alliés. Dans un article dédié à M. Bazalgette et intitulé *Des hommes,* Eekhoud s'est plaint que les journaux belges n'aient parlé qu'incidemment de ces Allemands admirables.

Si l'on songe aux atrocités commises par les soudards dans tant de nos cités et de nos villages, à quelles extrémités cette écume du militarisme ne se livra-t-elle pas sur des transfuges chez qui l'uniforme n'avait pas étouffé tout sentiment d'humanité : crachats, coups de pied et le reste... Songez à Aerschot, à Tamines, à Gelrode... Et qui nous dit que ces six fusillés faisaient partie du même peloton d'exécution? Que leur révolte fut collective?... Si, comme nous avons lieu de le croire, ils furent isolés, s'ils firent partie de différentes escouades de fusilleurs, leurs derniers moments auront été bien plus atroces encore... Oui, les Six ou les Sept — on ignore même jusqu'à leur nombre, mais ils représentent tout de même un formidable total — vous fûtes de dignes Allemands de la patrie de Schiller, de celui qui chanta, avec Beethoven, la fraternité des peuples en son *Ode à la Joie*.

CHARLES CHASSÉ.

# AU VENTOUX, AVEC PÉTRARQUE

—

C'est, je crois bien, au retour d'une excursion dans les collines Euganéennes que j'eus, jadis, la première idée de gravir le Ventoux, le récit de Pétrarque à la main. La vue de l'humble maison d'Arquà, où l'amant de Laure vécut ses derniers jours, m'avait encore rapproché de celui qui est tout près de nous, malgré les six siècles qui nous séparent; sa loggia m'avait rappelé la petite terrasse de ma maison maternelle au-dessus d'un hameau pareil et d'un médiocre paysage; j'avais sans peine imaginé le poète contemplant le village et les coteaux couverts de vignes, saluant d'un mot aimable les paysans qui passaient et ne comprenaient pas comment ce vieillard courbé et tout blanc, si semblable aux autres vieillards, pouvait à la fois être si simple et si glorieux. Le soir, errant à l'aventure par les rues de Padoue, longeant des murs derrière lesquels dormaient de vieux jardins, je pensais à ces après-midi de printemps où Boccace et lui se réunissaient sous un arbre en fleurs et bavardaient jusqu'à la nuit; il me semblait que j'entendais Pétrarque raconter à son ami l'histoire de sa malheureuse passion. Comment, rêvant moi-même d'un amour alors impossible, ne m'aurait-il pas été cher, l'amant incomparable qui garda un cœur fidèle à celle qui ne pouvait se donner à lui parce qu'elle appartenait à un autre?

Bien souvent, depuis, je rendis visite à Pétrarque dans le coin du Comtat où il passa, en divers séjours, quinze ans de sa vie... Je n'irai point aujourd'hui à Vaucluse,

pour y cueillir, comme le fit Chateaubriand, au bord de la fontaine, des bruyères parfumées et la première olive d'un jeune olivier. Ce n'est guère la saison; et puis, en cette année de commémoration, trop d'écrivains auront l'occasion de chanter ces bords illustres et à jamais défigurés. On a, du reste, tellement écrit sur eux! Déjà Stendhal, dans les *Mémoires d'un touriste,* notait :

J'arrive de la fontaine de Vaucluse; mais on a fait tant de belles phrases sur ce lieu célèbre que je n'en dirai rien.

Le parti est sage. Mais comment Stendhal n'a-t-il pas été tenté de monter au Ventoux, lui qui avait la passion des montagnes et regrettait que Paris ne fût pas environné de quelques-uns de ces sommets qui donnent tant de pittoresque à Grenoble? « Sa cime est couverte de neige pendant neuf mois de l'année »; voilà tout ce que lui suggère la vue du Ventoux, vers lequel je me dirige, comme Pétrarque, par un clair matin de la fin d'avril.

C'est, en effet, le 26 avril 1336, que le poète accomplit la fameuse ascension. Ce n'est pas rien, même aujourd'hui, où il n'y a qu'à suivre des sentiers tracés, jalonnés de refuges connus; c'était alors une véritable prouesse. Qu'on se rappelle l'effroi et l'horreur qu'inspiraient les montagnes aux hommes du moyen âge! Avant Pétrarque, on ne peut guère citer que Pierre d'Aragon, qui, au XIIIe siècle, avait escaladé le pic du Canigou, dans les Pyrénées.

L'originalité de Pétrarque est d'avoir gravi le Ventoux, « guidé uniquement, nous déclare-t-il, par le désir de voir la hauteur extraordinaire du mont ». En cela, il est vraiment un précurseur; il suffit de comparer son état d'esprit avec celui des nombreux personnages — cardinaux, évêques, lettrés — qui, au siècle suivant, à l'occasion des conciles de Constance et de Bâle, traversèrent maintes fois les Alpes et la Suisse. Nul d'entre eux n'a songé à écrire la moindre relation de ces voyages, pas même le

délicieux Æneas Piccolomini qui avait pourtant le sentiment de la nature, comme il en donna des preuves; s'il parle de la magnifique région du Gothard, c'est uniquement pour se plaindre des abominables chemins. On a quelquefois évoqué à ce sujet Dante et certains de ses paysages, dont la précision semble indiquer la connaissance de la montagne. Il est certain que l'auteur de la *Vita Nuova* franchit à plusieurs reprises les Apennins et les Alpes; et, comme il savait voir et rendre sa vision, il a souvent trouvé des formules exactes et concises; mais, nulle part en son œuvre, on ne rencontre le moindre souvenir d'une ascension et des impressions qu'elle aurait produites sur lui.

Pétrarque est le premier homme — au moins au moyen âge — qui ait voyagé pour découvrir des sites; une revue italienne n'a pas craint, tout récemment, d'intituler un article : *Il turismo del Petrarca*. Ce désir de connaître est tout à fait nouveau, car, ainsi que l'a indiqué M. Charlier, un voyage avait toujours alors un but d'utilité matérielle ou religieuse; pour se déplacer, il fallait vouloir gagner le ciel ou de l'argent; un pèlerinage était une pénalité.

Il y a, dans Pétrarque, de nombreuses descriptions, notamment de son ermitage de Vaucluse, de la plaine lombarde ou de la campagne romaine. Il avait le goût du pittoresque. Ainsi que l'écrit Nolhac, « il sentait la poésie des lieux sauvages, des rochers, des forêts, des montagnes, et s'y abandonnait avec enchantement ».

Suivons-le donc à travers les chemins du Comtat qu'il traversa, le 24 avril 1336, pour aller à Malaucène. C'était, sans doute, une lumineuse journée, comme aujourd'hui, et il songeait, en avançant au milieu de la campagne fleurie, à la passion qui torturait sa vie. Perpétuelle obsession, idée fixe qui ne le quittait jamais... Ah! pourquoi ses pas l'avaient-ils porté vers Laure, en ce même mois d'avril, neuf ans plus tôt? Car nous savons, par le der-

nier tercet d'un sonnet, le jour et l'heure où eut lieu la fatale rencontre :

*Mille trecento ventisette a punto*
*Su l'ora prima il di sesto d'aprile...*

Et pourtant, s'il avait le choix et pouvait revenir en arrière, il n'hésiterait pas. Il vaut mieux être malheureux par amour qu'heureux sans amour...

§

Tout autour de moi, règne l'exubérance du renouveau provençal. Ici, on ne connaît guère ce « printemps inquiet » dont parle Musset; c'est la folle ivresse de la nature telle que la décrivent les contes de fée. L'hiver passé, presque sans transition règne l'été. Depuis longtemps, les arbres fruitiers sont défleuris et couverts d'épais feuillages; en certains coins plus chauds, les cerises commencent à rougir. Les arbres de Judée hérissent leurs branches mauves qu'encadrent parfois les grappes jaunes des cytises. Lilas, iris, rosiers sont en pleine floraison. Dans les blés, déjà hauts, que le vent balance et moire, les coquelicots se dressent. Les prés d'un vert tendre sont couverts de jonquilles, de pâquerettes et de boutons d'or.

Tout n'est que lys, muguets, narcisses, anémones;
Il flotte des chansons dans l'air musicien,
Car il a triomphé, nous tendant ses couronnes,
Le beau printemps, aimé d'Ange Politien.

Fils, comme moi, de la vallée du Rhône, Louis Le Cardonnel a retrouvé, sur les bords de l'Arno, un décor presque semblable, où la force sait toujours s'allier à la grâce. Ainsi qu'au détour des routes toscanes, il me semble que je vais rencontrer un essaim bondissant de nymphes champêtres encadrant la divinité botticellienne qui s'avance, couronnée de feuillages et semant des fleurs. De même, l'enfant d'Arezzo, marchant sur ces chemins, ne s'y sentait point dépaysé et saluait, avec émotion et

tendresse, les jardins lumineux où les roses, dès l'avril, s'accrochent aux sombres fuseaux des cyprès.

Les lauriers aussi sont fleuris, tout bourdonnants d'abeilles. Ondulant doucement sous la brise, ils évoquent à l'esprit ces concetti où Pétrarque mêlait habilement la femme aimée, le vent et l'arbre symbolique de la gloire. Jeu de mots que reprit Mistral :

*Quand iéu m'ensouvène*
*De madamo Lauro,*
*Me sèmble que vène*
*Amourous de l'auro...*

« Quand je me souviens de madame Laure, il me semble que je deviens amoureux du vent... » Cela ne veut pas dire grand'chose, mais la musique en est douce à l'oreille...

Cette campagne du Comtat, l'une des plus belles, des plus variées et des plus riches de France, n'a pas la sécheresse qui règne de l'autre côté de la Durance; c'est une terre humide et grasse, abondamment arrosée, qui rappelle parfois la Normandie. Les cultures de primeurs alternent avec les arbres fruitiers, les prairies avec les vignes, les céréales avec les champs d'amandiers et d'oliviers, coupés de haies de cyprès dont le feuillage épais, court et résistant, brise la force du mistral. Les bords des chemins plantés d'aubépines qui semblent, en cette fin d'avril, plier sous une neige épaisse, les fermes enfouies dans les verdures et les fleurs, tout donne à la contrée un aspect de fête, sous un ciel d'un bleu à la fois profond et léger qu'ignorent les gens des rives de la Seine ou de la Loire. Un air transparent et fin baigne les objets, « subtilise toutes choses », comme l'avait déjà remarqué M^me de La Fayette, surtout en cette Provence moyenne, qui est la vraie, au dire de l'abbé Bremond, et n'a rien de commun avec « cette terre tapageuse dont plusieurs cabotins de la politique et du journalisme, complices d'un romancier languedocien, ont accrédité la

légende ». Point de palmiers, de cactus, ni de ces arbustes africains qu'elle relègue à l'extrémité de ses frontières pour étonner et amuser les gens du Nord.

Ce qui saute immédiatement aux yeux, c'est le caractère italien du pays. De nombreux écrivains, avant moi, l'ont indiqué, entre autres André Hallays.

Au delà du Rhône, c'est le Languedoc, l'espagnol Languedoc, avec ses garrigues désertes, ses contours durs et mal dessinés. Au delà de la Durance, la Provence évoque la pensée de la Grèce, tant sont pures et harmonieuses les lignes de ses montagnes arides. Le Comtat, c'est un peu notre Toscane.

Vraiment, il semble qu'une sorte de prédestination avait donné à la contrée l'aspect qui pouvait le mieux plaire aux maîtres que lui imposèrent les hasards de l'histoire; à moins que, d'avoir été deux fois romaine au cours des siècles, sous l'empire et la papauté, elle n'ait gardé un reflet des grâces d'Italie. Il n'est pas jusqu'aux noms des bourgs qui ne complètent l'illusion : Vaison-la-romaine, Modène, Beaumes-de-Venise. Et cette inscription qu'on lit sur la porte de Mazan : « Un instant dans nos murs, toujours dans nos cœurs », est la réplique de la siennoise : *Cor magis tibi Sena pandit.*

Les modes des cultures n'ont guère dû changer au cours des siècles; il n'y a pas très longtemps, comme je l'ai noté dans mon *Bel Eté,* qu'on a renoncé aux méthodes enseignées par les *Géorgiques.* Pétrarque, ainsi qu'en sa Toscane natale, y voyait observer les mêmes coutumes millénaires; le lever et le coucher des astres réglaient l'ordre des travaux champêtres; on semait le blé lorsque la Balance rendait les heures du jour égales à celles de la nuit.

La race, également, a de grandes affinités avec la race italienne; les villageois d'Arezzo diffèrent peu des paysans de Vaucluse dont Pétrarque nous a laissé de charmants portraits. Une touchante affection liait le poète à ses métayers, au brave Monet et à sa femme;

il aimait à bavarder avec eux, leur racontait ses voyages, leur parlait de ses travaux, de son amour malheureux. Tout illettré qu'il fût, Monet était devenu le gardien de la bibliothèque; il avait fini par distinguer les volumes et les manuscrits, savait leurs places respectives sur les rayons; lorsqu'il mourut, Pétrarque lui consacra l'une de ses plus émouvantes lettres.

Dans le Comtat, ainsi qu'en Toscane, on trouve, chez les gens du peuple, la même gentillesse, la même familiarité. On peut indistinctement leur appliquer la jolie définition de Musset; les uns et les autres sont bien du pays « où l'on se fait un ami en demandant son chemin ». Et c'est aussi pareille finesse, ingéniosité d'esprit, aptitude à saisir le côté poétique des choses. Seul, un cantonnier, cassant des cailloux sur une route de Provence ou d'Italie, saura, comme celui de Daudet, comparer une fillette chargée d'herbes et de fleurs à une abeille sous son butin...

§

Me voici à Malaucène, qui sommeille à l'ombre de ses immenses platanes, rejetons de ceux qui devaient déjà abriter le village, lorsque Pétrarque et son frère vinrent y coucher pour faire, le surlendemain, leur audacieuse ascension. Ce souvenir, qui me poursuit aujourd'hui, ne semble pas troubler beaucoup l'imagination des indigènes. Pas une auberge, pas un café à l'enseigne de Pétrarque. C'est pourtant d'ici que partit, avant le lever du jour, le plus illustre des voyageurs qui grimpèrent au Ventoux; c'est ici que, le soir, fourbu, mais avec une volonté de fer, il rédigea la lettre que j'ai emportée, dans la minuscule édition — rareté bibliographique — où Victor Develay donna, en 1880, la première traduction française. Pétrarque écrivit son récit tandis que l'aubergiste préparait un repas où, sans être sorcier, on peut supposer que figuraient une omelette aux truffes et le

ragoût de chevreau que comporte tout repas provençal de la saison.

En sortant de Malaucène, Pétrarque et son frère durent se diriger vers la source du Grozeau, fontaine de Vaucluse en miniature, d'où l'on gagne directement la cime du Ventoux. Un vieux berger essaie de les décourager, leur racontant qu'il a tenté la course, cinquante ans plus tôt, et qu'il en tremble encore d'effroi. Cela ne fait qu'exciter leur désir; François, le plus jeune, est le plus ardent; il laisse entre les mains du pâtre tout ce qui pourrait gêner sa marche, sauf pourtant le volume des *Confessions* qui ne le quittait jamais, et il s'élance, entre les rochers, à l'assaut de la montagne.

Moins courageux que Pétrarque, c'est en auto que je monte au Ventoux, non par Malaucène, dont l'étroit chemin n'est praticable qu'aux légères voitures à deux roues, mais par Bédoin, d'où part une excellente route qui, en vingt kilomètres, escalade le mont. A peine a-t-on quitté les premiers contreforts, tapissés de vignes et d'oliviers, que nature et végétation changent totalement. On abandonne les verdures pour les pierrailles où fleurissent les plantes aromatiques du midi. Lavande, thym et romarin s'étalent en énormes touffes violettes, bleues et roses.

Le Ventoux n'est, en somme, qu'un amoncellement de rocs, presque sans eau. Ni gazon, ni source, ni mousse; rien que des pierres et des éboulis avec quelques arbres. Peut-être fut-il boisé autrefois; c'est du moins ce que disent les savants; mais je ne me figure guère ce sol aride et sec, couvert d'épaisses forêts; s'il l'eût été au temps de Pétrarque, comment celui-ci, en l'absence de tout sentier et de tout moyen de se diriger, aurait-il pu atteindre si facilement la cime? Son récit même, où nous le voyons s'éloigner à plusieurs reprises de son frère, croyant trouver une pente moins rude, puis retrouver sans peine son compagnon, indique bien que la plus

grande partie du mont était alors dénudée, comme aujourd'hui. Pétrarque parle de rochers et de ronces, pas une seule fois de forêts où il se serait fatalement égaré. C'est surtout avec son imagination que Mistral a dû chanter, dans *Calendal*, les vieux mélèzes du Ventoux et leur

*negro couronno di verduro.*

Après Bédoin, on traverse d'abord une zone de chênes, au pied desquels se récoltent les truffes célèbres dont Pétrarque adressait un panier à Laure, avec un sonnet. Ensuite, poussent quelques beaux hêtres, aux élégantes ramures couvertes de bourgeons verts qui luisent au soleil comme des grains d'émeraude. Un air tiède souffle, circule de branche en branche, pareil à ce jeune Indien, porteur de torche, en qui Chateaubriand incarnait le Printemps parcourant les bois pour ranimer la nature. Entre les troncs s'étend une sorte de maquis, de garrigue, où croissent arbustes et arbrisseaux des Alpes calcaires : buis, genêts, églantiers, genévriers, ajoncs épineux. Végétation qui se raréfie et se rabougrit à mesure que nous nous élevons et que le hêtre fait place aux pins, dont l'Administration forestière essaie de peupler les plus hautes pentes. Après quoi, c'est le sol nu, le mont chauve de la Provence, comme on a baptisé le Ventoux, qui se couvre seulement, pendant trois mois d'été, d'une herbe courte et parfumée, recherchée des troupeaux qui montent, dès la fin mai, de la Camargue et de la Crau.

Ainsi, en une heure d'auto, nous avons passé des grasses cultures méditerranéennes aux maigres pâturages des régions alpestres. Et voici que la neige barre la route et que nous devons gravir à pied les deux ou trois cents mètres qui nous séparent encore du sommet; il est rare qu'elle ait entièrement fondu avant le mois de mai, sur cette cime dont l'altitude approche de deux mille mètres; peut-être pourtant n'y en avait-il plus, le 26 avril 1336, puisque Pétrarque n'en dit mot.

Nous sommes dans le royaume du mistral, qui atteint

ici des vitesses et une force presque incroyables, arrachant les pins jusque dans leurs racines, désagrégeant les roches, projetant au loin les pierres avec des sifflements de sirène. Par une rare chance, il ne souffle pas aujourd'hui et je puis contempler tranquillement l'un des plus beaux panoramas circulaires du monde, que, malheureusement, voile un peu de brume. De ce même plateau, où se dressent, depuis quelques années, un observatoire et un hôtel, Pétrarque eut la même vision; malgré tant de siècles entre nous, ce souvenir ajoute quelque chose au paysage. *Homo additus naturae.* Remarque banale qui prend pourtant un intérêt à propos du poète qui fut l'un des premiers à courir la France et l'Italie, ayant l'histoire toujours présente à l'esprit. Il savait, en effet, comme dit Pierre de Nolhac, « le charme mystérieux dont le passé a revêtu certaines contrées. Personne avant lui n'a exprimé ce sentiment tout moderne ». Personne, c'est trop dire, car déjà Cicéron, dans un passage du *De Finibus,* évoquant à la fois le bois d'Académos cher à Platon et le bourg de Colone où naquit Sophocle, parle de l'émotion qu'il éprouve à connaître les lieux où vécurent les grands écrivains.

§

Se tournant d'abord vers l'Orient, Pétrarque contemple les Alpes et sa chère Italie qu'il reverra, plus tard, du mont Genèvre, quand il abandonnera définitivement Vaucluse, avec la joie du patriote qui a puisé, dans les années de l'exil, la nette conscience de sa nationalité.

*Salve pulcra parens, terrarum gloria salve!*

En ce jour d'avril 1336, il songe qu'il a quitté Bologne dix ans plus tôt et que ces dix années furent emplies de ses fautes et de ses péchés; il se lamente sur ses imperfections jusqu'à ce que, averti par le soleil qui baisse et lui rappelle l'heure du départ, il regarde vers l'Occident.

On n'aperçoit pas de là, écrit-il, la cime des Pyrénées, ces limites de la France et de l'Espagne, non qu'il y ait quelque obstacle, mais à cause de la faiblesse de la vue humaine. Je distinguais très bien, à droite, les montagnes de la province lyonnaise, et, à gauche, la mer de Marseille et celle qui baigne Aiguesmortes, distantes de quelques jours de marche. Le Rhône était sous mes yeux...

C'est la vue dont parle Mistral, quand il salue, dans *Calendal*, les collines du Dauphiné, du Comtat et du Gard, pareilles à des vagues pétrifiées, et le Rhône menu comme un filet d'argent :

*Li mountagnolo Daufinenco,*
*E Coumtadino e Gardounenco,*
*Talo que d'erse peirounenco,*
*E lou Rose menu coume un fièu argentau.*

De même, Aubanel,dans un sonnet au *Ventour* — c'est le nom provençal — parle de ce nid d'aigles, d'où les villes de la plaine semblent, quoique vivantes, figées dans le silence des tombeaux.

Je cherche à me reconnaître parmi le fouillis des montagnes de la Drôme, et à distinguer, entre le Grand-Veymont et le col de Cabre, le dôme blanc de Glandaz, au pied duquel est mon Seillon. A un coude que fait le Rhône, j'essaie également de situer Tournon, tant est instinctif, chez l'homme, surtout lorsqu'il a dépassé le milieu de la course de sa vie, le besoin de la terre natale et des lieux témoins de sa jeunesse.

Pétrarque, lui, s'attarda peu dans sa contemplation, parce qu'il ne put résister longtemps à ouvrir les *Confessions*. Saint Augustin était en quelque sorte sa conscience. Si les noms de Virgile et de Cicéron reviennent plus souvent sous sa plume dans ses écrits littéraires, c'est l'évêque d'Hippone qu'il évoque à chaque instant au cours de ses œuvres morales. Le Père Denis Robert, moine augustin, de Borgo San Sepolcro, près de Florence, l'un des hommes les plus savants et les plus vertueux de son

temps, lui avait donné jadis les *Confessions*, comme le meilleur remède contre les passions.

> Ce livre, écrit-il au Père Denis, est un présent de ton amitié, que je conserve en souvenir de l'auteur et du donateur; il est d'un format minime, mais d'un charme infini. Je l'ouvris pour lire ce qui se présenterait; qu'aurait-il pu m'offrir qui ne fût sage et pieux? Je tombai sur le dixième livre. Mon frère, désireux d'entendre aussi quelque parole de saint Augustin, se tenait debout, l'oreille attentive. J'atteste Dieu et le témoin qui était près de moi, que mes yeux tombèrent sur ceci : *Les hommes vont admirer les cimes des montagnes, les flots de la mer, le cours des fleuves, les évolutions de l'océan, la marche des astres, et ils se délaissent eux-mêmes...*

On juge de la stupeur de Pétrarque qui, pendant toute l'ascension, n'avait cessé de méditer sur sa vie spirituelle et de déplorer les ravages qu'y faisait un amour, irréprochable dans les actes, mais coupable dans les pensées. Comme Jacob après sa lutte avec l'ange, il en est réduit à avouer sa défaite, dans une émouvante confession où il semble avoir su faire passer le halètement même de son combat intérieur.

> Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus. Je mens. Je l'aime toujours, mais moins. Je mens encore. Je l'aime, mais j'en rougis et j'en souffre. Je dis enfin la vérité. Oui, j'aime! Mais j'aime ce que je voudrais ne pas aimer, ce que je voudrais détester. J'aime, mais malgré moi, par force, et dans les larmes...

Admirables et poignants accents, jamais entendus encore, qui expliquent la prise que Pétrarque a gardée sur notre sensibilité. Tant qu'il y aura des êtres pour qui l'amour est une des raisons de vivre — cela n'est guère de mode aujourd'hui, je le sais, mais tôt ou tard l'amour à sa revanche — ils s'abreuveront à cette source d'ardente et pure poésie qui, par une idéale rencontre, jaillit près de cette fontaine de Vaucluse, dont les eaux sont sans rivales comme fraîcheur, force et limpidité. Pareil à ces astres éteints depuis des siècles, dont nous recevons en-

core la lumière, le rayonnement d'un vrai poète dure longtemps après sa mort.

§

Fermant brusquement les *Confessions*, Pétrarque, irrité contre lui-même, n'aperçoit plus rien du magnifique paysage qui lui semble subitement hostile.

Ayant assez vu la montagne, écrit-il, je détournai sur moi-même mes regards intérieurs, et, dès ce moment, on ne m'entendit plus parler jusqu'à ce que nous fussions parvenus en bas.

Ainsi finit cette course dont on met parfois en doute la réalité. J'avoue qu'il y a bien quelques points troublants, notamment l'absence à peu près complète de détails sur les difficultés qu'elle présentait alors et le vague même des descriptions. Il me paraît cependant impossible de ne pas ajouter foi à la parole du poète. S'il avait voulu se vanter d'une prouesse, on en trouverait d'autres traces que dans une lettre à son confesseur, où, loin d'en tirer vanité, il se repent plutôt de son exploit. S'il avait voulu rendre vraisemblable une ascension imaginaire, rien ne lui était plus facile que d'y glisser quelques détails pittoresques et d'allure précise. Comment admettre, enfin, qu'un croyant comme Pétrarque aurait écrit, à propos de sa lecture de saint Augustin au sommet du Ventoux : « J'atteste Dieu et mon frère... » si le fait n'était pas scrupuleusement exact?

Il n'y a aucune supercherie dans le récit et nous pouvons saluer en Pétrarque le premier des rêveurs et des promeneurs solitaires : nul avant lui n'avait ainsi mêlé la nature à un drame intime et son amour aux paysages. Précurseur des lyriques modernes, il chante une femme telle qu'elle est, sans en faire une sorte de créature idéale ou mythique. Amant malheureux, dont la souffrance n'aurait été calmée que par la possession, il est cher aux

cœurs sensibles et passionnés, à ceux surtout que torture un impossible amour.

Musset, qui ne se vantait pas en écrivant :

Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant,

lui avait voué une fervente admiration. A propos d'un tableau de Boulanger, au salon de 1836, représentant le *Triomphe de Pétrarque,* il s'écrie :

Qu'avait donc fait Pétrarque pour tant de gloire? Il avait aimé et chanté sa maîtresse. Ce n'était pas lui qu'on couronnait et qu'on menait au Capitole, c'étaient la douleur et l'amour. Les conquérants ont eu bien des trophées; l'épée a triomphé cent fois, l'amour une seule. Pétrarque est le premier des poètes.

Disons plutôt qu'il est le lointain ancêtre des romantiques, rapprochement curieux à noter en cette année où l'on célèbre à la fois l'auteur des *Rimes* et les poètes du début du XIXe siècle. Cinq cents ans avant ceux-ci, l'amant de Laure fait d'une histoire sentimentale le centre de son œuvre, devient lui-même le sujet et l'objet de sa poésie. Comme eux, il pleure dans son jardin d'été et s'émeut au chant du rossignol :

*E'l rosignuol, che dolcemente all' ombra*
*Tutte le notti si lamenta, e piange,*
*D'amorosi pensieri il cor n'ingombra...*

Tel fragment de ses dialogues pourrait être tiré d'une comédie de Musset :

LE PLAISIR. — Nulle journée ne me verra sans amour.
LA RAISON. — Eh bien, soit! Amuse-toi, sois fou, jouis en rêve. Au réveil, tu pleureras.
LE PLAISIR. — Non! pas de larmes! Je chanterai; et comme font les amants, je me consolerai en disant mes peines.

Et quoi de plus romantique aussi que le sonnet où il compare son âme à une nef, dont l'amour tient le gouvernail? Le premier quatrain semble fait pour accompagner un tableau de Delacroix :

Tout chargé d'oubli passe mon navire,
par âpre mer, à minuit, en hiver,
entre Charybde et Scylla; au gouvernail
se tient mon maître, que dis-je? mon ennemi...

Lamartine avait fort bien vu combien Pétrarque était près de lui et il a plusieurs fois indiqué cette parenté, notamment dans le commentaire de l'*Isolement*, où il invoque l'amant de Laure, au milieu des collines Euganéennes, dans son petit village qu'il se figurait « semblable à Milly ». Il a même pris soin de noter, dans son *Cours familier de littérature*, que, par sa mère, il descendait de Laure de Sades, et il se félicitait de cette lointaine filiation, « la poésie et la beauté ayant toujours été à ses yeux les vraies noblesses de la femme ».

Henry Cochin — le Français qui, sans doute, connut le plus intimement Pétrarque — n'hésite pas à le comparer à Baudelaire et même à Verlaine. Sa complexité, en effet, le rapproche de nous. Etre charmant, un peu féminin, aux nerfs tendus et vibrants, il aimait la vie, la joie, les banquets, l'amour et plus encore la gloire, cette dame qu'il déclare « plus belle que le soleil », et il était sans cesse rongé par le doute et les remords.

Toute son existence s'usa, suivant sa propre expression, en délibérations : *vitam in consiliis expendi*; et il traduisit cette continuelle incertitude sur le chemin à suivre dans la magnifique *Chanson à la Vierge* qui termine son œuvre poétique. C'est par ces contradictions qu'il est, d'après Renan, « le premier homme moderne » et qu'il se distingue profondément de Dante. Une perpétuelle hésitation entre des sentiments opposés arrive à provoquer chez lui une sorte de tristesse sans raison, de mélancolie morbide analogue à celles qui séviront chez les écrivains au début du siècle écoulé.

Pétrarque est le premier exemple d'une âme méditative et repliée sur elle-même qui éprouve le besoin de s'évader, le désir d'un *ailleurs*. Ses voyages, ses déplacements sans but, ses changements de résidence témoignent à la fois

de sa curiosité d'esprit et de son inquiétude. Tantôt il part pour tâcher d'oublier Laure, tantôt pour y penser davantage.

Malgré ses nombreuses amitiés et son immense popularité, il se sent seul. Il sait la vanité de la gloire et sa fortune même lui est un sujet de tristesse. Zumbini a raison de le rapprocher à certains égards de Léopardi, qui, du reste, le chérissait et l'admirait au point de publier une édition populaire de son œuvre.

Si Ovide avait parlé, avant lui, de la volupté qu'on goûte à pleurer, nul ne la cultiva avec autant d'application et ne sut mieux tirer parti de ce beau thème littéraire, que reprendront les poètes modernes, répétant avec Moréas :

Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave.

Mais l'on aurait tort d'y voir une attitude théâtrale. A la différence des romantiques, comme l'observe justement Paul Hazard, il ne tire aucune vanité de ces souffrances et de ces combats. Il regrette sincèrement de n'être pas le chrétien humble et soumis qui trouve la paix dans la foi. Et s'il se confesse si spontanément, si complètement, à son ami de Borgo San Sepolcro, c'est pour que celui-ci l'aide à lutter et à vaincre.

Priez de grâce pour que mes pensées vagabondes et inconstantes se fixent enfin, et qu'après avoir été inutilement ballottées de tous côtés, elles se tournent vers le seul bien, vrai, certain, immuable.

Ainsi l'ascension du Ventoux devient pour lui l'occasion de gravir, ou tout au moins d'essayer de gravir un palier sur le rude sentier de la perfection morale... Brisé de fatigue et mourant de faim, il a le courage de rédiger, dans une langue qui n'est pas la sienne, l'admirable lettre que j'ai voulu relire à Malaucène, en ce même jour d'avril, six siècles bientôt après le soir où il l'écrivit, tandis que l'aubergiste apprêtait le souper.

GABRIEL FAURE.

# POÈMES

—

## *SONATE APASSIONATA*

A Saint-Pol-Roux.

I

*Par ce beau matin mon âme est pleine de lumière*
*Et mon corps éprouve le brutal plaisir de vivre.*
*Je n'ai plus besoin de ton parfum, rose trémière,*
*Ni de ta douceur désabusée, ô mon vieux livre!*

*Je vais repartir à la conquête de la rue,*
*Le poignard au poing, le cœur chargé de convoitise,*
*Et sous l'ombre où fuit ma clairvoyance disparue*
*Planter le drapeau resplendissant de la Bêtise.*

*Je vais replonger dans les saccades des tumultes*
*Pour prendre ma part — enfin! — du seul bonheur tangible*
*Et clore ma chair à ces méchants désirs occultes*
*Qui perçaient des trous sur le ciel noir de l'Impossible.*

*Car l'amour absurde qui dévore nos entrailles*
*Et qui n'est au fond que l'analyse de nous-mêmes,*
*L'amour que j'ai peine à t'expliquer et que tu railles,*
*Est bon seulement pour le brouillard des matins blêmes.*

*Et par ce beau jour mon âme est pleine de lumière,*
*Mon corps tout entier sent le brutal besoin de vivre!*
*Garde donc ta douce nonchalance coutumière*
*Pour les heures sombres, pour la pluie et pour le givre.*

II

*Traînant mon cœur je suis la marche du cortège.*
*Où va-t-il donc? Je ne sais pas. Et que m'importe?*
*Je vois de loin ton bon regard qui me protège*
*Et qui m'empêche de tomber à chaque porte.*

*Pourquoi ces cierges, ces sermons, ce long arpège,*
*Ces étendards pliés couleur de feuille morte,*
*Ce cheval noir qui sent la paille et le manège*
*Et qui se cabre sous le spectre qu'il emporte?*

*La mer est là : je hume en l'air son amertume,*
*J'entends les ailes palpitantes de l'écume*
*Manquer leur vol et retomber sur notre grève,*

*Et je comprends que les souffrances de la terre*
*Ne sont pour rien dans l'infortune qui m'atterre*
*Puisque j'assiste aux funérailles de mon rêve.*

III

*L'aigu regard de cette pâle étoile*
*Scrute la nuit posthume où mon cœur sombre*
*Et, comme un long couteau, perce le voile*
*Qui cache aux siècles mes désirs sans nombre.*

*Je n'ai plus d'ailes : pour gonfler la voile*
*Qui m'a mené jusqu'aux confins de l'Ombre,*
*J'ai consumé mon souffle et de la toile*
*Mes pleurs sanglants ont fait un drapeau sombre.*

*Je tâtonne éperdu vers tes lumières,*
*O phare éteint déjà qui réverbères*
*Encor dans les ruines de mon âme.*

*Je sais pourquoi sur moi tu veux descendre,*
*Car c'est mon corps qui t'a donné la cendre*
*Et mon amour qui t'a prêté la flamme.*

### *RONDO DE PH. E. BACH*

A Francis Jammes.

*Mon enfant cherchait dans les images de son livre*
*Celle de la vieille qui passa sous nos fenêtres,*
*Et sur le regard pur et naïf qui me fait vivre*
*Je voyais pointer le doux chagrin des petits êtres.*

*« Elle ne vient plus, » — m'avait-il dit — « où donc est-elle?*
*Je vais la chercher dans les images de mon livre. »*
*Ce fut ce jour-là que la première Ombre immortelle*
*Traversa le cœur pur et naïf qui me fait vivre...*

*Le mien se débat sous la menace des fantômes*
*Qui veulent noircir toutes les pages de mon livre,*
*Mais il garde encor pour toi des fleurs et des royaumes,*
*O petite main dont la caresse me fait vivre.*

### *QUATRE PRELUDES DE CHOPIN*

A Jean Carrère.

NUMÉRO 9

*Ce n'est pas le Spleen, c'est le Répit que tu m'apportes :*
*Tous mes souvenirs s'en vont avec tes feuilles mortes.*

*Par toi la forêt, lasse de vivre, ouvre ses portes*
*Aux vents de l'Hiver qui rongeront les feuilles mortes.*

*Tes courts cheveux roux ont dépassé les tresses fortes*
*De celles qu'un jour grisait l'odeur des feuilles mortes.*

*Automne, saison qu'aimaient aussi mes chères mortes,*
*Tous mes vieux désirs s'en vont avec tes feuilles mortes.*

NUMÉRO 2

*Un oiseau chante. Où chante-t-il?*
*Dans mon jardin la dent brutale*
*Des vieux remords, jusqu'au pistil*
*A dévoré chaque pétale.*

*Un oiseau chante. Où chante-t-il?*
*N'a-t-il pas peur de nos tempêtes*
*Et de cet art dur et subtil*
*Qui ronge l'âme des poètes?*

*Un oiseau chante. Ou chante-t-il?*
*Il n'a besoin que de ses ailes*
*Pour que son doux « ainsi soit-il »*
*Berce nos plaintes éternelles.*

NUMÉRO 4

*Le mendiant assis devant ma porte*
*Est fatigué d'attendre si longtemps.*
*Pourtant je mets plus haut ce qu'il m'apporte*
*Que toutes les caresses du Printemps.*

*Il m'apporte l'encens d'une foi morte*
*Qui parfume la vase des étangs,*
*Et cet amour perdu qui réconforte*
*Au fond des nuits les arbres grelottants.*

*Mais je ne bouge pas. Ma nonchalance,*
*Ivre de solitude et de silence,*
*Craint l'étincelle du regard humain*

*Et le retour tardif des hirondelles*
*Qui troubleraient de leur battement d'ailes*
*La paix de mes regrets sans lendemain.*

NUMÉRO 13

*Le silence enveloppe mon cœur. Aucun souffle, aucun bruit.*
*Tout se tait pour entendre couler la douceur de la nuit.*

*Souvenirs et remords ont déjà dévoré le vieux fruit*
*Qui troublait de son âcre parfum la douceur de la nuit,*

*Et l'autel étoilé de mon rêve est par terre, détruit.*
*Je ne vois plus briller cette femme au milieu de la nuit.*

*Las d'attendre, l'Espoir sous la cendre de l'âtre s'enfuit.*
*Je ne vois plus briller cette flamme au milieu de la nuit.*

*C'est en vain que l'aurore s'avance et qu'Il guette, l'Ennui :*
*J'ai versé pour toujours dans mes vers la douceur de la nuit.*

## *CINQ POEMES NOUVEAUX*

### POUR LE CAMÉLÉON DE LA RUE THÉOPHILE-GAUTIER

A Francis de Miomandre.

I

*Tes frères là-bas*
*Sont tristes et las*
*Malgré le soleil féerique,*
*Malgré les dattiers*
*Et les cocotiers*
*Et les mouches de l'Afrique.*

*Tu les crois heureux*
*Près du tronc fibreux*
*Des baobabs séculaires,*
*Pendant que tu dors*
*Sur l'arbuste mort*
*Qu'étouffa le toit des serres!*

*Je te dis pourtant*
*Que l'on n'est content*
*Nulle part après l'enfance.*
*Ah! te souvient-il*
*De l'auguste Nil,*
*De la suave cadence*

*Que faisaient ses eaux*
*Parmi les roseaux*
*Courbés vers lui par la brise*
*Quand, tout hésitant,*
*Sur un bois flottant*
*Passa le petit Moïse?...*

*Nous avons changé.*
*Un bas préjugé*

*Ronge l'âme des adultes,*
*Et les guets-apens*
*Et les noirs serpents*
*Troublent la foi de nos cultes.*

*Donc raisonne-toi!*
*L'homme fait la Loi,*
*Dieu fait l'Amour, les bélitres.*
*Qu'importe un ciel gris?*
*On est à Paris*
*Bien protégé par les vitres.*

II

*Ton Maître me lisait « Le Vieux Monsieur du Square »,*
*Une histoire d'amour simple, mais plus barbare*
*Que toutes celles qu'on nous raconte à mi-voix*
*Comme aux enfants peureux les récits d'autrefois.*
*Le cœur bouleversé par ce drame sans gestes,*
*Sans larmes et sans cris, je pensais aux incestes*
*D'Eschyle, à Lulle — aux seins rongés par le cancer, —*
*Aux amants que plongea Dante dans son Enfer,*
*Aux vieillards édentés, à leur besoin féroce*
*De mordre; et, parcourant le répertoire atroce*
*Des tourments épargnés aux doux caméléons,*
*Je te vis tout à coup.*
*Tu cherchais les rayons*
*Lointains qui se cachaient derrière notre brume.*
*Ah! tes bons yeux tournaient avec tant d'amertume*
*Que je compris que toi, comme nous, à ton tour,*
*Tu sentais dans ta chair la griffe de l'Amour.*

III

*Je porte sur moi comme un talisman*
*Un petit morceau de ta peau dernière.*
*Je l'épinglerai sur mon beau dolman*
*Si Dieu veut qu'un jour je parte à la guerre.*

*Je serai muni contre la fureur*
*De mes ennemis et contre moi-même*
*Par cette cadence et cette douceur*
*Qui font de ton corps un vivant poème.*

*Je serai puissant comme un Pharaon*
*Qui jusqu'au tombeau garde son royaume,*
*Plus pauvre et naïf qu'un caméléon*
*Et plus intangible encor qu'un fantôme.*

*Et quand il faudra descendre aux Enfers*
*Et que les Démons gonfleront les voiles,*
*Grâce à ce petit morceau de ta chair*
*Mon âme pourra joindre tes étoiles.*

## IV

*Dans ce calme Auteuil on se croirait à la campagne :*
*Les rares passants vont lentement, d'un air tranquille.*
*Les mêmes toujours : le vieux monsieur et sa compagne*
*Plus unis par l'âge qu'autrefois par leur idylle;*

*Quelques écoliers, une petite avec sa bonne,*
*Le marchand d'habits, roi des sous-sols et du silence,*
*Et ce somnolent facteur qui ne connaît personne,*
*Plongé plus que toi dans sa native nonchalance.*

*Tu les sais par cœur. Ainsi tes yeux daignent à peine*
*Regarder ce monde où rien ne change, où tout est fade,*
*Et tu fermerais si tu pouvais ta persienne*
*Pour mieux t'éloigner de la chétive mascarade.*

*Je te vis pourtant un jour, penché, tremblant, avide,*
*Cherchant quelque chose dans un coin de l'avenue,*
*Et je te suivais me demandant quelle sylphide*
*Avait eu raison de ta farouche retenue.*

*Elle était très laide, hélas! — très laide! — la porteuse*
*De pain : le front bas, les pieds tordus, presque difforme.*

*Je voyais son cœur sortant de la poitrine creuse*
*Pour fuir quelque part le cauchemar d'un pain énorme.*

*Mais voyant ce cœur le mien frémit sous l'étincelle*
*Qui fraie un chemin vers des délices inconnues :*
*Premier échelon divin de la magique échelle*
*D'où Jacob planait sur les étoiles et les nues.*

*Dans ton âme aussi chantaient l'Amour et la Lumière,*
*Tu flairais un souffle tout chargé d'apothéose,*
*Et pour célébrer la majesté de la misère*
*Ton corps empourpré s'épanouit comme une rose.*

V

*Là-haut, allongé dans l'azur,*
*Tu dors à côté de la Mouche*
*Sans que le moindre rêve impur*
*Trouble le calme de ta couche.*

*Le blanc Passé, le noir Futur*
*Sont immobiles dans leur souche,*
*Et sous leurs pieds, comme un fruit mûr,*
*Se fend le Mystère farouche.*

*Tu changerais ce Paradis*
*Pour un tombeau de ton pays,*
*— Sept lourds cercueils, sept murs, sept voiles! —*

*Car dans ta naïve douceur*
*Tu crois perpétrés par ton cœur*
*Les Septs Péchés de tes étoiles!*

ARMAND GODOY.

*UN ÉDITEUR ROMANTIQUE*

# EUGÈNE RENDUEL

18 NOVEMBRE 1798-19 OCTOBRE 1874

—

Pas un ouvrage écrit sur le Nivernais qui fasse mention de Renduel. Au XIIe siècle, on cite un enfant d'Arthel qui fut archevêque de Bourges : Guillaume du Donjon ; au XVe, Jean Bureau de la Rivière, qui fut premier chambellan, puis ministre de Charles V et de Charles VI ; au XVIe, Jean Rouvet, que l'on s'obstine à considérer comme l'inventeur du flottage à bûches perdues ; même le serait-il que sa gloire n'ajouterait rien à celle des deux « illustrations » qui l'ont précédé. Au XVIIe, voici le juriste Guy Coquille, l'orientaliste Jean Duval, né à Clamecy en 1597, le peintre Roger de Piles, Vauban, Adam Billaut ; mais il faut que le Nivernais raye Bussy-Rabutin de ses petits et grands papiers. Pour répandue qu'elle soit, l'erreur n'en est pas moins une, qui fait de lui un Nivernais d'origine. Voyez plutôt.

— Rabutin (Roger de) comte de Bussi... naquit à Epiry-en-Nivernais le 3 avril 1618 (1). — Il naquit le 3 ou le 13 avril 1618 à Epiry-en-Nivernais (2). — Il naquit à Epiry (Nivernais), le 18 avril 1618 (3). — Né à Epiry (Nièvre) (4). — Né à Epiry (5). — « Il était né à Epiry, non

(1) *Le grand dictionnaire historique...*, par M. Louis Moréri, t. IX. Paris, 1759.
(2) *Bibliographie universelle (ancienne et moderne) Michaud*, t. VI, Paris, 1854.
(3) Vapereau : *Dictionnaire des Littératures*, Paris, 1884, p. 34.
(4) *Le Larousse pour tous*, t. I, Paris, s. d., p. 236.
(5) Paul Joanne : *Géographie de la Nièvre*, Paris, 1907, p. 36.

loin de Bazoches » (6). « Né le 18 avril 1628 [*sic*] à Epiry, dans le Nivernais » (7). — La vérité est que Bussy-Rabutin naquit au château d'Epiry, sur le territoire de l'actuelle commune de Saint-Emiland, canton de Couches-les-Mines, arrondissement d'Autun ; Sainte-Beuve a vu juste quand il a écrit : « Roger de Rabutin, comte de Bussy, né à Epiry près Autun, en avril 1618 » (8).

Au XVIIIe, des hommes politiques : Fauchet, Chaumette, Saint-Just. Au XIXe, Marchangy, les Dupin, Delangle, Claude Tillier, Achille Millien, Jules Renard, Romain Rolland. Pas la moindre allusion à Renduel.

§

Claude Renduel, huissier à Lormes, en Nivernais, épousa, le 9 décembre 1727, Anne, fille de Simon Pannetrat, lui-même huissier. Il en eut six enfants, dont Claude, né vers 1737, qui prit pour femme, le 7 juillet 1763, Reine Ducrot, et mourut le 22 Nivôse an XI [mercredi 12 janvier 1803), père lui-même de six enfants. Le deuxième de ceux-ci, Jacques, né le 29 mars 1767, épousa Etiennette Gourdeau, dont il eut une fille et trois fils : c'est le deuxième de ses fils, Pierre, qui devint l'éditeur connu sous le prénom d'Eugène.

J'ajouterai que le bisaïeul Claude, veuf en premières noces de demoiselle Anne Pannetrat, se remaria le 18 octobre 1750 avec Françoise Droit, dont le père était tailleur d'habits, et qu'il eut d'elle huit autres enfants, du 20 septembre 1741 au 28 février 1753. Il mourut le 23 décembre 1757, âgé de 55 ans. Son fils Claude, prénommé comme lui, est dit tantôt menuisier, tantôt [acte de décès], armurier. Son petit-fils Jacques, père du futur éditeur, est dit tantôt manœuvre, tantôt propriétaire, tantôt cabaretier. Voici copie de l'acte de naissance de Pierre, dit Eugène Renduel.

(6) René Vallery-Radot : *Un coin de Bourgogne*, Paris, 1893, p. 169.
(7) Ad. van Bever : *Les Poètes du Terroir*, t. III, Paris, s. d., p. 328.
(8) Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, t. III, Paris, s. d., p. 360.

*Le vingt-neuf Brumaire an sept de la République française à neuf heures du matin, devant moy Nicolas heulhard Dufery agent de la commune de Lorme Département de la Nièvre y demeurant a comparu en la salle publique de la maison commune dud. Lorme, Jacques Randuel, cabaretier y demeurant; lequel assisté de pierre thiéblot son oncle maréchal âgé de soixante deux ans et de Claudine rănduel sa tante âgée de quarante ans, femme de Claude Jean François Camusat tous les deux demeurans aud. Lorme, m'a déclaré que Etiennette Henriette Gourdeau sa femme en légitime mariage est accouchée hier soir sur les trois heures, d'un garçon qu'il ma* [sic] *présenté et auquel il a donné le prénom de Pierre, d'après cette déclaration que lesd. pierre thiéblot et marie claudine randuel m'ont certifiée* [sic] *conforme à la vérité de la présentation qui m'a été faitte* [sic] *de l'Enfant dénommé j'ay en vertu des pouvoirs qui me sont délégués dressé le présent que led. randuel Père de l'enfant et led. thiéblot a* [sic] *signé avec moy aud. Lorme lesd. jour et an que dessus.*

[Signé] *Pierre thiéblot Renduel heulhard Dufery* (9).

Le 29 Brumaire correspond au 19 novembre. C'est donc le 18 novembre 1798 qu'est né Renduel, et non le 23, comme dit M. Adolphe Jullien (10). Quant à la forme Randuel qui figure à l'acte de baptême, ce n'est qu'une erreur de l' « agent de la commune ».

Lormes, qui s'appela successivement *de Lorma* en 1085, *Castrum de Ulmo* en 1157, *Ulmi* en 1300, *Lorme* en 1426, *l'Orme* en 1602 (11), est une petite ville nivernaise qui fait partie de ce Morvan dont Dupin écrivait, en 1853, qu'il y a à peine quarante ans on n'y « trouvait ni une route royale, ni une route départementale, ni même un seul chemin de vicinalité en bon état » (12). En janvier 1696, Vauban y recensait 174 maisons sur pied, 189 familles, 80 valets et servantes, 730 personnes et 18 « débits du vin ». Il disait :

(9) *Etat civil de la commune de Lormes*, passim.
(10) *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, Paris, 1897, p. 12.
(11) *Dictionnaire topographique du département de la Nièvre...* Paris, 1865, p. 101.
(12) *Le Morvan*, Paris, 1853.

« Lorme. Morvand très ingrat qui produit un peu de seigle et d'avoine, a beaucoup de bois et d'étangs et nourrit assez de bestiaux. » (13) Lorsque notre Renduel y naquit, Lormes était resté la bourgade qu'avait connue Vauban ; il ne comprenait toujours que « 174 maisons, la plupart si mal bâties et si peu élevées qu'un homme pouvait facilement atteindre le rebord inférieur du toit. Son aspect était alors triste et monotone » (14). Ces maisons n'étaient vraisemblablement que des masures sans style, sans ancienneté vraie, toujours tombant en ruine ou détruites par des incendies, et vaille que vaille rafistolées ou rebâties.

Née d'une « villa » romaine, cette bourgade a traversé le moyen âge et l'Ancien Régime sans se relier directement à l'histoire générale. Comme tant d'autres, elle eut ses démêlés locaux, ses luttes régionales même, puisqu'elle dut s'enclore de murailles percées de trois portes et flanquées de vingt et une tours. Elle eut aussi, dès le XII[e] siècle, son église bâtie à 470 m. d'altitude, sans plus de style que ses maisons, bas-côtés étroits, piliers grossiers ; elle eut ses deux châteaux-forts, dont l'un disparut totalement, dont l'autre, détruit en 1591, fut reconstruit peu de temps après. « C'était un parallélogramme de grande élévation et très solide, portant à chaque angle une tourelle à cul-de-lampe, ce qui lui donnait un aspect singulièrement original » (15). Renduel le vit, puisqu'il ne fut détruit par un incendie que dans la nuit du 28 au 29 mars 1811. Des trois vieilles portes, il vit au moins celle de Saint-Alban, patron de la paroisse, qui subsista jusqu'en 1840 ; elle était à herse et précédée d'un pont-levis, et sa partie supérieure contenait l'horloge publique. Il vit la vieille église, qui resta entourée du cimetière jusqu'en 1839 et ne fut démolie qu'en 1865. De ce qu'il put voir encore, il ne reste que la chapelle castrale dite

(13) *Oisivetés de M. de Vauban*, tome I et partie des tomes II et III, Paris, 1843, pp. 220, 222.

(14) J.-F. Baudiau : *Le Morvand*, t. II. Nevers, 1854, p. 189.

(15) *Ibid.*, p. 188.

du Vieux Château et la Tour au Loup. Il reste, enfin, le panorama qu'on découvre de la plate-forme où est bâtie l'église.

Ce qu'y fut l'enfance de Renduel, je m'avoue incapable de le déterminer. Du moins que je sache, il n'a rien laissé qui permette de la reconstituer : mémoires, lettres semées de confidences et de souvenirs. La Révolution ne s'y était pas signalée par des excès particuliers : le 22 avril 1794, l'église y devint Temple de La Raison, et l'on planta sur « la place » un « arbre peuplier » dont la municipalité décida de se défaire dans sa séance du 5 janvier 1811, morte, à défaut de l'arbre, la ferveur révolutionnaire. Lorsque Renduel eut l'âge de raison — il entra dans sa septième année le 18 novembre 1804, — le fameux temple de la déesse était rendu au culte catholique, mais la bourgade était certainement restée la même ; à peine, peut-être, la bourgeoisie commençait-elle d'y faire transformer ou bâtir ces vastes maisons que l'on voit encore, à un étage et percées de nombreuses fenêtres. Non seulement la bourgade, mais la région était restée la même, presque isolée, par défaut de routes, du reste de la France, en tout cas de difficile accès. On y vivait à peu près uniquement sur son propre fonds.

Le père de Renduel a pu être tout à la fois manœuvre, propriétaire et cabaretier; sa femme, Etiennette Gourdeau, devait suffire à servir la peu nombreuse clientèle. Il pouvait être propriétaire de la maison où était situé le cabaret, et, les gains n'en suffisant pas à les faire vivre, lui et sa famille, il travaillait au dehors comme font encore beaucoup d'aubergistes de communes rurales et même de localités plus importantes. « Petits bourgeois campagnards », dit M. Adolphe Jullien (16). Je ne le crois pas, et peu importe qu'on soit né d'un mendiant ou d'un roi.

Le jeune Renduel apprit à lire et à écrire. A quel âge entra-t-il comme petit clerc chez un notaire de Lormes ?

(16) *Op. cit.*, p. [12.]

Vraisemblablement vers sa douzième année, donc vers 1818 En 1814, le département de la Nièvre ne fut pas touché par l'invasion : un petit corps de troupes ne fit que paraître à Clamecy le 10 avril; des détachements d'infanterie légère française séjournèrent à Lormes et dans son canton, d'avril à juin. L'invasion de 1815 fut plus sensible; le 6 octobre, le sous-préfet de Clamecy écrit : « Corbigny est évacué ; on dit que Lormes l'est aussi. »

L'année suivante, le jeune Renduel partit avec ses parents pour Clamecy, où ils se fixaient et où il entra comme clerc chez un avoué. Il le resta jusqu'à ce que la conscription l'atteignît. Il fut peu de temps soldat, ayant pu se faire remplacer (17).

§

Il s'en fut alors à Paris où « il se présenta chez un petit libraire, auquel un ami commun l'avait adressé. Celui-ci, qui n'avait besoin d'aucun commis pour faire son modeste commerce, consentit seulement à l'employer jusqu'au jour où il trouverait une place tant soit peu lucrative » (18). Renduel la trouva, mais chez un grand libraire dont l'honnêteté était le moindre défaut ; il le quitta pour entrer chez le colonel Touquet, demi-solde, qui avait obtenu son brevet de libraire le 22 août 1821 : peut-être Renduel essuya-t-il les plâtres ? Touquet, grand « libéral », combattait — sans sabre, — les idées politiques et religieuses de la Restauration; pouvait-il trouver meilleurs auteurs que Voltaire et Rousseau ? Il les réédita, mais sans succès, et dut passer en Belgique où il fut suivi par ce refrain :

S'il tombe dans le ruisseau
C'est la faute de Rousseau,
Et, si le voilà par terre,
C'est la faute de Voltaire.

(17) *Ibid.*, p. 13.
(18) *Ibid.*, pp. 13-14.
(19) Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *La Jeunesse de Balzac imprimeur*, Paris, 1903, pp. 161, 167-168.

Il avait aussi eu l'idée des « tabatières à la Charte », dont le texte était imprimé en caractères minuscules sur leur couvercle. Peut-être estimait-il que la Charte était trop peu... prisée.

Chez Touquet, Renduel eut affaire à Jean-Joseph Laurens, installé, comme libraire, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, aujourd'hui rue Bonaparte de la rue du Vieux-Colombier à la rue de Vaugirard, comme imprimeur, rue des Marais-Saint-Germain, n° 17, devenue rue Visconti. Laurens, dont le brevet était daté du 15 octobre 1816, imprimait *le Constitutionnel*. Il démissionna le 1er juin 1826, date à laquelle Honoré Balzac, qui ne s'était pas encore anobli, lui succéda rue des Marais-Saint-Germain comme imprimeur, mais laissant à un autre la charge et les bénéfices du *Constitutionnel* (19). Renduel était amoureux d'une des filles de Laurens, Rose-Célestine, née le 21 septembre 1801, et pensait devenir en même temps le gendre et le successeur de Laurens. Le successeur, ce fut Balzac; le gendre, ce fut Renduel, mais plus tard qu'il n'eût désiré, car le mariage ne se fit sans doute qu'en 1827.

Selon M. Adolphe Jullien (20), c'est au courant de l'année 1828 que Renduel s'installa libraire au n° 22 de la rue des Grands-Augustins. Je croirais plutôt que ce fut l'année précédente : c'est du 7 août 1827 qu'est daté son brevet de libraire ; il succédait à Imbert (brevet du 20 avril 1824), qui lui-même avait succédé à Brasseur (brevet du 1er octobre 1817) (21).

Trois mois après, Renduel allait entrer dans sa trentième année. Jusqu'à cette date, il ne s'était signalé par aucune action d'éclat, ni même par aucun talent particulier. Ce n'est d'ailleurs aucunement nécessaire pour réussir, et son exemple en fournirait une preuve de plus s'il en était besoin. Je ne me crois pas obligé de m'enthousiasmer pour Renduel, encore qu'il soit impossible d'être plus que je ne

(20) *Op. cit.*, p. 19.
(21) *Documents du Cercle de la Librairie.*

suis son compatriote, mais ces questions de petite patrie commune sont d'une importance nulle, et je ne songe pas du tout à hisser sur le pavois un homme qui ne fut qu'un commerçant avisé. L'espèce n'en a point disparu du milieu des éditeurs, qui restent, en cela, dans leur rôle. Où ils en sortent, où ils exagèrent manifestement, c'est quand ils se prennent pour des artistes.

§

Ce n'est donc pas à propos de Renduel que j'esquisserai, mille et deuxième, l'histoire du romantisme, ne fût-ce qu'à ses débuts. Je dois pourtant rappeler quelques dates. C'est de 1801 à 1844 que Chateaubriand publie son œuvre, excepté l'*Essai sur les révolutions*. De Mme de Staël paraissent *Delphine* en 1802, *Corinne* en 1807, *De l'Allemagne* en 1810. On découvre les légendes germaniques. Le prétendu Ossian conduit à Walter Scott, à Byron, aux « Lakists ». En 1820, les *Méditations poétiques* ; en 1822, le premier volume des *Odes* de Victor Hugo, et les *Poèmes* de Vigny. Le Cénacle a son organe : *la Muse française*. En 1829, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Albertus* en 1832. La *Préface de Cromwell* est de 1827, *Hernani* de 1830 et *Notre-Dame de Paris* de 1831. L'esprit de l'Encyclopédie s'est effacé devant Maistre, Bonald et Lamennais. Dès 1820, Augustin Thierry publie ses *Dix Lettres sur l'Histoire de France* ; en 1833, Michelet se révèle avec son *Histoire romaine*. *Le Globe*, fondé le 15 septembre 1822 par Pierre Leroux, donne, de Sainte Beuve, le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*. Le premier vrai roman de Balzac est de 1829, *Indiana* de 1832.

Est-ce d'instinct, ou par admiration raisonnée, ou par calcul, que Renduel alla aux novateurs ? Je n'en sais rien. Dans l'hypothèse la plus favorable, admettons que ces trois déterminantes aient joué avec une égale force, puisque, ce qui apparaît d'abord, ensuite et enfin, c'est que Renduel fut un commerçant doué de flair, ce qui est, non pas pour

le diminuer sur le plan des affaires, mais pour l'y situer exactement.

Son nom ne figure pas dans la *Comédie Humaine*, ce prodigieux magasin de documents sur une période qui embrasse un demi-siècle de notre histoire. Il serait cependant facile, avec quelques libraires silhouettés par Balzac, d'esquisser, *mutatis mutandis*, le profil de Renduel. Voici Barbet, le « requin de la librairie » (22). Ancien libraire établi depuis seize ans, c'est un Normand qui vendait de la salade dans les rues et qui s'est « mis » bouquiniste, en 1818, sur les quais. C'est une manière de Juif qui fait trente-six métiers (23). Et je me demande si le libraire Hébrard ne pensait pas à Renduel lorsqu'il écrivit, autrement qu'en romancier :

On arrive de son village monté sur de bons sabots, et, si le commerce des pommes ou des marrons ne va pas, on vend des livres. Avec quelque argent, on se fait l'humble servant d'un auteur en renom dont on a flairé le manuscrit ; ensuite, le protecteur de la jeune littérature qui grandit vous jette la porte au nez. A la bonne heure ! Voilà ce qui s'appelle être libraire (24) !

Cette supposition que j'ai faite, Arsène Houssaye en fait une certitude.

Les libraires [vers 1830] étaient des autocrates qui ne publiaient que les livres de leur bon plaisir. Eugène Renduel tenait le haut du pavé ; quand un nouveau venu se présentait devant lui, il le désarmait bien vite par un sourire moqueur. Il avait pourtant publié *les Jeune-France*, de Théophile Gautier, mais cela ne voulait pas dire qu'il les eût payés.

Arsène Houssaye ajoute en note :

*Les Jeune-France* firent du bruit dans le monde littéraire, mais ne pénétrèrent pas beaucoup dans le monde qui lit. Toutefois, Eugène Renduel fut bon prince ; il acheta le premier

(22) *Les Petits bourgeois*, Edition Conard, p. 6.
(23) *L'Initié*, ibid., p. 378.
(24) *De la librairie, son ancienne prospérité, son état actuel, cause de sa décadence, moyens de régénération*, par J. Hébrard, Paris, Librairie de J. Hébrard et Cie, rue de Savoie, 13. 1847, p. 30.

roman de Théophile Gautier moyennant quinze cents francs. Or, ce roman en deux volumes s'appelait *Mademoiselle de Maupin* (25).

Notons au passage l'ironie qu'y met Houssaye, et revenons à la *Comédie Humaine*, c'est-à-dire aux temps actuels aussi bien que passés.

Voici Dauriat, « ce redoutable padischa de la librairie », ce « prince des charlatans », qui n'accepte que les auteurs connus et dit : « On n'entre ici qu'avec une réputation faite » (26), comme Vidal et Porchon, libraires-commissionnaires, qui n'éditent que *des noms faits*. Doguereau, libraire rue du Coq, près du Louvre, à certains auteurs ne donne que 300 francs par roman, et que 200 pour une traduction de l'anglais. Il prétend risquer 1600 francs d'impression et de papier et s'écrie qu'on ne fait pas fortune au métier d'imprimeur de romans (27), paroles que Renduel et d'autres se chargèrent de démentir. Croit-on, pourtant, que je me satisfasse d'un réquisitoire de cette sorte ? Oh ! nullement. Je ne déteste rien autant que l'imbécile parti pris. Il est d'une répugnante simplicité de placer les brebis à droite et les boucs à gauche :

*Inter oves locum praesta*
*et ab hœdis me sequestra,*
*Statuens in parte dextra.*

L'éditeur a ses raisons ; le seul tort qu'il ait, je le répète, c'est de vouloir se faire passer pour un artiste, à moins que, comme telle crapule que je connais bien, il ne se vante de n'être qu'un commerçant. Et quel ! Heureusement, il représente l'exception. La plupart des autres, d'une honnêteté moyenne, y ajoutent cette gloriole que je viens de dire : ils s'imaginent que de faire imprimer un livre équivaut à l'écrire. Bien plus ! Modeste Mignon devine la raillerie du libraire envieux qui dit : « J'ai fait Nathan (28) ».

(25) *Les Confessions*, tome Ier, Paris, 1885, pp. 305-306.
(26) *Un grand homme de province à Paris*, Edition Conard, pp. 137-236.
(27) *Ibid.*, pp. 65-66.
(28) *Modeste Mignon*, Edition Conard, p. 56.

§

Lorsque Renduel s'installa rue des Grands-Augustins, la librairie n'était pas dans un état particulier de marasme. En 1812, elle avait « sorti » 4648 « articles » ; comprenons : livres, brochures, etc., en 1814, 2683, en 1825, 7542 (29). Mais on ne voit pas que Renduel ait été foudroyé tout de suite par la révélation romantique ; de l'aveu même de son biographe qui fut son ami, « il débuta de la façon la plus modeste en publiant un tout petit Code, format in-32, puis des *Contes* de Berquin, de moitié avec un ami, et d'autres ouvrages de peu d'importance » (30). Au surplus, je suis intimement moins sûr que ne l'est M. Adolphe Jullien que le romantisme ne soit né que vers 1830. Je ne chicanerai pas pour quelques années, mais il est certain que les premiers ouvrages des romantiques avaient eu des éditeurs autres que Renduel. Disons qu'il eut le mérite professionnel de deviner que tels de ces jeunes étaient d'un rendement assuré, et ne faisons aucune difficulté de nous rendre à l'évidence ; dans les milieux littéraires, de 1830 à 1840, Renduel fut très en vue.

On l'a appelé « le grand prêtre de la librairie romantique » (31). Th. Gautier écrit :

Chez Victor Hugo, je fis la connaissance d'Eugène Renduel, le libraire à la mode, l'éditeur au cabriolet d'ébène et d'acier. Il me demanda de lui faire quelque chose parce que, disait-il, il me trouvait drôle (32).

Et encore :

Voici un roman dont l'annonce figurait, il y a une trentaine d'années déjà — le temps marche si vite ! — sur la couverture des livres de Renduel, l'éditeur à la mode alors (33).

(29) J. Hébrard, *op. cit.*, p. 32.
(30) Adolphe Jullien, *op. cit.*, p. 19.
(31) *Causeries d'un ami des Livres. Les éditions originales des romantiques*, Paris, 1886, p. 151.
(32) *Portraits contemporains*, Paris, 1874, p. 9.
(33) *Le Capitaine Fracasse*, Paris, 1863, *Avant-propos*, p. [1].

Qui l'a aperçu dans la rue en prend note :

Rencontré rue de Seine le libraire Renduel, les poètes Cordelier, Delanoue et Gérard [de Nerval] (34).

Il dîne chez Victor Hugo ; on l'y voit au milieu des bousingots (35).

Car il est de toutes les réunions de la jeune école ; il prend part au fameux Bal des Truands qui a lieu, le samedi 28 novembre 1835, dans la rue du Doyenné où prend ses ébats toute une colonie de poètes et de peintres : Gautier, Houssaye, Gérard de Nerval, Camille Rogier, et *tutti quanti* Sa boutique est le lieu de rendez-vous des jeunes déjà célèbres ou qui ne demandent qu'à le devenir. Il est mêlé au duel de Hugo et de Sainte-Beuve. Et je sais bien que tout cela n'est grand que vu à distance : c'est quand un cadavre n'est plus représenté que par quelques grains de poussière qu'il devient corps vivant de proportions extraordinaires. Toutes ces lettres qu'il reçoit de Hugo, de Musset, de Dumas, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Gautier, de Sue, ces billets de Balzac et de Berlioz, représentons-nous tel éditeur qui, en 1927, en reçoit l'équivalent de jeunes qui, en l'an 2027, seront placés à la même hauteur que les romantiques ; inutile de commenter. Mais faisons à la vanité la part qu'elle s'arroge d'elle-même. Mettons-nous dans la peau de Renduel qui reçoit une lettre avec cette souscription : « A monsieur Eugène Renduel, l'un de nos premiers éditeurs », à qui Paul de Musset écrit : « Mon cher maître », que Nodier et Vigny, qui ne sont plus des jeunes, appellent, l'un, « mon cher ami », l'autre, « mon ami », que Gautier dit, tantôt « illustre éditeur », tantôt « célèbre libraire de l'Europe littéraire pour la France (36) », que d'autres solliciteurs et solliciteuses criblent de semblables douces flèches : nous nous préoccuperons peu de savoir ou de deviner si nos

(34) Antoine Fontaney, *Journal intime*, Paris, 1925, samedi 15 octobre [1831], p. 52.

(35) *Ibid.*, jeudi 6 septembre [1832], p. 149, mardi 29 [janvier 1833], p. 177.

(36) Adolphe Jullien, *op. cit.*, pp. 81, 176, 183, 190, 234, 238, 239.

correspondants sont eux-mêmes illustres, célèbres, ou destinés à le devenir, nous nous contenterons de croire, dur comme fer, à notre omnipotence parce que cinq cents auteurs auront entamé le siège de notre citadelle pour nous réduire. Quelle misère ! D'ailleurs, je ne dis « nous » que par politesse.

Aussi bien Renduel avait-il eu certaines initiatives. « L'école romantique a eu l'in-8 de Gosselin et de Renduel, les impressions d'Everat (37) ». Asselineau vante encore la couverture feuille morte et les capitales italiques penchées, uniforme de la librairie Renduel (38). Et Banville dit au même Asselineau :

Redis-nous cette guerre !

Les livres faits naguère
Selon le rituel
De Renduel,
Fais-les voir à la file (39).

Ou écrit encore :

Renduel avait compris qu'à ces nouveaux venus, à ces conquérants à longs cheveux et à gilets écarlates, à ces vainqueurs sûrs de la victoire, il fallait une nouvelle forme de livre, un livre qui à première vue portât ses lettres de noblesse, proclamât bien haut son origine... Et c'est pourquoi pas un des livres de Renduel qui ne se fût présenté avec le double appui de toutes les ressources typographiques et de l'illustration... Et c'est pourquoi, non content de l'eau-forte terrifiante ou de la vignette railleuse, Renduel demandait à ses auteurs des titres fulgurants... pour en charger le dos de ses volumes en manière d'arrière-garde imposante et de défi orgueilleux à l'ennemi exaspéré (40).

Et Philibert Audebrand :

Eugène Renduel a été celui des éditeurs qui a le plus contribué à affermir l'école romantique dans son triomphe. C'est lui qui a prononcé une sorte de *fiat lux* pour les œuvres magistrales

(37) Charles Asselineau, *Bibliographie romantique*, Paris, 1872, p. XI.
(38) Ibid., p. 228.
(39 Ibid., *l'Aube romantique*, p. XXXI.
(40) Adolphe Racot, *Portraits d'hier*, Paris, 1887, pp. 135-136.

d'alors. Ses in-octavo, illustrés de vignettes de Porret et des Johannot, donnaient plus de relief encore à Victor Hugo, à Charles Nodier, à Théophile Gautier et aux autres... Un livre édité par lui avait, rien que par le nom de celui qui l'avait fabriqué, un passeport sûr auprès du public. Les catalogues qu'il a laissés sont des monuments littéraires. Il n'y a pas de bibliophile qui ne se fasse un devoir de les consulter afin de se rendre compte de ce que pouvait être l'esprit français en 1830. Eugène Renduel, très téméraire, a été le premier éditeur des deux ouvrages les plus audacieux de son temps : *Reisebilder*, de Henri Heine, et les *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais (41).

Tout cela est résumé dans cette note :

Pierre-Eugène Renduel, né à Lormes, dans les montagnes du Morvan en 1798, mort en 1874, est une célébrité spéciale dont le souvenir restera dans l'histoire littéraire accolé à celui de l'Ecole romantique (42).

§

La Bibliothèque nationale ne possède de lui que trois catalogues. On y lit : *Eugène Renduel | libraire éditeur | Rue des Grands-Augustins, n° 22 | à Paris | Publications nouvelles | souscriptions | et | ouvrages sous presse | Septembre 1832*. Un autre porte : *Livres | qui se trouvent | chez Eugène Renduel | libraire, directeur du Journal des Avoués | rue des Grands-Augustins, n° 22 à Paris*. On lit au-dessous : *Librairie de commission et au rabais. Est en souscription le Journal des Avoués par M. A. Chauveau, nouvelle édition. 17 volumes publiés et 15 à paraître : 85 fr. Abonnement courant : 15 fr.* Le troisième catalogue n'offre aucune particularité.

L'activité de Renduel ne s'est pas étendue sur un espace de plus de huit ans, de 1831 à 1838. En 1828 son nom figure après ceux de Sautelet et de Munier sur la couverture du *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*, 2 v. in-8, de

(41) *L'Illustration*, samedi 7 novembre 1874. *Courrier de Paris*, pp. 294-295.
(42) *Causeries d'un ami des Livres. Les éditions originales des romantiques*, Paris, 1886, pp. 151-152.

Sainte-Beuve. En 1829, il commence la publication des *Contes* d'Hoffmann traduits par Lœwe-Weimars ; elle se terminera en 1833, comprenant 20 v. in-12 qui ont paru par séries de 4. La même année 1829 il publie, de P.-L. Jacob, *les Soirées de Walter Scott à Paris*. La Révolution de 1830 y fut-elle pour quelque chose ? Il nous faut arriver à 1831 pour le voir lancer sur le marché, en assez grand nombre, et, ce jusqu'en 1838, ouvrages nouveaux et rééditions.

Il publie tout ce que Hugo produit entre ces deux dates, sans préjudice de rééditions d'ouvrages donnés antérieurement par Hugo à d'autres éditeurs, les œuvres, non pas complètes, mais nombreuses, de Nodier, plusieurs livres de Sainte-Beuve, de Sue, de Soulié, d'Alfred et de Paul de Musset, *Stello* de Vigny, des livres d'Henri Martin, de P.-L. Jacob, de Jules Lacroix, de Gautier, de Lamennais, de Gozlan et Brucker, de Petrus Borel, d'Arlincourt, d'Ulric Guttinguer, d'Henri Heine, de Tieck, de Schlegel, d'André Chénier, deux livres de Joseph d'Ortigue, qui devait plus tard se faire un nom, trop oublié, dans la critique musicale. Parmi les auteurs moins connus, je relève le nom d'Edme-François Bardet, né à Clamecy le 24 octobre 1777, mort le 25 mai 1861 ; ce fut sans doute en tant que compatriote que Renduel lui édita en 1836 *Les Nuits*, poème, 1 v. in-8 (43). Ce fut sans doute au même titre qu'il édita les *Lucciolles* de Théodore Guiard, 1 v. in-8 (44).

(43) *Bulletin de la Société nivernaise des Lettres, Sciences et Arts*, seconde série, t. VIII, Nevers, 1879, p. 312.

(44) *Luccioles*, par Théodore Guiard, Paris, Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, 22, Houdaille, rue du Coq, 11, 1837. — Le *Sonnet II* est intitulé : *les Iles à Beaume*. C'est un paysage des environs d'Avallon (Yonne). Les pièces XVI et XVII ont pour titres : *Dicté à Vézelay*, *Saint-Père* ; le *Sonnet XV ; la Morlande*, *les Alleux*. Pour ces deux derniers titres, même observation que pour le *Sonnet II*. — On lit à la fin : « *Extrait du Catalogue, Œuvres complètes de Victor Hugo, de Charles Nodier. De A.-C. Sainte-Beuve : Sous presse*, Port-Royal, 2 v. *Henri Heine, 5 v. Œuvres complètes de E.-T.-A. Hoffmann, 5 livraisons à 12 fr. chacune. —Publications nouvelles :* Paroles d'un croyant, suivies de l'Absolutisme et de la Liberté. — *Sous presse* : Port-Royal. Les Confessions de deux gentilshommes périgourdins : *Gautier et Gérard Labrunie, 2 v. in-8*. La Comédie de la Mort. Le Capitaine Fracasse. *Hoffmann, 6e livraison*. Gaspard de la Nuit.

Et voici Edouard Bergounioux, Emile Cabanon, Frédéric de Castillon, Maurice Dufresne, Théophile de Ferrière, Louise Maignaud, Louis Maynard, Francisco de Moraes, Morton-val, M. Power, Raoul Rochette, Alphonse Royer, Jose de Santa-Maria Durao, Touchard-Lafosse, Toulotte, Anna-Maria Yung, etc., avec des titres qui sentent de mille lieues leur époque : *le Bourreau, la Fille-mère, les Amours d'un Jésuite, Venezia la Bella, le Secret du Roi*, etc. ; et l'on en peut dire autant des illustrations d'Alfred et de Tony Johannot, de Célestin Nanteuil, de Louis Boulanger, de Raffet. Ah ! le délicieux romantisme, plus flou, plus vaporeux, presque *Fêtes galantes* déjà, si différent de celui, plus précis, plus âpre, qu'évoque au couvent Emma Bovary. « Et vous y étiez aussi, sultans à longues pipes... et vous, surtout, paysages blafards des contrées dithyrambiques... ! »

Renduel fut mêlé de très près à la malheureuse histoire du *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, qui avait été annoncé dans un de ses catalogues, non daté, mais vraisemblablement de 1835, peut-être même de 1833. Vers 1835, Renduel avait passé traité avec Bertrand, qui reçut 150 francs. Or, en 1837, celui-ci écrivait à David d'Angers:

*Gaspard de la Nuit* attend le bon vouloir d'Eugène Renduel pour paraître enfin cet automne.

En 1840, le pauvre *Gaspard* attendait encore. Vers le 25 avril 1841, Bertrand fait savoir à David d'Angers qu'en principe Renduel a rétrocédé le manuscrit à Victor Pavie pour le prix qu'il l'a payé. Hélas ! Le manuscrit n'est plus qu'un fouillis : « Renduel m'y faisait faire tant de changements ! (45). » Si la première annonce de *Gaspard* est de 1833, Bertrand aurait donc attendu au moins sept années pleines pour... ne pas voir paraître son livre. Renduel me plairait davantage s'il avait senti la valeur de cette œuvre si pittoresque, et qu'il ne se fût pas mêlé de la modifier, et,

(45) *Mercure de France*, 15 mai 1905. Léon Séché : *Les Derniers jours d'Aloysius Bertrand*, pp. 178-198.

simplement, qu'il eût tenu parole, puisqu'il y avait eu traité et qu'il ne pouvait pas exciper, pour ne l'exécuter point, du mauvais état de ses affaires.

Il y a bien des années, disait le baron Ernouf (46), j'ai entrevu Renduel dans son dernier domicile de libraire, celui de la rue Christine, en 1837. C'était, au rez-de-chaussée d'une vieille maison qui n'avait été repeinte, ni peut-être balayée, depuis la première Révolution, une vaste pièce éclairée par une petite cour intérieure profondément encaissée. Il vendait 7 fr. 50 des in-8 de 250 à 300 pages dont plus de la moitié n'était que papier blanc, ou plutôt gris; il y en avait trois, à 22 fr. 50, pour un roman qui tiendrait à l'aise dans un des plus minces volumes du format Charpentier. Renduel n'envoyait pas les commandes à domicile, son unique commis étant sujet à s'attarder aux vitrines des marchands d'estampes. Gros bénéfices sur la vente, économies de frais généraux; de ce double fait, Renduel ne pouvait manquer de s'enrichir promptement. D'autres éditeurs ont laissé aux écrivains de cette époque de meilleurs souvenirs, Ladvocat, par exemple, avec autant de flair et d'initiative, plus de générosité et moins d'esprit de conduite.

Je ne veux pas faire de Renduel le monstre qu'il ne fut assurément pas. Il lui arriva de payer, au moins en partie, comme à Gautier et à Gérard de Nerval, des livres qui ne furent jamais écrits. Cependant, j'aime mieux la note que donne le baron Ernouf que de voir M. Adolphe Jullien nous montrer Renduel en quelque sorte victime des exigences abusives de Hugo. Prenons un exemple aussi concret que possible. M. Adolphe Jullien nous dit (47) que les 4000 premiers exemplaires des *Feuilles d'Automne* ont été payés à Hugo 6.000 francs. Voyons le livre. Il contient environ 2.900 vers, soit 2900 lignes plus courtes que des lignes de prose, et une préface d'environ 400 lignes, soit 3300 lignes. Au commen-

(46) *Bulletin du bibliophile, Paris, 1880. Causeries d'un bibliophile,* pp. 87-89.

(47) *Op. cit.*, p. 94.

cement du xxe siècle on vendait 3 fr. 50 un roman de 12.000 lignes, c'est-à-dire qu'on donnait pour plus de moitié moins cher — n'oublions pas le prix de 7 fr. 50 d'autrefois, — environ quatre fois plus de texte imprimé. Autrement dit, l'éditeur de 1910 eût vendu environ 27 francs ses 12.000 lignes s'il s'était conformé au tarif de Renduel. Renduel, si par anticipation il s'était conformé au tarif de l'éditeur de 1910, aurait vendu environ 97 centimes ses 3.300 lignes, un peu moins d'un franc au lieu de 7 fr. 50. Laissant de côté toute comparaison, faisons le compte d'un livre tiré, comme les *Feuilles d'Automne*, à 4.000 exemplaires. En 1832 où ni main-d'œuvre, ni papier, n'était au même tarif qu'en 1910, admettons qu'un exemplaire broché soit revenu à l'éditeur à 0 fr. 75 : coût total, 3000 francs qui, ajoutés aux 6.000 versés à l'auteur et aux 7.500 de remise aux libraires détaillants, font 16.500 francs. Les 4.000 exemplaires à 7 fr. 50 l'un représentent 30.000 francs ; si l'on en défalque les 16.500 d'autre part, il reste à l'éditeur 13.500 francs, ce qui n'était pas une mauvaise opération entre 1830 et 1840, surtout lorsqu'elle se répétait avec Hugo, ou avec des auteurs dont les livres se vendaient moins que ceux de Hugo, mais que Renduel payait moins cher. Que les professionnels ne se hâtent pas de rire de ces calculs! La réalité quotidienne est plus sinueuse et plus complexe que les chiffres bruts. D'abord, il n'est pas prouvé qu'une édition de 4.000 exemplaires se soit écoulée en un an ; ensuite, il n'est pas prouvé que tous les livres édités par Renduel se soient suffisamment vendus. Je veux simplement dire — et ni moins, mais ni plus, — que, dans tel cas nettement circonscrit, entre 1830 et 1840, un librairaire pouvait, sans courir de risque de ruine, payer 6.000 francs à un auteur dont il était à peu près sûr de vendre 4.000 exemplaires d'un livre, à 7 fr. 50 l'un. Il est vrai que d'autres traités intervinrent entre Renduel et Hugo, qu'en ce qui concerne les *Feuilles d'Automne* Hugo en redevenait unique propriétaire à la fin de la première année, et qu'un moment

vint où Renduel déclina le coûteux honneur d'être l'éditeur de Hugo. Il me serait agréable qu'un éditeur fît preuve, à l'occasion, d'un peu — de si peu que ce fût, — de désintéressement; j'aimerais bien plus encore que se montrassent moins âpres au gain tant d'écrivains, en vers ou en prose, qui ne cessent d'invectiver contre la rapacité des hommes, oubliant, comme toujours, de commencer par se regarder eux-mêmes.

§

« En 1837, c'est-à-dire au plus fort de sa réputation, Renduel avait transféré sa librairie au n° 6 de la rue Christine, tout près de son premier domicile » (48). Cela concorde avec une note de la page 89 où M. Jullien parle de l'avocat Desmonts qui « avait son domicile rue Christine, n° 3, en face de la librairie Renduel », mais cela ne concorde pas avec l'Almanach-Bottin du commerce de Paris, 1842, 45e année de la Publication, qui nous indique, page CCCXXXVI : « Renduel (Eugène) *Lib.*, Christine, 3 », et, p. 202, à la rubrique *Libraires-Paris :* « Renduel Eug.) r. Christine, 3. » Quoi qu'il en soit, la date de son émigration coïncide avec celle que donne le baron Ernouf. M. Julien nous dit encore :

Son activité infatigable avait usé ses forces, si bien que les médecins lui conseillèrent, d'un avis unanime, de se retirer à la campagne (49).

Ça, par exemple, je n'en crois rien. A qui fera-t-on croire, raisonnablement, qu'il faille se creuser le cerveau au point d'en tomber malade pour simplement éditer des livres ? Que Renduel soit né peu robuste, il se peut. Paul de Musset lui écrit : « Il y aura verre d'eau sucrée pour votre estomac paisible et abat-jour sur la lampe pour vos yeux malades » (50). Il se peut encore qu'il ait abusé de la vie

(48) Adolphe Jullien, *op. cit.*, p. 30.
(49) *Ibid.*, *ibid.*
(50) Adolphe Jullien, *op. cit.*, p. 176.

sous la forme la plus commune. Gautier lui écrit : « Mon cher Lovelace » (51) et Hugo : « J'apprends tout à la fois, mon cher éditeur, que vous vous êtes battu, que vous avez été blessé, et que votre blessure est guérie. » (52). Histoire de femme? « Une poule survint... »

Ce ne fut pas « vers 1840 », mais en 1838 que Renduel acheta le château et la terre de Beuvron, dans le département de la Nièvre.

« Beuvron, con de Brinon-les-Allemands. — *Bovron*, 1287 (reg. de l'év. de Nevers). — *Bevron*, 1331 (censier du chap. de Nevers). — *Maison forte de Beuvron*, 1370 (Marolles). — *Cura de Beuvrone*, 1478 (pouillé de Nevers). — Fief de la châtell. de Clamecy » (53).

« Beuvron. Ch. de com. cant. de Brinon, arr. de Clamecy ; perc. de Tannay ; ✉ de Varzy ; 122 h. ; pop. tot. de la com. 347; dist. du canton, 10 k., de l'arrondissement, 13, de Nevers, 62 » (54).

Au temps où Renduel médite de se fixer à Beuvron, il y a, dans toute la commune, une centaine de maisons, dont les trois quarts sont couvertes en chaume. L'hiver, les habitants travaillent dans les bois et font des charrois. Ni foires, ni marchés. La culture y est rudimentaire. L'église date du XVIe siècle, comme le château, qui, vendu l'an III à un marchand de bois, a passé en 1830 à un ancien garde du corps, à qui Renduel l'a acheté. Surtout depuis 1793, divers changements en ont dénaturé l'aspect. On ne fut pas sans savoir, à Paris, que Renduel fût devenu châtelain, et l'on s'en égaya en rappelant, à tort ou à raison, qu'il s'était plaint des exigences de « ses auteurs ». Ecoutons M. Adolphe Jullien :

Il faut avoir vu ce château, déchu de sa splendeur passée, pour

(51) *Ibid.*, p. 232.
(52) *Ibid.*, p. 93.
(53) *Dictionnaire topographique du département de la Nièvre*, Paris, 1865, p. 15.
(54) *Dictionnaire géographique de la Nièvre*, par Paulin Fay. Nevers, 1860, p. 14.

juger combien cette plaisanterie frappait à faux et comment les maîtres de ce domaine, bien que seigneurs châtelains, devaient être et étaient en effet beaucoup moins riches que tel ou tel gros fermier qui n'habite pas un château, mais qui pourrait en acheter deux ou trois comme celui de Beuvron (55).

Allons ! M. Jullien veut relever Renduel du péché de richesse. Il nous a dit, quelques pages en deçà :

D'après d'anciennes affiches qu'on collait dans la région lorsque Renduel voulait affermer et que j'ai retrouvées, la terre de Beuvron, lot principal et champs isolés réunis, comprenait à peu près 20 hectares de prés et 40 de terres en culture (56).

Sous toutes réserves, l'hectare de prés pouvait valoir alors 1.000 francs, l'hectare de champs, 500. Renduel aurait donc versé 40.000 francs, non compris l'achat du château. Si je disais 2.500 louis pour l'ensemble, ou, pour être plus « actuel », cinquante « billets », j'aurais l'impression d'être en pleines eaux de la vraisemblance.

Est-ce bien pour se rapprocher de Lormes, comme dit M. Adolphe Jullien, que Renduel se retire à Beuvron ? Il en est à plus de dix lieues à vol d'oiseau, beaucoup plus loin par les routes dont ces régions, alors peu favorisées, sont trop dépourvues. M. Jullien lui-même nous parle de « ce pays où il n'y avait alors que des sentiers abrupts, « difficiles à gravir, même à cheval » (56). Est-ce pour se rapprocher de ses parents, qui se sont fixés à Clamecy en 1816 ? Vivent-ils encore ? Il est possible que M. Jullien ait raison. Sachant que nul n'est prophète en son pays, Renduel aima mieux s'en rapprocher, juste assez pour en entendre parler à l'occasion, d'assez loin, surtout, pour n'être pas en contact immédiat avec ses anciens compatriotes, en quoi il fut sage.

Il ne se décida pas tout de suite à rompre avec Paris, se contentant de passer plusieurs mois, chaque année, à Beuvron, où il finit par se retirer. C'est peut-être au commen-

(55) Adolphe Jullien, *op. cit.*, p. 38.
(56) Adolphe Jullien, *op. cit.*, p. 30.

cement de 1841, ou en 1840, qu'il s'y résolut, car l'éditeur Charpentier lui écrit, le 27 avril 1841 : « Oui, vous avez bien fait de quitter tout cela. Vous avez fait ce que tout homme de sens et de cœur devrait faire : retourner à la vie simple et naturelle des champs. » Balivernes ! La vie n'est pas plus simple ni naturelle là qu'à Paris. Et, le 9 décembre de la même année :

Je n'entends plus parler de vous... Que devenez-vous donc ? Vous deviez venir à Paris vers la fin du mois dernier en compagnie de Mme Renduel, et vous êtes resté, à ce qu'il paraît, enfermé dans votre castel (57).

Et Sainte-Beuve, le 20 mars de la même année :

J'envie votre bonheur, par ce printemps naissant, à vous qui avez fini par réaliser le vœu d'Horace et du sage (58),

et, le 23 août :

Voilà le temps qui se relève : tout annonce une belle fin d'été. Vos bleds vont se relever aussi, et votre cœur rural doit s'épanouir (59).

Le château est situé sur les bords de la rivière. Renduel y a transporté tous ses souvenirs, pas si lointains, d'éditeur: médaillons, modelés par Jehan du Seigneur, de Gautier, de Petrus Borel, de Gérard de Nerval, de lui-même, dessins originaux, aquarelles ou sépias, exécutés par les principaux peintres romantiques pour illustrer romans et drames par lui publiés, et son portrait peint à l'huile par Auguste de Châtillon. C'est

un élégant cavalier, la figure toute pâle et tout vêtu de noir, le cou engoncé dans une énorme cravate, la taille serrée dans une longue redingote en forme de fourreau, les mains gantées de gris, le pur *dandy* romantique en un mot, qui ne laissait rien voir de blanc, et dont les poignets, le col, le plastron de chemise, étaient soigneusement dissimulés (60).

(57) *Ibid.*, pp. 86, 87.
(58) *Ibid.*, p. 204.
(59) *Ibid.*, pp. 194, 195.
(60) Adolphe Jullien, *op. cit.*, pp. 31-32.

A Beuvron encore, il avait transporté quantité de ses premières éditions sur papier de luxe. Plusieurs disparurent, Renduel laissant les paysans les tripoter et les déchirer. Peut-être se désintéressait-il de sa vie passée pour ne songer qu'au présent, oubliant, comme dit M. Jullien,

les jouissances de la vie littéraire pour les plaisirs de la vie rustique, uniquement préoccupé de la prospérité de ses terres et de ses troupeaux, obtenant des prix aux comices, révélant aux gens de la campagne les inventions modernes et discutant avec eux... Élu à diverses reprises maire de Beuvron, Renduel apporta à ses fonctions municipales le zèle qu'il mettait en toute chose et s'y donna tout entier. Il veillait à mieux employer les fonds de secours, ne soutenant que les véritables indigents afin de pouvoir les secourir tous ; il usait de sa légitime influence, souvent avec succès pour obtenir des chemins praticables ; il en traçait même et en exécutait avec les seules ressources de la commune,

en particulier :

la jolie route qui remonte le cours sinueux du Beuvron, de Clamecy jusqu'à Brinon-les-Allemands : ce chemin, très fréquenté aujourd'hui, fut si bien dû aux démarches incessantes du nouveau venu que le seigneur suzerain de la Nièvre, Dupin, l'appelait souvent le chemin de Renduel (61).

Pendant la guerre de 1870, malgré le dur hiver, il allait tous les jours à Clamecy pour veiller aux intérêts de ses administrés, et il entrait dans sa 73e année.

Il n'avait pourtant pas absolument rompu avec Paris. On le voit, dans les derniers temps de sa vie, dînant avec sa femme au restaurant Magny, où il rencontre Théophile Gautier, et tous les deux d'évoquer, *ut decet*, les défuntes années (62). Il fut en relations avec Lacroix, qui vint le trouver à Beuvron pour s'entendre avec lui sur la publication des *Misérables*, un traité du 25 août 1832 conférant à Renduel certains droits sur ce livre (63).

(61) *Ibid.*, p. 90.
(62) *Ibid.*, p. 116.
(63) *Ibid.*, pp. 104-106.

Il fit aussi connaissance avec les « eaux » où, presque chaque année, il allait soigner une maladie de foie. Il y était en juillet 1874, à Bourbonne-les-Bains, « où le médecin, un peu en désespoir de cause, l'avait envoyé pour le remettre d'une première attaque de paralysie » (64). Ce fut ce même mois qu'Audebrand publia un article où, à propos d'un procès intenté à Alphonse Karr par une revue à qui Karr n'avait pas encore livré un roman promis depuis vingt ans, il rappelait qu'il avait été « fortement de mode en littérature, il y a quarante ans, de faire des promesses ». Ainsi l'*Ile des Saules*, du même Karr, dont il est fait mention dans les catalogues de Renduel à la date de 1835. Et Audebrand ajoutait : « Eugène Renduel est mort depuis longtemps, et 1835 a l'air d'avoir été avant le déluge » (65). Malgré quelques brefs retours à Paris, il fallait évidemment que Renduel y fût bien oublié. Audebrand ne se trompait que de quelques mois, encore qu'il affirmât que Renduel fût « mort depuis longtemps ». Celui-ci rentra en août à Beuvron où il mourut le 19 octobre de cette année 1874. Il ne s'en fallait que d'un mois qu'il entrât dans sa 76e année. Sa femme lui survécut jusqu'au 14 juillet 1887. C'est en novembre qu'Audebrand publia son second article que j'ai déjà cité, et qui commence par ces mots :

Eugène Renduel vient de mourir dans sa soixante-seizième année au château de Beuvron (Nièvre). A ce seul nom, ce qui reste de la génération de 1830 n'a pu s'empêcher de dresser l'oreille... (66).

§

Que dire de cette vie ? Vingt années d'enfance et de jeunesse dans la Nièvre, à Lormes et à Clamecy, puis à l'armée (1798-1818) (?), — dix années de débuts à Paris, (1819 (?) 1828), dix autres de pleine activité à Paris (1828-1837), une période mixte de quatre ans où il est tantôt

(64) *Ibid.*, p. 42.
(65) *L'Illustration*, 18 juillet 1874. *Courrier de Paris*, p. 35.
(66) *Ibid.*, 7 novembre 1874. *Courrier de Paris*, p. 295.

rue Christine, tantôt à Beuvron (1837-1840), et une dernière période de 34 ans (1841-1874) où il est terré à Beuvron, d'où il ne sort que rarement. [On arrive ainsi à un total de 78 ans, mais il y a des chevauchements.]

J'aimerais que M. Jullien, qui le connut intimement, nous ait dit les raisons, autres que de santé, de ce retour à la terre. Renduel avait-il cru d'abord aux vanités de la vie mondaine à Paris et en fut-il promptement désenchanté ? N'avait-il jamais eu que le désir de faire suffisante fortune le plus vite possible pour se retirer aux champs ? Fût-ce un désabusé, un calculateur, ou un sage ?

Maintenant que me voici devant sa tombe, j'ai l'impression d'avoir été sévère. Ce fils de petit propriétaire-cabaretier-manœuvre, né dans une localité que je connais trop bien, d'où lui vint l'idée d'être éditeur, puis des romantiques ? Qu'il ait laissé de moins bons souvenirs que son contemporain Ladvocat, je ne le nierai pas plus maintenant que tout à l'heure, ni qu'il ait mal agi avec le pauvre Bertrand : je dis seulement que ce n'est point cas pendable.

Ce qui contribue à m'éclairer sa vie, ce sont ces trente-quatre dernières années d'obscurité dans cette minuscule bourgade de Beuvron. Il ne semble pas qu'il ait songé à se répandre dans son arrondissement plus que dans son département, puisqu'il y est tout à fait ignoré. Tillier, qui connaissait bien Clamecy et ses environs (il faut préciser qu'il mourut en 1844), ne parle pas une seule fois de Renduel; d'ailleurs, c'est bien simple, personne ne parle de lui, et il y fut bien pour quelque chose. Innée ou acquise, cette indifférence est d'un vrai sage à qui suffit le silence, que je m'excuse de troubler aujourd'hui.

HENRI BACHELIN.

# LE TRAVAIL DE L'OS
# A GLOZEL

—

Les adversaires du classement de Glozel comme néolithique s'appuient volontiers sur la présence d'instruments en pierre que nous avons eu le tort d'appeler « aiguisoirs », et qui portent nettement des traces d'usure, comme s'ils avaient servi à l'affûtage ou au polissage.

A nos yeux, il s'agissait du polissage des aiguilles, harpons, sagaies, etc., pour eux, de l'aiguisage d'outils en métal.

En vain avions-nous indiqué que les rayures ou stries qui s'observent sur les aiguilles, harpons — et même dans l'industrie lithique — devaient tenir à l'emploi de ces instruments d'affûtage. « Tous ces harpons, mentionnions-nous dans le 4ᵉ fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, affectent la forme cylindrique de l'étage magdalénien. Mais le travail paraît avoir été exécuté différemment. Il a été terminé par une sorte de polissage à l'aide de petits aiguisoirs de grès qui ont laissé sur la hampe et le bord des barbelures de nombreuses rayures transversales ou obliques. » « L'ouvrier a terminé le façonnage en râpant le bord des barbelures et le pourtour des sillons à l'aide de petits aiguisoirs de grès qui ont laissé de nombreuses rayures transversales ou obliques. » (*Les Journées Mémorables de Glozel*, 1ᵉʳ déc. 1926).

Les conclusions des partisans du métal étaient tout autres :

« La date du Néolithique, initial ou final, écrit M. Franchet (*Revue Scientifique*, 13 nov. 1926) est à Glozel absolument inacceptable et on ne peut qu'être surpris qu'aucun

compte n'ait été tenu de certains faits d'ordre technique, cependant très importants, entre autres : La découverte dans le gisement d'un affûtoir (portant sur une face des caractères alphabétiformes), affûtoir *qui ne peut être antérieur à la découverte du métal* » (souligné dans le texte).

— « La présence d'aiguisoirs oblige absolument de ne pas remonter l'âge du gisement avant l'âge des métaux », écrit M. Bégouen dans sa lettre à la *Vie Catholique* du 23 avril 1927.

— « Les facettes du travail de l'os de certains harpons me paraissent différer sensiblement de celles exécutées avec un silex et je ne puis pas cacher que mon impression est que *le métal n'y a pas été étranger.* » Breuil, *L'Anthropologie*, page 546.

Cependant, au sujet des aiguisoirs, M. Breuil est loin de partager l'opinion si catégorique de MM. Franchet et Bégouen :

« D'autres galets, dits aiguisoirs, présentent des surfaces d'usure accompagnées de striage ; il est facile d'en signaler d'analogues, comme pour les cailloux à forage bi-conique, depuis l'Aurignacien jusqu'aux temps proto-historiques. Ils ne peuvent servir d'indication chronologique. »

La discussion en était là lorsque le 5 mai dernier, en présence de M. Labadié, nous avons exhumé du gisement un petit outil en grès fin qui allait nous permettre de résoudre le problème du travail de l'os (1) à Glozel.

Cet instrument, absolument inconnu jusqu'à ce jour, est aplati comme une lime au niveau de la portion œuvrante, elle-même amincie d'un côté jusqu'à former une lame effilée comme un couteau. Un ressaut apparent au début d'une sorte de manche en complète la ressemblance : aussi bien

(1) Quand nous disons « le travail de l'os », nous entendons également celui de l'*ivoire* et du *bois de cervidé*, dont la présence à Glozel est indiscutable, malgré l'assertion de l'abbé Breuil. (« *Ni ivoire, ni bois de cervidé dans le gisement* », écrit-il dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1926, page 483.)

lui avons-nous donné le nom de « *lime à os en grès fin* » (fig. I)

Il mesure 9 cm. de long, 2 cm. 5 dans sa plus grande largeur au niveau de la lame et 1 cm. de diamètre au niveau du manche. Il présente sur le plat une légère courbure qui peut tenir à la forme première du morceau de grès mis en œuvre, mais qui peut également être intentionnelle dans la taille. Il semble, en effet, que le limage des barbelures de harpons en particulier pouvait en être facilité.

Cet instrument est parfaitement bien en main. Nous avons fait l'expérience que le travail de polissage de l'os s'effectue correctement à l'aide de cette petite lime. Et en nous en servant, nous reproduisons, sur les facettes de polissage, les mêmes stries qu'on observe sur les objets en os livrés par le gisement.

Comme en un point de la lame nous voyons une surface d'usure, nous considérons que c'est un outil qui a servi et non un des objets votifs ou funéraires, si nombreux à Glozel.

Fig. I.

Nous avions déjà trouvé de nombreux fragments de ces sortes de *limes à os*. Maintenant que nous en possédons une en entier, nous connaissons, avec le mode de façonnage des objets en os, en corne, en ivoire, la cause des nombreuses rayures de polissage qui avaient tant intrigué et trompé certains préhistoriens.

Outils et objets ouvrés correspondent de point en point dans les moindres détails techniques.

Nous allons voir maintenant que ce sont précisément ces armes de chasse et de capture, en os et en bois de cervidé, qui, avec l'art animalier, caractérisent le mieux l'ascendance magdalénienne de ce peuple resté chasseur.

C'est quelque chose de semblable à « *l'âge de l'os* » du Nord qui, comme à Glozel, comprend une industrie micro-

lithique du silex (2), souvent sans outils distincts, et de petits tranchets « sans doute destinés principalement à l'aiguisage des outils en os et en corne de cerf » (3). D'ailleurs les traits de ressemblance ne s'arrêtent pas là, et à la lecture de l'important ouvrage de Shetelig, le grand préhistorien de la Norvège, on est surpris d'en constater à chaque pas de nouveaux. Il n'est pas jusqu'aux causes qu'il donne du « caractère conservateur » de ce stade et de l'existence de traditions paléolithiques à travers le second âge de la pierre en Norvège (4) qui ne puissent avec vraisemblance s'appliquer à la station de Glozel. Sur les premiers contreforts du Massif Central, elle paraît bien également soustraite aux influences venues du dehors.

Il semble même que l'évolution se soit produite sensiblement de la même façon dans ces deux contrées, cependant si éloignées l'une de l'autre. C'est peut-être également parce que le silex est très rare à Glozel que les premiers néolithiques ont été amenés « à se servir des roches éruptives utilisables du pays ». N'était l'écriture, Nostvet et Glozel paraîtraient jumelles (5).

Les roches dures y tiennent lieu du silex, pourrions-nous dire pour Glozel, comme l'a écrit pour Nostvet Shetelig qui ajoute : « *le polissage de ces matières a donc commencé pas mal plus tôt que celui du silex.* »

Il est également intéressant de noter que « là où régnaient la culture des Kjokkenmoddings dans le nord et le Campignien en Europe occidentale, les anciens types, tels que harpons, pointes en os, flèches et silex microlithiques

(2) « L'industrie microlithique est caractéristique en somme de l'époque néolithique la plus ancienne. » Haakon Shetelig, *Préhistoire de la Norvège*.

(3) *Préhistoire de la Norvège*, par Haakon Shetelig, Oslo, 1926.

(4) « Cet aspect primitif et ce caractère conservateur qui distinguent toute notre époque néolithique sont dus naturellement en premier lieu à la situation géographique de notre pays, qui s'est trouvé en dehors des grands courants du néolithique européen, et aussi dans une large mesure aux conditions naturelles du pays même. » Haakon Shetelig.

(5) La hache de Nostvet, de forme ovalaire avec tranchant souvent fortement convexe, parfois à talon pointu, paraît bien se retrouver à Glozel.

hérités des temps paléolithiques disparaissent ». La conclusion qui s'impose, d'après Shetelig, c'est qu'il y a eu dans ces stations *invasion d'une nouvelle civilisation à base tout à fait différente.*

A Glozel, ainsi qu'en Norvège et en Suisse encore, où le Campignien n'a pas pénétré, nous ne constatons pas cette solution de continuité ; nous voyons l'usage des harpons et autres types anciens en pleine période néolithique.

Comme la civilisation de Nostvet, celle de Glozel, en pays montagneux, semble résulter d'une *évolution indigène.* Et c'est ce qui a trompé en France tant de préhistoriens qui ont été complètement déroutés dans leur étude habituelle de typologie et de technique ! (6)

Comme, d'autre part, la station de Glozel, *lieu sacré d'ensevelissement*, a duré un immense espace de temps, les outils en schiste caractéristiques du groupe « arctique » de la pierre nordique s'y retrouvent en grand nombre. « Pour les schistes moins résistants, nous dit Shetelig, avec une clairvoyance remarquable qui ouvre par contre-coup un jour nouveau sur les problèmes de Glozel, la technique a été empruntée au travail de l'os qui avait de vieilles traditions très sûres, remontant jusqu'au paléolithique. » « Un autre trait commun, ajoute-t-il, est la tendance à orner ces objets de lignes et de gravures... Il y a tout lieu de présumer que l'industrie du schiste dérive originairement de l'industrie de l'os (7). »

(6) Leur silence en dit long, écrit M. Bégouen, au sujet de ces préhistoriens ; *ils n'ont pu admettre aucun lien entre les découvertes de Glozel et l'objet habituel de leurs études.* Mercure de France du 15 mai 1927, page 196.

— « Ni magdalénien, ni azilien, ni tardenoisien, ni campignien, ni palafittique, ni mégalithique, ni cuivre indigène, ni bronze, ni fer », a également écrit M. Breuil, *Mercure de France*, 1er déc. 1926.

(7) Il est bien évident que toutes ces ressemblances entre Glozel et l'âge de la pierre dans le Nord, s'étendant jusqu'à l'art naturaliste, posent à nouveau le *problème de l'origine de la culture arctique.* Pour notre part, nous croyons sage de nous contenter d'étendre à la France ce que Shetelig disait pour les pays baltiques où l'on constate également de frappantes analogies : c'est que ces mêmes facies se sont développés sur une base commune, « l'âge de l'os », lequel à son tour « *repose sur les traditions du paléolithique de l'Europe occidentale.* »

Les divers matériaux, os, corne, ivoire, employés par les Glozéliens pour la confection de leurs armes de chasse et de capture, ont été utilisés avec une maîtrise qui semble bien témoigner d'une vieille tradition. Sans doute certains détails techniques — restés d'autant plus apparents que beaucoup de ces instruments étaient enfouis, comme objets votifs, avec les morts, sans avoir jamais servi — ne semblent pas identiques à ceux de la Madeleine : stries de polissage,

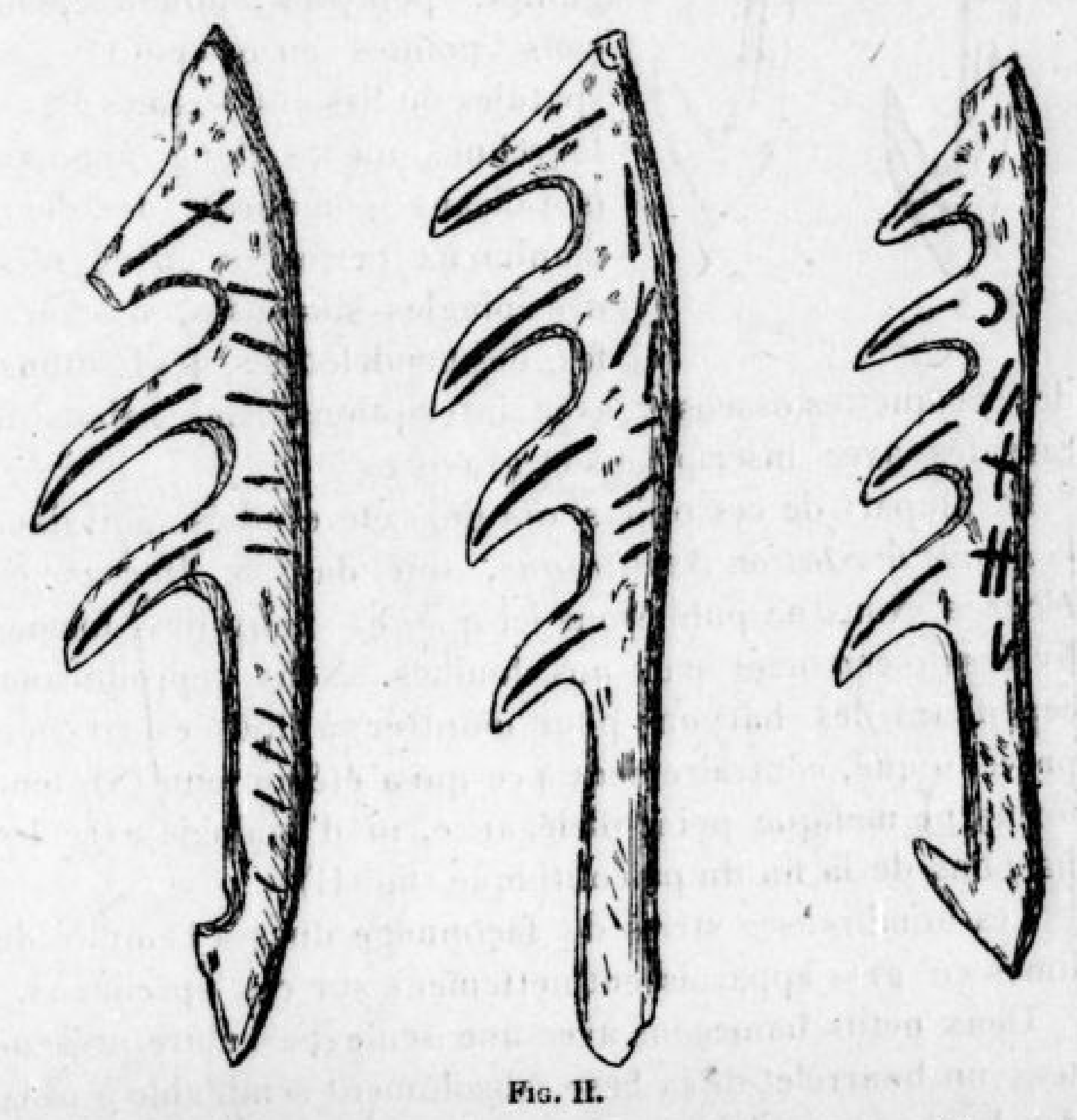


Fig. II.

évidement des sillons, etc... Et encore est-on bien sûr que ce ne soit pas le procédé que nos fouilles nous ont révélé « sur le vif » — l'outil est extrait de la glaise comme il est sorti des mains de l'ouvrier — qui était employé à la Madeleine où il est bien difficile de reconnaître le mode de façonnage sur des outils usagés ?

Quoi qu'il en soit, la variété et la morphologie des objets en os de Glozel dénotent une lointaine ascendance paléolithique.

La multiplicité des découvertes est de plus en plus grande. Comme dans les pays nordiques, on pourrait, à Glozel, parler de « l'âge de l'os », où figurent harpons, hameçons, aiguilles, poinçons, doubles-poinçons, pointes en os pour le jet, spatules ou lissoirs, sagaies à base fourchue, un os long appointé (soi-disant poignard), des dents d'animaux perforées ou ouvrées, des épingles sinueuses, des agrafes, des pendeloques, des boutons, des plaquettes osseuses avec inscriptions, des sabots de cervidés avec inscriptions et gravures !



FIG. III.

La plupart de ces objets ont déjà été étudiés, soit dans la *Nouvelle Station Néolithique*, soit dans le *Mercure de France*. Nous ne publierons ici que les nouvelles formes livrées récemment par nos fouilles. Nous reproduisons cependant des harpons pour montrer à tout esprit non prévenu que, contrairement à ce qui a été soutenu (8), leur forme ne manque point d'élégance, ni d'analogie avec les harpons de la fin du paléolithique (fig. II).

Les nombreuses stries de façonnage dues à l'emploi de limes en grès apparaissent nettement sur ces spécimens.

Deux petits hameçons avec une seule barbelure présentent un bourrelet de la base, absolument semblable à ceux des harpons magdaléniens. Ces pièces, d'un travail délicat, portent, outre de petits sillons intentionnels, semblables à ceux de nos harpons, de nombreuses rayures de polissage (fig. III).

(8) « Je ne connais actuellement aucun harpon d'aucun âge qui soit aussi mal réussi. » H. Breuil, *L'Anthropologie*, p. 549.

Quant à nos aiguilles, un peu plus grosses que les aiguilles magdaléniennes de dimensions minuscules, elles semblent plutôt avoir été arrondies sur nos nombreux racloirs concaves en silex et achevées sur les petits polissoirs. L'emploi de la lime en grès paraît avoir été réservé aux objets plus volumineux. Quant à la perforation du chas, elle est toujours bi-conique et semble pratiquée à l'aide des pointes aiguës en silex que nous livre la station.

Les poinçons présentent les mêmes particularités et ne se

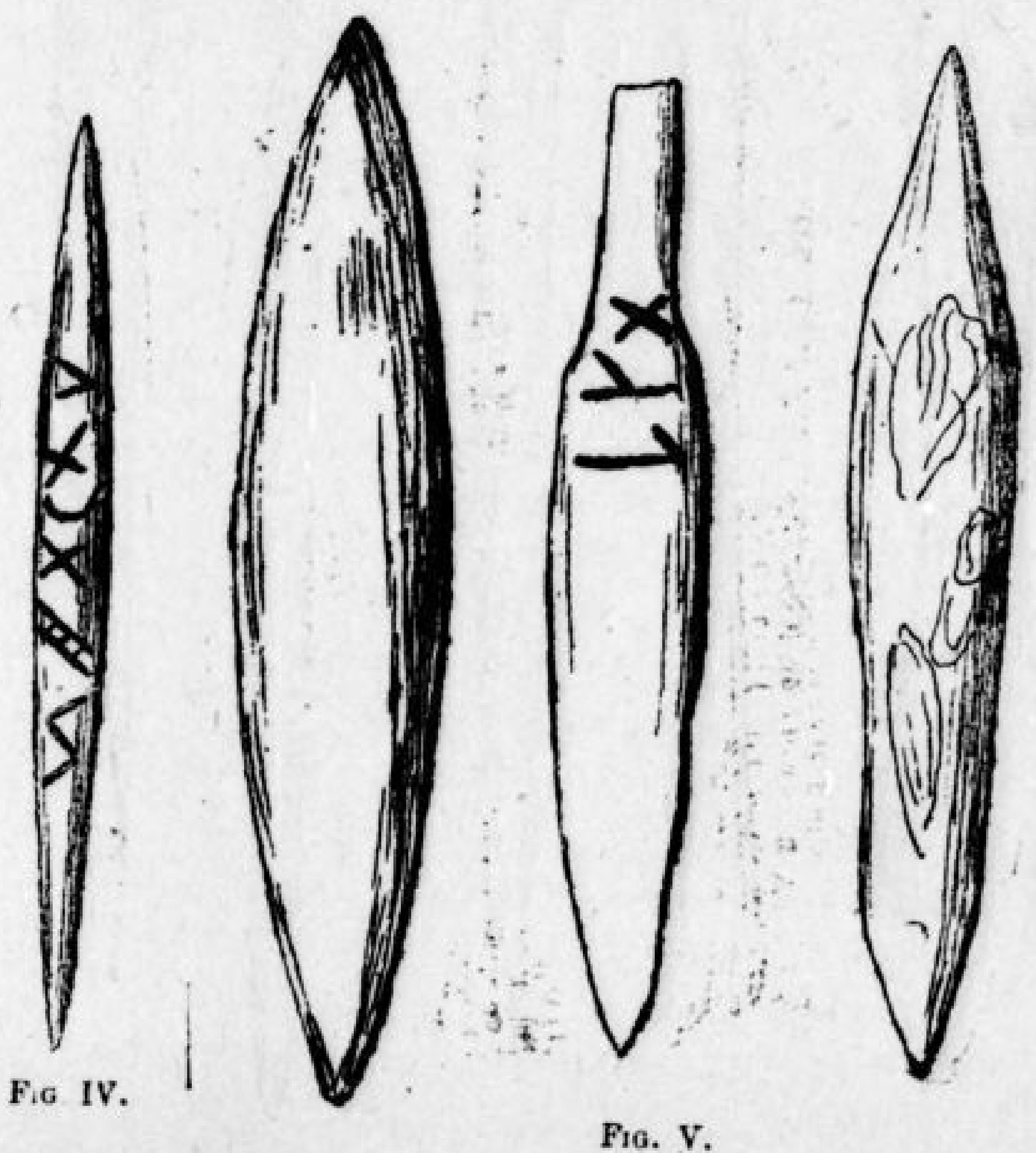


Fig IV. Fig. V.

distinguent des aiguilles que par l'absence de chas. Parmi les doubles-poinçons, fins comme des aiguilles, il en est un qui porte une inscription alphabétiforme (fig. IV).

Comme pointes robustes en os constituant, croyons-nous, une arme de jet, nous devons en mentionner deux doubles,

et une autre avec manche rudimentaire et inscription de trois signes (fig. V).

Les spatules ou lissoirs se terminent parfois en pointe

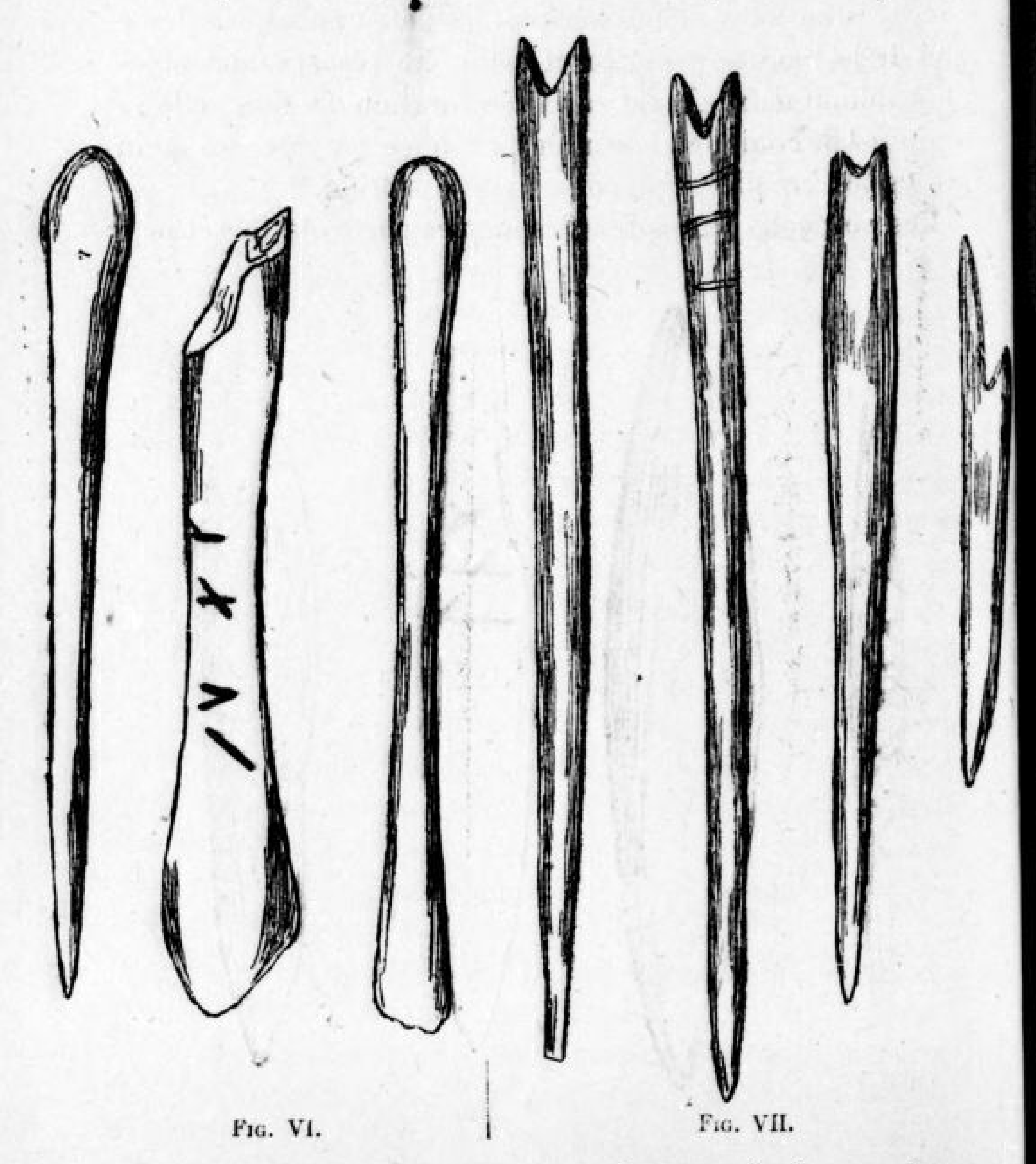


Fig. VI. Fig. VII.

effilée, d'autres présentent une forme aplatie aux deux extrémités. L'une d'elles, malheureusement incomplète, porte des signes alphabétiformes (fig. VI).

Les sagaies à base fourchue sont de grandeur variable (fig. VII, grandeur naturelle). Beaucoup sont courtes, mais

résistantes. L'une d'elle présente à la base un sillon en spirale.

Un os long a été finement taillé en pointe et poli à son extrémité. Il peut s'agir de ce qu'on a appelé, peut-être à tort, des poignards (fig. VIII).

De nombreuses dents d'animaux perforées faisaient vraisemblablement partie de colliers. Nous en possédons une dont la racine a été ouvrée et décorée de sillons circulaires (fig. IX).

Le gisement vient de livrer des «épingles sinueuses» en os ou en bois de cervidé qui semblent bien avoir été destinées à fixer les vêtements (fig. X).

Mais en outre, nous avons recueilli deux objets qui, malgré leurs formes différentes, semblent être des agrafes. L'un, demi-circulaire, est décoré de sillons dans le sens axial et radiant. L'autre, effilé aux extrémités, rappelle les aiguilles sinueuses. Il est gravé de quelques traits profonds dans sa longueur fig. XI).)

Trois objets en bois de cervidé, se présentant sous la forme de fuseaux, portent gravés des signes alphabétiformes. L'un est cassé à l'une de ses extrémités, mais les deux autres portent une perforation à ce niveau. Aussi bien croyons-nous qu'il peut s'agir de pendeloques ou de navettes (fig. XII).

Fig. VIII.

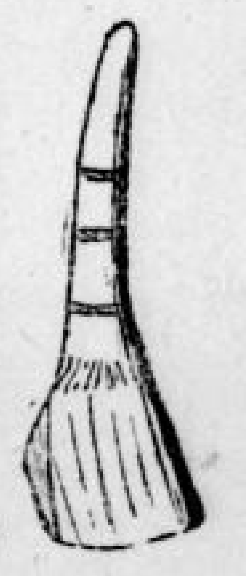


Fig. IX.

Deux petites rondelles de forme discoïde, paraissant pré-

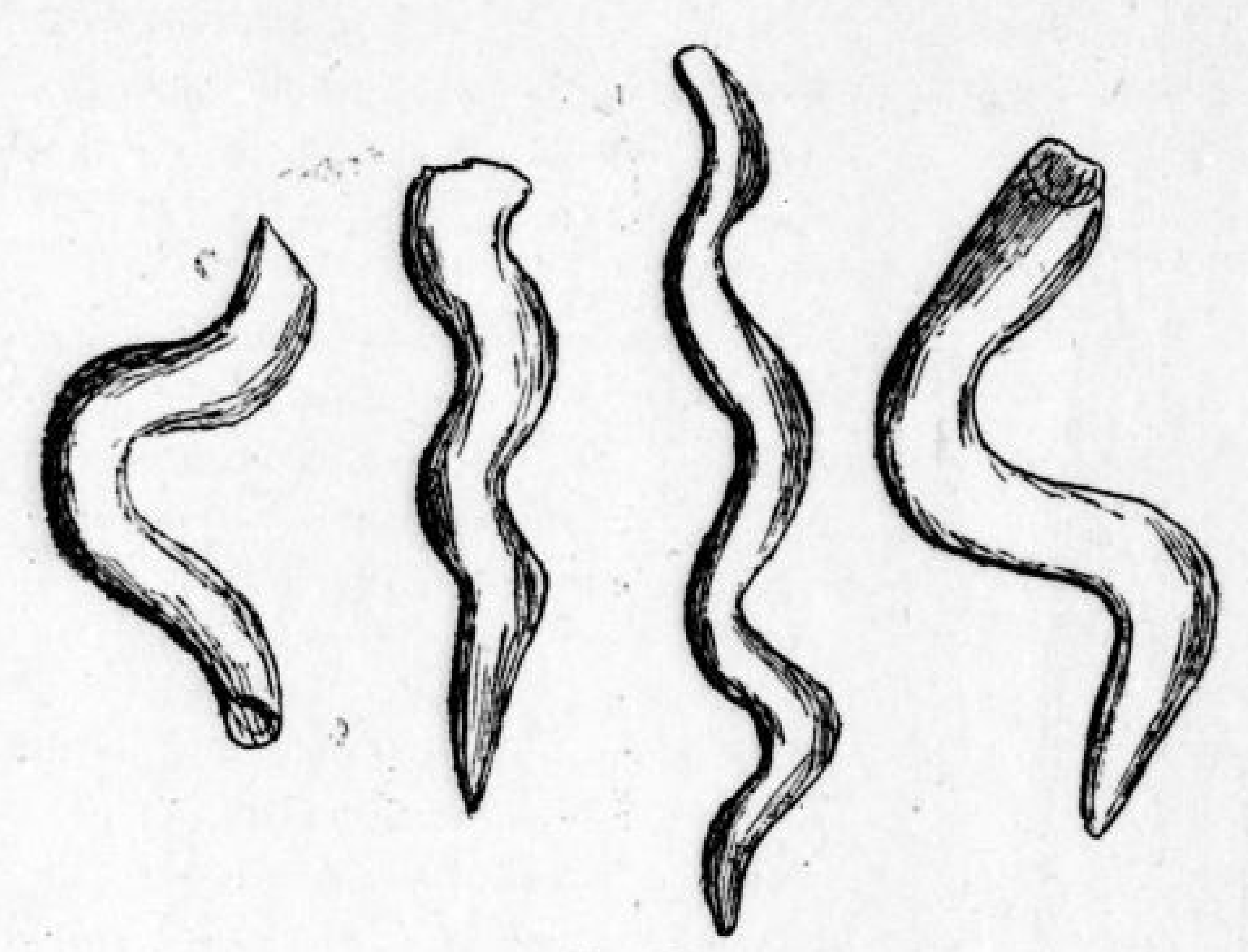


Fig. X.



Fig. XI.

levées sur des os longs, ont été percées de trous par perforation biconique et peuvent avoir servi de boutons ou simplement d'objets de parure (fig. XIII).

Nous avons également exhumé deux plaquettes en os

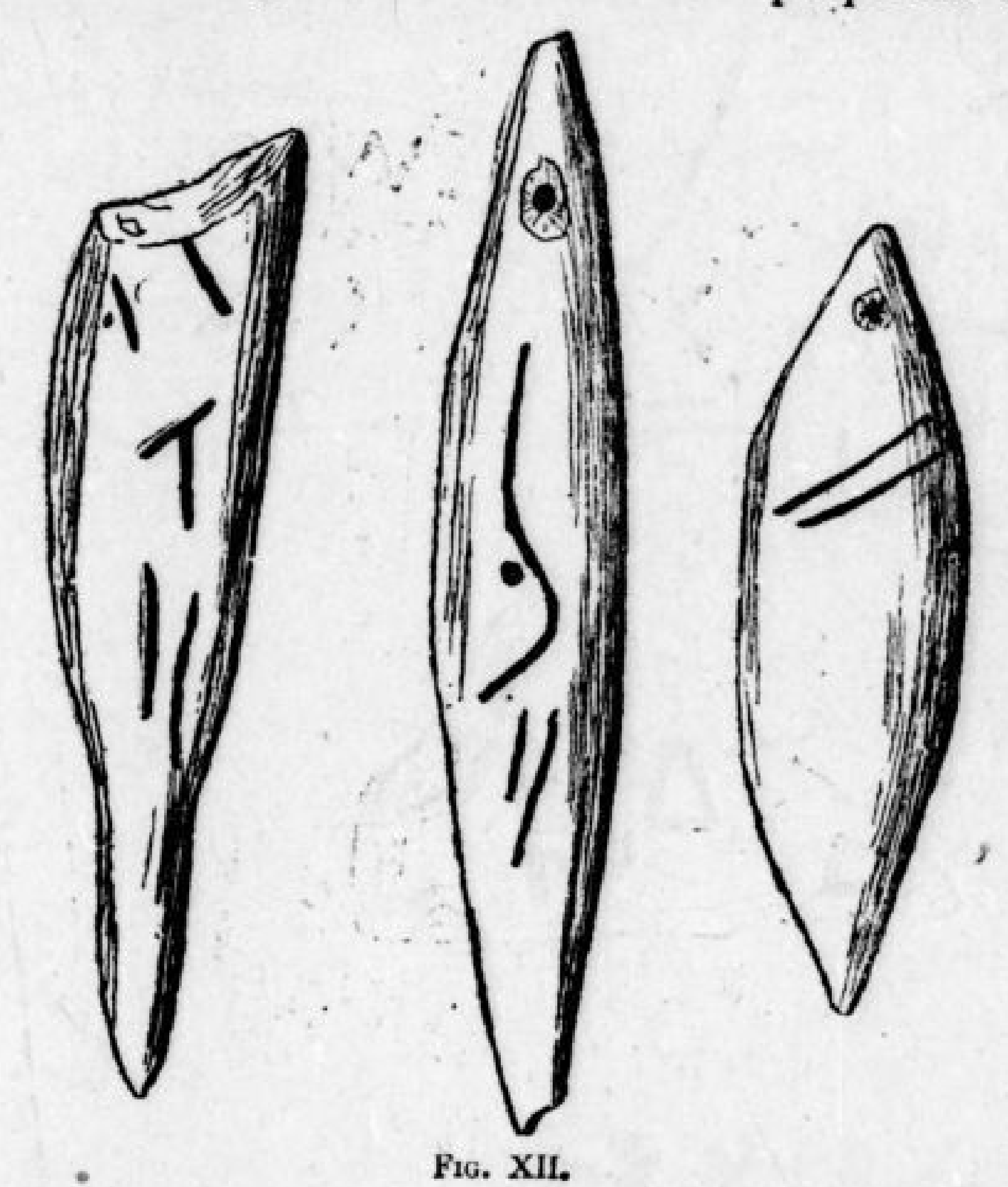


Fig. XII.

assez minces, qui sont gravées d'inscriptions comme nos tablettes (fig. XIV).

Enfin nous venons de mettre au jour deux sabots de cervidés, perforés de deux trous, peut-être de suspension, ou pour siffler, et portant gravés, l'un, des signes alphabétiformes (fig. XV), et l'autre deux représentations de cervidés (fig. XVI et XVII).

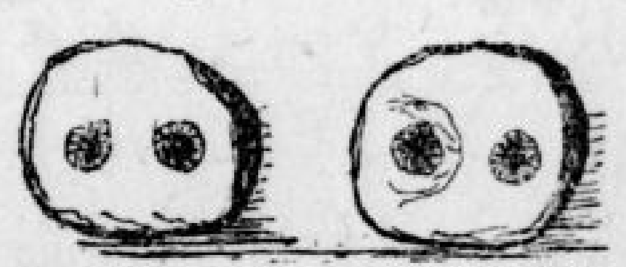


Fig. XIII.

Là encore la civilisation de Glozel révèle un penchant

marqué à tracer des figures de cervidés sur toutes sortes d'objets. Les caractéristiques de l'art magdalénien s'y sont

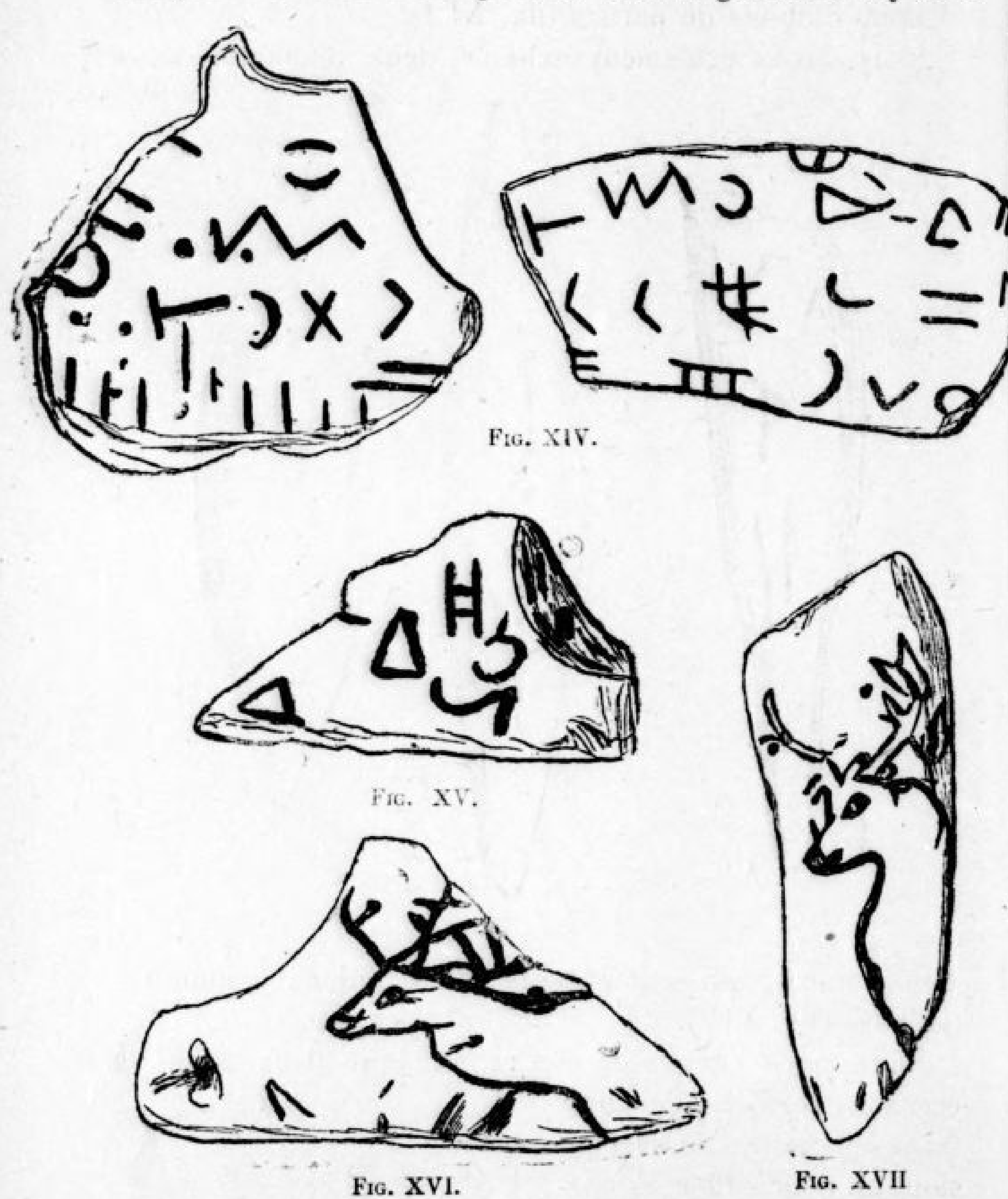


Fig. XIV.

Fig. XV.

Fig. XVI.

Fig. XVII

maintenues au milieu même du nouvel épanouissement de l'écriture. De même, le travail de l'os avec ses harpons, ses sagaies et toutes ses armes de chasse et de capture implique de vieilles traditions quaternaires.

Aussi bien, le néolithique ancien ne peut il résulter que d'une évolution indigène. Il paraît inconcevable que deux tendances artistiques et deux industries ayant tant de points de ressemblance que Glozel et la Madeleine aient pu se former, sans lien de parenté, à deux reprises au cours des âges de la pierre.

D$^{r}$ A. MORLET.

# L'OCÉANIDE[1]

—

## VI

> Jardins de la raison, jardins à la française. Je préfère la forêt vierge et les grands fauves de la haine.
>
> GIL ROBIN.

La ceinture d'argent de la Garonne luit sur le ventre de Bordeaux, — grosse silhouette étendue, sous une épaisse chaleur de juillet, comme un Silène à côté de ses muids.

Les longs cigares des usines jettent leurs cendres grises vers l'azur, rayé au lointain de bandes mauves comme du jus de raisin. Les entrepôts affichent les célèbres crus d'alentour. Tout au long des quais, les chantiers étalent leurs carcasses de navires. D'énormes coques sombres, alourdies de clarté, somnolent en attendant que se réveillent leurs hélices pour broyer de nouvelles vagues.

A l'une des fenêtres d'un bel hôtel, situé cours du Chapeau-Rouge, un homme songe, le front collé aux vitres.

Derrière lui, au fond de la pièce, affalé sur un divan docile aux courbes de son pyjama, Jean Moutier feuillette un livre en aspirant une cigarette.

Il y avait quinze jours que le jeune armateur, accompagné de son protégé, avait quitté le *Goéland* pour reprendre sa vie d'affaires et de plaisirs. Après son long voyage, les pavés de Bordeaux lui avaient semblé plus

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 696.

précieux. L'existence coutumière reprise avec un compagnon imprévu se parait des charmes d'une nouveauté.

L'inconnu avait des douceurs fraternelles et des façons de grand seigneur. Toutefois, il demeurait un peu vague, un peu mystérieux, sous le masque de sa prudence, et son nom d'emprunt, — très banal, plein d'ironie, trouvé par Jean Moutier : Pierre Legrand.

La philosophie de la souffrance alanguissait ses gestes, atténuait le brillant de son intellectualité qu'on devinait puisée aux meilleures sources. Et le jeune armateur ne pouvait s'empêcher de s'étonner que cet homme, magnifiquement doué et cultivé, ne se fût pas, d'un seul coup de reins, remis au niveau de l'existence qu'il retrouvait.

Immobile, paraissant fasciné par le mouvement du cours, le Russe dessinait sur la fenêtre claire les lignes sombres de son corps élégamment vêtu. Le trait blanc du col s'harmonisait avec la pâleur de la joue. Sous un rayon ses cheveux blondissaient, cachant les fils d'argent que la souffrance, plus encore que la quarantaine, avaient fait naître.

Plein de gouaille et d'entrain, Jean le héla, soudain :

— Hé, monsieur le prince,... où allons-nous, ce soir? Je suis fourmillant de projets. Il fait chaud... Gagnons-nous Lormont à la nage? Où bien, puisque vous êtes amateur d'autographes, allons-nous nous rafraîchir dans les pénombres de la Bibliothèque, pour découvrir parmi ses quinze mille manuscrits l'exemplaire des *Essais* de Montaigne?

Pierre Legrand ne se retourna pas. Sa voix grave répondit :

— Allez!... je vous suivrai.

— Mon ami, reprit Jean d'un ton sérieux, je sens que vous vous ennuyez; que mes boutades, mes efforts pour vous distraire restent vains. Est-ce que le séjour à Bordeaux ne vous sourit point? Voulez-vous que nous partions, dès demain 1er août, pour Royan? Je n'avais fixé

notre départ qu'au 15, — ma fiancée ne pouvant s'y trouver qu'à cette époque. Mais si cela vous plaît, nous partirons... Je ferai n'importe quoi pour vous arracher à votre mélancolie. Ah! que n'ai-je le népenthès d'Homère qui guérit la tristesse?

Le Russe demeura silencieux. Sa mélancolie était tangible en effet. Moutier continua, de nouveau blagueur :

— Voyons, sortez de vous-même pour m'aider à résoudre cette importante question : que faisons-nous ce soir? Il faudrait combiner un dîner original. Si nous filions à Java, rechercher l'un de ces vendeurs de statuettes comestibles qui offrent à leurs clients les délices de croquer du kaolin ou de l'argile?

Cette fois, Pierre Legrand sourit, davantage par reconnaissance que par sérénité :

— Le népenthès d'Homère me serait peut-être bienfaisant. Quant aux statuettes comestibles... je ne suis pas géophage, et pourtant!... Oubliez-vous que, dans l'île, j'ai mangé des racines qui avaient goût de terre? J'ai été plus sauvage qu'un Ba-Binga, un Dayak ou un Papou. Avec une branche et une liane, je me suis fabriqué un arc pour chasser ma nourriture. Des pierres tranchantes m'ont servi de couteaux... J'ai vécu à l'âge magnifique où l'homme était riche de n'avoir pas de conscience.

Jean se sentit pris d'une légère inquiétude en le voyant invinciblement attiré par cette île qu'il s'efforçait de lui faire oublier.

— Ah! poursuivit Pierre Legrand. Quelle étrange vie j'ai menée là-bas, si vous saviez! Par moment, j'ai craint de devenir le pithécanthrope dont le corps humain marche à quatre pattes, chevauché par l'instinct animal. J'ai souffert, mais j'ai joui. Car, à d'autres instants, je me suis cru un être choisi pour franchir les limites de la civilisation et de la sauvagerie, pour pénétrer les secrets qui relient et séparent ces états.

Jean tressaillit :

— Quoi! Vous regretteriez...

— Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je ne veux plus savoir. Sinon je ne pourrais plus vivre, car la vie que j'ai retrouvée me ferait horreur. Ah! quelle folie de vouloir mesurer les différentes phases qui se superposent pour former le passé d'un homme et qui sont, chacune, des existences!... Ah! mes vies multiples! Et laquelle fut la meilleure? Laquelle dois-je regretter? A quel passé dois-je appartenir? Je songe à l'île... et puis, aux soirées à Pétrograd. Comme c'est loin! Reverrai-je jamais les tadornes sur le Don? Entendrai-je jamais les chants sur la Volga? Et le samovar qui ronronne dans la plus humble izba...

— Nous en achèterons un dès demain! dit Jean.

— On ne rachète pas le passé, mon ami! Les traîneaux de la mort ont laissé des traces rouges sur la neige...

— Tout s'efface. Tout revit. Je crois en la fraternité des générations futures.

— Ah! ricana Pierre avec un amer regret. Est-ce drôle qu'il n'y eut jamais autant de crimes qu'en une époque où l'on n'a jamais autant parlé de fraternité!... Pas un journal, pas un conférencier, pas un écrivain, qui ne célèbre, à grand fracas ou à petits jets, la fraternité, le culte de l'amitié!... Oui, ouvrez vos mains, aimez-vous les uns les autres, soyez frères! Et les hommes s'égorgent pour une garce ou pour des billets crasseux... Deux femmes s'étripent aisément pour un barbet... Un industriel détourne des millions pour parer une danseuse qui cache sous son tutu des documents d'espionnage. Les gouvernements jouent aux échecs avec l'avenir de leur pays... Les nations qui affichent la paix se guettent sournoisement dans l'ombre, le couteau aux dents...

— Il y a toujours dans une société une lie qui remonte à la surface.

— Sans doute... Mais d'abord les passions! Comme dit Pouchkine : « Partout les passions, partout l'inexorable destin! »

— Sont-ce les passions qui créent le destin, ou celui-ci qui les détermine?

— Les hommes sont trop égoïstes pour se vouer au bonheur commun. Les partis multiples ne sont que des hordes dans la savane des passions. La lutte de chaque jour dissocie, et chaque jour l'homme devient moins sociable, parce que la foule le repousse vers lui-même. Ah! j'ai aimé les hommes,— tous,— parce qu'en l'homme je voyais le sang, le frère... Mystique comme ceux de ma race, je nourrissais un idéal d'amitié qui était un instinct plutôt qu'une décision. J'ai eu l'amour fervent des foules, et la foi en l'union fraternelle! Mais pas jusqu'à la folie qui tue... On ne conduit pas une nation à la mort sous prétexte de la libérer. C'est une autre guerre, la plus infâme... On n'édifie pas une statue de la liberté avec des cadavres... J'ai aimé les hommes... Ils m'ont torturé, haï... Et maintenant...

Il haletait. Apitoyé, Jean lui mit la main sur l'épaule :

— Ami, je vous l'ai dit : il faut effacer ces souvenirs. Venez, allons faire une sage petite noce. Nous en rapporterons de l'oubli!

— Non, refusa Pierre sourdement. J'ai besoin d'être seul. Le monde m'accable... J'étouffe! Oh! je voudrais voir des champs, des arbres!... Ne m'en veuillez pas, Jean, je ne dînerai pas avec vous ce soir... Je veux aller jusqu'à ce coteau de Lormont dont vous avez parlé tout à l'heure, pour sentir du vent, respirer des feuilles, m'asseoir dans l'herbe comme un sauvage.

— Comme il vous plaira! dit le jeune homme tristement.

## VII

> Un peu plus loin l'homme fait l'amour avec des anges...
>
> DRIEU LA ROCHELLE.

Jean dîna seul, tristement, à une petite table que surchargeaient un seau de glace et une poignée de fleurs.

Des femmes, très décolletées, emplissaient le restaurant. Les garçons, mollets à ressorts d'acier, oreilles multipliées, fendaient l'atmosphère mêlée de relents culinaires et d'effluves de parfumerie.

Il erra de-ci de-là, avec des amis rencontrés, préoccupé par la pensée de Pierre Legrand. Vers onze heures il revint chez lui, très las d'être sans but; et son inquiétude se grossit en apprenant que le Russe n'était pas rentré.

L'angoisse se joignant à la vacuité, il fit sortir son auto et partit à la recherche de son compagnon. Cette tentative lui paraissait à lui-même parfaitement chimérique. Mais il avait besoin d'agir. Il lui répugnait de monter banalement se coucher, tandis que Pierre errait... il ne savait où.

Croisant les tramways grinçants, il franchit le pont de pierre, dont les arches, frangées d'une guirlande lumineuse, se reflétaient dans les eaux noires comme d'énormes gueules aux dents de feu. Il vira à gauche, suivit la longue courbe des quais bordant le fleuve. Le coteau de Lormont érigeait dans les ténèbres ses maisons superposées. Çà et là tranchait l'éclairage rougeâtre d'un bar ou d'une guinguette. Des bastringues saccadés miaulaient.

Où trouver Pierre?

Il stoppa, non loin d'un bar tapageur, dans l'intention de se renseigner. Mais comment recueillir des indications sur cet inconnu, en admettant qu'il fût passé par là?

Dans la salle, des filles en cheveux dansaient avec des hommes en savates, le béret basque enfoncé jusqu'aux oreilles, la cigarette pendante au bord de la lèvre. Un grand nègre, l'air bon enfant, écrasait contre son cœur une maigrichonne aux os pointus, au visage de caniche. Un Annamite frottait son nez plat contre les bajoues d'une rousse importante aux seins bondissants. Tapi derrière une table, un Espagnol, le visage mauvais, semblait guetter quelque chose.

Une femme se glissa contre Jean, se frôlant à lui comme une chatte qui tente d'électriser le mâle. Elle avait des yeux clairs de jeunesse, une bouche peureuse, un corsage de pauvre soie si transparent qu'on voyait ses seins et la limite de sa jupe à la taille. Chaude et moelleuse, elle lui coula sournoisement une caresse pour s'emparer de lui :

— Chéri...

Jean repoussa la lente insinuation. Autour d'eux, les instincts se déchaînaient dans une odeur de vin et de tabac. Les danseurs mimaient une ivresse verticale. Le bastringue hululait des voluptés aigres avec des notes fausses qui tapaient sur les nerfs.

— Chéri... répéta la femme.

Mais le jeune armateur l'écarta brusquement. Un tumulte se levait. L'Espagnol qui guettait venait de bondir sur un autre individu et, sauvagement, le serrait à la gorge. On entendit un fracas de tables renversées, de verre qui se brise sur le sol. Une chaise vola contre une glace, et retomba sur un tapis de manilleurs. Ce fut le déclenchement d'une ruée. On se précipita sur les combattants pour les maîtriser.En un clin d'œil, le bar se trouva vide en face de Jean. La femme elle-même le lâcha pour aller voir.

Moutier passa sa main sur son front. A l'une des tables abandonnées, un homme aux vêtements en désordre, mais recherchés, demeurait seul, hébété, devant deux verres aux glauques fonds d'absinthe.

Brusquement, il le reconnut :

— Pierre...

Dans sa joie il bondit vers lui :

— Vous enfin! mais comment se fait-il?

Le prince leva vers lui des yeux égarés où tremblait l'ivresse :

— Oui... quelle folie m'a dirigé? J'étais venu pour respirer sur le coteau, pour être seul, comme LA-BAS! Seul?

Pourrai-je jamais l'être... maintenant que le remords s'accroche à moi?

— Je vous retrouve, dit Jean. C'est l'essentiel. Venez... laissons tout cela derrière nous!

Il le prit par les épaules et chercha à l'entraîner :

— L'amour... hoqueta Pierre Legrand. Où est-il? Qu'est-il devenu? Est-ce cela, cette pourriture de la civilisation? L'amour n'est laid que pour ceux qui le rendent tel! Mais les hommes en ont fait un monstre aux yeux crevés, sanieux, agité d'hystérie qui sautille sur ses moignons au bout d'un ruban rose... Il n'est plus un but de bonheur, une lumière, — mais un moyen... Un tremplin pour atteindre à l'or, aux honneurs... Un étalage commercial... truquages, grimaces, mensonges... Contorsions crayonnées dans les journaux aux annonces excitantes... Et ici... cette expositions de ruts! O le nain de la raison qui ricane devant le géant clouté de furoncles du ridicule, l'hydre aux cent gueules d'amour... La pléthore suintante... l'odeur fade, écœurante qui monte des chairs amoncelées, offertes... Un charnier duquel on tire, au choix, le cadavre de la beauté, de la vérité, de la foi, avec un crochet de folie... Cela, l'amour?

— Partons! insista Jean, désespéré par cette terrible ivresse.

Des réflexions, des rires moqueurs crépitèrent derrière eux. Curieusement des femmes écoutaient les paroles insensées :

— Qu'est-ce qu'il tient, le frère?

— Ben, ma gosse, j'te vois pas pieutée avec ce gigolo!

Le Russe promena sur elles ses yeux agrandis :

— Ah! dit-il en se redressant. La peau des femmes brûle. Elle transpire du feu... Où est-il, l'amour unique, splendide, des primitifs sous le soleil? Je l'ai reçu, moi, le seul, le vrai don — incomparable, — de la sauvagerie qui domine l'ignoble mêlée de la société! Un reflet d'écailles, au clair de lune... Et l'onde pure, glacée, sur mon

corps... Pourquoi suis-je ici? Pourquoi ai-je quitté ce royaume?

Violemment, Jean l'attira vers la porte du bar. Les lazzis des femmes les poursuivaient. Titubant, dans la nuit fraîche, le Russe s'accrocha à son compagnon :

— Ah! les nausées affreuses! Mes entrailles me remontent à la gorge... Petit, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir envie de vomir son âme...

Le dégoût et l'alcool jaillirent ensemble de la bouche de l'homme.

## VIII

Souple, bien balancée sur ses ressorts moelleux, l'auto de Jean Moutier filait rapidement sur la route ombragée et sinueuse qui conduit à Royan.

La belle machine de sport, au souffle puissant, allongée comme un cigare, était grise de la poussière des kilomètres engloutis depuis Bordeaux. Au sein de la carrosserie trapue, Pierre et Jean, coiffés de cuir et chauffés par l'énorme moteur, s'enlisaient dans leurs baquets.

De temps à autre, Moutier penchait la tête pour recevoir une gifle de vent frais. Silencieux, le Russe se laissait cahoter, écoutant les paroles que son compagnon prononçait çà et là.

Parfois des vignes courtes, épaisses, s'étendaient en longues files, montrant leur verdure marbrée de drogue. Bientôt les bouquets d'arbres vifs, les haies longées d'ombre, les chemins embroussaillés firent place à de grands espaces jaunes de soleil. Au loin, on apercevait des marais verdâtres avec des brosses de roseaux ocrés où paissaient des vaches méthodiques. Derrière un mamelon semblable à une énorme excroissance de mousse, une tour rouge et blanche fit une rapide apparition :

— Voici Royan! annonça l'armateur.

Peu après, l'auto traversa l'avant-garde des premières

maisons. Puis elle fila au long des rues plantées d'arbres, sillonnées de gens à la peau roussie, aux vêtements multicolores. L'atmosphère changeait, sentait déjà le sable et le sel.

Jean poussa un soupir :

— Mes reins ont pris la forme du baquet! avoua-t-il. Pourtant, malgré ma hâte d'arriver, j'ai fait un léger crochet afin que vous ayez, dès maintenant, une vue d'ensemble de la plage.

Avant la Place des Acacias, il vira à gauche, et ce fut soudain une clarté aveuglante. Le bleu du ciel semblait avoir coulé sur la terre en une immense nappe qui s'étalait, plate, brillante, bordée à droite par les jetées du vieux et du nouveau port, et à gauche par la pointe de Vallières. La Grande Conche royannaise apparut à Pierre Legrand comme un énorme croissant d'or mordu par la gueule baveuse de l'Océan.

Ils suivirent le boulevard Garnier, long ruban qui longe la Conche, et passe en revue des villas luxueuses, aux couleurs et aux noms variés. A chaque passage trouant cette rangée, on apercevait les allées vertes du Parc : une infinité d'autres villas, des jardins et des fleurs à l'ombre de grands pins.

Jean étendit le bras dans cette direction :

— Une anecdote, Pierre... Je vous la donne comme on me l'a donnée. Dans une allée du Parc, il existe deux villas qui se nomment, l'une le « Paradou », l'autre « Le Rêve ». On dit que Zola, qui habitait le « Paradou », se vit un jour exprimer par sa jeune voisine du « Rêve » le désir qu'elle avait de lire ses œuvres, et son regret de ne pouvoir aborder ces bouquins scandaleux... « Qu'à cela ne tienne! aurait répondu l'auteur de *La Terre*. J'écrirai un livre que les jeunes filles pourront lire... » C'est ainsi qu'il conçut *Le Rêve*, donnant à ce roman le nom de la villa habitée par sa jeune admiratrice...

Ils croisaient des promeneurs fatigués, des véhicules

prodigues de poussière, — voitures de place, autos bourrées de visages cuits, cheveux au vent. S'annonçant par un sifflet grave, arrivait le petit tram drapé de rideaux rouges et blancs qui suit la mer de Saint-Georges à la Grande Côte.

Au bout de la courbe du boulevard Garnier s'élance le chemin qui mène à Saint-Georges, cependant que prennent naissance, à droite, les hautes falaises de Vallières, dominant d'une dizaine de mètres l'assaut de la marée... Sur leur faîte hérissé de genêts et de pins cagneux, s'étendent des terrains vagues où surgissent à peine deux, trois villas.

— C'est là que nous allons! prévint le jeune armateur. Voyez-vous cette boule verte, ceinturée d'une balustrade? J'ai fait une excellente affaire en achetant ce terrain, haut perché, sans agréments, dont personne ne voulait. Et la construction n'a pas traîné! En dix-huit mois, la bicoque était debout au milieu d'un jardin où des arbres et des fleurs avaient poussé. Je compte m'y réfugier une bonne partie de l'année avec ma femme... Mais, en attendant, j'ai trouvé plus logique d'y installer ma fiancée que de la laisser louer à Pontaillac ou dans le Parc. C'est donc chez la comtesse Sandra Orlanow que nous allons descendre...

Un frisson ébranla le Russe :

— Jean, dit-il d'un ton de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu contre la surprise de trouver en votre fiancée une compatriote?

Le jeune homme se mit à rire :

— Ma foi... j'ai oublié! Et puis, je vous avoue que je redoutais un peu votre sauvagerie.

— Dites plutôt mon désir de rester inconnu!

— Quant à cela, soyez tranquille. La comtesse ne s'occupe pas de politique. Elle a trop souffert... Son mari, officier, a été tué dans le Caucase. Durant tout un hiver, elle a vécu dans un taudis glacé, n'osant sortir, de peur d'être tuée au coin d'une rue. Sa mère est morte de priva-

tions. Ayant réussi à s'échapper, Sandra Orlanow s'est réfugiée en France comme vous-même. C'est à Nice que je l'ai connue. Vous compléterez ces renseignements en parlant avec elle. Et je ne lui révélerai votre nationalité que si elle la découvre. Il vous appartient donc...

Il s'interrompit. Grimpant le chemin de Saint-Georges, l'auto vira à droite et deux minutes après s'arrêta devant une grille en fer forgé, à travers laquelle on apercevait un bijou d'habitation, émergeant d'une touffe de feuillages. Elle portait un nom que Moutier annonça :

— Voilà la villa l'Océanide!

A l'appel de la trompe, un domestique accourut pour ouvrir la grille. L'auto pénétra dans un jardin ravissant, et s'immobilisa devant les arcades ajourées de deux terrasses superposées à la mode toscane.

— Madame la comtesse attend ces messieurs près de la balustrade! dit en souriant le domestique.

L'armateur entraîna son ami derrière la villa, vers une sorte de terrasse qui dominait la mer. Sous un parasol de verdure, une table de pierre et des sièges rustiques étaient disposés. La comtesse, assise là, attendait les voyageurs... Les bras nus, les pieds nus dans des sandales de daim, elle jouait avec des ronds de soleil que les feuilles, en s'écartant, jetaient sur sa robe comme des roubles éphémères. Ses cheveux lourds, très blonds, obéissaient à la brise. Elle avait trente ans tout au plus et la gracilité d'une jeune fille, avec des regards comme les vagues.

Les mains des fiancés s'étreignirent fervemment. Ils parlaient tous les deux à la fois, jouissant de se revoir. Pierre Legrand s'écarta avec discrétion pour regarder le jardin. L'habitation, conçue dans l'esprit des villas de Toscane, était réalisée dans le caractère moderne et soulignée par la plus riche fantaisie. L'architecture de la pierre s'harmonisait avec une architecture florale aussi délicate que somptueuse. C'était une petite féerie.

Mais l'armateur, appuyant sa main sur le bras du Russe, le poussa vers sa fiancée :

— Sandra, dit-il, voici mon ami Pierre Legrand. J'ai eu l'avantage de le connaître en revenant de Melbourne. Le raffinement de son esprit, ses tendances un peu rêveuses ne manqueront pas, j'en suis certain, de séduire vos goûts artistiques. Aussi n'ai-je pas besoin de vous demander pour lui votre sympathie?

— Vous avez raison, Jean, répondit la comtesse. Du moment que Monsieur est votre ami, il deviendra certainement le mien.

Pierre s'inclina profondément, mais sans prononcer une parole. Il était très pâle. Le léger accent de la jeune femme chantait à ses oreilles comme un écho de la Russie. Il se rétracta en sentant que les prunelles de la comtesse se posaient curieusement sur lui.

Elle conseilla :

— Reposez-vous! Vous devez être bien las tous les deux! Il a fait une chaleur atroce...

— Entre le soleil et le moteur nous étions calcinés! affirma Jean. Mais près de vous, mon amie, je ne sens déjà plus ma fatigue. Dites-moi beaucoup de choses, Sandra... Demain, après-demain, nous montrerons Royan et ses environs à notre hôte. Ce soir, parlez-moi de vous. Qu'êtes-vous devenue en m'attendant?

— J'ai vécu étendue à l'ombre. L'après-midi, je demeurais dans le demi-jour frais du hall. Le matin, aussitôt que possible, je prenais mon bain... Dans la pureté froide de l'aube, c'était exquis!

— Vous avez joué à l'ondine?... O quelle jouissance de livrer son corps aux remous, de brasser de l'écume!

Le prince tressaillit. Il détourna son visage émacié et se mit à contempler la mer.

— Vous allez pouvoir à votre tour goûter aux joies du bain! dit Sandra. Mais, en attendant, voici des rafraîchissements...

Le domestique arrivait, apportant un plateau chargé de liquides glacés.

— Bravo! s'écria Jean. J'avoue ma soif ardente. Hé, mon cher Legrand, il y a là de quoi nous désaltérer. A quoi songez-vous donc, au lieu d'admirer ces carafes frappées?

— J'apprécie la situation de votre villa! répondit le Russe sourdement.

Il était attiré par la vastité liquide que le soleil, là-bas, souillait de rouge. En se penchant un peu sur la balustrade, il pouvait voir, à gauche, les deux énormes rochers de Vallières détachés de la falaise. A droite, une brume d'or estompait la courbe de la plage, les villas, le Casino, et la ligne verte du square Botton.

Malgré la verve de Moutier, un silence plana, jeté par l'attitude de Pierre. La comtesse le scrutait avec une avidité tellement soulignée d'attirance que, même sans la regarder, il se sentait fouillé jusqu'à l'âme.

Il devinait la muette interrogation de Sandra : quel est donc cet homme?

## IX

> De quelle qualité rare était la douleur de cet inconnu!
>
> CLAUDE CHAUVIÈRE.

La chaleur tombait lourdement sur la villa. Perchée au sommet de la falaise, elle recevait avec autant de force le soleil et les tempêtes. La précieuse verdure dans laquelle elle se nichait ne parvenait pas à la garantir de la brûlure du ciel. Ecrasée par le poids de la lumière, elle semblait dormir, paupières closes, car la comtesse avait ordonné de fermer soigneusement les volets.

Grâce à cette précaution, l'intérieur emmagasinait une demi-obscurité odorante et mystérieuse comme une chapelle. Dans le grand hall dallé de marbre, il faisait bon et frais. Les fiancés s'étaient réfugiés là pour supporter les

heures pesantes, en attendant la venue bienfaisante du crépuscule. Autour d'eux, des fleurs lasses laissaient retomber leurs corolles comme des globes électriques éteints. Le contour des choses se fondait en une harmonie délicate. Les bronzes paraissaient de petites silhouettes très lointaines, et les miroirs des fenêtres bleues. Des nymphéas s'étiraient mollement dans l'eau tiède d'une vasque, si transparente qu'ils avaient l'air de nager sur l'acajou de la table.

Jean et Sandra gisaient, lui dans un fauteuil bas, elle sur le divan large et fourré. Une heureuse paresse alanguissait leurs formes blanches. La jeune femme abandonnait sa tête sur les coussins, et laissait une vague rêverie filtrer entre ses cils mi-clos. Une de ses mains supportait sa nuque chaude, l'autre pendait le long de sa hanche voilée d'une tunique pâle. Immobile, elle mêlait son souffle au silence.

L'armateur commençait à s'énerver de ce calme prolongé. Il se leva, tourna autour des sièges, puis vint se placer auprès de Sandra. Il prit dans ses mains la main fine de son amie et emplit la paume d'un baiser :

— Chérie, vous me paraissez bien lointaine... A quoi songez-vous donc?

Il l'examinait avec tendresse, détaillant la grâce estompée de son corps et de son visage. Dans la pénombre, la beauté de la jeune femme se faisait plus troublante. Ses yeux s'ouvrirent, éveillés de leur songe. Ses lèvres rouges comme la blessure d'un fruit eurent une légère hésitation :

— Je pense... à votre ami Pierre Legrand.

— Ah! fit Moutier. Pourquoi cela?

— Cet homme est singulier. Il parle peu, montre un front lourd, une bouche amère, et souvent semble entravé par une sorte de gêne. Pourtant cette gêne n'est pas due à une pauvreté intellectuelle ou à un manque d'aisance. J'avoue qu'il m'intrigue. Que savez-vous de lui?

Embarrassé, l'armateur chiffonnait la pointe d'un coussin :

— Mais... rien de plus que ce que je vous ai appris, mon amie! Je l'ai connu sur le bateau en revenant de Melbourne. Très malade, terrassé par une dangereuse fièvre cérébrale, je l'ai soigné, car il m'était sympathique. Et voilà... Lorsqu'il m'eut confié qu'il se trouvait dans une situation difficile, je lui ai offert spontanément l'hospitalité pour se remettre en attendant la fin de ses ennuis.

Engagé vis-à-vis du Russe par sa promesse de discrétion, Jean s'efforçait pourtant de ne pas mentir, car les yeux de Sandra appelaient la franchise. Elle insista, pressée contre lui :

— Franchement, mon chéri, ne le trouvez-vous pas un peu étrange aussi?

— Peut-être... Mais j'attribue son attitude à son caractère d'abord, à des soucis ensuite. Il est fermé, hautain, discret. Je n'ai pas voulu le questionner davantage... Somme toute, sa vie lui appartient.

— Je serais curieuse de la connaître! murmura ardemment la comtesse.

Moutier lui lança un regard inquiet. Il conseilla, jouant avec sa main :

— Méfiez-vous... Vous êtes romanesque! On imagine parfois des mystères sur la physionomie de certaines personnes qui ne cachent, tout simplement, que des vicissitudes bien banales, bien matérielles.

— Vous avez peut-être raison. Cependant, mon intuition est une antenne très sensible. Elle me fait pressentir... je ne sais quoi... chez cet homme! Au fait... de quelle nationalité est-il?

En plein jour, Sandra eût pu voir que son fiancé rougissait :

— Français, je crois...

— En êtes-vous sûr?

— Qui pourrait vous faire croire le contraire?

Elle ne répondit pas, hésitant à formuler sa pensée. La rétraction de Jean ne lui échappait point. Lui, prenant ce silence pour de l'incertitude, se hâta d'abandonner ce sujet. Il se releva, s'étira, tout blanc dans l'ombre mauve, et se glissa vers la porte-fenêtre qu'il entr'ouvrit :

— Le soleil baisse! constata-t-il avec allégresse. La nuit va venir, quel soulagement!... Ah! on voudrait ne vivre qu'en la nuit fraîche...

Muette, appuyée sur un coude, la comtesse continuait à songer. Le rais lumineux que Jean venait de faire jaillir sortait de l'ombre sa silhouette étendue et la touffe blonde de ses cheveux. Glissant sur l'une de ses épaules, sa tunique découvrait la chair ferme et nacrée jusqu'à la naissance du bras. Ses jambes nues enrichissaient les coussins. Ses paupières enfermaient une pensée soucieuse.

Moutier, penché vers le jardin, poussa soudain une exclamation :

— Par exemple! Vous avez du courage, vous!

Il venait de découvrir Pierre Legrand, installé sur une chaise-longue à l'ombre d'un bosquet touffu.

— Comment? reprit-il. Vous préférez la chaleur du dehors à notre frais refuge? Vous n'y songez pas, mon cher Legrand! Venez vite nous rejoindre!

Le Russe fit un geste signifiant qu'il avait supporté bien d'autres températures. Néanmoins il se leva et pénétra dans le hall. La comtesse quitta sa pose nonchalante en le voyant entrer. Mais son regard demeura fixé sur lui.

— Ainsi, reprocha Jean, vous nous délaissez pour vous rôtir solitairement! Savez-vous que la maîtresse de maison commence à s'étonner de vos allures?

Il riait, mais Pierre et Sandra ressentirent une sorte de contrainte.

— Je prie la comtesse de m'excuser! dit le prince. Je ne voudrais point abuser en vous imposant sans cesse ma présence. D'autre part, cette chaleur ne me déplaît pas; et une brise délicieuse se lève sur la mer...

— Tant mieux! Nous allons pouvoir sortir! applaudit l'armateur. Je déteste ces lourdes réclusions. Je propose d'aller prendre l'apéritif aux Colonnes de Foncillon... Est-ce que cela vous sourit?

— Certainement! acquiesça Sandra. Nous n'avons pas encore conduit M. Legrand dans ce coin-là...

— Vous verrez, Pierre... C'est charmant. On écoute de la bonne musique sous une pergola blanche aux guirlandes fleuries. Feu Mme la duchesse de Rohan y venait présider des galas...

— Et votre ancien rival poétique, Laurent Carle, y donnera sous peu un récital! insinua la comtesse d'un petit ton malicieux.

— Vous avez taquiné la Muse, vous? demanda Legrand, sceptique, en se tournant vers le jeune homme.

Jean se récria :

— Il a l'air de trouver cela drôle? Mais certainement, mon cher! Seulement mes efforts ne furent pas récompensés. Car un de mes camarades, le fauve Laurent Carle, s'adjugea le prix du tournoi cette année-là. Et vous allez voir comment!... Nous travaillâmes ensemble au sujet imposé, — la Mer, naturellement. Et je pris bains sur bains pour bien m'imprégner du sujet. Les poésies des concurrents étaient récitées par des artistes des Colonnes, et les auditeurs fixaient eux-mêmes leur choix par vote. Sans méchanceté, la pièce de Laurent Carle était un véritable parc-à-huîtres... On entendit des rires... Enfin, le nom du lauréat fut proclamé : Laurent Carle!... Le brigand avait amené un bataillon de complices qui s'étaient empressés de lui donner leurs suffrages.

La comtesse égrena un rire clair. Le prince, les pensées ailleurs, n'écoutait pas.

— Que dites-vous de cela, Pierre?

— Les élections laissent rêveur... répondit-il sourdement.

Moutier souriait à ce souvenir déjà lointain. Il frappa sur l'épaule de son compagnon :

— Allons voir les lieux du crime! Je vais jeter un coup d'œil à l'auto, et nous partons!

Il disparut, laissant Pierre et Sandra dans un silence compact qui semblait imbrisable. La clarté diminuait au dehors et le bleu du hall augmentait. Tout était diffus autour d'eux, et ils se sentaient baignés d'une langueur indéfinissable qui les paralysait. Leurs âmes s'enlisaient dans ce vide.

Les pétales d'un géranium, tombant un à un comme de frêles lambeaux de chair rouge, attirèrent les yeux du Russe dans la direction du divan. Il vit que les regards de Sandra étaient ouverts sur lui, avides, profonds, troublés...

Elle n'abaissa pas ses cils, mais une flamme imperceptible colora ses pommettes. Sa sensibilité s'émouvait à chercher le secret de l'inconnu. Devant elle, Pierre se dressait, belle silhouette hermétique, — représentant à la fois l'homme puissant et l'esprit insaisissable. Et sa placidité était une attirance de plus.

Eperdus, ils se contemplèrent, n'osant jouir de ce charme, incapables pourtant de le faire cesser. Un infini les enveloppait, très vague, très lourd, en lequel leurs pensées seules avaient le droit de se mouvoir. Elles emplissaient toute leur vie, et se parlaient obscurément. Il aurait fallu un détail matériel pour les arracher à ce magnétisme, — un bruit pour leur redonner la voix, c'est-à-dire le sujet d'une phrase...

Qu'y avait-il au fond de ces minutes lentes et troubles?

Elles furent coupées brusquement. Jean leur fournit le détail nécessaire à la réaction. Au dehors son appel retentit, joyeux :

— Sandra... Pierre... en voiture!

D'un bond, la comtesse fut sur pied. Le prince s'empressa aussi, tâchant de reconquérir sa maîtrise de soi.

Mais au moment de franchir la porte du hall, il se trouva si près de la jeune femme qu'une bouffée de parfum émanée de sa tunique lui donna l'impression de respirer tout son corps.

## X

On danse, ce soir, à la villa l'Océanide. Sandra Orlanow et Jean Moutier reçoivent les amis qu'ils retrouvent, chaque saison, au Casino ou à la plage. Dans le jardin bleui par la nuit, dans le hall blanchi par l'électricité, les invités se groupent et s'essaiment.

Légère, animée, la comtesse s'abandonne aux bras des cavaliers. Danseur médiocre, Jean bavarde ici et là, dans le petit salon envahi par les gens fatigués, dans la salle à manger transformée en buffet, ou bien il va griller de multiples cigarettes sur la terrasse fraîche.

Pierre Legrand erre de son côté, le visage las et fermé, perdu parmi les inconnus qu'il frôle. Il contemple silencieusement les personnalités qui se révèlent, baroques, diverses, dépouillées par la vie balnéaire. Les esprits se montrent en costume de bain. Le grand air, la plage, incitent à cette mise à l'aise.

Le chevelu Laurent Carle est là, qui palabre avec une fièvre sacerdotale. Il symbolise la Poésie, et son confrère, Mys Dario, la Peinture. Plantés, chacun, à une extrémité du hall, ils retiennent dans les lacets de leurs discours quelques étonnés ou quelques candides.

— Mys Dario est super-futuriste! expliqua Moutier à l'oreille de Pierre. De plus, il s'affirme hyper-sensible... Il peint des linos bleu et or, noir et argent, des ronds, des carrés, des pointus, des cheminées qui soufflent des caleçons, et des autobus qui regardent passer des vaches... Et tout cela en grand, en très grand. Ecoutez-le...

La voix du peintre montait, grêle, touchante :

— La grandeur est fille de la puissance! J'ai l'intention

de me lancer dans la fresque. Je veux décorer les plus vastes salles du monde! J'ai des idées énormes, des pensées bibliques qui me viennent tout naturellement. Aussi, honneur aux architectes pour qu'ils construisent d'immenses édifices, aux grands murs blancs, propices aux esquisses fabuleuses! Plus une chose est grande, plus elle me passionne...

— Vous n'avez pas tenté le Prix de Rome? demanda quelqu'un.

— Les Ecoles? Ne m'en parlez pas! C'est infect. On vous abrutit sous des théories ratatinées et nauséeuses qui étouffent la personnalité. Au bout de deux mois j'ai dû fuir, horrifié, les Beaux-Arts de Bordeaux.

— Il n'ajoute pas, souffla Jean, que cette fuite fut obligée par un coup de pied au derrière... Depuis ce temps-là, en portrait, Mys Dario ne peint plus que des bustes.

— Quelle est votre étoile polaire? demanda encore un curieux.

— Le constructivisme, doublé du surréalisme. C'est un nouvel alliage. Les valeurs constructives de la matière priment la forme. L'asymétrie est le seul moyen de communion avec l'infini. L'abstraction doit tuer le subjectivisme, car les facultés individuelles nuisent à l'expression pure. Il faut donc, à tout prix, s'affranchir d'un système qui sectionne ce tout inséparable : l'Intérieur et l'Extérieur.

La voix du super-futuriste baissa sous un murmure complexe. Comme le Russe détournait son visage, altéré d'un peu de pitié, Jean l'emmena :

— Allons voir plus loin! Il y a encore d'autres attractions.

— Vous bêchez vos amis? dit Pierre.

— Je bêche... Ils jardinent. C'est toujours une culture. Tenez, écoutez Laurent Carle... Oh! il parle d'Apollinaire! Le malheureux poète!... C'est dans la bouche de

tels apôtres qu'il devient réellement maudit. Avez-vous remarqué comme certains prêtres font du mal à leur culte?

Le chevelu clamait :

— Le découpage en système clos...

Une pauvre jeune fille, les yeux ronds, la bouche ovale, écoutait, médusée.

— La malheureuse! murmura Jean. Elle pense peut-être aux affreux crimes de dépeçage! Attention, Carle est un fauve...

— Un renard aussi...

— Oui, vous pensez à sa rosserie de Foncillon! Bah! il faut bien faire de l'œil à la Gloire! Oyez encore... Apollinaire...

—... est un dieu! affirma la voix grave de Carle. Il réalisa ce que Rimbaud fit pressentir. La seule, la vraie poésie découle de ses décantages. Dans ses *Alcools,* il flambe, il crépite, il éclate, il pète, il ruisselle... Il coupe un soleil en deux avec un mot lancé comme un obus. Ah! ses *Calligrammes!* Quelles obéliscales merveilles! Jamais je n'ai senti aussi pleinement la mélancolie humaine, l'amer regret des souvenances quotidiennes qu'en ces vers magiques :

As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire?
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre?...

— Si je l'ai connu? fit Jean! Ah! mon vieux Carle!

Et très rosse, se rappelant une vieille rengaine populaire, il se mit à fredonner :

As-tu vu Pipeau, Pipeau,
Du temps qu'il était militaire?
As-tu vu Pipeau, Pipeau,
Du temps qu'il était matelot?

Des rires glissèrent, propagés, et le refrain, réveillé dans les mémoires, naquit avec ensemble sur les lèvres des auditeurs .

Pipeau! Pipeau!
Du temps qu'il était militaire.
Pipeau! Pipeau!
Du temps qu'il était matelot!

Vexé, rouge, le poète ébouriffé coupa la chanson :

— Tu ne seras jamais qu'un Béotien de grande envergure, mon pauvre Moutier! Ces vers sont une réminiscence idéale, puisée en plein cœur de la poésie des foules. Et tu viens de donner toi-même une preuve de leur expression immortelle!

— Mais parfaitement! assura Jean, goguenard. C'est même de la poésie imitative!

La comtesse s'approchait, attirée en ce coin par la chanson et les rires. Jean et son compagnon allèrent au-devant d'elle.

— Quelle gaîté! constata la jeune femme. De quoi s'agit-il donc?

— De Laurent Carle, bien entendu! répliqua son fiancé. Hein, Pierre, que dites-vous de mon illustre adversaire?

— On va croire que vous êtes jaloux! reprocha Sandra.

Ils se dirigèrent vers la terrasse où la soie nocturne offrait sa douceur noire et limpide.

— Poésie! Poésie! murmura le Russe. Belle figure odieusement tatouée!... Mains squelettiques!... Pieds blancs mutilés comme ceux des Chinoises! L'envol est figé. L'étreinte grince. Une face hideuse ricane... Pourquoi déforme-t-on ainsi un des sourires de la vie?

— Bavardez à l'aise! dit l'armateur en riant. Voilà un beau sujet de discussion.

Il les quitta, car il sentait monter en Pierre une nouvelle crise de révolte.

## XI

Où ça s'embrouille, c'est quand la littérature s'en mêle...

RACHILDE.

La jeune femme se pencha vers son compagnon:

— Vous avez raison, monsieur... La poésie est trop souvent déformée. Elle devrait être la pure, la simple expression de l'existence.

— Oui! dit Pierre ardemment. Une expression! Mais elle ne devrait pas être exprimée. Qu'est la poésie? La substance de l'Art, le mouvement universel, — une irradiation, une puissance frappante. Avant tout, l'Indéfinissable, l'Indélimitable. Une colombe qui doit planer hors la cage des formules acrobatiques. La poésie est une vision, et plus encore : une Sensation! Une fantaisie née au hasard de chaque âme; une question d'éclairage et d'état. Il y a de la poésie pour tous les goûts dans le bazar de l'existence. Il s'agit de ne point éventrer cette poupée-fétiche, de ne point fondre cette cire mystique! Je sais bien qu'il faut des expressions en rapport avec la sensibilité d'une époque. Mais chercher à formuler ces expressions, c'est assassiner la poésie, dépecer l'Art. A quoi bon des facies carnavalesques? L'art n'est-il pas, au choix, tous les masques de la douleur, de la cruauté, du sourire, de la raillerie, de la folie, de la bêtise, de l'extase, de l'amour?... Est-ce cela, l'élargissement, la liberté désirés?... Doctrines, écoles, synthèses, tout est faux, tout est leurrant... Il n'y a qu'une poésie unique : la volupté de sentir! Les jeunes fous comme Dario ou Carle tirent des cartouches à blanc et se jettent eux-mêmes de la poudre aux yeux. C'est la vie qui doit guider l'Art, — sincère, en vrac, riche de sa nudité... Le fumier d'une cour de ferme est plus poétique qu'un lino bleu et or... Le grondement d'un train est plus poignant qu'une formule de surréalisme... Voir et recevoir! S'imprégner et sentir! La poésie coule d'une étoile comme des pis d'une vache!

Elle suinte du sol et s'élance avec l'arbre. Il ne faut pas grimper à l'arbre, creuser le sol, dessécher la vache, hurler vers l'étoile... C'est l'immobilité pensive et sensible qui reçoit le plus abondamment la vie universelle.

— Je pense comme vous, murmura Sandra, qui écoutait, remuée et conquise. La poésie, c'est notre vibration... Une jeunesse pour qui se souvient... Des souvenirs pour qui regrette... Ce soir, il me semble entendre les hurlements des loups dans la forêt pâle de la neige... O la douceur des nuits où veillent les visages des icones!

Elle joignit les mains comme pour une prière, et le Russe, bouleversé par le passé qui surgissait soudain devant lui, eut un sursaut. Ce passé leur était commun. Une attirance indistincte, aiguë, enveloppait ces deux êtres dont les racines profondes avaient plongé dans le même sol.

Il resta silencieux, farouche, regardant sa compagne. Accoudée à la balustrade, elle avait parlé comme on songe, détachée d'elle-même. Elle était belle... Dans ses yeux, il revit tout ce qu'il avait connu jadis : l'âme russe, la terre russe, le charnier rouge, — dans une brume douce-amère. Elle avait souffert comme lui. Elle se rapprochait de lui. Ils se touchaient presque d'âme et de corps. Enroulée dans une tunique lamée d'argent, sa forme, épanouie aux épaules, s'amincissait en jambes nerveuses dans une spirale de soie. Les paillettes métalliques tremblaient comme des écailles que baise une mer fluide. Ses bras nus, pâlis par la nuit, nageaient dans l'atmosphère en gestes purs et lents.

Elle soupira :

— L'amour des choses?... L'amour...

Le mot, comme un écho, sonna au cœur de Pierre. La respiration de Sandra devenait pénible. Elle luttait contre un mal intérieur. Bien qu'elle s'arc-boutât, elle était entraînée vers l'homme inconnu.

Depuis son arrivée, des choses obscures la poussaient

qui, ce soir, se coalisaient contre sa résistance. La race? La nuit? La nouveauté?... Des infinis... Des éléments qui, eux aussi, ne pouvaient avoir de définition trop compliquée. La nature appelle la simplicité. C'est le nom que devrait porter la Poésie.

Poésie! — Poésie d'un soir, — d'un aboutissement, — qui s'efface pour laisser surgir un instant, — un seul, — frêle, — immense, — inutile, — puissant, — capable d'engendrer l'avenir, la nouvelle vie, le malheur peut-être...

... Quelque chose de suspendu à des fils invisibles. Un bloc qui va tomber. Une éternité oscillante.

Eperdu, Pierre attendait les paroles de Sandra. Pourtant elle ne dit que ces mots :

— Parlez encore... J'aime vos pensées.

Sa main, en s'appuyant sur la balustrade, effleura les doigts de l'homme.

Ils frissonnèrent, l'un et l'autre, au contact électrique, mais ne se retirèrent point. Ils ne parlèrent plus. Les yeux fixés sur la mer, étendue et gémissante, ils se penchaient l'un vers l'autre. Bientôt, leurs épaules s'accoteraient... Leurs fronts se toucheraient... Ils sentiraient leurs bras et leurs hanches...

Déjà commençait le vertige. Devant les yeux de Pierre houlaient des vagues vertes et bleues. Il voyait des mouvances liquides comme s'il eût regardé par le hublot d'un sous-marin. De longues algues s'effilochaient... Des remous moiraient la silhouette de Sandra qui, elle-même, ondulait comme un poisson. De l'eau, de l'eau partout, et jusqu'au bord des paupières de la femme...

Brusquement, il s'ébroua, rompit le sortilège. Et comme un fou, sans explications, sans excuses, il s'engouffra dans l'ombre du jardin.

## XII

Pendant quelques instants, il marcha, courbé, au long des allées bordées de fleurs. Séparé de la mer par la villa, il n'entendait plus que la musique caressante qui sortait par les découpures lumineuses des baies. Une folle fièvre courait au long de ses nerfs et brûlait son cerveau.

Il marcha encore, puis, brusquement, pénétra dans le hall comme un taureau dans l'arène. Des banderilles le piquaient aux flancs. La lumière dansait devant ses yeux comme une cape rouge. Il heurta des danseurs et se sentit moins seul. Jean, qui l'aperçut, courut à lui :

— Vous avez quitté Sandra? Allons prendre quelque chose...

Ils se faufilèrent vers le recoin bourré de gâteaux, de fruits et de liqueurs où la gourmandise s'attroupait. Près d'une fenêtre, le prince s'affala sur une table, le front dans ses paumes. Une torpeur flottante l'emmaillotait. Moutier dut le secouer en lui présentant une coupe où un liquide doré était coiffé de neige :

— Mon ami, buvez ce doux champagne qui redonne la gaîté! Oh! vous voilà donc encore assailli par des ombres mauvaises?

Pâle, crispé, Pierre saisit la coupe, et but lentement, comme un nectar ou comme un poison. Il regardait son compagnon avec des yeux agrandis, profonds, où flottaient des fantômes.

— Pierre, dit le jeune armateur, je sens que vous souffrez sans cesse... Pourquoi ne voulez-vous pas me confier votre mal?... Pourquoi restez-vous silencieux?... Depuis que nous sommes ensemble, n'avez-vous pas eu la preuve...

Il s'arrêta. Par la fenêtre ouverte montait un chant divin, berceur, qui semblait venir de la mer. Pendant une accalmie de l'orchestre, cette pureté harmonieuse s'étendait, accompagnée par la basse de l'Océan. Elle ondulait

comme lui, déroulait ses moires, paraissant tour à tour monter à l'assaut des roches, ou glisser sur du sable fin...

— Le bateau part... Il s'éloigne de l'île...

Moutier revit sur le visage de Pierre Legrand l'ivresse qui l'avait effrayé à bord du *Goéland*. Transfiguré, il s'était relevé. Ses mains se joignirent, ses lèvres murmurèrent, extasiées :

— ELLE.

De nouveau, son compagnon le secoua :

— Voyons, Pierre! Vous savez bien que c'est Sandra qui chante?

— Sandra?

L'homme fit un effort désespéré pour rassembler ses pensées. Maintenant, l'adorable chant n'était plus qu'une illusion musicale. Bientôt il s'effaça comme un rêve.

— Oh! chevrota-t-il. Quelle affreuse hallucination. Si vous saviez, Jean, si vous saviez... Je me suis cru transporté LA-BAS! J'ai revécu les heures de ma royauté... Ecoutez! Ecoutez-moi... Je vais tout vous dire... Je ne peux plus...

Le jeune armateur eut un soupir triomphant :

— Je vous attends. Je vous écoute fervemment. Parlez enfin!

— Oui, mais pas ici... Sortons! Soyons seuls!

Jean le prit par le bras, et ils descendirent sur la terrasse. Tous deux oubliaient que la comtesse était là, accoudée, invisible. Les voyant s'asseoir, elle se glissa lentement près d'eux. Qu'avaient-ils à se dire?... Un secret instinct la poussait vers leur hôte énigmatique. Cachée derrière une ombrelle de feuillage, elle entendit.

## XIII

> La poussière, la sueur, le sel de quelques larmes, font que ma peau sent l'homme...
>
> DRIEU LA ROCHELLE.

L'homme parlait :

J'étais seul sur une côte déserte.

En face de moi, sur la mer, un bateau s'éloignait.

Je restai longtemps étendu sur le sol, me chauffant au soleil comme un lézard blessé. En ces minutes, je ne ressentis pas nettement le désespoir de mon sort, l'inconnu dont j'étais environné. Je ne compris pas, en regardant fuir ce vaisseau, la distance qui s'accumulait entre les hommes et leur abandonné. Mon abrutissement se prolongeait en vacuité. L'éblouissement du paysage agrandissait mes yeux. Devant moi s'étalait une plage moelleuse, étoilée d'algues et de crustacés. La mer crachait régulièrement sur le sable, et redressait des mèches d'écume contre les écueils verts. A ma gauche, la côte fuyait, bosselée, rugueuse, pour se perdre dans une buée mauve. A ma droite, le soleil butait contre des escarpements gris et jaunes, sculptés d'ombres profondes.

Le crépuscule vint me surprendre de son aile oblique. L'astre consommait son suicide quotidien. Après lui, il laissait du sang. La dernière lame rouge engloutit à jamais le bateau minuscule.

Une brise vivifiante m'invitait à vivre. Un sentiment-roi dominait mon front, les rocs et la mer : la délivrance!... La liberté qui s'étendait autour de moi gonflait ma poitrine. L'air, la lumière dont j'avais été privé dans la cale immonde me saoulaient.

Je mangeai des coquillages, et je dormis dans un creux de rochers, remettant au lendemain la connaissance de mon destin.

Dès l'aube, une question me réveilla : sur quel rivage avais-je été jeté? Je n'avais aucune idée de la direction suivie par le bateau, non plus que de la durée de ma ré-

clusion. La sauvagerie de ces grèves, de ces baies, me donna l'angoisse de penser qu'on m'avait débarqué sur le bord d'une contrée farouche et lointaine... Quel chemin me faudrait-il parcourir pour arriver à un lieu peuplé? Et quels hommes découvrirais-je?

Je me mis en marche après avoir cassé une solide branche, et fait provision de mollusques comestibles.

Je marchai, me laissant guider par mon instinct. Durant des jours et des jours j'errai à travers des plaines chevelues, j'escaladai des collines, je dévalai des ravins. La nature puissante m'entourait de tableaux semblables : ici des masses rougeâtres, des verts profonds, plus loin le mince fil bleu d'un ruisseau.

Je vis enfin une trouée s'ouvrir devant mes pas. La végétation devenait rude et salée. Je me précipitai : la mer était devant moi!

Je repartis, harassé, m'accrochant cependant à l'espoir. Cette fois, je longeai la côte, je pris des points de repère... Nulle trace humaine ne s'offrait à ma quête passionnée. J'allai, j'allai comme un fou, de rochers en rochers, écoutant les flots bourdonner à mes oreilles. Les nuits m'arrêtaient à peine. Je laissais aux branches des lambeaux de vêtements, et aux espaces des bribes de foi...

Et puis... je reconnus une plage, des rochers, des bouquets de pins que j'avais marqués. Je compris. J'étais revenu à mon point de départ.

Durant de nouveaux jours, je tournai autour de l'île pour bien m'assurer que la mer était partout.

Il n'y avait plus qu'une issue : faire de mon corps un sous-marin.

Pourtant, ma vie décuplée par la liberté s'affolait du vide qui la ceignait. Les richesses civilisées que j'avais quittées m'apparurent comme des soleils. Tout ce que j'avais connu, possédé, tendait vers moi, au-dessus des flots, une passerelle de martyre.

Je fus un ours qui use ses griffes aux parois de sa fosse. J'usai mon âme à la résistance de l'infini. Comprenez-vous cette impression : avoir vainement tout l'espace devant soi? Pourquoi les pieds ne sont-ils pas légers comme des pensées?

Je vécus sur le rivage, hypnotisé par le gouffre houleux. Des bandes de phoques venaient s'allonger sur le sable et leurs petits yeux humains, enfouis dans la graisse, me regardaient sans crainte. Le vol des goélands tourbillonnait sur mon front accablé.

Je crus voir, un matin, un point noir sur la mer. Je devins fou. Je hurlai vers l'illusion. Ma chemise demeurait sur moi, en loques, avec les vestiges de mon pantalon. Je les nouai au bout d'une longue perche que je plantai sur un rocher élevé. Puis j'attendis, couché au pied.

Les jours, de leur naissance d'or à leur mort violette, agrandirent ma souffrance...

Je m'éloignai de cette étendue implacable. Je fonçai vers le cœur de l'île. Les prairies vierges, les collines légères, les bois hérissés, abritèrent ma rage. La seule parcelle de raison qui subsistait en moi était ce que l'on appelle l'instinct de la conservation. Je devais éventrer le sol pour y chercher des racines comestibles, frapper des oiseaux avec des cailloux, poursuivre des bêtes dans les taillis. Accroupi contre un arbre dont l'écorce grattait ma colonne vertébrale, j'étalais mes repas : des baies molles ou des coques dures, un volatile ou un quadrupède que mes ongles écorchaient avidement. O le goût de la chair crue!... Les tendons résistants s'accrochaient à mes dents rougies. Des plumes et des poils collaient à ma langue avec l'amertume des viscères! A ce moment, l'initiative animale dominait ma pauvreté humaine.

Il y eut sur moi des saisons, — des averses torrentielles qui lubrifiaient mon corps, — des soleils qui le

roussissaient — des froids qui le perçaient de mille aiguilles de glace.

J'arpentais l'île, armé d'un gourdin, sans autre but que celui de faire jouer mes muscles. Je cherchais des fruits, des plantes, des animaux... Avec mon âme je cherchais l'homme... Par les nuits chaudes je me hissais entre les branches fourchues d'un pandanus où des singes venaient me reconnaître. Par les froids je me roulais dans une excavation rocheuse, emplie par moi d'herbe sèche.

Quelquefois, quand des fauves glissaient dans les taillis, je m'offrais, — dans l'espoir qu'un coup de griffe éventrerait ma vie! Mais lorsque la bête bondissait, je me défendais malgré moi. Les blessures me rendaient ma chair plus précieuse. Mon sang était vermeil et doux à conserver. Je le buvais, puisqu'il ne pouvait servir qu'à moi.

Des anges, parfois, venaient me visiter, que les hommes qui vivent en groupe appellent des souvenirs. Des villes, des contrées, des steppes, — pays de contes chimériques...

Un matin, couché à plat dans l'herbe chaude, je songeais à la vie.

Ma vie, celle des autres... là-bas.

Ici, autour de moi, des bruissements, des chants, des reptations, des chocs, des vols, s'emmêlaient comme une forêt de sons. A ma gauche, les bois se tassaient, bronzés, massifs, cinglés de lueurs bleuâtres. Des serpents baguaient d'émeraude visqueuse les fûts gonflés. Devant moi, la plaine dévalait en houles vertes comme un tapis roulant, puis remontait pour aller heurter l'horizon en passant sur le tremplin d'une colline. Dominateurs, épanouis, des oiseaux tourbillonnaient ainsi que des volants aux plumes peintes. Une masse de poils roux, à la lisière de la forêt, tendit son museau inquiet vers l'odeur humaine, puis détala... Entre mes coudes repliés, au long de

mes flancs, des mille-pattes, des araignées translucides, de petits monstres de jade, d'agathe, de saphir ou de topaze, déroulaient leurs antennes ou pointaient leurs trompes. Les herbes grasses et savoureuses avaient peine à les contenir.

Deux insectes accouplés, rouges comme des coccinelles, promenaient leur amour la tête en bas sur l'envers d'une feuille inclinée.

Le bonheur est une affaire de situation.

La vie, partout, au-dessus, au-dessous, autour de moi!

Je découvrais la vie cherchée.

Intense, multiple, fourmillante : plantes qui souffrent, animaux qui jouissent, couleurs qui naissent et se fondent, mouvement, lumière, chair, souffle... Et la Terre, la Terre qui vit, — la première source de vie, — le germe atomique roulé, transformé à travers les âges, qui finit par se dresser orgueilleusement sur deux pieds humains.

A partir de ce moment, je fus adouci et triste.

Je me sentis frère des bêtes. Doucement, je m'abaissais pour être à leur niveau. Mieux valait y consentir, puisque c'était un aboutissement fatal. J'espérais ainsi sauver un peu de ma conscience.

Depuis combien de temps étais-je sur l'île? Ma mémoire défaillait, car les jours avaient le même visage. A cette époque, ma prison se faisait belle pour plaire à ma sauvagerie. La saison répandait des coupes de soleil, écrasait des ombres violettes comme du jus de raisin. Je commençais, moi aussi, à frôler la beauté. Nu, mon corps se sculptait. L'air me fouettait, des aînes aux cheveux. Ces cheveux rejoignaient ma barbe étoilée de feuilles, engluée par le sang de ma nourriture. Mes pieds élargis avaient des semelles de corne terreuse. Les ongles de mes doigts surgissaient, gênant mon toucher, si bien que j'étais obligé de les réduire avec mes dents. Je maîtrisais mon sexe avec une lanière d'écorce.

J'approchais de la perfection primordiale.

## XIV

> — Je jetai la baie dans le ruisseau, — et j'attrapai une petite truite d'argent.
> — Quand je l'eus posée sur le bord, — j'allai souffler sur le feu pour l'attiser, — mais quelque chose frétilla sur le sol, — et quelqu'un m'appela par mon nom, — cela était devenu une brillante jeune fille...
>
> WILLIAM BUTLER YEATS : *Chanson d'Ængus errant.*

Ma chair me faisait souffrir.

J'avais vécu jusque-là sans m'occuper d'elle autrement que pour la protéger des épines et des insectes. Mon hébétude avide l'emmaillotait de sommeil. Mon cerveau roulait trop de blocs, parcourait trop d'étendues, avait trop à lutter contre l'enlisement. Il accaparait ma vie.

Le souci de ma nourriture quotidienne, les essais artistiques du lancement de la pierre, de la fabrication d'une hachette avec une coquille tranchante, m'avaient absorbé. Je me livrais à l'industrie, parfois aussi à une méditation automatique. Une fusée de mémoire m'arrêtait pour me jeter en de laborieuses songeries. J'avais étudié, autrefois.. J'avais appris des choses... Tout cela me paraissait petit près de la grandeur de ma bestialité.

La hantise du vaisseau sauveur que le hasard jetterait dans les parages de l'île ne me quittait pas. Chaque matin, chaque soir, j'allais vers la mer, sur un point quelconque du littoral. Je me crevais les yeux d'espoir. La lumière grandissante et l'approche des ténèbres me rejetaient vers le centre de ma prison.

Demain... peut-être demain?

J'entendais le cri des dégoûtés, — le cri de certaines heures et de certains êtres : « Oh! être seul, perdu, loin du monde, sans voir personne, personne! »

On dit cela quand on sait qu'après quelques kilomètres d'exil on aura la possibilité de retrouver quelqu'un,

Mes sens s'éveillèrent, onduleux comme des serpents. L'atmosphère qui m'entourait était énervante et chaude. La forêt avait des odeurs de bêtes en rut... Je voyais des accouplements... Certaines plantes avaient un goût de poivre rouge qui me jetait, pantelant, vers la rivière pour submerger ma fièvre. La caresse de l'eau douce me baisait de mille gouttelettes. Mais j'en sortais plus vif, plus impérieux. Je marchais jusqu'à l'épuisement, et ne pouvais étreindre que mon ombre sur le sol.

Les hautes herbes effleuraient mon corps comme des doigts. Couché, je me sentais fouillé par les mille pointes qui fourmillaient sous mes seins, sous mon torse, entre mes cuisses tremblantes. Mes artères battaient si fort que je croyais sentir frissonner le ventre de la terre.

Seule, une vague de tristesse pouvait m'apaiser. La tristesse a toujours eu le don de me séparer de mon sexe. Un devoir aussi, un but, une exaltation peuvent me faire grave comme un vieillard ou tranquille comme un enfant.

Un soir, je m'attardai sur le rivage. Le naufrage du soleil avait abandonné sur les flots des épaves lumineuses, parmi lesquelles je m'épuisais à chercher le bateau-sauveur. Le ciel pesait sur moi, de tout son bleu profond, alourdi par les pas de la nuit. Lorsque l'ombre s'assit sur l'île, il n'y eut plus autour de moi qu'une fraîcheur énorme, infinie,... ce frais bien heureux, indicible, qui baigne impalpablement un corps, qui pénètre entre les doigts, entre les lèvres, et jusqu'à la racine des poils.

Etendu sur le sable onctueux, je restai insensible au sourire des étoiles penchées sur ma chair en croix. Un ourlet d'onde effleura la corne de mes pieds, et vint mourir sous mes mollets. C'était une nuit splendide, sœur des nuits russes, françaises, italiennes, en lesquelles j'avais aimé, admiré, souffert... La mer se tordait au lointain. Peut-être rêvais-je lorsque j'entendis un chant...

Magie plaintive des chants sur la Volga! Ivresse des

musiques vénitiennes vibrant sur la lagune! Nostalgie des doïnas roumaines, entendues au fil de mes voyages! Souvenirs des chants de jadis qui revenaient, musicaux, heurter mes rocs désolés!... La brute, en moi, écoutait pleurer son enfance fine et sensible. Un chant nageait sur la mer... quelque part... je ne sais où! Peut-être seulement en mon cerveau fou?... Un gosier, — comme un rossignol ou comme un hautbois... Il s'amplifiait, devenait plus important, plus passionné. Qu'est-ce qui s'en venait ainsi, vers moi, dans la nuit des choses et de ma raison?... Mes oreilles sentaient se gonfler, s'élargir l'extase en marche. Un fluide électrique galopait au long de mes nerfs, écrasait mes genoux, mordait ma nuque. Je me relevais brutalement. Et soudain, je n'entendis plus rien.

Seulement je vis. Et mes yeux se dilatèrent pour contenir la vision.

Près de moi, émergeant d'une volute d'écume lumineuse, il y avait un être humain, — un visage comme le mien, avec des yeux, une bouche, des cheveux ruisselants sur des épaules verdâtres.

Comprenez-vous?

Il y avait des mains comme les miennes qui s'appuyaient sur le sable. Je voyais deux seins de femme avec une fleur noire au bout. Je voyais un ventre dont la rondeur se perdait dans un scintillement onduleux.

Une femme? Ici? Où étais-je? Qu'était-elle? Quel était ce monde? Et quoi, cette hallucinante vision? Allait-elle s'enfuir?

Je m'élançai pour étreindre le corps flexueux et glacé. Ses seins avaient des palpitations de marée. Au-dessous d'une ogive noire, ses jambes se réunissaient en une longue queue squamée d'argent.

La Femme entraînait la Mer après elle.

## XV

Dans le splendide calme de la nuit, j'entendis un son humain qui me sembla revenir des profondeurs de mon passé :

— Un homme! Oh! je puis donc voir enfin une forme qui me ressemble!

Etait-ce l'écho de mes propres pensées? de mes désirs? Je me penchai sur la femme étendue près de moi. Je ne sais quels mots sortirent de mes lèvres, quel langage j'employai pour interroger, supplier... Je balbutiai en russe, en français, — en un amalgame qui devait réunir mes souvenirs des dialectes civilisés. Mes paroles m'importaient peu. Celles qui me répondaient comptaient seules. Obscurément, je me rendis compte que la femme se servait d'une langue dont j'usais autrefois, et que cette langue devait être le français.

Peu à peu, tandis que s'opérait le travail cérébral qui me ramenait vers l'humanité, ma curiosité se réveillait, s'équilibrait, remettant en marche le mécanisme de mon raisonnement. La lueur des beaux yeux ouverts sur les miens m'aidait à refouler les ténèbres. J'étais galvanisé par cette certitude : pouvoir m'adresser à un visage, après un temps infini d'esseulement.

Ma main effleura au hasard la peau mouillée d'un bras, s'y accrocha, saisit une main qui frémissait.

Je n'oublierai jamais la sensation de cette minute! Par ces doigts, je reprenais contact avec le monde.

Haletant, je balbutiai :

— Parle-moi... Renforce la réalité que m'apporte ta présence! Affirme-moi que je ne délire point, que je ne vais pas me réveiller, tout seul, devant les flots, sous le poids d'une nuit trop belle! Je suis un abandonné... un misérable qui, depuis des mois, poursuit son ombre en croyant trouver une silhouette humaine...

Elle eut le cri égoïste du bonheur :

— Abandonné?... Tu resteras donc ici?... Moi aussi je ne serai plus seule...

— Souffres-tu donc également de cet état atroce : être *un* individu égaré au milieu de la nature, — *un* corps errant sous le ciel impassible, — *une* âme à laquelle rien ne répond?... Ressens-tu, comme moi, la délivrance de contempler des yeux, de presser une main?... Femme... femme inconnue, ta découverte m'apparaît ainsi qu'une merveille, — la plus riche qui fut jamais. Je m'enivre de la conviction que tu *es* réellement, en face de moi, — non pas le mirage de ma vie qui se dédouble, — mais une autre vie qui s'avance pour me sauver.

La voix me répondit avec un bruit de vagues :

— Je suis seule, aussi... Sans doute ne pourrai-je dire tout ce que j'éprouve? Mais mes pensées sont semblables aux tiennes. La joie de t'avoir rencontré bat sous mon sein. Ton visage éclaire la nuit. Demain il peuplera cette côte déserte, ces rochers âpres, ces grèves, où mon chant s'est traîné tristement, entre le vol insoucieux des oiseaux et l'immobilité des coquillages. Désormais, quand je sortirai de ma grotte tapissée d'algues, je verrai d'une manière nouvelle l'infini de la mer, la clarté du soleil, et les arbres tordus qui sifflent méchamment sous la tempête. Je saurai que tu es là... que tu vas venir... Tu le vois, c'est ma vie tout entière qui t'accueille!

La nuit s'élargissait. Les étoiles se faisaient plus nombreuses et plus vives. Le parfum des flots noirs me grisait. Leur grondement assourdi s'harmonisait avec le tumulte de mon cerveau.

— Comment te trouves-tu ici? demanda la voix ravissante. Quelle destinée t'a poussé vers le coin perdu d'un vaste monde? Est-ce donc un bateau qui t'amena?... Je sais qu'il est, très loin, au delà de l'horizon, des terres où les humains vivent étroitement rassemblés.

— Tu sais? m'écriai-je. Mais de quelle façon as-tu pu savoir? Un bateau... des terres lointaines... des hommes

rassemblés... Oui, je viens de là-bas! J'ai vécu parmi ces groupes qu'on appelle une société. Ah! vois-tu, quand on y songe comme nous le faisons en ce moment, cette existence coude à coude paraît belle, chaude, douce, grâce à la distance... Mais quand on l'examine de près, quand on la subit, elle montre des hideurs, des tares, des gouffres! As-tu contemplé les requins qui traquent de menus poissons pour les engloutir?... Les hommes font ainsi. Ils pratiquent admirablement la haine. C'est leur cruauté qui m'a conduit sur cet îlot. Ils m'ont jeté là pour que j'attende la mort, en passant par le désespoir et la folie... Je t'expliquerai tout cela, — tant, tant de choses que tu ne peux pas concevoir...

— Si! dit-elle. Je comprends...

Elle m'écoutait, baignée tout à coup d'une sorte de mélancolie. Et son intonation ressemblait à celle des femmes consolatrices qui, dans les précieux décors civilisés, penchent leurs visages poudrés et leurs corps voilés d'étoffes savantes sur un ami souffrant.

Chose étrange, cette femme sauvage, nue, dont je voyais luire la queue argentée, me donnait l'impression qu'elle concevait, en effet, — qu'elle comprenait, non seulement la misère de mon état, mais encore tout ce que je traînais après moi, les vestiges d'une autre existence, ainsi que la valeur de ces mots : bateau, sentiment, société...

Je m'accrochai à cette remarque stupéfiante. Je me répétai : comment peut-elle savoir? Dans mon désarroi, j'oubliais que ce n'était pas, somme toute, plus prodigieux que d'entendre cette créature primitive employer un dialecte européen...

Et l'était-ce davantage que la constatation de sa faculté de penser?

— Tu t'étonnes? reprit-elle à mi-voix. Tu songes que, fixé sur ce rivage désert, mon esprit n'a pu avoir d'autre horizon que la falaise, d'autres lumières que l'aube et le

crépuscule... Je dois t'apparaître surtout comme une espèce de poisson un peu plus bizarre que les autres... Hélas!... Pour te révéler d'où me vient tout ce que je sais, il me faudrait remonter le cours de ma vie. Je te l'ai dit : je me sens impuissante à t'exprimer certaines choses... Mais n'as-tu pas tout l'avenir devant toi pour m'étudier et me comprendre?

L'avenir, certes... Un avenir nouveau, puisque, désormais, nous étions deux. Je me rapprochai d'elle, car notre réunion appelait des caresses...

O la magnificence de cette nuit peuplée d'amour!

## XVI

> Non, non! Debout! Dans l'ère successive!
> Brisez, mon corps, cette forme pensive!
> Buvez, mon sein, la naissance du vent!
> Une fraicheur, de la mer exhalée,
> Me rend mon âme... O puissance salée,
> Courons à l'onde, en rejaillir vivant!
>
> PAUL VALÉRY.

Ce matin-là, l'aurore se leva pour moi.

Je fus debout sous le ciel dans un triomphe.

L'air était immensément bleu. L'horizon dégouttait de clarté salvatrice.

J'avais découvert un être humain, — une femme qui me sauvait deux fois en me redonnant la vie de l'amour et l'amour de la vie.

Planté sur un roc, statue de poils et de nerfs, je hissai ma voix dans l'espace comme une résurrection.

Peu de temps après, je vis nager dans une mousse rose d'aube un étrange poisson qui me souriait.

La femme aborda sur la grève, et je m'élançai vers elle. Je n'avais plus de stupeur, seulement une énorme curiosité, mêlée de gratitude. Quand on a beaucoup souffert, on recule les limites de l'incroyable.

Je m'agenouillai près d'elle, et je lui pris les mains. Assise sur le sable, elle me regardait avec une avidité

craintive. Je me nourrissais de sa vision. Nous échangions ainsi beaucoup plus que des paroles.

J'avais désappris la beauté humaine, et voici que je me trouvais en face d'une de ses plus parfaites réalisations. Il n'est pas au monde de créature plus belle que cette femme!

Avez-vous vu la Sirène de Burne-Jones?

Les légendes ne mentaient donc point? Les marins tremblants qui se signent en évoquant de merveilleux corps glissant sur les vagues ne sont donc pas fous?

Sirène, poitrine aérienne et aquatique, seins ronds comme des perles, peau saumonée, ongles de coquillages, lèvres roses comme des ouïes, cheveux d'algues ensoleillées, yeux plus larges, plus fous que l'Océan, queue onduleuse comme un point d'interrogation entre l'Humain et le Poisson... Sirène, femme, amphibie, monstre, divinité, union de terre et d'onde, de quel miracle, de quelle malédiction es-tu née?

Je l'entendis murmurer :

— Bienfaits d'une présence qui transforme tout, qui peuple tout!... Oh! je m'étais résignée à mourir dans la sphère animale à laquelle appartient la seconde partie de mon corps, sans avoir la joie de revoir un visage comme le mien!

— Revoir? m'exclamai-je. Quelqu'un... un homme, est donc venu ici?

— Oui. Grâce à lui, je possédais le monde. Il était pour moi plus qu'un homme...

— Quoi donc?

— Mon père.

Je regardai le ciel et la mer. Cette créature n'était donc pas née d'eux, — éclose en la fleur d'une vague?

A mes questions suppliantes, elle répondit :

— Puisque tu veux savoir, viens! Celui à qui je dois la vie a laissé le secret de mon origine.

Elle se glissa jusqu'aux flots et nagea lentement pour

me permettre de la suivre. Nous longeâmes le rivage. Son sourire m'encourageait.

Nous arrivâmes à une falaise qui se creusait en excavations bordées de lourds galets et de sable humide. Une dentelle de varechs poissait les pierres. La marée haute devait lécher l'entrée de ces grottes. De la main, la Sirène m'indiqua l'une d'elles :

— Entre, et regarde! Tu trouveras quelque part, à l'abri, une chose brune et plate que les hommes appellent un carnet.

Médusé, obéissant, j'abordai et me glissai parmi les rocs jusqu'à la creute. Etroite aux abords de l'ouverture, elle s'élargissait pour former une espèce de chambre taillée dans le granit. Mes yeux fouillèrent une pénombre verdâtre. Au premier moment, je ne vis rien. Et soudain, je sentis un corps chaud et doux me frapper brutalement le visage.

Je sursautai pour me mettre en garde. C'était un oiseau de mer qui s'envolait en criant.

J'avançai, tendu par une certaine angoisse. Dans le demi-jour glauque, je découvris des objets dont la vue me serra le cœur : des planches pourries, assemblées grossièrement en forme de table... Un escabeau primitif... Des boîtes de conserves éventrées... Un arc accroché à une saillie de roc...

Des épaves.

Il y avait donc eu un naufrage? On était venu, avant moi, sur cette île? Depuis que j'y vivais, nul n'était débarqué, j'en étais certain... Comment n'avais-je jamais découvert de traces?

Avec une joie d'enfant, je recueillis un couteau mangé de rouille. Une piété immense amollissait mon cœur. O les reliques des naufragés!

Je continuai mes recherches, et j'aperçus, dans un

coin sombre, un amas d'algues et de varechs, semblable à une couche de fumier.

Là, s'étalaient des spatules blanchâtres, les unes longues et droites, d'autres courbées et assemblées, — entourant une chose ronde, trouée d'ombres.

Je me penchai.

L'homme était là : un squelette!

Je demeurai immobile, planté par une indicible émotion, regardant les ossements. Je les regardai longtemps, découvrant ici une main, puis un genou, puis une épaule, un fémur détaché... L'étrange chose de considérer les restes d'un homme!... Quoi, il y avait eu, là-dessus, des muscles, de la chair, de la peau? Sur ce crâne il y avait eu des cheveux... Dans ces trous, des yeux, qui brillaient, qui voyaient... Entre ces mâchoires quasi réduites en poussière, s'agitait le lambeau humide et rouge d'une langue sur laquelle glissaient un souffle et des sons...

C'est curieux, n'est-ce pas?... La vie qu'on désire perdre, — ou sauver, — hisser jusqu'à la gloire, — ou supprimer chez les autres... la vie toujours, — même entre les os blêmis d'une carcasse...

Pitié pour la pauvre humanité!

Cette fin me faisait songer à la mienne, — ici aussi sans doute? Ces ossements avaient l'air de m'attendre. Ne me disaient-ils point de me coucher? La mort me contemplait par ces orbites sans fond.

Je dus me secouer pour chasser l'hypnose. Le carnet me revint à la mémoire. Je recommençai à fouiller. Enfin, près du squelette, dans une boîte de conserves, je découvris un portefeuille de cuir.

A l'entrée de la creute, sous un rayon doré, mon pouce impatient fit sauter le bouton de fermeture. Le carnet attenant m'apparut, rongé par l'humidité, couvert d'une mince et presque indéchiffrable écriture au crayon.

Dans l'un des compartiments du portefeuille, il y avait

des lambeaux de papiers : des billets de banque français offrant leur valeur ironique; et un passeport qui m'apprit ceci :

En 1898, Roger-Frédéric Bernard, 40 ans, ingénieur français, chargé d'une mission officielle en Nouvelle-Calédonie, se rendait à Nouméa sur le paquebot *Caroubo.*

Je lus avec un trouble grandissant les notes jetées çà et là par le naufragé. Une tempête énorme avait brisé le *Caroubo.* Roger-Frédéric Bernard avait flotté durant plusieurs jours, accroché à une caisse de conserves. Puis, à bout de forces, il était venu s'échouer sur un rivage inconnu...

Cet homme avait éprouvé avant moi la détresse de l'abandon dans une île déserte! Comme moi il l'avait en vain parcourue, fouillée. La mer, la mer partout!... Révolte insensée! Et cet espoir torturant du bateau qui, peut-être, apparaîtra!

Ses phrases criaient : Solitude! Solitude! Rien que des bêtes autour de lui! Des animaux qui vivent, chassent, s'accouplent... La joie primitive, défendue à l'humain, — espèce dégénérée au cerveau monstrueux. Dans l'empire animal de cette île, il s'était senti lui aussi un être inférieur. Comme moi, il avait été insulté par le bonheur libre, sauvage, épars dans l'air, dans les prairies, dans les fourrés où les fauves se rejoignent. Chaque jour la puissance de la bête l'écrasait. Il souffrait à la fois de besoins brutaux et civilisés : chair et pensée. En lui, l'homme et l'animal luttaient férocement.

Les années avaient coulé, pointées sur un petit calendrier que j'interrogeai avec émotion. Après un certain nombre de pages arrachées, l'écriture du carnet reprenait, serrée, plus abondante. Et je frissonnai malgré moi...

Roger-Frédéric Bernard avait commis un crime, — ou un miracle!

Une vie avait surgi près de la sienne.

Miracle pour le solitaire. Crime aux yeux de la société. Les hommes ne dépendent-ils pas de leurs propres conceptions?

Voici son aveu.

NOEL DE GUY.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LES POÈMES*

Charles Vildrac : *Prolongements*, « Les Cahiers Libres ». — Nicolas Beauduin : *Synopses*, « La Vie des Lettres ». — René Laporte : *Corde au Cou*, « Les Cahiers Libres ».

Un recueil de vers de M. Charles Vildrac est toujours de conséquence. Cette fois, il rejoint, plus mûri et assuré de son esthétique qui décidément se confond avec son éthique et même sa métaphysique, l'inspiration réfléchie, posée, profonde du *Livre d'Amour*. Mais en le *Livre d'Amour* la sensibilité personnelle avait plus de part ; ici c'est la réflexion, sans qu'en soit à l'origine du moins exclue la sensibilité, cause, occasion et répercussion même de ce qu'elle apporte ou recueille.

Le titre attaché à ce petit volume — la neuvième heure déjà de cette jolie *collection de l'Horloge* — étonne tout d'abord : **Prolongements**. De quoi ? Vers quoi ? C'est l'inverse de l'habitude. Un poète sent en son cœur, en son cerveau la force d'un élan qui le porte à rejoindre par la sympathie les êtres, les choses proches, éloignées, imaginaires, à tenter de s'unir à eux, à se reconnaître en eux, à s'agrandir de la joie de s'y baigner, de participer à leur harmonie et à leur mystère. Pour M. Vildrac, c'est l'opposé ; c'est lui qui absorbe, c'est lui qui concentre, c'est en lui que se prolongent, affluent, se fondent l'harmonie et, plus fréquemment le mystère des êtres et des choses. Rien ne lui est plus étranger que la sublime ivresse d'Euphorion :

*Immer höher muss ich steigen,*
*Immer weiter muss ich schaun...*

S'il regarde plus loin, ce n'est toujours qu'en soi. Le thème d'un poème, c'est un cas de conscience. De là cette nécessité d'un parler direct, à qui aucun détour, aucun ornement ne convient, une absolue nudité. Et plus l'expression est dépouillée, plus au profit de la substance à soi seule réduite l'austérité du songeur renonce

aux apparences et aux attraits de superficie, plus en devient puissante la magie poétique. Et, au cas présent, elle est absolue.

M. Vildrac se pose des problèmes :

> Sur quel arbre du soir ira, sans nul témoin,
> Se blottir et dormir cet oiseau voyageur
> Qui s'éloigne et s'efface
> Battant le lourd ciel blanc comme un rameur ?

ou, encore, le caillou lancé par jeu dans l'eau profonde, combien de temps y attendra-t-il « qu'un Dieu change à nouveau le monde ? »

Des conceptions ramenées à leur plus étrange simplicité: «Mon ennemi, dit-on est mort. Etait-il mon ennemi ? Nous nous évitions dans la vie. Maintenant qu'on le dit mort, je ne sens pas, moi, qu'il soit ni même qu'il fut mon ennemi; n'étions-nous pas, ne sommes-nous pas mêlés à la même aventure, d'une seule, d'une semblable essence ? »

On aboutit, avec un art de cette nature, à des expériences sur soi-même déterminées par le conflit avec les circonstances extérieures. La logique impose d'abolir, non seulement les effets, les ressources, les moyens dont usent les autres poètes Un rythme soutenu peut être la condition encore des trouvailles en soi-même, mais non, sinon guère, le jaillissement successif et entraînant des images, non plus que la constance des harmonies sonores, avec leur point d'appui suggessif et évocateur par l'allitération, les correspondances de son, la rime stricte ou l'assonance Ce sont, lorsqu'ils se rencontrent en chemins, d'efficaces adjuvants, mais si on accepte leur concours, on ne se fonde pas sur leur apport nécessaire. Quand pas un poète aussi net, aussi conscient que M. Vildrac se sert de telles méthodes, on ne saurait douter de leur excellence : en art, rien ne vaut que ce qui aboutit à la perfection qu'on a visée, et c'est ici pleinement le cas. Mais je ne saurais m'empêcher de confesser que je distingue à peine (un peu cependant, mais à peine) les vers — et ce n'est ici que constatation, non pas un blâme ou une réprobation — des versets d'un poème en prose: *Citadin*, poème en prose admirable, me semble construit de la même façon, sur les mêmes principes, que *Journal de route* ou *A un Mort*. Pourquoi l'artifice d'aller à la ligne ?

**Synopses.** Je prends le début d'un poème, *Nuits de veille*, et je le transcris dans sa disposition voulue :

**Au sommet de la Tour de fer**
**Guetteur**
**darde le réflecteur**

**Les ténèbres aux réverbères**
**offrent les plus sombres algèbres..**

D'où provient cette disposition ? Avec les transformations dont M. Nicolas Beauduin, à de fréquentes reprises, a établi la nécessité dans sa revue « La Vie des Lettres », sûrement du poème de Mallarmé, *le Coup de Dés* ; telle est l'origine de préoccupations de ce genre. Mais M. Beauduin est loin, à mon avis, d'en avoir tiré tout le parti désirable, et, en particulier, d'en avoir observé, ce serait l'essentiel, la significative souplesse. « La fiction, dit Mallarmé, affleurera et se dissipera vite, d'après la mobilité de l'écrit, autour des arrêts fragmentaires d'une phrase capitale... » et se lira du premier coup d'œil, dans son ensemble, ainsi qu'une partition de musique. Le système de M. Beauduin, ne mettant pas à profit, d'ailleurs, « la différence des caractères d'imprimerie entre le motif prépondérant, un secondaire et d'adjacents », se fonde bien sur cet avantage seul que « le papier intervient chaque fois qu'une image, d'elle-même, cesse ou rentre », ou plutôt qu'il s'agit là « de subdivisions prismatiques de l'Idée ». Seulement, et c'est où j'en veux arriver, je n'éprouve nullement la nécessité de cette subdivision dès lors qu'elle n'est plus mobile et variable à l'infini, au gré des aspects toujours changeants, diaprés, fusibles ou récurrents de cette idée que le poème a charge de représenter ou d'évoquer. Mais au contraire j'ouvre à n'importe quelle page le livre de M. Beauduin, et j'y reconnais la toujours même répartition des aspects, des éléments de l'idée ou du poème, en trois immuables catégories, jamais plus ni moins nombreuses : si l'on veut, à gauche s'alignent en colonne le fait matériel, brutal, la thèse ; à droite l'élément spirituel, réfléchi, l'interprétation humaine ; au centre, le décor ou paysage qui relie de l'un à l'autre les deux éléments extrêmes. A quoi bon ? Si je ne suis pas impénétrable au mouvement d'une cadence, phrase œuvrée avec tous ses termes mis en place et en valeur, ou phrase allusive avec élision de tout ce dont elle ne se peut dévêtir sans que l'essentiel de son sens s'évanouisse

en moi quand je lis ou quand j'écoute, cette répartition se produit de soi-même sans que j'y songe.

M. Beauduin substitue à ce procédé d'allégement et d'aération, en même temps que l'entraînement pour l'œil autant que pour l'intellect, la froide rigueur d'une triple et inévitable nomenclature. On arrive à quoi ? Dès que le poème chante et suggère, comme ce n'est pas toujours le cas, à s'abstraire de cette régularité, à n'en tenir dans la lecture que le moins de compte possible, à lire comme si elle ne nous était pas matériellement imposée, et la souplesse indispensable, sinueuse, nuancée, se rétablit heureusement.

M. Beauduin est un poète, en dépit de lui-même, d'éclat et aussi par instant de force. Qu'il se plaise à susciter à nos pensées le souvenir, la vision des grandes villes actives d'à présent, libre à lui, mais comment, avec son sens des heurts de lumière, des entrecroisements de mouvements et de gestes et de splendeurs fulgurantes, hérisse-t-il son texte de mots sans répercussion plastique, sans équivalent d'effet lumineux et sonore dans notre attention en éveil, tels que tous ces composites et bruyants et fades vocables, créations de nécessités transitoires ou de la mode labile : *radio*, *T. S. F.*, *jasz*, *Klaxonne*, entre tant de mots anglais qui interrompent le chant du vers français ? Mais quand, selon le vœu pourtant de ce poète, redécouvrira-t-on des Amériques,... l'Amérique évanouie dans les brumes, du bon sens et de la raison ?

M. René Laporte, à qui nous devons un spontané et ardent recueil de poèmes ingénus, *Attitudes*, un poème de fougue, *Vive la Vie*, où il se montre désireux de briser toute discipline, nous apporte un nouveau poème, **La Corde au Cou**, où il fait songer un peu au jeune étalon qui s'évade, en effet, la corde au cou, avec impétuosité, et hume avec ivresse ses instants d'indépendance relative, car ici-bas nul n'est libre, et que l'entrave vienne d'autrui ou de soi-même, on ne tarde jamais à se rendre compte, résigné ou satisfait, que le mieux est d'accepter l'inévitable servitude et d'en tirer simplement le meilleur parti qui soit possible.

Qu'est-ce que ces vers de M. Laporte ? Des projets de poèmes, des matériaux trouvés, assemblés au hasard des rencontres, rapportés, collationnés tels qu'ils se présentent, améliorés si l'on y pense, demeurés à l'état brut si le loisir ou la chance a fait défaut,

sans coordination sinon par aventure, sans lien qui les rassemble, jetés là dans un coin et non répartis par masses qui s'équilibrent, se subordonnent, se complètent ou se fassent contraste.

Comme M. Laporte est doué du plus heureux tempérament de poète, il est animé d'un enthousiasme auquel on se laisse parfois entraîner, qu'on y consente ou non; et surtout le grand nombre des images sans cohésion qu'il crée et qu'il entasse évoquent, séduisent, forcent l'attention. On est ébloui un instant, on s'arrête; on reprend sa course, on s'émerveille chemin faisant, on est surpris, charmé, choqué tour à tour. Parvenu au terme, on ne sait ce qu'on a lu, on est accablé et déçu : rien ne reste.

Comment M René Laporte supporte-t-il cette illusion, lui si riche? Qu'il mette au moyen de la volonté, du choix et de l'art, ses richesses en valeur, elles apparaîtront dans ce tohu-bohu, ce capharnaüm indiscernable.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

ROMANS HISTORIQUES (1re partie). — J.-H. Rosny aîné : *Amour étrusque*, J. Ferenczi et fils. — Maurice Magre : *Le roman de Confucius*, E. Fasquelle. — Pierre Lasserre : *Le secret d'Abélard*, Albin Michel. — Horace Van Offel : *Le secret de Rubens*, Albin Michel. — Binet-Valmer : *Coligny*, E. Flammarion. — R. P. Jean-Baptiste Labat : *La Comédie ecclésiastique*, Bernard Grasset. — Henri Béraud : *Mon ami Robespierre*, Plon. — Jacques Bainville : *Jaco et Lori*, Bernard Grasset.

L'histoire est en train de prendre sur le roman une belle revanche. Celui-ci, qui avait prétendu l'asservir, fait à ses dépens la même expérience que ces peuples conquérants qui finissent par copier les mœurs et par subir la loi des vaincus. On se souvient, en effet, qu'il avait cru pouvoir assimiler la réalité à la fiction ou plier la rigueur du document à la souplesse de la fantaisie. Mais il s'est bientôt aperçu que, sans rien gagner à cette opération, il y perdait de ses avantages ou que, sans ajouter à la vérité connue ou admise, il altérait seulement la sienne propre... Aussi a-t-il fait amende honorable, et au lieu de mettre l'histoire en coupe réglée, s'est-il mis à son service. De là les nombreuses « vies romancées » qui paraissent aujourd'hui et qui — genre importé des pays anglo-saxons — offrent à mon gré d'autant plus d'intérêt qu'elles tiennent plus rigoureusement compte des témoignages réunis sur la célébrité qu'elles évoquent, et qu'elles ont plus de

respect pour leur caractère. A l'accomplissement d'une tâche qui peut paraître modeste à première vue, le psychologue, le critique, l'artiste même, trouvent encore assez d'occasions d'exercer leur perspicacité et de révéler leurs dons, pour s'en montrer satisfaits. Je ne crois pas qu'ils aient, en retour, à y consentir aucun sacrifice, à condition d'envisager l'histoire « comme vécue et soufferte personnellement », selon le mot de Nietzsche.

« On ne sait rien des Etrusques », déclare M. J.-H. Rosny aîné dans l'avertissement de l'édition première d'**Amour étrusque** qui reparaît aujourd'hui. Il parle d'eux, cependant, avec cette merveilleuse faculté qu'il a de se faire le contemporain des hommes les plus reculés, comme s'il avait vécu sous les lois de la confédération des lucomons, partagé ses coutumes, cultivé ses arts. Ces peuples qui se nommaient eux-mêmes Rasènes, que les Grecs appelaient Tyrsènes ou Tyrrhènes, les Romains Etrusques, Tusces ou Toscans, et qui se fixèrent sur la côte méridionale de la péninsule italiote au commencement du XV$^{e}$ siècle avant notre ère, devaient, sans doute, avoir perdu, à l'époque de Vespasien, sous le régime de qui l'action du livre de M. J.-H. Rosny aîné se déroule, la plupart de leurs caractères et de leurs traditions primitives. Ils en avaient assez conservé, néanmoins, pour différer des autres peuples de l'Empire. De race aryenne, originaires, probablement, de l'Asie mineure — de la Lydie, selon Hérodote, — ils étaient intellectuellement très supérieurs aux Pélasges dont ils provoquèrent l'émigration, et aux Romains mêmes qui leur empruntèrent leur science et leur religion. Architectes, sculpteurs, peintres, ils excellaient dans la métallurgie et l'orfèvrerie, et ils ont laissé de superbes vases.

C'est au point le plus anciennement occupé par les Etrusques, que M. Rosny a placé ceux qu'il met en scène, c'est-à-dire bien au-dessous de Rome, au bord du fleuve Volturno « aux grands roseaux », près de Volturne (Capoue), qui dut être le siège de la confédération du Sud. Indépendamment du charme propre de sa poétique narration, du récit de l'aventure passionnée et tragique du Syracusain Dionys, de la petite fille de Tarao le maître potier et de la belle vierge Dehva, que sa mère consacra à Diane étrusque, l'œuvre de M. Rosny — dont on admirera la pureté du style — vaut surtout par son étonnant pouvoir d'évocation. C'est tout ce qui subsistait, vraisemblablement, au premier siècle de notre

ère, d'une civilisation vieille de seize cents ans, qu'elle fait revivre dans un décor approprié. Alors, la race étrusque n'était plus pure. « Le latin, aussi bien que l'Hellène et les esclaves d'Orient, avaient plus ou moins transformé leur idiome, leurs goûts et leurs noms propres. » Les habitants de l'humble bourgade campanienne où aiment les héros de M. Rosny sont bien des descendants des Tyrrhènes, pourtant. Sans déformations profondes, leurs ancêtres leur ont transmis, à travers les influences diverses qu'elles ont subies, la plupart de leurs traditions essentielles. Dans l'exercice du culte, par exemple, malgré certaines pratiques empruntées aux Orientaux, et qui corrompaient la simplicité et la gravité de leur religion, ils sont bien demeurés les fils des premiers Etrusques que subjuguait Tagès. Ainsi, c'est le vieillard Tarao, le maître potier de Veïla, que M. Rosny nous montre, comme les chefs des familles privilégiées des primitives lucomonies, exerçant le droit exclusif du sacerdoce, et ordonnant la fête des mânes.

**Le roman de Confucius**, de M. Maurice Magre, nous reporte plus loin encore, dans le temps, qu'*Amour étrusque*, puisque c'est l'histoire du philosophe qui a formé l'esprit de la Chine qu'il nous raconte. Au sage, surtout attaché à la morale, il oppose, cependant, un autre sage, Lao-Tseu, qui a préféré « la vérité idéale » à « la vérité de la vie », la « vérité du cygne sauvage » à la « vérité du chien fidèle ». Composé de courts chapitres ayant le caractère d'apologues ou de poèmes, tour à tour profonds et familiers, ironiques et transcendants, l'ouvrage de M. Maurice Magre s'efforce de condenser, sous son double aspect, l'âme à la fois formaliste et méditative de l'Empire du Milieu. M. Magre a dépensé à cette tâche beaucoup de talent, c'est-à-dire de bonhomie malicieuse, d'ingéniosité et de couleur.

Je comprends moins que la tentative de M. Magre celle de M. Pierre Lasserre, s'ingéniant dans **Le secret d'Abélard** à nous prouver que le célèbre philosophe et théologien scholastique a échappé à l'odieuse vengeance de Fulbert. Mais, essayiste brillant, sans doute M. Lasserre n'a-t-il voulu, ici, que se distraire de ses études et se divertir à nos dépens. « Pour être poète, il faut être amoureux », assurait Boileau que, comme il était enfant, et jouait dans une basse-cour, une oie, paraît-il, atteignit dans ses sources vives. Pour M. Lasserre, impossible d'être cas-

trat et philosophe tout ensemble. Je ne le contredirai point. Je crois trop que toutes les manifestations de l'esprit, et les plus hautes, ont le même principe, ou la même puissance à leur origine. Le fait que, sa vie durant, Abélard ne cessa de témoigner d'admirables facultés intellectuelles semble bien justifier l'hypothèse de M. Lasserre. Au reste, lisez son livre qui évoque de façon pittoresque la vie des Ecoles de Paris au XIIe siècle, et déborde de verve gauloise, et vous verrez comment, selon le biographe de Renan, Thomas Olard, « maître châtreur de veaux et autres animaux domestiques », trompa le moine vindicatif qui l'avait soudoyé et respecta, bien inutilement d'ailleurs pour Héloïse, les attributs virils d'Abélard, puisque la tendre amoureuse était entrée dans le couvent d'Argenteuil.

Après le secret d'Abélard, **Le secret de Rubens**, de M. Horace Van Offel. De ce train, toutes les énigmes de la grande et de la petite histoire y passeront ; et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Je m'empresse, toutefois, de dire que M. Van Offel se défend d'imiter « ces brouillons » qui voudraient prouver que « Néron était le meilleur des hommes »; que « Jeanne n'a pas été brûlée à Rouen », que « Molière n'est point l'auteur de *Tartuffe* », que « Napoléon n'est pas mort à Sainte-Hélène ». Il prétend qu'en rassemblant les présomptions qui témoignent en faveur de la naissance illégitime de Rubens, et permettent de croire qu'il était le frère naturel du Stathouder de Hollande, son dessein a été non seulement d'expliquer certaines particularités troublantes de la carrière du grand artiste anversois, mais de *situer* son caractère et son talent. Il se peut qu'il faille attribuer à sa noble origine la protection dont Rubens a joui, et la magnifique fortune qu'il a connue : on sait qu'il a été anobli par le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre, qu'il s'est rapidement enrichi, qu'il a été chargé de missions diplomatiques importantes et qu'il possédait le faste et les privilèges des ambassadeurs. Mais le récit que nous fait M. Van Offel de l'aventure de Jean Rubens, le père de Pierre-Paul Rubens, avec Anne de Saxe, épouse de Guillaume d'Orange, obligerait-elle Taine à réviser les pages qu'il a consacrées au peintre de la Kermesse et du mariage de Marie de Médicis ? Il est permis d'en douter. N'importe. M. Van Offel, dont le livre est nourri d'une très curieuse documentation, nous introduit dans l'entourage du Taciturne et de sa femme, et il a sur-

tout le mérite de retracer la jeunesse de Rubens. Les chapitres où il le montre étudiant avec Tobias Verhaegt, Adam Van der Noort et Otto Vénius, puis en Italie, sont, à cet égard, les plus intéressants qu'il ait écrits.

On connaît la manière de M. Binet-Valmer, sa façon on dirait haletante de mener un récit ou de lui communiquer le rythme même des battements de ses artères. C'est avec sa fougue de romancier qu'il a dressé l'altière figure de **Coligny** en une série de brefs chapitres qui ont chacun le caractère d'une affirmation, et d'une affirmation nette, précise, sinon brutale. « J'ai écrit ce livre avec passion... » a-t-il déclaré. Il y paraît ; et la chose ne laisse pas d'étonner un peu, car si le héros de Saint-Quentin force l'admiration et le respect, il n'est guère de personnalité dont les pensées et les actes offrent moins de prise à la discussion. Mais, sans doute est-ce parce que ce stoïcien fut « Français jusqu'au fond du cœur », comme l'a dit Bossuet, qu'il a fourni au patriotisme de M. Binet-Valmer l'occasion de s'exalter. Nous savons qu'à l'une des époques les plus troublées de notre histoire, cet homme supérieur, dont les *ordonnances sur le fait des gens de guerre* renferment les principes essentiels de la discipline militaire moderne, se montra d'abord ferme partisan de la paix, et qu'il ne devint qu'à son corps défendant le champion des revendications des protestants. M. Binet-Valmer a fort bien montré ses déchirements de conscience, et il a démêlé avec une vigoureuse décision la psychologie, très complexe au fond, de cette victime des luttes fratricides du XVI<sup></sup>e siècle, qui, à distance, nous apparaît tout d'une pièce.

J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, l'édition de 1742, illustrée de figures « en tailles-douces », du *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, par le R. P. Labat, de l'ordre des frères prêcheurs, et je suis donc des très rares personnes pour qui, à ce qu'assure M. A. T'Serstevens, le nom de ce savoureux écrivain, qui florissait à la fin du règne de Louis XIV, avait une signification. Je n'avais pas lu, il est vrai, son *Voyage en Espagne et en Italie*, dont M. A. T'Serstevens a fait pour notre joie **La comédie ecclésiastique**. La personnalité du Père Labat, qui eût été digne de l'amitié du curé de Meudon, achève de se caractériser dans cette pittoresque relation, ou, plutôt, dans l'abrégé que M. A. T'Serstevens nous en donne, après en avoir

éliminé les fastidieuses digressions. C'est une personnalité bien française ou gauloise, pour mieux dire, avec tout ce qui s'attache de gaillard à ce mot, mais dont la verve s'aiguise d'ironie, et qui se singularise, en outre, plus encore que par son inclination pour les spectacles de torture auxquels lui donne droit d'assister son grade au Saint-Office, par son goût étrangement pervers pour les choses macabres... M. T'Serstevens qui l'aime avec tous ses vices, comme on doit aimer, parle d'ailleurs de lui admirablement dans l'introduction où il nous le présente. Il faut lui savoir gré de l'avoir remis à sa place, à côté du Président de Brosses pour les *Lettres* de qui, d'ailleurs, on a fait naguère un travail d'élaguement analogue au sien pour *Le Voyage en Espagne et en Italie*. Rien de plus sain et de plus réconfortant, à tout prendre, que la lecture de *La comédie ecclésiastique*, qui nous promène, comme un roman picaresque, en compagnie d'individus de tous poils, de religieux et de canailles, de juifs et de prostituées, dans les couvents et les auberges, dans les ghettos et dans les bouges, dans les ports et sur les routes, et ne cesse un instant de nous amuser.

Que M. Henri Béraud, qui a déjà témoigné avec succès de sa particulière prédilection pour l'histoire, se soit laissé séduire par l'idée de faire revivre l'époque révolutionnaire ou l'une ou l'autre des grandes figures qui l'ont illustrée, on pouvait le prévoir; mais qu'il ait choisi Robespierre parmi celles-ci, c'est ce que l'on ne s'explique qu'après réflexion. Rien dans son caractère qui est généreux, ni dans son tempérament qui est plein de fougue, ne l'attirait vers « l'Incorruptible », tandis que tout, au contraire, devait le porter, sinon vers *Mirabeau*, à qui M. Herbert Van Leisen vient de consacrer un très remarquable essai, pour montrer qu'il fut royaliste, du moins vers Danton. Mais peut-être faut-il voir, dans le choix qui l'a déterminé à écrire **Mon ami Robespierre**, un effet de cette loi des contraires, étudiée dans les rapports des sexes par Schopenhauer, ou de ce singulier besoin d'opposition qui porte les faibles à ne célébrer que les forts, les agités à ne proposer d'autre idéal que le calme, et les gras à ne soupirer qu'après le sort des maigres... C'est très ingénieusement d'ailleurs que, pour aborder son modèle, M. Béraud s'est servi d'un intermédiaire. Il a demandé à « un ami » du mystérieux chef des Jacobins de lui donner la clef du cœur ou du

cerveau de ce fanatique à froid et qu'on dirait l'incarnation même de la dissimulation, si l'on ne voyait aussi en lui l'image de la persévérance. Avec un génie médiocre, un extérieur ingrat, sans aucune des qualités de l'orateur qui emballe les foules (il avait la voix triviale, une façon défectueuse de prononcer, et surtout un débit monotone), on admire que Robespierre ait réussi à prendre un tel ascendant ; et il y a là un problème dont M. Henri Béraud a souligné la complexité, mais qu'il eût, sans doute, éclairci en insistant davantage sur le double aspect — *sensible*, à la Rousseau, d'une part, de l'autre *antique*, à la façon de Plutarque, de son personnage. M. Béraud a élucidé plusieurs points douteux de la vie de Robespierre (il a notamment pris parti pour la thèse du suicide, le 9 thermidor), mais il n'a pas assez montré, du moins à mon gré, l'influence du singulier tribun non seulement sur son entourage immédiat, c'est-à-dire sur les ambitieux, attentifs à suivre l'ascension de sa fortune pour en profiter, mais sur le public même des Assemblées et sur la populace des faubourgs, si éloignés par leurs goûts de comprendre et d'aimer ce théoricien chez qui le sentimentalisme se raidit en mysticité inflexible. M. Béraud n'en a pas moins tracé une image vivante du dictateur. Il a évoqué son époque avec beaucoup d'art et très spirituellement pastiché la langue de cette époque.

M. Jacques Bainville, qui est bon historien, n'aime pas les romans, mais les contes, et c'est un conte satirique, à la manière de ceux de Voltaire, qu'il a écrit sous le titre de **Jaco et Lori**, emprunté aux noms des deux grandes espèces de perroquets. M. Bainville a donné les raisons du mépris dans lequel il tient le genre que Balzac a porté si haut, et je ne reviendrai pas sur les objections que j'ai opposées naguère à ces raisons. Je lui ferai seulement remarquer qu'il ne pèche pas par autre chose que par cet excès de liberté qu'il tenait pour le défaut le plus grave des écrivains romanesques, en se laissant tromper par les apparences, car s'il est vrai que le romancier n'obéit qu'à son inspiration quand il invente des événements, tout son art est, précisément, de n'en inventer que de conformes à la vérité profonde de son sujet. Or, de sujet, dans *Jaco et Lori*, il n'y en a point, à proprement parler ; et les faits mêmes qui entrent dans la composition de cette amusante fantaisie sont purement arbitraires et sans lien

entre eux. Sans doute, en évoquant quelques-unes des péripéties ou des révolutions qui ont marqué l'histoire du XIXe siècle, de Louis-Philippe à nos jours, M. Bainville a-t-il voulu accuser l'incohérence de ce siècle, que M. Léon Daudet qualifie de stupide, comme il a voulu incarner la versatilité du caractère français dans les mouvements du cœur de l'oiseau qu'il fait parler à la première personne. M. Bainville a de l'esprit, et qu'il met au service de l'érudition la plus sûre. Il mêle avec agrément la fable à la réalité, et il écrit d'un style allègre, non sans relever, d'ailleurs, son ironie d'une petite pointe de libertinage à la façon des maîtres du XVIIIe qu'il a pris pour modèles. Il a de ces maîtres, en outre — à l'exception du bon Diderot — la philosophie pessimiste ou désabusée ; mais si, dans l'ensemble, il porte un jugement lucide sur les hommes, il manque, peut-être, un peu d'impartialité quand il les étudie en particulier — à preuve la dernière partie de son récit, où il charge trop lourdement la conscience d'un politicien.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*La Vie est un songe,* comédie en trois journées de Calderon de la Barca, traduction de M. Alexandre Arnoux, au théâtre de l'Atelier.

« Tu relis ton ami Calderon, mon cher Richard ; à la bonne heure ! Voilà un gaillard (*ein Kerl*) qui vous fait oublier un tas de gens et de choses misérables », écrivait Liszt (30 janvier 1858) à Wagner, alors aux prises avec maints embarras. Vous, surtout, pourrait-on dire à nos auteurs de pièces absconses, lisez Calderon et particulièrement **La Vie est un songe,** le chef d'œuvre de ses drames dits philosophiques. Outre une consolation à quelques déboires, vous y trouverez le secret d'allier la clarté à la profondeur, de transporter le lecteur ou auditeur sur les sommets de la poésie et de la métaphysique, et cela, sans lui imposer une escalade rebutante, une traversée dans des brouillards opaques.

Les classiques espagnols — à part *Don Quichotte* — étant trop peu connus en France, rappelons l'argument. Il s'inspire d'un vieux conte oriental qui figure dans les *Mille et une nuits,* sous le titre : **Le dormeur éveillé,** et qui a subi de nombreux avatars jusqu'à fournir un livret d'opéra-comique (*Si j'étais roi,* d'Adam).

Le vieux roi d'une Pologne fantaisiste, Basile, sage, vertueux — et astrologue — a eu jadis un fils, Sigismond, né sous les plus fâcheux auspices. « Vipère humaine », en naissant il a donné la mort à sa mère. Des prodiges effrayants, tels que tremblements de terre, éclipses, ont accompagné sa venue au monde. Basile, craignant que ce fils ne fût un monstre, un fléau pour l'Etat, a dissimulé sa naissance, et l'a fait enfermer dans une tour, en des parages montagneux et déserts. C'est là qu'au début nous voyons Sigismond, parvenu à l'âge d'homme sans soupçonner son origine, ne connaissant d'autre homme que l'honnête, mais sévère seigneur Clotalde, préposé à sa garde.

A cette époque, le roi Basile est pris de scrupules. Avant de léguer sa couronne à un collatéral, Astolfe, prince étranger, il se demande s'il n'aurait pas eu tort en condamnant son fils sur des présages qui peuvent n'être pas infaillibles. Il tentera donc une épreuve. Sigismond, endormi par un narcotique, sera transporté au palais pour s'y réveiller dans l'appareil et la puissance d'un roi.

Au début de la seconde *journée*, nous assistons au réveil de Sigismond dans la salle du trône. Dès qu'il est revenu de sa surprise et se croit assuré de la toute-puissance, il se livre à ses instincts violents : il jette par la fenêtre un seigneur qui lui a déplu ; il menace une femme qui lui résiste ; il veut tuer son ancien gardien. Sur quoi, Basile, jugeant l'épreuve concluante, ordonne de maîtriser son fils et de le ramener en prison après lui avoir administré un narcotique. Par bienveillance, pour lui épargner les regrets de sa grandeur perdue, on lui persuadera, à son réveil, qu'il a seulement fait un songe.

Au tableau suivant, Sigismond, se réveillant dans les fers, est bientôt convaincu que sa royauté n'était qu'un rêve. Dès lors, un revirement se produit chez lui ; la résignation et la raison pénètrent son âme. Il considère que la vie est une illusion, un rêve, et que ses vicissitudes importent bien peu.

Au premier tableau de la troisième *journée*, Sigismond est délivré de sa prison par une troupe de soldats insurgés. Son existence ayant été divulguée par l'aventure du palais, l'armée, ou, du moins, une grande partie d'entre elle, veut l'avoir pour roi, plutôt qu'un prince étranger. Sigismond hésite d'abord ; rien ne lui est plus ; toutefois, il finit par consentir à rêver encore une

fois. Il se met donc à la tête des insurgés ; il bat les troupes restées fidèles à son père, qui s'empresse d'abdiquer entre ses mains. Mais instruit par ses épreuves, il montre envers tous la plus grande magnanimité, et désormais il tiendra que la seule fin à se proposer dans cette vie si courte et si illusoire, c'est de la passer comme un sage, afin de mériter son pardon quand viendra le réveil définitif.

Dans cette analyse, nous omettons une intrigue épisodique assez développée, que le grand critique espagnol Menendez y Pelayo n'hésite pas à déclarer, trop sévèrement peut-être, inutile et encombrante : une noble demoiselle moscovite, Rosaura, s'est rendue en Pologne pour tirer réparation ou vengeance d'un amant infidèle, le prince Astolfe : finalement, elle l'épouse, en vertu d'une des premières décisions de Sigismond roi, qui donne là une preuve de son ascension morale, vu qu'il avait été très sensible aux charmes de la belle Rosaura.

Tel est le canevas très simple sur equel Calderon a tracé le drame de la destinée humaine. En Espagnol de son temps, et en futur prêtre, il ne se propose pas de concevoir cette destinée autrement que selon le dogme chrétien : l'homme, corrompu par le péché originel, penche au mal dès sa naissance. Mais (outre la grâce efficace, que Calderon doit sous-entendre, tout en la laissant à la cantonade), sa raison naturelle — étincelle divine cachée sous les cendres — lui fera peu à peu discerner le bien et le mal, reconnaître la vanité des choses de ce monde ; il réprimera ses passions, se défiera des biens terrestres et n'en usera qu'en pensant aux comptes qui lui seront demandés lorsqu'il se réveillera dans une autre région. Néanmoins, la force de son génie entraîne assez fréquemment Calderon au delà des limites du dogme, et le fait rivaliser de hardiesse avec les doctrines les plus sceptiques et les plus pessimistes.

Relisons maintenant le drame, à ce point de vue. Quand Sigismond paraît pour la première fois, il fait entendre des accents de désespoir et de révolte, qui peuvent se résumer dans le vers lamartinien : « Quel crime ai-je commis pour mériter de naître ? » Il demande aux « cieux » par quelle cruelle injustice ils l'on fait, tout en lui donnant une âme, plus misérable que les autres êtres de la nature, animaux ou végétaux. C'est dans ce morceau que se trouvent les deux vers célèbres :

*Pues el delito mayor*
*Del hombre es haber nacido* (1)

On sait avec quel amour Schopenhauer les a intercalés dans
son œuvre. — Notons ici qu'en mettant dans la bouche du sau-
vage et reclus Sigismond des discours empreints de profondeur et
d'éloquence, Calderon n'est pas tombé dans un excès de conven-
tion théâtrale; en effet, nous sommes avisés que Clotalde, le gar-
dien, avait reçu du roi Basile la mission d'instruire son prison-
nier « dans la foi catholique et dans les sciences ».

Toutefois, cette instruction n'a guère influé sur le moral de
Sigismond puisque, lors de son réveil au palais, il n'use de sa li-
berté et de sa puissance éphémères que pour se livrer à des ma-
nifestations du plus aveugle et brutal vouloir-vivre. Mais quand,
à son nouveau réveil, il se retrouve dans sa prison, persuadé que
sa courte royauté ne fut qu'un rêve, le voile de la Mayâ se déchire
devant ses yeux : dans ce monde, chacun ne fait que rêver ce
qu'il est; le roi rêve qu'il est roi, le riche qu'il est riche, le pauvre
qu'il est pauvre. « Qu'est-ce que la vie ? Une illusion, une om-
bre, une fiction, et le plus grand bien est peu de chose, car toute
la vie est un songe. » Nous sommes en plein bouddhisme. Cepen-
dant, sur la réflexion de Clotalde que, « même en songe, on ne
perd rien à bien faire », Sigismond se dit : « C'est vrai ! » et il
médite sur ce point.

Lorsque les soldats en révolte viennent le délivrer et l'acclamer
pour roi, il persiste d'abord dans son désabusement, dans son
détachement de tout : « Je ne veux plus de vous, majestés feintes,
pompes fantastiques, illusions, qui, au souffle le plus léger,
tombez comme les fleurs de l'amandier ! » Mais un soldat lui dit :
« Les grands événements ne viennent jamais sans être annoncés.
« Si tu n'as eu d'abord qu'un rêve, il se réalise maintenant. »
Alors, comme s'il acceptait l'idée païenne de la fatalité, Sigis-
mond se décide à prendre le commandement des soldats et à mar-
cher contre son père. Il concilie pourtant cette décision avec sa
philosophie : « Rêvons donc, ô mon âme, rêvons encore une fois,
mais avec réflexion, et en n'oubliant pas que nous devons nous
réveiller. »

Vainqueur et roi, il s'affermit encore davantage dans ses réso-

(1) Puisque le plus grand crime
de l'homme, c'est d'être né.

lutions de sagesse : « Songe ou vérité ; bien agir, voilà l'essentiel ; si c'est vérité, pour cela même ; sinon, afin de nous faire des amis pour quand nous nous réveillerons. » Et plus loin, quand son père et toute la Cour s'étonnent de sa générosité, il leur répond par ces paroles finales : « Qu'y a-t-il là qui vous étonne ? Un songe a été mon maître, et je crains encore, dans ma perplexité, qu'il ne faille m'éveiller et me retrouver une autre fois dans mon étroite prison ; et, même s'il en devait être autrement, il suffit d'y songer ; car c'est ainsi que je suis arrivé à savoir que toute la félicité humaine passe, à la fin, comme un songe. »

Il est à remarquer que, tout en s'annonçant comme un monarque philosophe, comme une sorte de Bouddha sur le trône, Sigismond vient de montrer, par un de ses premiers gestes, qu'il ne se comportera pas en simple rêveur, mais en véritable souverain, sachant faire leur part aux contingences de ce monde, et notamment soucieux de maintenir l'autorité et la discipline. Un soldat lui disant : « Moi qui ai déchaîné la révolte, qui t'ai tiré de la tour, quelle récompense me donneras-tu? » — « La tour, répondit-il, — et tu n'en sortiras jamais. Car il n'est plus besoin du traître, une fois la trahison consommée. »

Il serait, certes, injuste et ridicule de demander à l'Atelier une interprétation adéquate à un chef-d'œuvre, qui réclamerait les ressources artistiques et matérielles d'un grand théâtre mondial. Il est pourtant impossible de taire certains desiderata non irrémédiables, abstraction faite, bien entendu, de tout ce qui concerne le côté matériel, décors, figuration, etc.

Le principal viserait la traduction. Elle est aisée, et assez fidèle. (Je n'ai pas recherché d'ailleurs si elle est plus ou moins redevable aux traductions de Damas-Hinard et d'Antoine de Latour, hispanisants et lettrés fort estimables.) Mais elle a le tort d'être en prose, en prose non dissimulée. Or, Calderon est le plus lyrique des poètes dramatiques, — ce qui ne l'empêche pas d'être un très habile homme de théâtre. Que dirions-nous si, à l'étranger, on s'avisait de jouer en prose *Hernani* ou *Ruy Blas*? Et encore les alexandrins d'Hugo n'y perdraient pas aussi entièrement leur allure que les octosyllabes de Calderon. Joignez-y que le poète espagnol, selon la mode de son temps, sacrifie au *cultisme;* il a des passages ruisselants de préciosités, d'hyperboles et autres

joliesses verbales. Si ce n'est pas enchâssé dans une forme poétique, on peut n'y voir que du clinquant.

Assurément, traduire en vers *La Vie est un songe*, c'est une rude affaire! Pourtant, ne serait-il pas possible de trouver, à défaut d'un grand poète, quelque bon et consciencieux écrivain en vers qui serait très capable de s'en tirer honorablement ? J'en vois la preuve dans la remarquable adaptation en vers libres (très suffisamment fidèle pour la scène) que MM. Guillot de Saix et Le Senne ont donnée de la pièce de Lope de Vega, *Le meilleur alcalde est le roi*, pour le théâtre des Arts en novembre 1911. A la rigueur, il y aurait déjà quelques bribes utilisables dans *La Vie est un songe, comédie héroïque* de l'auteur comique Boissy, écrite en vers de différentes mesures (1732). Cette pièce n'est, du reste, qu'une imitation des plus libres, s'en tenant à l'intrigue, avec élimination de tous les côtés profonds du drame caldéronien. Soit dit en passant, c'est par erreur que, sur la foi du titre, certains répertoires ont mentionné comme autre imitation le *Sigismond* de Gillet de Tessonière (1647). Le sujet de cette médiocre *tragi-comédie* n'a absolument rien de commun avec *La Vie est un songe*.

C'est M. Dullin qui joue Sigismond. Rôle plus clair que celui d'Hamlet, mais peut-être aussi lourd. Il ne s'agit de rien moins que de représenter l'homme en général : d'abord, homme de la nature, livré à ses instincts brutaux ; puis, éclairé, purifié par ses épreuves, par la voix de sa conscience, et arrivant enfin à la conviction du néant de cette vie et à la suprême sagesse. Je manque d'éléments de comparaison, faute d'avoir vu ailleurs la pièce qui, même en Espagne, n'est que rarement représentée. Mais il m'a semblé que, dans la première phase, M. Dullin donnait à Sigismond un caractère trop purement physiologique et que même il lui attribuait, par moments, certaines façons d'anthropopithèque ou d'aliéné. Et, par la suite, il ne lui confère pas assez de sérénité et de noblesse. Sigismond devrait avoir aussi un aspect plus jeune. (Je ne crois pas que mon observation puisse être taxée de peu séante ; j'ignore l'âge de M. Dullin, et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas des procédés pour se rajeunir à la scène ?) Je ne vais pas jusqu'à demander avec Azorin (dans une page de son *Al margen de los clasicos*) que Sigismond ait les cheveux et les yeux bleus. C'est question discutable.

Les autres interprètes font de louables efforts pour prendre un style auquel leur répertoire habituel les a peu préparés. Le *gracioso* ou bouffon, personnage obligé du drame espagnol, étant dénommé ici *Clarin* (clairon), l'acteur y aura vu une raison pour parler constamment avec une voix de crécelle. Soit ! Il y a joint une volubilité qui ne serait intelligible que moyennant la diction d'un Coquelin aîné. Le rôle n'a donc pas produit tout son effet divertissant.

Mais j'ai presque du remords à avoir fait autant de réserves. Je tiens à redire, en conclusion, que l'Atelier mérite notre reconnaissance pour sa tentative en faveur d'une des œuvres les plus hautes qui existent dans la littérature dramatique de tous les temps et de tous les pays. Il a suppléé de son mieux à la carence de nos grandes scènes subventionnées. Il ne faut pas être trop sévère à l'égard de ceux qui ont assez de zèle généreux pour exhumer des chefs-d'œuvre dont le public, en grande majorité du moins, ne connaît guère que le titre.

*Par intérim.*

CRITILE.

## PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — Dr A. Hesnard : *La vie et la mort des instincts*, Stock, 1926. — *L'évolution psychiatrique*, tome II, Payot, 1927. — W.-H.-R. Rivers : *L'instinct et l'inconscient*, trad. R. Lacroze, Alcan, 1925. — S. Freud : *La science des rêves*, trad. sur la 7e éd.all. par I. Meyerson, Alcan, 1926. — Dr R. Allendy : *Les rêves et leur interprétation psychanalytique*, Alcan, 1926. — Dr R. Laforgue: *Le rêve et la psychanalyse*, Maloine, 1926.

Les deux problèmes de l'instinct et du rêve sont connexes, s'il est vrai qu'il y a des instincts chez l'homme, que le rêve manifeste des instincts profonds, et que le rêve comme l'instinct sont de la conscience exempte de cette logique par laquelle la société nous élève au-dessus de l'état de simple vivant. Voilà bien des hypothèses ; en tout cas des postulats qu'on devra reconnaître hypothétiques, si l'on veut se défendre contre les préjugés freudiens.

De fait, nos psychanalystes viennent de découvrir **l'Instinct**. Le livre du Dr Hesnard montre l'enthousiasme d'un néophyte ; il nous apporte un véritable roman de la vie humaine, roman qui atteint au lyrisme. Toute ardeur, toute générosité, toute lucidité même procèdent de l'épanouissement des instincts ;

tombent-ils dans la caducité ou dans le désordre, c'en est fait de notre pauvre raison. L'auteur fait état d'une assertion d'A. France (1); il pourrait aussi bien rappeler la boutade d'Helvétius : « On devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. » Il sacrifie sur l'autel de la psychanalyse son intellectualisme d'antan : « Au Professeur S. Freud j'offre avec le désaveu de mes injustes critiques l'hommage de ma pure admiration. »

Si instinct il y a, on a trop dit que l'instinct demeure immuable. Il varie au cours d'une vie humaine, et il lui peut advenir de se fausser, de s'atrophier, de s'exalter. Freud a établi, après Nietzsche, que « l'esthétique est une physiologie appliquée ». L'instinct est art et religion ; science aussi. « La morale et la pédagogie de l'instinct sont celles de l'avenir. » Certes, car l'instinct est tout. Grande découverte ! Disons que ces psychiatres ont découvert... la vie.

Pourtant le même Dr Hesnard, co-directeur avec R. Laforgue de **l'Evolution psychiatrique**, publie dans le tome II de ce recueil un article fort sage du Genevois Raymond de Saussure, qui envisage non l'évolution des instincts, mais « l'évolution de la notion d'instinct ». Occasion excellente pour rappeler la thèse des négateurs de l'instinct (Kuo, *Giving up instinct in psychology*, « Journal of Philosophy », 1921, p. 655-663) : « S'il est vrai que nous ne pouvons avoir une idée de ce qu'est un arbre avant d'en avoir vu un, ou d'avoir été informé à son sujet, il doit être également vrai que nous ne pouvons ressentir un besoin de nourriture avant d'avoir mangé. » En conséquence de gestes spontanés ou de sensations éprouvées, certains actes se fixèrent en habitude : à quoi bon parler d'instincts ? Et si malgré tout on tient à en parler, pourquoi confondre ce que la langue allemande distingue si nettement : *Instinkt* ou l'automatisme héréditaire, et *Trieb* ou la poussée vitale qui a sa source dans l'individu ? La « réaction-type, héréditaire », pour parler comme Watson, nécessairement effectuée en présence de tels excitants, ne se manifeste que chez l'enfant : de l'adulte, il faut dire qu'il n'a pas

(1) « Dans l'instinct est la seule vérité, l'unique certitude que l'humanité puisse jamais saisir en cette vie illusoire où les trois quarts de nos maux viennent de la pensée. » De grâce, n'oublions pas que France était capable d'ironie, même envers l'unique certitude !

d'instincts, puisque la possibilité de délibération supprime la nécessité de ce comportement (1).

L'ouvrage de **Rivers** date de sept ans ; mais depuis lors son auteur est mort et n'a cessé de s'imposer toujours davantage à l'attention, à l'estime de l'époque contemporaine comme l'un de ses esprits les plus compréhensifs, biologiste et physiologiste non moins que sociologue et anthropologiste. Sa théorie de l'instinct procède à la fois de Freud et de Durkheim, bien qu'il soit moins métaphysicien que chacun des deux. Il s'abstient de réduire l'inconscient à la sexualité ; en outre, comme a dit Piéron (*J. de Psychol.*, 1921, I, 76), il intègre dans la biologie, sous la forme des instincts grégaires, l'influence collective que les sociologues étudient *in abstracto*. La traduction effectuée par R. Lacroze enrichit la documentation du public français.

Celle qu'I. Meyerson a préparée de la **Science des rêves** par Freud est un monument d'application et de sagacité. Ces six cents pages, de beaucoup les plus fortes qu'ait écrites le maître viennois, sont aussi rigoureuses, aussi documentaires dans la version française que dans le texte original. Psychiatres et gens de lettres seront désormais sans excuse s'ils ne possèdent qu'une notion vague de cette psychanalyse du rêve qui a tant contribué à l'illustration de Freud et qui forme la base des deux ouvrages dont il nous reste à parler.

Le livre du Dr R. **Allendy** ne renferme qu'une quinzaine de pages sur la psychanalyse proprement dite, si l'on fait abstraction d'observations recueillies à Sainte-Anne et publiées en appendice. Il ne vise qu'à une mise au point sommaire de la psychologie du rêve ; on regrette de n'y presque rien trouver sur la physiologie du sommeil. L'ouvrage du Dr R. **Laforgue** résulte, à vrai dire, de sa collaboration avec MM. Allendy, R. de Saussure et Ed. Pichon. Il ne diffère, quant au fond, du précédent que par plus de développements sur le Freudisme, mais ne dépasse point le niveau de la vulgarisation.

P. MASSON-OURSEL.

(1) Nous nous reprocherions de ne pas signaler dans le même tome II de *L'évolution psychiatrique* un article de Françoise Minkowska sur le problème de la constitution, surtout d'après Kretschmer. La plupart des autres articles du recueil sont des essais de psychanalyse, ou pour mieux dire des cas cliniques plus ou moins arbitrairement interprétés en fonction de l'inévitable sexualité.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Jean Houzeau de Lehaie : *Notes sur l'évolution de la florule spontanée de nos propriétés de Spiennes et Saint-Symphorien au cours des trente dernières années*, Bulletin de la Société royale de Botanique de Belgique. — Aug. Chevalier et L. Cuénot : *Biogéographie*, tome III de la 4e édition du *Traité de Géographie physique* par Emm. de Martonne, A. Colin.

Les études sur la distribution géographique des animaux et des plantes prennent d'année en année une place plus importante dans la Biologie générale ; il suffit pour s'en rendre compte de parcourir les *Comptes rendus de la Société de Biogéographie*, ou les derniers volumes de l'*Année Biologique*.

La question du « peuplement des places vides » se montre particulièrement intéressante, et c'est dommage qu'on ait laissé tomber dans l'oubli des observations telles que celles qui suivent.

M. Jean Houzeau de Lehaie a exposé, à la Société royale de botanique de Belgique, une expérience de trente ans effectuée dans ses propriétés de Spiennes et Saint-Symphorien sur l'**Evolution de la florule spontanée**.

Sur de vastes étendues, le sol avait été complètement bouleversé par l'extraction à ciel ouvert du phosphate de chaux et de la craie phosphatée. Ceci se passait en 1882. Deux ou trois ans après, apportés par le vent, les Pas d'Ane, *Tussilago Farfara*, s'installèrent sur ce terrain inculte et s'y développèrent d'une façon prodigieuse et uniforme ; sur près de 30 hectares, pas un mètre carré qui ne fût envahi ; pendant plusieurs années, il semblait qu'aucune espèce herbacée ne pourrait lutter contre eux avec succès ; la faune était peu variée aussi : uniquement des Vers de terre et des Taupes ; dès mars, les Abeilles visitaient en masses les fleurs jaunes innombrables, que des équipes d'ouvriers venaient cueillir pour les pharmaciens. Mais, au bout d'un certain nombre d'années, se manifestèrent les premiers symptômes de la fatigue de l'espèce ; quand la vigueur de la végétation eut fléchi, un Champignon (*Pucinia rubigo*) envahit progressivement toute la partie aérienne des plantes et en précipita la décadence. Quelques plantes herbacées purent disputer le terrain au Tussilage, des Prêles, des Armoises, Séneçons, Epilobes, dont les graines légères étaient apportées de loin par le vent. Ces plantes voyageuses passantes n'ont eu d'ailleurs qu'un règne éphémère, préparant les conditions favorables à d'autres habitant les lieux voisins.

Vers 1887-88, les premiers semis spontanés d'arbres commen-

cèrent à apparaître au milieu de la végétation herbacée ; ce furent tout d'abord des Saules, des Peupliers : protégés par des herbes, ils ne tardèrent pas à dominer et à faire périr sous leur ombrage leurs premiers protecteurs.

Pour suppléer au dépérissement du Tussilage, un apiculteur vint en 1895 semer des Mélilots blancs et jaunes ; ceux-ci, en peu d'années, colonisèrent de grandes étendues remplaçant toutes les espèces en voie d'élimination. Bientôt envahis par le *Trips*, ils dépérirent à leur tour, et furent remplacés par d'autres légumineuses : *Lathyrus* pendant 3 ou 4 ans, puis *Vicia*.

Ainsi les espèces succèdent les unes aux autres, suivant des règles déterminées. La première plante étrangère envahit tout et règne seule. Celles, peu nombreuses, qui arrivent immédiatement après se partagent l'empire en éliminant presque la première. Les suivantes se taillent des baronnies de plus en plus petites aux dépens des grands fiefs précédents : aucune ne conquiert une grande puissance... Une espèce arrivée tardivement a vite fait d'occuper un certain nombre de points au détriment des anciennes occupantes ; puis, tout à coup, elle cesse de se multiplier et d'envahir. *Elle ne le peut plus*. A-t-elle versé dans le sol des poisons qui lui sont nuisibles ?

Certes, il y a une lutte chimique entre les diverses espèces. Un pied de Violette envoie ses stolons vers une opulente touffe d'Oseille ; il se glisse à son ombre et la détruit en peu d'années. Cependant l'Oseille la dominait, n'était nullement privée de lumière, ses racines s'étendaient bien plus loin et plus profondément que celles de son ennemie triomphante. Que se passe-t-il ? Quel est le poison qui tue ?

§

Dans les associations animales, comme dans les associations végétales, il y a lieu de tenir compte des *ruptures d'équilibre*. L'introduction d'un élément nouveau dans une faune en équilibre amène infailliblement la rupture de cet équilibre. Quand les nouveaux venus sont herbivores, les plus voraces, les plus rapides et surtout les plus féconds affament les autres : ainsi les Lapins et les Chèvres font disparaître les grands herbivores et, par contre-coup, les carnassiers s'en nourrissant. On sait quel fléau les Lapins sont devenus en Australie, à la suite de l'importation d'une quinzaine d'individus en 1870 dans la province de

Victoria ; ils s'y reproduisent toute l'année, et les portées de 14 à 18 petits sont fréquentes. Le Lièvre, introduit plus tôt et devenu lui-même inquiétant, disparut dès que le Lapin commença à se répandre. Aux îles Macquarie, les Lapins, qui devaient constituer une ressource alimentaire, n'ont guère tardé à détruire les récoltes ; les Chats lâchés pour les combattre se sont jetés, après les avoir détruits, sur les Oiseaux de mer dont les œufs étaient recherchés ; on eut recours, contre les Chats, à des Chiens ; mais ceux-ci se mirent à poursuivre les Phoques, si bien qu'on cherche maintenant à s'en débarrasser.

De même, la Mangouste, introduite à la Jamaïque en 1872 pour détruire les Rats qui infestaient les champs de Canne à sucre, ne tarda pas à se multiplier, s'attaquant aux jeunes Cochons, Chevreaux et Agneaux, aux Chats et aux Chiens, aux volailles et à leurs œufs, aux Oiseaux nichant à terre, aux œufs de Tortue, aux Grenouilles et aux Crabes. Plusieurs espèces indigènes furent exterminées, tel le Pétrel, et la disparition d'Oiseaux et Reptiles insectivores amena le pullulement d'Insectes jusque-là assez rares. D'ailleurs, peu à peu le nombre des Mangoustes a diminué, et un nouvel équilibre s'est établi.

Ces exemples suffisent à montrer la complexité des influences dans les associations ; le milieu physique ne suffit pas à en rendre compte ; les différentes espèces contribuent par leur fonction à l'équilibre ou à l'harmonie, que le moindre changement peut compromettre.

On trouvera ces faits et bien d'autres, non moins intéressants, exposés dans le tome III, qui vient de paraître, du *Traité de géographie physique*, intitulé **Biogéographie**. M. de Martonne a confié à deux savants éminents, un botaniste, Aug. Chevalier, et un zoologiste, L. Cuénot, la tâche d'exposer les progrès récents de la géographie des êtres vivants, et vraiment ces biologistes ont réussi à montrer le haut intérêt de ces aspects nouveaux de la géographie, tout à fait indépendants des circonstances politiques.

Les botanistes surtout ont, dans les vingt-cinq dernières années, perfectionné leurs méthodes d'analyse des groupements végétaux. Ce sont eux qui ont créé le nom d'*œcologie* et qui parlent maintenant de *sociologie végétale*. Toute une nomenclature, toute une série de distinctions, qui peuvent paraître subtiles, ont été

créées pour permettre une analyse minutieuse de la végétation. Ce qui est plus important, l'attention s'est portée sur les changements de ses aspects ; on a reconnu que les « associations » sont rarement en état d'équilibre, adaptées parfaitement au climat, et on essaie de reconnaître les lois de leur évolution.

La méthode permettant de définir une association végétale est l'inventaire floristique des espèces qui la composent, chaque espèce étant affectée de certains coefficients, suivant qu'elle est plus ou moins abondante et plus ou moins spéciale, plus ou moins fidèle à l'association. C'est ce qu'on a appelé le *relevé sociologique*. D'après Braun-Blanquet et Pavillard, on distingue cinq degrés de *fidélité*. En tête viennent les *espèces caractéristiques* comprenant trois échelons : les *exclusives*, espèces liées à peu près exclusivement à un groupement déterminé ; puis les *électives*, espèces cantonnées dans le groupement, mais se rencontrant aussi, quoique rarement, dans les groupements affines; enfin les *préférantes* qui, existant plus ou moins abondamment dans plusieurs groupements, préfèrent cependant un groupement déterminé. Au-dessous des préférantes viennent les *accessoires* ou *indifférentes*, croissant plus ou moins abondamment dans plusieurs groupements très divers. Enfin, au dernier degré de l'échelle, sont les *accidentelles* ou *étrangères*, espèces accidentellement introduites.

Outre la fidélité, on doit tenir compte de la *quantité* de chaque espèce : nombre d'individus sur une surface donnée (*abondance*) et étendue occupée (*dominance*).

Enfin, on doit considérer la façon dont les individus de chaque espèce sont groupés à l'intérieur de l'association, c'est-à-dire la *sociabilité* : individus isolés, groupes d'individus de plus en plus nombreux.

Un autre chapitre de la partie botanique de l'ouvrage, très original également, traite de l'influence de l'homme sur la végétation et contient un essai de classification des systèmes de culture.

A la géographie zoologique sont consacrés trois chapitres nourris de faits et d'idées, sur l'évolution des espèces et de leur répartition, sur les rapports avec les divers milieux, sur les corrélations biologiques.

GEORGES BOHN.

## HISTOIRE DES RELIGIONS

E. Buonaiuti : *Le modernisme catholique*, Paris, Rieder, 1927. — E. Lohmeyer : *Die Offenbarung*, Tubingen, Mohr, 1926. — A. Bayet : *Les morales de l'évangile*, Paris, Rieder, 1927. — E. B. Allo : *Le scandale de Jésus*, Paris Grasset, 1927. — Mémento.

En 1900, en présence des étudiants réunis de l'Université de Berlin, Adolphe Harnack fit une série de conférences sur l'Essence du Christianisme. Dans un livre sur le **Modernisme catholique** qu'il vient de donner à la collection Christianisme, Ernesto Buonaiuti, professeur à l'Université royale de Rome, dit au sujet de ces conférences :

L'illustre historien de l'Eglise était à ce moment-là, peut on dire, arrivé à l'apogée de son labeur et de sa réputation... La maturité de la culture religieuse allemande, sur laquelle M. Harnack s'appuyait comme sur l'héritage substantiel de sa race, les trente ans de formation d'un travail scientifique acharné, tout cela le désignait naturellement pour affronter le problème qui est sans doute à la racine de notre inquiétude d'esprit et de notre vague besoin de résurrection : le problème de la substance originelle du message chrétien.

Tout travailleur, tout penseur, présente en miniature dans son expérience et dans son idéal le labeur séculaire de la race à laquelle il appartient et de la culture dont il a été nourri. A. Harnack, quand il abordait le problème de l'essence véritable du christianisme, ne pouvait se dépouiller des habitudes mentales et des tendances spirituelles que la tradition luthérienne lui avait transmise.

En effet, la conception luthérienne du christianisme avait chez Harnack fortement influencé son exégèse. Il s'appuyait sur un passage de l'Evangile (Lc XVII, 21) où il est dit : « Car voici, le Royaume de Dieu est *entos hymôn*. » Ces mots grecs peuvent être traduits « en vous » et « parmi vous ». Harnack opta naturellement, comme l'avait déjà fait Luther, pour « en vous », et logea dans cette particule toute sa conception luthérienne du message chrétien : Ne cherchez pas le Royaume de Dieu dans l'Eglise ni dans ses institutions ; il est une chose invisible et strictement personnelle, il réside dans le cœur et dans la conscience du croyant, dans les rapports directs, sans l'intermédiaire d'aucun sacerdoce, que le croyant entretient avec son Dieu.

C'est alors qu'un prêtre français ne put y tenir et rédigea rapidement, en se tenant rigoureusement sur le terrain historique, une réfutation

raisonnée de l'esquisse simpliste dans laquelle Harnack avait cru pouvoir schématiser le message chrétien, en réduisant ses principes à un seul postulat, son histoire à une continuelle décadence et à un irrémédiable appauvrissement.

Ce prêtre français fut Alfred Loisy. Il démontra que l'interprétation luthérienne que Harnack avait donnée du passage cité était impossible au point de vue de l'histoire et de l'exégèse. Mais il lui substitua une interprétation catholique, scientifiquement tout aussi impossible. Il traduisait : Le Royaume de Dieu est *parmi* vous. Contrairement au contexte, il supposait le discours adressé aux disciples, et « parmi vous » prenait alors le sens de : dans la communauté des disciples et de leurs successeurs légitimes, c'est-à-dire dans l'Eglise.

Ce fut un spectacle assez singulier que ce combat homérique autour d'une préposition. Si Harnack avait découvert dans cette particule le principe fondamental de la Réforme, Loisy y trouvait l'identification de l'Eglise catholique avec le Royaume de Dieu.

Personne, avant Loisy, n'avait démontré de façon aussi péremptoire combien la prétention des protestants de fonder le principe de la Réforme sur l'Evangile est historiquement indéfendable. La curie, néanmoins, trouva l'ouvrage de Loisy entaché de modernisme et le condamna.

Elle se jetait ainsi dans la plus sombre tragédie que l'Eglise de Rome ait jamais connue au cours de son histoire agitée : la tragédie de la mère qui, dans son délire, ne reconnaissant plus ses fils, repousse les manifestations de leur attachement mystique et de leur tenace abnégation.

Pour la science exégétique indépendante, la condamnation d'Alfred Loisy devait avoir les conséquences les plus heureuses. Elle affranchit son esprit de certains préjugés inhérents à l'apologétique catholique. Dès la deuxième édition de l'*Evangile et l'Eglise*, il a compris que l'interprétation catholique qu'il avait donnée du passage controversé est historiquement tout aussi indéfendable que l'interprétation protestante de son adversaire Harnack. Dès lors, il replace le texte dans son époque et dans son milieu et l'interprète à l'aide de l'eschatologie juive. Les Juifs étaient alors divisés sur la question de savoir si, à la fin des temps, quand le Messie viendrait fonder le Royaume de Dieu sur la terre, son approche serait annoncée par des signes précurseurs

ou si au contraire il viendrait par surprise comme le voleur dans la nuit. Notre texte affirme la deuxième thèse. « Voici » a le sens de : « en un clin d'œil ». Le Messie ne viendra pas annoncé par des signes que l'on pourrait observer, mais en un clin d'œil le Royaume de Dieu seraau milieu de vous. Telle est l'interprétation du passage, donnée par Loisy à partir de la deuxième édition de l'*Evangile et l'Eglise*.

Ces interprétations successives données à la préposition *entos* marquent bien les progrès réalisés par la science exégétique. Il a fallu d'abord se dégager des interprétations protestante et catholique pour s'élever à une interprétation libre de tout préjugé confessionnel qui replace les textes dans leur ambiance historique et leur fait dire ce qu'ils voulaient effectivement dire à l'époque où ils ont été écrits, au lieu d'y chercher la confirmation de nos idées confessionnelles.

L'importance de la controverse Harnack-Loisy, qui devait devenir le point de départ du modernisme français, a été fort bien mise en relief par M. Buonaiuti, et, dans son livre sur le modernisme catholique, le chapitre qu'il a consacré au mouvement moderniste dans notre pays est naturellement celui qui nous intéresse le plus directement. Le chapitre suivant traite du modernisme italien, dont M. Buonaiuti est lui-même le représentant le plus éminent. Viennent ensuite deux chapitres consacrés au modernisme anglais et allemand. « Sous la cendre » est le titre qui convient à la partie exposant l'état actuel des tendances modernistes dans l'Eglise. L'ouvrage vibrant de M. Buonaiuti nous fait assister au drame intellectuel de l'élite du clergé catholique.

§

Le texte dont nous venons de voir, d'une façon si frappante, l'interprétation évoluer avec les progrès de la science exégétique, disait donc primitivement : le cataclysme final viendra par surprise, il ne sera pas annoncé par des signes précurseurs. Plusieurs autres textes du Nouveau Testament enseignent la même doctrine.

Mais d'autres textes, non moins nombreux ni moins importants, du Nouveau Testament enseignent la doctrine opposée ; ils énumèrent les signes qui annonceront l'imminence de la fin, et exhortent les croyants à les observer, comme on a coutume d'observer aux pousses du figuier les signes des saisons. Les au-

teurs des Evangiles se sont si peu rendu compte de cette contradiction que nous voyons dans Luc deux discours défendant les deux tendances opposées, également attribués à Jésus (XVII et XXI), tandis que Marc et Matthieu vont encore plus loin, faisant enseigner à Jésus dans le même discours les deux doctrines contraires. M. R. Stahl m'a appris l'importance de ce critérium.

La critique dite libérale ne s'est jamais servie de tels moyens d'analyse dans ses tentatives de découvrir et de séparer les sources du Nouveau Testament. Evidemment, elle était gênée par son préjugé de l'historicité de Jésus. Comment le Maître, s'il a historiquement existé, aurait-il pu dans le même discours enseigner deux doctrines opposées ? Ce préjugé de l'historicité de Jésus et les conséquences très graves qui en résultent pour le progrès des sciences critiques et exégétiques expliquent fort bien, à mon avis, pourquoi les travaux de la critique libérale sur le Nouveau Testament ont donné des résultat très inférieurs à ceux que cette même école a fournis dans le domaine de l'Ancien Testament.

Exemple : l'Apocalypse a pour objet d'énumérer et de décrire les signes qui annonceront d'avance la fin des temps, tandis que les sept petites lettres qui lui servent d'introduction enseignent que le Messie viendra subitement comme le voleur dans la nuit. Opposition de doctrine. Néanmoins, l'exégèse libérale soutient l'unité d'esprit et de rédaction de l'Apocalypse et de son introduction. Telle est entre autres la thèse du plus récent commentaire de **L'Apocalypse**, publié par Lohmeyer. M. le professeur Goguel croit devoir lui donner son adhésion dans le compte rendu qu'il vient d'en faire dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* :

> Notons d'abord que, comme l'avaient déjà fait non seulement le P. Allo, mais MM. Charles et Loisy, et plus énergiquement encore, M. Lohmeyer réagit contre les théories en vogue à un certain moment, qui voyaient dans l'Apocalypse un conglomérat de fragments et de traditions indépendants, assez arbitrairement groupés et unis entre eux par des liens extrêmement lâches. M. Lohmayer, sans contester aucunement l'utilisation par le voyant de matériaux antérieurs, insiste, avec raison selon nous, sur l'unité d'inspiration et de composition de l'Apocalypse.

Cette unité n'est pas réelle. Les sept lettres sont d'un prophète qui attend une fin du monde soudaine. Le corps de l'Apocalypse

est d'un voyant qui attend une fin du monde à déclanchements successifs.

§

Dans l'Evangile, comme dans l'Apocalypse, il y a deux doctrines opposées sur la fin des temps. Il y a aussi plusieurs morales, tout aussi contradictoires. Voilà ce que vient de nous montrer M. Albert Bayet dans son livre intitulé **Les morales de l'Evangile**. Les contradictions qui nous avaient frappés dans le Nouveau Testament et qui nous ont servi de critériums dans la recherche de ses sources étaient surtout d'ordre doctrinal. Voici maintenant un moraliste qui démontre que dans le domaine de la morale les contradictions ne sont pas moins fondamentales ni moins tranchées.

Faut-il respecter les rites de la religion traditionnelle ou leur substituer un culte purement spirituel ? La charité suffit-elle à ouvrir la porte du ciel, ou n'a-t-elle de prix que rapportée à la foi ? — L'homme est-il libre et, par conséquent, responsable ? — Y aura-t-il un jugement dernier, ou la résurrection de l'élu a-t-elle lieu quand il passe de l'erreur à la vérité ? — Le chrétien peut-il être soldat ? — Faut-il gagner sa vie par le travail, ou faut-il fuir ce monde ? — Faut-il vendre tous ses biens pour donner l'aumône, ou la propriété est-elle légitime ? — Faut-il se marier, ou le célibat est-il le seul état convenable au croyant ? — A toutes ces question l'Evangile donne pour le moins deux réponses, et des réponses aussi nettement contradictoires et exclusives l'une de l'autre qu'il est possible de les imaginer.

L'Eglise a réalisé le tour de force de tirer de ce conglomérat de préceptes contradictoires un système assez bien équilibré, en distinguant par exemple entre les « conseils » et les « préceptes », entre l' « esprit » et la « lettre ». Dans son livre sur **Le Scandale de Jésus**, le P. Allo explique, avec le sourire du virtuose :

Les conseils, celui de la pauvreté comme les autres, ne furent donc jamais des préceptes. Ils ne sont pas en eux-mêmes une perfection finale. On les adopte pour mieux suivre Jésus, pour mieux pratiquer la charité, qui est le tout de la loi. On peut sans eux être un chrétien, un chrétien irréprochable et saint, mais à condition d'avoir l'esprit des conseils, si on n'en observe pas la lettre. Ils seront pourtant la condition la plus ordinaire pour s'approcher de la haute perfection, pour *suivre*

Jésus de près, comme un disciple intime et un auxiliaire de toutes les heures.

Ainsi le tour est joué. Il n'y a plus deux morales dans l'Evangile. C'est habile, c'est pratique, c'est même indispensable pour un homme chargé par son Eglise de la mission délicate de tirer de l'Evangile une morale applicable à la vie moderne. Mais cela n'a rien à voir avec la science historique et authentique des textes.

M. Bayet cherche la solution du problème des morales contradictoires de l'Evangile dans une voie qui me semble être la bonne : il voit dans le christianisme la résultante de plusieurs mouvements d'idées primitivement opposés et contradictoires.

Le livre du P. Allo que je viens de mentionner est un recueil de petites dissertations apologétiques, d'un ton enjoué, point trop ennuyeuses, mais bien attardées. Les apologistes font penser à des gens qui ne voudraient juger les travaux récents de chimie que du point de vue du phlogistique.

Mémento. — M. Marnas : *Quel est donc cet homme*? Paris, Perrin, 1927. Il paraît à chaque saison un roman de Jésus. Aucun ne fait oublier Renan. Celui-ci met ingénieusement en œuvre les renseignements sur la vie juive qu'on peut tirer du Talmud. — E. Cahen : *Les Juifs d'Egypte au temps de l'ère chrétienne*, Aix-en-Provence, Editions du Feu, 1927. Brève et bonne mise au point d'une question importante pour l'histoire des origines chrétiennes. Discussion de la lettre de Claude aux Alexandrins, récemment découverte. A comparer avec un lumineux article de Th. Zielinski, *L'empereur Claude et l'idée de la domination mondiale des Juifs* (extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1927). — A. Moret : *La mise à mort du dieu en Egypte*, Paris, Geuthner, 1927. Le grand égyptologue reprend, avec une documentation de première main et une illustration précise, un sujet indiqué par Frazer. Il décrit les rites par lesquels Osiris, dieu agraire, subissait sa Passion et son sacrifice. Il explique de façon profonde ce que les dieux et les hommes attendent du sacrifice du dieu. — J. G. Frazer : *Les Dieux du Ciel*, Paris, Librairie de France, 1927. Etude magistrale et exhaustive sur le culte du ciel chez les peuples antiques, chez les peuples civilisés de l'Extrême-Orient et chez les peuples primitifs de l'Afrique. Le charme de l'exposition égale la sûreté de l'information. C'est le culte du ciel qui a fait naître presque partout le dieu suprême et qui a suggéré les tentatives de monothéisme. — C. Noyes : *Le Génie d'Israël*, traduit de l'anglais par Henriette Legonis, Paris, Alcan, 1927. Histoire d'Israël jusqu'à l'exil, bien documentée ; mais

on regrette l'absence des références. — F. Hayward : *Le dernier siècle de la Rome pontificale*. I. Paris, Payot, 1927. Pittoresque tableau de la vie romaine sous Clément XIV, Pie VI et Pie VII. La Rome pontificale, peuplée de prêtres, était un curieux Etat théocratique, une Lhassa de l'Occident. — A. Siegfried : *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, Paris, Colin, 1927. Livre de premier ordre dont une moitié est consacrée à la crise ethnique et religieuse du peuple américain. Les Etats-Unis sont dangereusement minés par le catholicisme. Resteront-ils anglo-saxons et protestants ou prendront-ils une figure nouvelle, difficile à prévoir ?

P.-L. COUCHOUD.

## CHRONIQUE DES MŒURS

Dr Stephen-Artault : *L'Amour, école du Bonheur*, étude philosophique, biologique et sociale. Les Presses Universitaires de France. — André Gide : *Corydon*. — Dr Nazier : *Anti-Corydon*. — Jean de Gourmont : *L'Art d'aimer*, Editions du Siècle. — Léopold Katscher : *Sa Majesté La Femme*, Presses Universitaires de France.

Heureux ceux qui donnent à leurs livres des titres flamboyants et justes ! Heureux donc le docteur Stephen Artault qui a intitulé le sien **L'Amour, école du bonheur**. Il n'y a pas de plus exquis bonheur que celui qui résulte de l'amour, et pas de meilleur amour que celui qui cherche le bonheur, le bonheur n'étant pas cette petite secousse qui dure si peu, mais cette nappe bienfaisante de sérénité et de plénitude qui pourrait et devrait durer toute la vie.

L'amour, au sens précis du mot, celui auquel on pense tout d'abord, n'est qu'une petite partie de l'amour humain, et celui-ci n'est peut-être qu'une faible portion de l'amour cosmique, Alfred de Musset l'a dit en beaux vers en parlant de l'étoile qui s'élance vers le soleil, son immortel amant.

Mais une autre l'aimait elle-même et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament.

Ne nous hâtons pas trop de sourire. Qui sait, plus à portée de nous, si l'oxygène n'est pas amoureux fou de l'hydrogène, et l'azote insatiable de s'unir à l'oxygène ou le sodium au chlore !... Mais ne parlons que de l'amour humain.

Le docteur Stephen Artault dresse à la page 53 de son livre (pourquoi, à ce propos, a-t-il oublié d'y joindre une table des matières ? la reproduction des sommaires des neuf conférences qu'il prononça en 1919-1920 à *l'Ecole de psychothérapie* du

Dr Berillon et qui forment son ouvrage eût été très utile au lecteur soucieux d'en suivre l'enchaînement), l'auteur, dis-je, dresse un tableau très suggestif des diverses formes de l'amour humain. Il lui reconnaît trois domaines, de continuité, de contiguïté et de perpétuité, correspondant à filiation, association et conservation, domaines subdivisés en nombreuses maisons, comme le royaume du Père céleste. Le premier comprend les amours paternel, maternel, filial et divin. Le second renferme les amours des parents, des amis, du prochain, de la patrie, des bêtes. Le troisième qui est double, amour égoïste et amour dualiste, contient, au premier, une foule d'autres amours, travail, gloire, arts, richesse, pouvoir, festins, etc., au second trois affections, l'amour sentimental, l'amour sensoriel et l'amour conjugal.

C'est de ce dernier triple amour, et peut-être plus spécialement de celui du milieu, que le lecteur voudrait sans doute entendre parler. Soit ! Pour cet amour sensoriel qu'il est si difficile de nommer (le mot rut est vraiment choquant), l'auteur propose un néologisme, *ardour*, qui devrait en effet obtenir droit de cité ; il est doux, clair, euphonique et mériterait de devenir nôtre, autant que le mot amour sur lequel il est calqué et qui n'est pas français.

Quoi, le mot amour n'est pas français? Mais non, il est provençal, et ce n'est pas un mince cadeau que ma petite patrie a fait là à ma grande. En français, amour devrait se dire *ameur* comme on dit fleur, pleur, douleur, etc.; en provençal, on dit flour, plour, doulour et de même amour. Voilà donc un point acquis à la science : sans le Midi, les pauvres Français du Nord ne connaîtraient pas l'amour !

L'ardour est probablement à la base de ce triple amour sexuel qui assure la perpétuité de l'espèce, et pour cela l'auteur aurait dû le mettre le premier et non le second dans sa triade. Sans tomber dans les extravagances de Freud, on peut très bien admettre que l'amour-sentiment est le fils inconscient de l'amour sensuel, et que l'amour platonique est carrément incompatible avec la répulsion physique. De même, l'amitié entre homme et femme, qui est toujours un peu amoureuse, La Bruyère l'avait bien vu, ne peut exister, même chez les vieillards, que s'ils se disent obscurément tous les deux : Hé! hé ! cinquante ans plus tôt, pourquoi pas ?

Mais l'ardeur qui est l'allumette ne dure pas, tandis que le

sentiment, qui est le charbon ou le naphte, persiste, il est vrai en se transformant ; et alors cessant d'être purement sentimental, c'est-à-dire lyrique, élégiaque, passionné et un peu fou, il devient conjugal, c'est-à-dire affectueux, dévoué, raisonnable, et d'autant plus solide qu'il s'appuie sur l'amour familial, qui l'amplifie et le sublimise. Il est certain, l'auteur a parfaitement raison, que l'amour conjugal est ce qu'il y a de meilleur dans la créature humaine, et que l'amitié entre personnes du même sexe lui est en principe très inférieure. C'est seulement quand l'homme est brutal, ou vicieux, et quand la femme est acariâtre ou stupide, que l'autre peut préférer vivre avec quelqu'un de son sexe.

Tout devrait être organisé, dans l'éducation et dans la vie elle-même, en vue de l'amour conjugal. La civilisation idéale serait celle où le divorce serait quelque chose d'inconcevable. Et cet idéal ne semble pas à première vue si difficile à atteindre ; il suffirait d'avoir bon caractère des deux côtés. Toute la science du foyer se résume en deux lois. La première, c'est que, quand un ménage marche mal, c'est ou bien pour motifs graves, et alors la faute en est presque toujours à l'homme, ou bien pour motifs légers, et alors la faute en est presque toujours à la femme. La seconde, c'est que les ménages qui se détraquent pour motifs légers sont bien plus nombreux que ceux qui se détraquent pour motifs graves. Et la conclusion, c'est que la hausse du bonheur serait merveilleuse si la femme consentait à améliorer son caractère. Mais, hélas, Adam exprimait déjà ce vœu !

Ce sont les défauts de la femme, insociabilité, inintellectualité et insensualité, qui sont la cause de l'épidémie pédérastique qui ravage de temps en temps le monde. Il paraît que le microbe en a reparu ces temps derniers, et ceux qui s'intéressent à cette vésanie en trouveront le pour et le contre dans le **Corydon**, d'André Gide, et l'**Anti-Corydon**, du docteur Nazier. Mais en vérité toutes les réfutations et objurgations ne vaudront pas ici un peu de bon vouloir féminin ; le jour où la femme sera sociable (ce qui ne veut pas dire galante), intellectuelle (ce qui ne veut pas dire bas-bleu) et sensuelle (car elle l'est vraiment bien peu), elle conquerra et gardera l'homme et il n'y aura plus pour le corydonisme que quelques anormaux relevant de la pathologie. Je souhaite donc que Jean de Gourmont, qui nous a donné ce précieux bréviaire de sensualité raffinée qui s'appelle **L'Art d'aimer**, y

ajoute un **Art de se faire aimer**, qui en serait le complément, plus précieux encore. Avec ce futur *Art de se faire aimer* et le livre dont je parle, *l'Amour école du bonheur*, on aura les deux colonnes du temple de l'humanité souriante, qu'aucun Samson ne parviendra à ébranler.

En comparaison de cette conquête qui devrait s'imposer à la femme, le Bon Caractère, comme tous les autres joujoux qu'elle trépigne pour avoir sont niais ! Même le droit de vote ! La femme se figure-t-elle qu'elle sera plus heureuse, ou même que ses intérêts seront mieux défendus, quand elle ira mettre tous les quatre ans un petit bulletin dans une boîte ? Qu'elle demande à avoir voix au chapitre politico-social au moyen d'une petite Chambre féminine, je le comprends, mais tenir à « faire comme l'homme », c'est de la pure singerie. D'autant que le Féminisme est en général exigeant et va volontiers jusqu'à la féminocratie, ce qui le rend peu sympathique. Un livre que j'ai sous les yeux, et qui arbore la devise : *La Paix par l'Egalité*, s'intitule tout simplement **A Sa Majesté la Femme, hommage de son Ex-Majesté l'Homme**. Mais alors, si l'Homme n'est plus Majesté quand la Femme l'est, où est l'égalité ?

SAINT-ALBAN.

## *LES REVUES*

Orientation de la poésie : *La Revue nouvelle* : Extraits de piécettes de M. Louis Emié. — *Signaux* : Un poème de M. A.-P. Callot et deux strophes de M. Paul Maury. — *L'Esprit nouveau* : Quatre longues lignes de M. Tristan Tzara ; un poème en prose d'Albert de la Salpétrière ; fragment d'une œuvre de M. Kurt Schwitters qui, Allemand, écrit dans une langue inconnue. — Naissance : *L'information féminine*. — Mémento.

Chercher l'orientation de la poésie d'après les vers — nous ne disons pas : les poèmes, et ces vers sont-ils même à vrai dire : des *vers*, soit, réguliers ou libres, des lignes mesurées selon leur nombre syllabique, leur valeur rythmique dans la strophe ou selon leur sens complet ? — d'après les vers publiés par les revues d'avant-garde, quelle décevante entreprise !

Nous ne nous rappelons pas avoir encore rencontré le nom de M. Louis Emié. De lui, **La Revue Nouvelle** (mai) donne « Métamorphoses », une série de brefs rébus ou impressions en 4, 5 ou 6 lignes. C'est strictement au hasard, après une attentive lecture de l'ensemble, que nous donnons ci-dessous quelques fragments des piécettes de M. Louis Emié :

Une jeune fille
pleine de bonté
regarde la mer
Les vagues s'envolent
Jeunesse perdue



Un oiseau descend
du plus haut nuage
un geste d'adieu
au poisson d'avril

. . . . . . .

Ote ton chapeau
Prends le téléphone
Appelle au secours
Le plus grand silence

. . . . . . .

Treize chiffre treize
Quoi ce beau bras nu
La chère âme est triste
Il faut l'endormir

. . . . . . .

Tragique Alaska
les bars les bougies
une rose rouge
Vous Mary voyons
et ce matelot

Et voilà de la poésie, en l'année 1927 !

**Signaux** vient de paraître en mai pour la première fois, à Laon et à Paris, sous la direction de M. Georges Dupeyron (40, rue de Saint-Quentin, Xe). Cette revue supprime les lettres majuscules de la typographie. Elle publie « danseuse » et « encore », de M. andré-paul callot. Le second de ces poèmes débute ainsi que certaine pièce de notre pauvre Alfred Jarry, qui la récitait en insistant curieusement sur l'allitération :

Et ma main mince mord la mer de moire mauve.

Aujourd'hui, de cet alexandrin, la mode engagerait à composer deux vers ou trois. Enfin, dessous ce titre : « encore », tel est le poème de M. a.-p. callot :

Caresse imprécise ;
Imprécise que votre main mince

s'amincisse encore ;
Que votre corps
long laisse sa ligne s'enrichir
de courbes blanches et plus douces
d'où renaissent à l'infini
un brouillard de désirs.
Sous le même angle jamais contemplé
temple aux colonnes pures et mobiles
aux lignes renaissantes, au chapiteau
largement assis et sombrement
orné, feuillage, coquillage
ombres, lumières subites, mouvements
des marées et rythme du sang,
élans disciplinés amour amour.

**L'Esprit Nouveau** (nouvelle création, sans date, de M. Paul Dermée qui s'adjoint M. Seuphor : 23, rue des Morillons, XVe) supprime aussi les capitales des prénoms et des patronymiques. Ce doit être d'une extrême hardiesse. Peut-être est-ce simplement « distingué », à l'égal de l'éléphantiasis des pantalons ? Cette revue est internationale. M. Seuphor y publie un « tract à lancer par avion », imprimé dans quatre sens. Une page composée à la manière d'une affiche propose aux lecteurs des « itinéraires combinés 100 francs l'itinéraire », après cet appel : « VISITEZ PARIS avec l'esprit nouveau. »

Nous retrouvons là M. Tristan Tzara, avec « l'homme approximatif ». Voici un fragment de ce « fragment » :

ô ivresses délivrez nous des fanges parasites et de la paresseuse habitude de vivre des cortèges de catalepsies les spasmodiques adhérences à l'irréalité des molécules vomissez massacres le fouillis des puants pullulements et des gangrènes entassé sous des arpèges lacrimaux dans les bas-fonds des origines du monde

C'est le ton général du « fragment ». Nulle part un signe de ponctuation. Partout, cette frénésie. Des mots, des mots !

Décédé en 1905, Albert de la Salpétrière a droit aux majuscules. Cette signature (qui est peut être une invention humoristique ?) précède la publication de « 2 poèmes en prose » dont nous reproduisons le deuxième :

Vos gros lots ne sont que des grelots que vous n'osez pas attacher de vos mains tremblants d'atoxiques ; ayez peur du chat, grand tas de chapardeurs agissez comme des chacals. Ce n'est pas ce qui cale en l'espèce.

Si la revue donne quelques traductions (du hongrois, par exemple) elle publie des textes allemands. Peut-être n'est-il pas besoin de lire l'allemand, pour comprendre que M. Kurt Schwitters n'a rien à exprimer qui soit raisonnable ? Ceci est le début d'une œuvre de M. Kurt Schwitters :

| | |
|---|---|
| lanke tr gl | lanke tr gl<br>pe pe pe pe pe |
| (skerzoo | ooka ooka ooka ooka<br>lanke tr gl |
| aus meiner | pii pii pii pii pii<br>züüka züüka züüka züüka |
| soonate in | lanke tr gl<br>rmp |
| uurlauten) | rnf<br>lanke tr gl<br>ziiuu lentrl |

La suite ressemble à ce qui précède. Si c'est cela « l'esprit nouveau », international, décentralisateur, -- hélas ! trois fois hélas !

§

*Naissance :*

**L'information féminine** (titre en minuscules, — c'est décidément une mode !) se targue d'être la « première revue française du droit et des intérêts féminins ». C'est un organe mensuel. Son n° 1 date de mai. Deux avocats : Mme Marcelle Kraemer-Bach et M. Robert Moureaux en sont les rédacteurs en chef, et M. Léopold van Oyen le directeur. Adresse : 9, rue Bertin-Poirée.

Pour égayer un texte sévère : « la Rupture de Promesse de mariage », par M. Henri Robert, ou « les Femmes devant le Fisc », consultation de Maître Bernard Auger, etc., — un portrait de Mme la Duchesse d'Uzès, née Mortemart, celui de Mrs Corbett Ashby et la reproduction de deux panneaux sculptés par Mme Céline Lepage.

Cette revue a pour objet : « instruire les Françaises de leurs droits et les armer pour la défense de leurs intérêts ». Elle ne paraîtra pas en juin « pour raison de propagande à l'étranger ». Le bizarre motif et la curieuse décision !!

Mémento. — *La Revue universelle* (1er juin) commence une « Petite Histoire des Juifs », par MM. J. et J. Tharaud — et « Louis Balssa, oncle

de Balzac, fut-il un assassin ? », par M. Paul Ballaguy, qui étudie là une vieille affaire criminelle dénouée par la guillotine.

*La Revue des Vivants* (juin), après des fragments inédits de Tolstoï, « Eve », d'une misogynie bien caractérisée, traite cette question si grosse d'inconnu : « la Russie, l'Angleterre et nous », examinée par MM. André Maurois, A. de Monzie, C. Diamandy, A. Pierre, G. Imann-Gigandet, Max Hoschiller (de qui : « La poussée du moujik » est d'un intérêt de nouveauté considérable) ; par MM. A. Ilowaiski et H. de Jouvenel.

*La Revue hebdomadaire* publie, depuis le 21 mai, les souvenirs d'André Antoine concernant sa première direction de l'Odéon et sa direction du Théâtre Antoine.

*Cahiers Léon Bloy* (mai-juin) : suite des « Logis de Léon Bloy », par M. P. Arrou. — « A propos du centenaire de Beethoven », par M. René Martineau. — Un portrait prétendu de Beethoven, par un inconnu.

*Les Amitiés* (mai) : un bien bel article de M. René Martineau : « Barbey d'Aurevilly chez Armand Royer ». — Poèmes de Mme Cécile Périn et de M. A. Flory.

*La Revue de France* (1er juin) : « La porte dérobée », roman nouveau de M. Claude Farrère. — ··· : « Notre future armée ».

*Revue Mondiale* (1er juin) : M. A. Albalat : « Flaubert et Victor Hugo », lettres et documents inédits. — « La chaste infidèle », par M. L.-J. Finot, fragment. — La suite des « Conversations avec A. France », de M. Nicolas Ségur. — « L'enfant maître », par M. André Romane.

*Revue des Deux Mondes* (1er juin) : « Une hirondelle ne fait pas le printemps », proverbe de Mme Gérard d'Houville. — La suite des souvenirs si alertes et fins de Mme Gyp.

*Poésie* (mai) : Une partie du fascicule est consacrée aux poètes arméniens de langue française.

*L'Opinion* (14 mai) : « Deux éditions de Gérard de Nerval », par M. Jacques Boulenger. — « Bergsonisme et Catholicisme », par M. Gonzague Truc.

*L'Arc-en-Ciel* (n° 3) : « Notes sur la poésie », par M. guy lévis-mano (sans lettres capitales, non plus).

*L'Alsace Française* (21 mai) : « Alsaciens et Lorrains aux Etats-Unis », par M. Benjamin Vallotton.

*La Revue de Paris* (1er juin) : « France et Italie », par M. Pierre Bernus. — « Le *pistachié* sentimental », par M. J.-L. Vaudoyer.

*La Nouvelle Revue* (1er juin) : « Au service de la pensée française : M. Georges Lecomte », par M. Pierre Paraf.

*Revue Méditerranéenne* (avril) : « Gustave Kahn, poète lyrique »,

par M. J. Feschotte, et « Trois poèmes », de Gustave Kahn, très beaux.

*Etudes* (20 mai) : « L'apologie par l'écran », par M. Louis Jalabert. — « La pensée de Thomas Hardy », par M. Joseph Mainsard.

*La Nouvelle Revue Française* (1er juin) : « Broderies », par M. Léon-Paul Fargue. Et la sixième partie du « Temps retrouvé », de Marcel Proust.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## ART

Exposition C.-J. Maks, galerie Durand-Ruel. — Exposition Othon Friesz, galerie Granoff. — Exposition Bibal, galerie Artiste et Artison. — Exposition Gaston de Villers, galerie Bernheim-jeune. — François Fosca : *Claude Monet*, Cahiers de la Quinzaine. — Georges Lecomte : *Raffaëlli*, Maître de l'Art moderne, Rieder.

**C.-J. Maks** nous montre, galerie Durand-Ruel, une vingtaine de toiles, presque toutes consacrées aux exercices du cirque et aux jeux de la lumière électrique sur le spectacle, les acteurs et les spectateurs.

Tout obéit dans cet art à cette lumière violente qui fournit les modelés humains les plus elliptiques et les plus puissants. L'intensité polychrome des lumières sur la variété des costumes, les densités diverses des figurants, de la masse confuse des spectateurs donnent de larges teintes diversifiées, des nids d'ombre imprévus, des arabesques de forme et des sautes de couleur dont Maks tire le plus heureux parti.

Si la lumière est ramassée, si le rayon lumineux le plus fort passe sur un groupe isolé en plein cirque, au centre et comme serti de lumière, Maks nous donne le modelé sculptural de miss Cooke et décrit en toute netteté ses deux petits poneys, l'un blanc, l'autre alezan, droits sur les pattes de derrière, comme en un mouvement de chiens fidèles, immobiles avec leurs grands panaches blancs. Si l'écuyer entre pour des exercices de haute école, la lumière scintille sur toute la piste ; si des cortèges d'écuyères font une entrée lente, la lumière se brise à tous les paillons du costume, et c'est un accompagnement joyeux, divers, comme d'un tas de clochettes bruissantes, à leur allure si mesurée que le peintre le traduit presque hiératique.

Des acrobates se présentent : deux femmes dont l'une élève l'autre avec aisance sur son épaule, d'un dessin extraordinairement souple.

Et voici, dans d'autres éclairages, éclairage surtout de rampe, synthétisant les personnages de la base du tableau, les musiciens de la danseuse arabe, joueurs de clarinette et frappeurs de tambourin, l'éclat d'or franc du pantalon de la danseuse, et la face brillante avec un point d'ombre noire que lui inflige la lumière pauvre du plafond.

La même symphonie lumineuse se retrouve avec les variations commandées par une différente et plus large disposition des lampes, dans le portrait de cette danseuse espagnole au geste si précis d'envol rythmé pour les premières mesures de sa danse.

A côté de ces tableaux principaux, de pittoresques entrées de clowns dont le dessin précise par la taille et le costume les variétés d'humour, un très beau portrait de femme, d'une allure simple et vivante dans une harmonie sobre et délicate du costume et un paysage d'Amsterdam d'une grande finesse, clair, spacieux, et une notation exacte et fine d'une atmosphère pâle et irisée.

C'est là l'œuvre d'un très beau peintre moderniste, pour qui l'enseignement de l'impressionnisme n'a pas été perdu, et qui trouve dans la précision de sa vision et l'instantané de la notation de son enregistrement fidèles, de grands éléments de nouveauté.

§

**Othon Friesz** occupe dans la peinture actuelle une place très importante, et voici plusieurs années que ses tableaux apparaissent à la critique et aux amateurs comme parmi les plus heureux, les plus neufs et les plus complets qui viennent orner le Salon d'Automne et le Salon des Tuileries.

Le succès a largement répondu à un effort qui date de trente ans bientôt et Friesz a judicieusement pensé que c'était le moment, puisqu'il entre dans la gloire, de rappeler, en raccourci, son labeur et les étapes de son art.

De là cette exposition de cent toiles dont les dates varient de 1895 à 1927, depuis un petit paysage de Honfleur, précis et d'une jolie atmosphère, toile que Friesz a conservée de ses toutes premières tentatives, jusqu'à ce clair intérieur d'atelier, cet autre intérieur dont le fond s'éclaire d'une large tapisserie et cette belle évocation du paysage provençal que le peintre appelle la *Fenêtre sur la Terrasse*...

Friesz traite volontiers le nu. Il a dans ce sens des pages célè-

bres : études de nu à l'atelier, rigoureuses et simples, à tons de coloration réduits pour concentrer l'attention sur le modelé ; il a des groupes de baigneuses et, le plus récent dans un beau paysage ordonné où le soleil a peine à trouer l'ombre d'un beau jardin, le *jardin de l'amie*, une très heureuse symphonie de lignes, l'encadrement d'un jet d'eau et d'un pavillon de repos, des groupes de nus de dessin pur et d'inflexions variées.

D'excellents portraits, celui de la mère de l'artiste, ceux très remarquables et notoires qu'il fit à des périodes différentes de Mme Friesz, indiquent une recherche incessante de plus de sobriété, d'intimité et de profondeur.

Les paysages donnent des périodes diverses de l'artiste, paysages de la Ciotat, du temps où il comptait parmi les fauves et cherchait la dominante colorée ; paysages de Portugal avec des symphonies vertes et des ciels lourds, impliquant une forte sensation de chaleur à l'irradiation pesante ; des neiges notées dans le Jura, son tableau célèbre du départ du *Paris*, en rade du Havre, le bateau barrant tout l'horizon, avec une interprétation puissante du coloris architectural ; le Port de Toulon aussi notoire d'un si grand calme résumé ; la calanque de Cassis où les baigneuses apparaissent comme des Néréides surprises sur la plage ; la vallée d'Aups, notée au premier frisson d'automne, verte et brune sous un ciel strié de nuages citrins et orangés.

Longtemps, Friesz avait résumé sa couleur et on pouvait discuter cette méthode. Les dernières œuvres indiquent un heureux retour à la richesse rationnelle de la polychromie.

§

**Bibal** est un bon peintre du pays basque. Il en note les maisons roses, les ruelles ensoleillées, les tapis d'ombre bleue que dessine sur le sol la lumière tamisée par les grands arbres, les éveils de rivière, le matin, dans une clarté froide qui se chauffe de rose, les verts qui se nuancent des verts solides du premier plan en pâlissant jusqu'à la crête des coteaux.

Il note aussi, dans de somptueux décors de verdure ouverts en arcades sur la plaque bleue de la mer, les danseurs de fandango, ceux du pays basque français et ceux d'Espagne. Il étudie les gestes des *pelotaris* dans les grandes parties qui s'organisent dans des bourgs importants comme Verugue à la belle église rose et

fauve, et aussi, le dimanche matin, dans de minuscules villages que domine une église ruineuse aux bords de la Bidassoa.

§

La nombreuse exposition de **Gaston de Villers** résume vingt ans d'efforts picturaux. Le faire est résolument impressionniste, agile; l'aptitude décorative se démontre souvent dans des paysages à figures heureusement composés. Il y a des nus de bonne structure, des portraits intéressants, des natures mortes et quelques figures de femmes, dont une *guitariste* d'une allure simple et juste dans sa somptuosité de couleur.

Au moment où le Louvre, s'annexant l'Orangerie des Tuileries (qui, au vrai, est en face du Jeu de Paume, qui fait partie du Luxembourg) s'enrichit de l'étonnante symphonie naturiste que donnent les *Nymphéas* de **Claude Monet**, **François Fosca**, dans un petit livre fort bien fait, se demande ce qu'était Claude Monet, et ce que deviendront l'emprise, l'influence de Claude Monet et aussi sa gloire.

Dire qu'un livre est bien fait ne veut pas dire qu'on en accepte les théories et les conclusions. C'est simplement déclarer que son information est riche, étendue, son allure intéressante et qu'il est judicieux. Le livre de François Fosca possède toutes ces qualités. A travers un chemin fort bien tracé, il nous conduit à cette conclusion que Claude Monet est un grand peintre, mais pas un des plus grands peintres. Il penche à faire sienne, en lui attribuant une valeur définitive, ce propos de Cézanne : « Ce Monet, ce n'est qu'un œil, mais quel œil ! » Il attribue à Monet des dons extraordinaires, supérieurs à ceux de Degas, mais il ne croit pas que Monet se classera parmi les très grands peintres, Vélasquez, Delacroix, Ver Meer, Tintoret, etc...

Il en donne ses raisons, en très bons termes. Il oppose la théorie de la moyenne, prise des variations de la lumière et des modifications par elle des formes, à la recherche de l'effet immédiat. La première lui paraît synthétisée par le Poussin, la seconde par Monet. Il donne la préférence à la première. Mais la moyenne est une moyenne et Monet a donné d'admirables visions de passages éphémères de la beauté. Chez lui, la densité et l'ordonnance s'altèrent parfois, mais quelle magnificence du masque, des masques éphémères du monde! Monet aurait mal réussi à transcrire les architectures vénitiennes, mais combien de peintres les avaient

traduites, tandis que Monet, dans cette série contestée à tort (à mon sens), a découvert le ciel changeant, le ciel marin de Venise.

Entre autres qualités, le livre de François Fosca pose le problème de la peinture actuelle et de ses directions diverses. On n'en finirait point de discuter Fosca ; c'est un grand éloge pour son petit livre.

L'étude de **Georges Lecomte** sur Raffaëlli contient une excellente partie biographique, habilement mise en concordance avec les étapes de l'art d'un maître qui, jusqu'à la fin de sa carrière active, avant que la maladie le terrassât, n'a jamais cessé de progresser. Lecomte déduit fort bien comment la révélation de la nature vraie, pénétrée à une saison de Bretagne par Raffaëlli, trouva chez lui un technicien très habile. De ce moment, Raffaëlli est parmi les impressionnistes avec Pissarro celui qui trouve le plus facilement, le plus prestement, le meilleur moyen neuf pour traduire une nouveauté, un élargissement de vision ou de sensation. Mais déjà Raffaëlli a pris dans l'impressionnisme une position particulière. Grand paysagiste, il s'attache à la figure, à la forme, à l'expression humaine, et de là son admirable étude de la banlieue, dont le paysage merveilleusement souple et délicat compose surtout le cadre des miséreux qu'il y trouve. C'est cette extraordinaire aptitude à traduire le modèle humain dans son décor exact qui lui donne, avec la même souplesse, ses grands portraits d'hommes politiques (Clemenceau), d'écrivains (Edmond de Goncourt), et ses adorables portraits de jeunes filles, qui lui donne aussi cette admirable synthèse de la Bretagne, devenue une gloire de la tapisserie moderne par la volonté éclairée de Geffroy.

Raffaëlli est le maître du vérisme. Il s'est refusé les féeries. Il s'est refusé à la spécialisation. La diversité de son œuvre a surpris les amateurs, comme son caractère véridique et son refus de toute manière générale.

Il a su tous les secrets du peintre. Il figure parmi les plus grands graveurs, parmi ceux qui ont créé le plus de nouveauté ingénieuse. Georges Lecomte se garde d'oublier de décrire cette sorte d'universalité de recherche, servie par la plus grande habileté créatrice dans le métier.

GUSTAVE KAHN.

## MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : échange de prêts avec le Musée d'Amsterdam ; exposition internationale des Chalcographies de Paris, Madrid et Rome. — Un nouveau musée : *Les Nymphéas* de Claude Monet à l'Orangerie des Tuileries. — L'exposition des pastels français des XVIIe et XVIIIe siècles à la galerie Jean Charpentier. — Expositions rétrospectives Félix Bracquemond et Marius Michel au Petit-Palais. — « Les pays du Nord autrefois » à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Exposition de la Soie au Musée Galliera. — Exposition de dessins italiens du XVIIe siècle au château de Maisons. — Exposition de céramique à la Manufacture de Sèvres. — Exposition Marie-Antoinette à la Bibliothèque de Versailles. — Exposition Chassériau à la galerie Dru. — Erratum.

L'Office international des Musées, créé au commencement de cette année par la Société des Nations (1), vient de marquer ses débuts par deux mesures dont le **Musée du Louvre** a été le champ d'expérience : un échange de prêts entre musées, et une exposition internationale de gravures.

La première de ces opérations consiste dans le prêt pour une durée de trois ans (pourquoi un si long espace de temps ?) de la *Nef des fous* de Jérôme Bosch, de notre Louvre, au Rijksmuseum d'Amsterdam, qui, en retour, nous a envoyé un fragment (exposé dans la salle des Primitifs) d'un des anciens volets de l'*Annonciation* de l'église de la Madeleine à Aix-en-Provence, attribuée à un peintre de l'école d'Avignon du milieu du XVe siècle ayant passé sans doute par la Bourgogne. Cet étroit panneau formait la partie supérieure du volet gauche, appartenant aujourd'hui à Sir Herbert Cook à Richmond, où est figuré le *Prophète Isaïe*, et, comme dans l'autre volet, aujourd'hui au Musée de Bruxelles, où est peint le *Prophète Jérémie* (2), représente des livres entassés sur une tablette. La vérité extraordinaire de rendu de ces objets, le soin et la vigueur de la facture, la chaude harmonie du coloris, font de cette peinture une petite merveille, étonnante si l'on songe à la date où elle fut peinte.

L'autre manifestation est une exposition, installée pour jus-

(1) V. *Mercure de France*, 1er mars 1927, p. 446.

(2) Un tel dépeçage n'est-il pas lamentable ? Voilà une œuvre d'art dont les parties sont dispersées en cinq endroits différents ! Et quantité d'autres ont subi de semblables mutilations. L'Office international des Musées se propose d'en dresser un inventaire, qui rendra de grands services aux historiens. Mais ne pourrait-il, en outre, quand des fragments ainsi dissociés sont conservés dans un même pays (c'est le cas, par exemple, du triptyque de Mantegna, partagé entre le Louvre et le Musée de Tours, dont à plusieurs reprises, ici même, nous avons réclamé la restitution dans son état primitif), s'entremettre pour faire cesser, au moyen d'échanges compensateurs, un état de choses aussi déplorable ?

qu'au 31 juillet dans la salle du Manège du Prince impérial, débarrassée des moulages qu'elle contenait, d'un choix d'estampes des Chalcographies de Paris, de Madrid et de Rome, qui est montré, en même temps qu'à Paris, dans ces deux dernières villes. On veut par là faire connaître mieux qu'elles ne le sont, même dans leurs propres pays, ces institutions — dont l'histoire est sommairement rappelée en tête du catalogue par leurs directeurs respectifs — et leurs productions, que le grand public — nous en avons déjà ici même exprimé le regret — ne connaît pas assez. A cet effet, on a choisi dans chacune de ces Chalcographies cent planches entre les meilleures, gravures originales ou gravures de reproduction, et ce sont elles qu'on nous montre : pour notre propre établissement national, des estampes d'Abraham Bosse, Israël Silvestre, Robert Nanteuil, Sébastien Leclerc, Audran, Drevet, Gérard et Nicolas Edelynck, Wille, Beauvarlet, Moreau le jeune, Henriquel-Dupont, Daubigny, Meryon, Léopold Flameng, Bracquemond, l'admirable Ferdinand Gaillard, Burney, Boilvin, Achille Jacquet, Patricot, Sulpis, Gobô, Jamas, etc. ; — pour la Chalcographie romaine (la plus riche des trois, puisqu'elle ne possède pas moins de 19.623 cuivres), des gravures de Marc-Antoine Raimondi, de Stefano della Bella, d'Augustin et Annibal Carrache, de Piranèse (dont l'œuvre comprend, à Rome, 1423 planches), de Bartolozzi, de Raphaël Morgen, de Calamatta et autres; — pour Madrid, un choix d'épreuves qui va des planches de Fpipart, de Gil et de Carmona à R. de los Rios en passant par Goya, qui éclipse tous les autres avec 28 planches, dont deux d'après Velazquez, et vingt-quatre feuilles des célèbres *Caprices*, d'une beauté de tirage exceptionnelle.

§

En pendant du **Musée du Jeu de Paume** — où l'on nous a montré, seulement du 20 au 28 mai, avant son départ de Paris où elle avait été traduite en mosaïque, une partie de l'exécution définitive, avec les cartons, d'une grande composition (haute de 15 mètres et large de 17) du peintre A. Molkenboer, destinée à une nouvelle église de Scheveningue élevée en commémoration de la disparition miraculeuse du choléra dans cette ville en 1848 et évoquant avec un accent de grandeur et un sentiment émouvant la guérison des malades par l'invocation au Saint-Sacrement, —

un nouveau musée, annexe également de celui du Luxembourg, vient d'être créé à l'**Orangerie des Tuileries**, pour abriter et présenter au public huit des grandes compositions léguées à l'Etat par Claude Monet, dernières variations du peintre sur le motif de l'étang aux nymphéas de sa propriété de Giverny, qui lui avait déjà inspiré tant de délicates symphonies, admirées notamment en 1909 à la galerie Durand-Ruel. Disposées quatre par quatre avec un goût exquis autour de deux grandes salles ovales aux proportions soigneusement calculées, marouflées directement sur la muraille dont le ton crème leur sert de cadre, elles évoquent en des accords de couleurs infiniment subtils la poésie, changeante suivant les heures, de l'eau, des fleurs et des frondaisons, tour à tour voilées dans la brume matinale, claires et vibrantes au milieu du jour, assombries au crépuscule, puis enveloppées des voiles de la nuit : visions féeriques, presque impalpables, où celui qui fut le grand poète de l'impressionnisme est allé aux extrêmes limites d'un art qui s'est efforcé sans cesse, et de plus en plus, à poursuivre l'insaisissable, à capter les jeux les plus évanescents de la lumière, les aspects les plus fugaces de la nature, et qui, s'évadant hors de ses limites, finit, comme le remarque en le déplorant M. François-Fosca dans une récente étude, extrêmement juste et pénétrante (1), par peindre ce qu'il y a de plus irréel : « non plus les choses, mais leur reflet dans l'eau » ; — visions de songe qui font néanmoins de ces deux salles, en plein cœur de Paris, une oasis de repos et de fraîcheur où semble flotter dans l'air la fluide musique d'un Verlaine ou d'un Debussy.

§

Une autre halte délicieuse, mais trop brève, vient de nous être offerte à la galerie Jean Charpentier où, avec l'aide de nos deux érudits confrères M. Émile Dacier, si admirablement instruit de tout ce qui concerne notre art français, et M. P. Ratouis de Limay, historien de Perronneau, la Société des Amis du Musée La Tour de Saint-Quentin, récemment fondée, avait réuni du 23 mai au 26 juin, au profit de la reconstruction de ce musée détruit pendant la guerre, un choix de 150 **pastels français des XVIIe et XVIIIe siècles**, appartenant à nos musées ou à des collections

(1) *Claude Monet* (*Cahiers de la quinzaine* ; 3e cahier de la 18e série) (Paris, 1927), in-16, 101 p., av. 16 planches, dont 4 en couleurs.

privées. On nous y montrait, en nous offrant pour guide un catalogue dont la documentation abondante et sûre et l'élégante présentation font un modèle du genre, la fleur de cet art délicat et charmant marqué, au XVII^e siècle, de cet accent de solidité et de noblesse qui éclate en particulier dans les effigies (venues du Musée des Offices, du Louvre, du Musée de Rouen, etc.), dues à Vivien, « le premier artiste français qui ait mis en pleine valeur toutes les ressources, toutes les richesses de coloris du pastel », et dans celles, si admirables dans leur probité et leur sobriété (prêtées notamment par le Louvre, Versailles et le Musée Carnavalet) dues à Nanteuil : *Le Conseiller Jean Dorieu, Dominique de Ligny, évêque de Meaux, Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, Mme de Sévigné, Le Médecin Louis Gallais.* Chez le bon Chardin (son propre portrait et celui de sa femme, venus du Louvre), c'est avant tout la sincérité qui domine, tandis que l'élégance et la finesse vont être l'apanage des autres maîtres du XVIII^e siècle. La Tour, le héros et le centre de cette brillante assemblée, était représenté, à lui seul, par 51 œuvres, dont 10 empruntées à la série de Saint-Quentin : la charmante *Mlle Fel, Mme Favart, Mlle de Chastagner de Lagrange, Dachery, L'abbé Huber, M. de Julienne, Restout, D'Alembert,* etc., auxquels faisaient cortège notamment les portraits de l'artiste du Musée du Louvre et du Musée d'Amiens, la grande effigie en pied du *Président de Rieux* de la collection Wildenstein, *Le Chevalier de La Tour*, appartenant à Mme Chévrier-Marcille, *Le Maréchal de Saxe*, le peintre *Watelet* et son amie la charmante *Marguerite Lecomte, M. de la Pouplinière*, le fermier général *La Reynière, Mme de Graffigny*, et ce portrait de *Duval de l'Epinoy*, de la collection Henri de Rothschild, où le regretté Maurice Tourneux voyait « le triomphe de la peinture au pastel, etc. ». Perronneau, rival de La Tour, s'il l'égale en acuité d'expression et en science technique, n'a pas ses belles colorations fleuries et près de lui paraissait un peu terne ; mais, parmi les 21 œuvres qu'on nous montrait, le portrait de *La Tour* de Saint-Quentin (1), l'*Abraham van Robais* récemment entré au Louvre, le portrait d'un *Enfant en costume de hussard*, ceux de

(1) Admirablement reproduit en couleurs, ainsi que *Mlle Fal* et *Mlle Chastagner de Lagrange*, de La Tour, dans l'*Illustration* du 14 mai, pour accompagner un article de M. P. de Nolhac annonçant cette exposition.

*Mlle Corrégeolles* (Musée de Bordeaux), du peintre orléanais *Aignan Thomas-Desfriches*, surtout du graveur *Gabriel Huquier*, sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Bien d'autres maîtres étaient en outre représentés : Vaillant, Valade, Boucher, Greuze, Mlle Capet (portrait de *Marie-Joseph Chénier*), Coypel, Nattier, Le Noir, Ducreux, Mme Labille-Guiard, Prud'hon, Mme Vigée-Lebrun, etc., avec des œuvres marquantes qu'il aurait été intéressant d'étudier ; mais hélas ! la place nous manque...

§

Elle nous manque également pour parler en détail, comme il aurait fallu, de la double exposition rétrospective de l'admirable peintre-graveur Bracquemond et du prestigieux relieur d'art Marius Michel, organisée au **Musée des Beaux-Arts de la ville de Paris** par M. C. Gronkowski dans le cadre élégant et somptueux constitué par les douze belles tapisseries, pour la plupart flamandes, récemment données au Petit-Palais par un généreux Américain, M. Auguste Gurnee. Elle réunissait les plus belles productions de ces deux maîtres, et il est bien regrettable qu'elle ait duré si peu de temps.

Plus brève encore a été l'exposition « Les Pays du Nord autrefois », ouverte à la **Bibliothèque Sainte-Geneviève** du 23 mai au 19 juin et qui, organisée par M. R. Oeksnevad et M. G. Thomas, groupait plus de 200 livres et cartes extrêmement curieux, empruntés à la riche collection finno-scandinave de la bibliothèque — la plus importante qui soit hors de ces pays mêmes — sur l'histoire et la vie des habitants du Danemark, de l'Islande, de la Norvège, de la Suède et de la Finlande. Pourquoi ne nous les avoir pas montrés à une époque de l'année plus tranquille et plus favorable à leur examen ?

Et il y a encore, au **Musée Galliera**, la séduisante exposition de la Soie qui réunit, heureusement pour quelques mois, les créations les plus récentes et les plus belles de nos principaux fabricants et de nos écoles techniques, et où l'œil est réjoui par mille inventions décoratives charmantes (celles, par exemple, de M. René Piot pour la maison Tassinari et Châtel et de M. Dubost à l'Ecole municipale de Lyon) et par les colorations les plus somptueuses et les plus harmonieuses (une section rétrospective offre, en outre, une intéressante collection de soieries d'ameublement des époques Restauration et Louis-Philippe) ; — au **Château**

**de Maisons**, une exposition (qui durera jusqu'au 15 août) d'un choix de dessins italiens du XVII^e siècle tirés des cartons du Musée du Louvre, qu'on reverra à Paris en octobre et dont nous reparlerons alors, en détail, mais dont nous voulons signaler tout de suite l'intérêt, encore accru par le cadre si bien approprié du château où ils sont montrés, car ces œuvres parfois décriées du *seicento* se distinguent, comme M. Gabriel Rouchès l'a montré lumineusement dans la préface du catalogue, puis dans une conférence donnée le 12 juin à Maisons et que suivait un charmant concert de musique de l'époque, non pas par un froid académisme, comme on le dit trop souvent, mais par une vérité d'observation, une vie et même (comme dans les admirables dessins du Guerchin) un romantisme avant la lettre qui font de la plupart de ces pièces des œuvres de premier ordre ; — à la **Manufacture de Sèvres**, une présentation d'œuvres du céramiste espagnol Francisco Durrio et de faïences stannifères dues au fils de Gauguin, Jean Gauguin, attaché à la manufacture Bing et Groendahl de Copenhague, dont nous avons vu des œuvres remarquables à l'Exposition des arts décoratifs de 1925. — Enfin, à la **Bibliothèque municipale de Versailles**, une exposition Marie-Antoinette groupa jusqu'au 24 juin, dans le cadre du magnifique hôtel construit par Choiseul pour les services des Affaires étrangères, des meubles, des peintures, des gravures, des livres et autres souvenirs qui évoquaient de la façon la plus attachante et la plus émouvante la figure de la malheureuse reine et du petit dauphin Louis XVII (1).

Signalons en outre, à la galerie de L. Dru, une belle exposition (ouverte jusqu'au 9 juillet) de 130 aquarelles et dessins (généreusement prêtés par M. le baron Arthur Chassériau), du génial décorateur de la Cour des Comptes, délicieux artiste encore trop méconnu, écrasé entre Ingres et Delacroix « comme un rosier entre deux chênes », suivant l'expression de M. J.-L. Vaudoyer dans la jolie préface du catalogue de cette exposition : **Théodore Chassériaux**.

ERRATUM. — Dans notre dernière chronique (*Mercure*, 15 juin), p. 703, ligne 8, au lieu de : « les aspects successifs de la vieille demeure !... »,

(1) Lire dans *L'Illustration* du 11 juin l'article de M. Ch. Hirschauer consacré à cette exposition.

lire : « les aspects successifs du quartier où s'élève la vieille demeure.... »

AUGUSTE MARGUILLIER.

## CHRONIQUE DE GLOZEL

Morlet et Fradin : *Nouvelle station néolithique*, 4e fascicule, Vichy, imprimerie Belin. — A propos de Glozel et Alvao. — Une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

**Glozel (4e fascicule de la Nouvelle station néolithique).** — On trouvera dans ce nouveau fascicule des renseignements sur la campagne de fouilles 1926-1927, avec 49 illustrations. Les auteurs commencent par fixer certains points controversés de l'historique des fouilles, au sujet desquels il y a eu échange de lettres dans le *Mercure*. Je n'insiste donc pas. Puis viennent des compléments très utiles à la description du terrain et des renseignements généraux sur les découvertes. Très importante est la suivante : au sud-ouest de la fosse ovalaire a été découverte une aire en argile rouge de 2 m. 50 de longueur sur 2 mètres de largeur et de 8 cm. environ d'épaisseur moyenne. Le sol battu rappelle celui de la fosse qui fut le point de départ des recherches. Toute interprétation serait prématurée. Mais je crois que plus tard l'existence de cette aire aura un grand intérêt explicatif.

Je n'insiste pas non plus sur le chapitre consacré aux empreintes de mains, l'essentiel ayant déjà été publié par le Dr Morlet dans un article que j'ai analysé ici même.

Puis vient la description des objets en pierre (petits silex, fragments de hache polie, galets à cupules, anneaux en schiste, etc.). Le nombre des haches recueillies au début de 1927 était de dix-huit, toutes fabriquées à l'aide de galets roulés. Nous sommes donc en plein néolithique ; mais l'examen de celles qui avaient été trouvées lors de ma visite à Glozel et celui des photos, ainsi que les explications dans le texte, prouvent que la technique de fabrication est très grossière. On peut la regarder soit comme très primitive, soit comme très attardée. La forme triangulaire persiste tard dans le néolithique, et je doute, étant donné la transition aux tranchets également à manche triangulaire, que cette forme puisse servir à dater la station.

La plupart des autres trouvailles ont fait déjà l'objet d'articles

du Dr Morlet dans le *Mercure de France* : objets en os, harpons, poteries avec ou sans décor, plaques à inscriptions.

Le seul objet sur lequel je crois qu'il convient encore d'insister est un galet plus ou moins bien poli à l'une de ses extrémités et formant ainsi une hache, d'autant plus grossière qu'un sillon transversal semble correspondre à un défaut de la pierre ; de sorte que celle-ci paraît avoir été peu utilisable. Cette hache de type ovoïde mesure 11 cm. de long sur 7 de large, environ. Les auteurs n'en parlent que brièvement ; je suppose que ce galet est de même contexture et dureté que les autres. Lors de ma visite à Glozel, MM. Morlet et Fradin m'ont fait cadeau d'un de ces galets plats et je puis affirmer que la contexture en est très dure. J'ai essayé, et j'ai fait essayer par d'autres d'y graver des caractères avec un couteau et un burin d'acier ; on entaille ainsi légèrement; mais il faudrait des heures, en faisant un mouvement de va-et-vient, pour obtenir des entailles aussi profondes que celles des galets à inscriptions de Glozel.

Cet argument technologique est à mon sens un de ceux auxquels il faut attribuer l'importance la plus grande. Car ces mêmes entailles, on les obtient aisément sur ces galets avec d'autres pierres, sinon avec des fragments de pierre volcanique rougeâtre qu'on trouve dans la région de Glozel (les angles s'émoussent vite), du moins n'importe quel fragment de hache en pierre (serpentine, diorite, etc.) à arêtes vives.

Or, le raisonnement était jusqu'ici bloqué par ce fait que les objets en pierre découverts ne présentaient qu'un ou deux signes, ou plusieurs signes conjugués, bref des caractères ou des signes que provisoirement on peut classer dans la série des « marques de propriété ». Mais voici qu'on trouve gravée sur un galet-hache toute une série de signes situés selon des lignes et ressemblant étroitement aux séries de signes en ligne des briques inscrites.

Sur le dessin de la fig. ci-contre (fig. 8 du fascicule 4) on constate que les signes de même ordre que ceux des plaques sont gravés dans la pierre avec une sûreté qui témoigne d'une longue habitude. Le plus difficile à faire, l'O, lui-même, est vraiment bon. Qu'on obtienne dans de la terre glaise, avec un stylet de bois ou d'os, des caractères très nets, cela n'a rien d'étonnant; mais graver ces mêmes caractères en série sur un galet aussi dur est la preuve d'une rare maîtrise. De plus, l'interprétation ne peut guère être ici sujette à cau-

tion. L'inscription peut difficilement être autre chose que votive, ou tout au moins historique ; je veux dire, destinée à commémorer un événement, ou un homme, ou une famille ; et dans ce cas, en tant qu'inscription funéraire, elle aurait encore une valeur religieuse. Ce qui confirme, une fois de plus, le caractère sacré de la station. Je doute qu'on puisse regarder l'inscription comme ayant un sens économique (poids-type, etc.), bien qu'on ait des parallèles de l'Asie Mineure, en métal il est vrai, et que le problème des origines de *l'aes grave* romain puisse fournir ici une voie d'interprétation par comparaison.



Quoi qu'il en soit, l'ordre dans lequel les signes sont placés à la suite sur le galet prouve qu'il s'agit d'un texte proprement dit. On doit se demander maintenant, bien que le cas soit unique jusqu'ici, où est le point de départ : a-t-on commencé par graver sur pierre, à Glozel, et le transfert des signes sur des plaques d'argile n'a-t-il eu lieu que secondairement ; ou bien les dévots qui sont venus au sanctuaire avaient-ils déjà coutume de faire des plaques d'argile et d'y graver des textes, et dans ce cas l'inscription sur le galet-hache n'est-elle qu'un épisode individuel, disons : le fait de quelqu'un qui, n'ayant pas

de plaque d'argile, a pris ce qu'il avait sous la main pour déposer dans le sanctuaire son ex-voto à inscription?

La contemporanéité des deux séries, pierre et argile, ne peut faire de doute d'après le type des caractères. Si, pour les plaques d'argile, on peut admettre l'emploi du métal, il est difficile de l'admettre pour la gravure sur le galet. D'autre part, les mêmes caractères, mais isolés ou combinés en sigles, se voient sur des anneaux de schiste, d'autres galets de taille et de forme diverses, sur des poteries, etc. L'hypothèse gallo-romaine devient donc plus improbable encore, au lien que l'attribution (le Dr Morlet dirait: la certitude) néolithique gagne un argument nouveau.

Ce n'est d'ailleurs pas là le seul problème de Glozel. Chaque jour, ou presque, de fouilles en fait surgir autant que dans certains champs, par un jour favorable, le pas des chasseurs, les vols de perdreaux. Je dois dire, en concluant, que sur un grand nombre d'interprétations de faits de détail, je ne suis pas d'accord avec MM. Morlet et Fradin. On retrouve dans ce 4e fascicule plusieurs affirmations d'origines qui me font l'effet d'hypothèses absolument inadmissibles. Les auteurs trouvent à Glozel l'origine de l'écriture, sinon même de l'alphabet ; l'origine du masque néolithique ; l'origine du « silence sacré des morts »; l'origine de la céramique, sinon domestique, au moins funéraire.

Il y a longtemps qu'en ethnographie nous avons abandonné ces théories d'origines uniques d'invention (du feu, de l'emploi de la pierre, de la découverte du fer, du bronze, du zinc, de l'ambre, etc). Mais les archéologues sont encore sous l'emprise biblique et cherchent volontiers le lieu d'origine unique.

Nous avons aussi abandonné en ethnographie la manie des évolutions rectilignes et la construction de schémas de parenté à travers toutes les races, toutes les civilisations, tous les continents. Faire de Glozel le lieu d'invention de tous les phénomènes culturels énumérés ci-dessus dépasse les prémisses. Le plus qu'on pourrait dire, avant l'achèvement des fouilles, c'est qu'à Glozel semblent se présenter les manifestations les plus anciennement connues, en ce moment, de l'écriture, du masque néolithique, de l'idole phallique uni-sexuée ou bi-sexuée, etc. Telle quelle, la découverte est assez importante ainsi pour qu'on doive résister à la tentation d'aller plus vite que les violons.

A. VAN GENNEP.

§

**A propos de Glozel et Alvao.** — Le Dr Morlet nous écrit :

Vichy, le 9 juin 1927.

Monsieur le Directeur,

J'ai été très vivement intéressé par l'article de M. van Gennep sur « Glozel et Alvao », qui apporte avec l'opinion de M. Mendès Correa, Directeur de l'Institut d'Anthropologie de Porto, des éléments nouveaux importants sur la question des analogies entre les deux stations.

Mais il me semble que, contrairement à l'opinion de l'auteur, j'étais de l'avis de M. Mendès-Correa avant la lettre.

Voici en effet ce que j'ai écrit dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1926 (*Journées Mémorables de Glozel*) :

« M. Salomon Reinach voulut bien m'adresser aussitôt la revue *Portugalia* de 1903 où Ricardo Severo les avait publiés. Il est hors de doute que les galets à fossettes et les caractères alphabétiformes d'Alvao ressemblent à ceux de Glozel. Et nous y voyons une preuve de plus que l'écriture néolithique constitua le fond commun où les peuples péri-méditerranéens puisèrent selon leur génie propre. *Il s'agit de rapports de filiation lointaine et non de synchronisme entre les deux stations. D'ailleurs les gravures portugaises fort mauvaises et toutes schématiques, ne s'apparentent nullement à celles de Glozel.* »

Lors de ses visites à Glozel, M. Leite de Vasconcellos aimait à me répéter : « *C'est surtout Glozel, dont les trouvailles portent en elles des caractères d'authenticité certaine, qui servira à faire admettre Alvao.* » L'avenir lui a donné raison.

Cependant, au fort de la controverse pour l'authenticité de notre propre station, les anciennes découvertes d'Alvao, par leur analogie certaine, comme le reconnaît M. Mendès Correa (1), nous ont rendu de grands services.

Mais nous n'avons jamais pensé, ni écrit (voir plus haut) qu'elles puissent aider à résoudre le problème de la chronologie. C'est sur de tout autres bases que nous avons établi le « néolithisme » de la station de Glozel.

Si Alvao n'a jamais cessé de nous intéresser, c'est au point de vue de la diffusion de la survivance de l'écriture néolithique. C'est ainsi que dans l' « *Origine néolithique des alphabets méditerranéens* » (*Mercure de France* du 15 déc. 1926) nous avons donné un long ta-

(1) « 14 caractères d'Alvao, écrit M. Mendès Correa, sont communs avec Glozel », et plus loin : « L'alphabet de ces inscriptions portugaises n'est pas semblable à celui de Glozel, *malgré les affinités de ces stations.* »

bleau comparatif des alphabets ibériques du Nord et du Sud de l'Espagne avec le Glozélien.

Veuillez agréer, je vous prie, etc. D. A. MORLET.

§

**Une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — A la séance du 17 juin de l'Académie des Inscriptions, le commandant Espérandieu a donné lecture d'un rapport du Dr Morlet sur les dernières découvertes de Glozel. Voici le compte rendu de cette communication d'après l'analytique :

Il s'agit de deux tombes ovales formées de blocs enchevêtrés, sans mortier ni argile de liaison. L'une vient d'être vidée. On en a retiré des restes humains et un mobilier funéraire d'une grande richesse composé de vases d'argile, de masques dits néolithiques, de galets avec inscriptions ou figures d'animaux, de tablettes couvertes de signes alphabétiques, de harpons en os, d'une idole de terre du type dit « bisexué », d'un collier composé de petits galets dont on a modifié la forme primitive, d'un anneau de schiste avec inscription, d'un sabot de cervidé sur la face plantaire duquel sont gravées deux magnifiques têtes, l'une peut-être d'un renne, l'autre d'un cervidé.

Tous ces objets sont, dit M. Espérandieu, de la haute époque néolithique On n'a trouvé parmi eux aucun objet celtique ou romain. L'auteur pense donc pouvoir conclure que ce site fut une nécropole datant de l'époque des populations néolithiques glozéliennes.

Cette trouvaille, a observé le commandant Espérandieu, permet d'affirmer que les gens de Glozel, à l'époque néolithique, enterraient leurs morts avec des objets qui leur avaient servi de leur vivant, et par conséquent croyaient à une autre vie.

M. Salomon Reinach, qui présidait la séance, a mis en relief les importantes découvertes faites : « A cinq heures de Paris, nous constatons des trouvailles surprenantes qui occuperont les savants pendant un siècle », a-t-il dit.

Nous donnons aux échos le résultat de l'ouverture de la deuxième tombe.

## *ARCHÉOLOGIE*

Jean Vallery-Radot : *Loches*, Laurens. — Joseph Naud : *Le Château d'Issy et ses hôtes*, Champion.

Pour ceux qui s'intéressent aux choses du passé, aux fait surtout de l'histoire, la vieille ville de **Loches**, dont nous parle

M. Jean Vallery-Radot, est une des plus intéressantes qu'on puisse voir. Il y reste en effet un château du xve siècle avec donjon roman, une ville avec ses monuments, ses portes, — et le grand souvenir de la libération du territoire au xve siècle avec Charles VII et l'épopée de Jeanne d'Arc.

Mais selon un plan usité par la collection Laurens, on visite d'abord le château. Après avoir passé derrière la ville, on monte au château. On y entre par une large porte remontant au xiie siècle et qui fut remaniée au xve siècle ; la grosse tour que l'on aperçoit de suite passe pour une construction de Foulques Nerra, le grand bâtisseur de l'Anjou. L'histoire de Loches devient surtout intéressante au xiie siècle, lors de la rivalité de Richard-Cœur-de-Lion avec Philippe-Auguste. Le roi d'Anglèterre s'en empara par surprise, mais le Roi de France la reprit sur Jean-sans-Terre (1203). La forteresse depuis ce moment ne devra plus quitter le domaine royal. Mais au cours du temps on renforça maintes fois ses défenses.

Du xve siècle à la Révolution, la forteresse fut transformée en prison d'Etat. Le donjon auquel on accède de suite est donc une haute tour rectangulaire appuyée, de contreforts en demi-colonnes appliquées, le rez-de-chaussée formant cave dans laquelle on pénétre par le plafond ; de même, aux autres étages, on accédait par un escalier extérieur contourné dans une tourelle carrée et qui portait d'ailleurs au-dessus une chapelle maintenant close. Le donjon maintenant vide laisse reconnaître le tracé des étages par les vestiges des planchers, de même qu'on aperçoit trois cheminées encore accrochées à la muraille tandis qu'au-dessus la tour sans toiture laisse voir le ciel. Le donjon de Loches semble remonter au xie siècle.

Une partie très curieuse encore du château est constituée par trois tours à éperons surmontées d'une courtine et qui se trouvent au sud, hors de l'enclos principal. Mais il y aurait sans doute des considérations à faire valoir à propos des tours à éperons de Loches et nous n'oublions pas que les tours analogues de La Ferté-Milon sont du début du xve siècle.

Le xve siècle d'ailleurs travailla abondamment à Loches et on lui doit entre autres la Tour Ronde, qui est en quelque sorte un nouveau donjon. On croit savoir que la salle basse de cette tour a été le cachot du cardinal La Balue qui s'y trouvait enfermé

dans une cage de fer accrochée à la voûte, analogue à celle du Mont-Saint-Michel et à celle de Moret.

Dans la même tour, on montre encore le cachot du duc d'Alençon. Ailleurs c'est le cachot de Ludovic Sforza, duc de Milan — et tout le sous-sol du château est sillonné de couloirs, de geôles, — dont certaines sont utilisées maintenant encore. Pour toutes ces descriptions, on peut voir le texte de M. Vallery-Radot.

Le petit volume de M. Jean Vallery-Radot donne souvent de précieux détails ; c'est une des bonnes et intéressantes publications de la librairie Laurens.

§

J'ai à parler maintenant d'un très intéressant volume, publié par M. Joseph Naud sur **Le château d'Issy et ses hôtes**. J'ai à présenter surtout une explication concernant un volume publié naguère sur *La Reine Margot et la fin des Valois*.

J'ai indiqué, d'après la tradition courante, que sa maison de campagne, sa villégiature d'Issy avait précédé l'établissement du séminaire. Pour cette version, je me trouve en bonne compagnie.

Le Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France a apporté une version différente, et que nous retrouvons dans le volume que vient de publier M. Joseph Naud.

La maison de campagne de la Reine Marguerite à Issy est devenue le château des Conti ; on le trouvait à peu de distance et en contre-bas de la jolie église d'Issy. La route qui descend du portail arrive bientôt à un hémicycle où subsistent deux pavillons, reliés par la courbe d'une grille. Une route traverse ensuite le terrain ; les bâtiments devaient se trouver à gauche, au pied d'une butte, qui s'étend vers le sud. Les jardins devaient descendre en gradins vers la Seine, d'ailleurs un des plus beaux décors qui existent aux environs de Paris. La maison, qui prit le nom de « Petit Olympe », comprenait une « grande cour », presque entourée de bâtiments comprenant trois corps de logis, des communs, des jardins, etc... ; tout à côté se trouvaient vignes, terres, prés, viviers et autres agréments. — Quant à la maison et aux jardins qui passèrent ensuite à MM. de Saint-Sulpice, la reine Margot les conserva, mais ils furent délaissés.

Marguerite de Valois avait acheté sa nouvelle propriété en 1609 ; le prix en était de 22.900 livres avec des facilités de paiement ; mais cet arrangement ne fut jamais exécuté.

Elle avait fait arranger la maison, aménager les jardins, et c'est là qu'elle vécut en grande pompe ses dernières années, avec un entourage plutôt bizarre et curieux et un personnel en somme nombreux. Sur les dernières années d'Henri IV et après sa mort, c'est là qu'elle reçoit. La régente Marie de Médicis, avec laquelle elle entretenait les meilleurs rapports, et son fils le roi Louis XIII, encore enfant, lui rendirent même visite. Elle mourut enfin en son hôtel de la rue de Seine (27 mars 1615), laissant d'ailleurs une situation assez embarrassée.

Lors de la liquidation de sa succession en 1636, la première propriété passa à MM. de Saint-Sulpice, la seconde finit par être adjugée au prince de Conti.

C'est le sujet de la deuxième partie du livre que nous analysons. Mais nous ne donnerons pas de détails sur cette histoire. Le château, qui subit des remaniements divers, était devenu un des plus beaux monuments de la région.

L'historique en est donnée longuement au cours de l'ouvrage qui conduit le lecteur jusqu'à la période moderne.

Ruiné pendant le siège de Paris en 1870-71, on enleva en 1903 les constructions, la municipalité d'Issy et le département de la Seine ayant refusé de s'intéresser à leur conservation ou à une restauration toujours hasardeuse.

Le livre de M. Joseph Naud, qui donne du château d'Issy un historique aussi complet qu'intéressant, est illustré de très nombreuses planches, qui concernent surtout le château du XVIIIe siècle.

L'auteur a utilisé de nombreux documents locaux, qui lui ont permis de renouveler le sujet, surtout en ce qui concerne la deuxième propriété de Marguerite de Valois.

Le livre mérite d'être recommandé à tous ceux qui s'occupent de recherches historiques, et surtout de cette période si intéressante de nos annales qui s'étend du XVIe siècle à la période moderne.

CHARLES MERKI.

## *BIBLIOTHÈQUES*

**Les Bibliothèques municipales de Paris, leur réorganisation technique.**— *L'Illustration* du 12 février 1927 (n° 4380) a publié, sous la signature du maître biblioth-

caire Eugène Morel, une étude sur les bibliothèques américaines en général et sur ce qu'on appelle aux Etats-Unis, non pas bibliothèques populaires, mais bibliothèques libres ; on devine aisément le vœu de l'écrivain de voir la France suivre l'exemple d'outre-Atlantique et se pourvoir de bibliothèques répondant à ses goûts, à ses besoins et à ses intérêts.

Si Paris n'est pas toute la France, il en est du moins la tête et, à ce titre, il se doit de se mettre le premier à l'œuvre. La situation des bibliothèques municipales de Paris est insuffisante ; leur organisation technique s'impose.

Celle-ci a failli se produire dès avant la guerre ; mais onze ans durant, avant, pendant et après le conflit, elle a été mise en échec par une cabale. Il appartient au lettré délicat qu'est le préfet actuel et à son distingué directeur des beaux-arts de reprendre et de réaliser la réforme.

Reprendre, en effet, car en 1911, le préfet, M. Delanney, l'a proposée au Conseil municipal, qui l'a adoptée ; mais la cabale veillait ; non contente d'avoir fait amputer et mutiler la proposition préfectorale par le conseiller rapporteur, elle s'opposa victorieusement à la réalisation de ce qui en restait.

Fait d'intérêt capital et général, où l'on voit préfet et conseil, jouets d'une cabale agissant dans l'ombre, et qui paralyse jusqu'aux velléités réformatrices d'un ministre de l'Instruction publique.

Routine contre progrès, bureaucratie contre technique, empirisme déficitaire contre doctrine féconde, voilà les termes du problème ; les poser, c'est le résoudre.

Supposez, en 1927, des pompiers courant encore au feu au pas de gymnastique en traînant leur matériel, les omnibus encore tirés par des chevaux, les maisons encore pourvues de tinettes ou de fosses d'aisances, avec dans la cour l'unique robinet d'eau et dans les logements la fontaine à deux compartiments, les ordures ménagères encore enlevées par des tombereaux aux attelages cadavériques ; voilà, *mutatis mutandis*, la situation actuelle des bibliothèques municipales de Paris.

Paris a des bibliothèques municipales, il en a même peut-être trop, ce qui l'empêche d'en avoir de bonnes ; mais il n'a pas les bibliothèques qu'il faut au Paris de 1927.

Ce que doit être dans le Paris d'aujourd'hui la bibliothèque municipale ?

Un local à rez-de-chaussée, en bordure d'une rue fréquentée, avec une vitrine d'exposition, d'échantillons, de réclame. Un local suffisamment vaste, clair, propre, gai, pourvu de sièges et de tables confortables.

Les casiers, soit muraux, soit en épis, soit en éventail, où tout est à portée de la main ; ni escabeaux ni échelles.

Une collection de livres encyclopédique, où l'on trouve des représentants de toutes les disciplines, en nombre proportionné à la vogue de chaque genre ; des livres choisis parmi les plus utiles, les plus récents, les mieux présentés, voire les plus chers, toute proportion gardée ; le livre cher, parce que beau livre, a sa place ici, n'étant pas à la portée de chacun, et étant leçon de beauté, d'art, de goût. Le livre technique, professionnel, le livre de métier doit y être nombreux.

Distraire, instruire, renseigner, voilà la devise de la maison, sa destination, son devoir. La distraction est essentiellement subjective ; pourtant le roman, le théâtre et la musique sont les grands agents distractifs ; il y en aura beaucoup dans la bibliothèque, la moitié de l'effectif environ ; mais cette proportion nécessaire est suffisante.

Une réserve, très limitée, contiendra les œuvres que les personnes d'âge ont droit de vouloir lire, comme ouvrages consacrés de la littérature, mais qu'il convient d'éloigner des jeunes gens.

Un « coin » de la salle, une série spéciale de livres — à images — réservés aux enfants, au surplus réunis une fois par semaine pour « l'heure du conte ».

Une collection d'ouvrages de références fournira à la clientèle les renseignements pratiques que le bar ne doit plus être seul à tenir à sa disposition : Bottin, indicateur des chemins de fer, annuaires, etc...

Foyer de formation récréative, intellectuelle, professionnelle, sociale, la bibliothèque possède un choix judicieux de journaux et de revues ; par les journaux, elle met chacun en situation de se faire une opinion personnelle, raisonnée, basée sur une information pluriale et contradictoire, au lieu d'avoir seulement l'opinion toute faite de l'unique journal qu'il lit ; par les revues de tout genre, elle assure à tous l'information rapide de toutes les

nouveautés, dans le domaine des lettres, des sciences, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de l'économie politique et sociale, etc...

Un catalogue est indispensable, catalogue approprié, adapté à l'œuvre et à sa clientèle, catalogue qui doit être à la fois instrument de renseignement et d'enseignement, et par suite analytique. Un fonctionnaire administratif disait un jour, dans un rapport officiel, que, pour faire un bon catalogue, il suffisait de passer une heure à lire certaine brochure d'une trentaine de pages,... consacrée à un tout autre genre de catalogues : preuve, s'il en faut, que, pour parler utilement de bibliothèques, il vaut mieux être bibliothécaire que chef de bureau, du moins chef de bureau soutenant, moins par bêtise que par calcul de courtisan, que pour diriger des bibliothèques, pas n'est besoin d'être du métier, au contraire.

Catalogue méthodique, catalogue dictionnaire, les deux types ont leurs avantages ; en tous cas, catalogue sur fiches, rigoureusement tenu à jour, placé en évidence dans la salle, pour la libre consultation de chacun.

Le lecteur libre dans la bibliothèque libre : libre accès aux rayons, libre choix ; un foyer, un *home*, pas un bureau de distribution de numéros.

Et ce n'est pas tout ; ce n'est même pas l'essentiel. L'essentiel, c'est un ou une bibliothécaire, un ou une vraie bibliothécaire, connaissant le métier pour l'avoir appris, aimant les livres, monnaie courante, aimant le lecteur, qualité rarissime, en raison des « vertus » qu'elle implique, amabilité, patience, psychologie, flair, autorité, influence, confiance, et désintéressement, le vrai bibliothécaire fournissant toujours beaucoup plus de travail que n'en comporte son salaire ; c'est la beauté du métier.

Autre chose, nouvelle, essentielle, le bibliothécaire professeur de lecture. La grande erreur courante consiste à abandonner le lecteur à lui-même ; qu'il choisisse ses livres, qu'il se serve du catalogue ; le bibliothécaire n'est plus qu'un teneur d'écritures, un distributeur d'ouvrages. Choisir ses livres, se servir du catalogue, vite dit, mais voyons les choses de près.

Le lecteur — du moins, nous devons le poser en principe — ne connaît pas les livres, les divers genres de livres ; il faut qu'on les lui fasse connaître ; le catalogue, le lecteur ne saura en faire

usage que si on lui en apprend le mécanisme ; ainsi le bibliothécaire devra dispenser un enseignement individuel et collectif ; individuel, en répondant aux questions qui lui sont posées, en causant avec celui-ci et celui-là, scrutant son degré d'instruction, son goût, ses préférences, lui mettant tel ou tel livre entre les mains, à titre d'essai, de sondage, se réservant, d'après les résultats, de suivre la même voie ou d'en prendre une autre... Enseignement collectif, en réunissant une douzaine de personnes, pour leur montrer avec explications, un groupe de livres, formé à tel ou tel point de vue, livres divers constituant un apport nouveau, livres d'une catégorie déterminée, genre ou sujet, livres relatifs à un fait d'actualité, livres dont un titre obscur, insuffisamment attractif, cache fâcheusement un contenu intéressant, livres illustrés, s'adressant en particulier aux artistes, aux amateurs d'art, etc. L'enseignement de la lecture conditionne le rendement de la bibliothèque, et pour donner cet enseignement — modeste, élémentaire — il faut un bibliothécaire de formation suffisante, quoique élémentaire ; aussi bien la direction supérieure technique est-elle là pour faciliter sa tâche, notamment par des causeries bibliographiques, complémentaires de la formation initiale.

Dans chaque bibliothèque locale, un ou une bibliothécaire ayant reçu une formation professionnelle élémentaire ; à la tête de l'organisme supérieur de direction générale, deux techniciens, reconnus comme les spécialistes les plus qualifiés en ce genre particulier de bibliothèques, secondés par quelques agents subalternes des cadres administratifs, techniciens capables de préparer les candidats bibliothécaires à leur certificat municipal d'aptitude, capables aussi de diriger et de contrôler les bibliothécaires en fonctions.

Au point de vue financier, pas un sou de plus ; il ne s'agit pas de dépenser davantage, mais de mieux dépenser, il s'agit, à dépense égale, d'obtenir un rendement décuplé par l'application de la loi suprême des temps modernes : la technicité, le métier.

Au surplus, question de personnel et non de personnes, la valeur individuelle et la capacité administrative de celles-ci, quelles qu'elles soient, étant hautement reconnues ; mais à chacun son métier ; l'administration aussi est une technique ; mais son per-

sonnel n'est pas interchangeable avec celui des bibliothèques, et la réciproque est vraie.

On demande un homme de bonne volonté, de clairvoyance sociale, préfet ou conseiller municipal, un homme qui ait la foi, foi dans la capacité intellectuelle de la masse, foi dans l'existence des valeurs latentes qu'elle renferme, foi dans l'utilité de la culture pour l'individu, la famille, le métier, la société, la nation; la foi qui, comme l'a dit Eugène Morel dans l'*Illustration*, a créé les bibliothèques américaines, la foi américaine qui, à Paris même, a déjà fondé deux bibliothèques modèles, celles de la rue Fessart et de la rue Boutebrie, modèles créés pour provoquer la transformation progressive des bibliothèques d'aujourd'hui.

Il y a là une belle œuvre à accomplir — celle que M. Delanney n'a pas su réaliser, n'ayant pas su démasquer la cabale — il y a mieux encore à faire, une bonne action envers la population parisienne.

Et si l'on n'avait pas suffisamment compris qu'à tracer l'esquisse de la bibliothèque de demain, nous avons par prétérition montré l'insuffisance de celle d'aujourd'hui, et si l'on voulait, niant l'évidence, prétendre, comme on l'a fait il y a quinze ans, que « ça a bien marché comme ça jusqu'ici, et qu'il n'y a qu'à continuer », nous justifierions notre avis par des faits localisés, qui feraient rire les uns et s'indigner les autres, question de tempérament et d'estomac.

ERNEST COYECQUE.
Archiviste paléographe,
Inspecteur honoraire des Bibliothèques de la Ville de Paris
et du département de la Seine.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

### Souvenirs d'un Romantique à la Revue des Deux Mondes.

A propos du cinquantenaire de la mort de F. Buloz, *Le Figaro littéraire* du 15 janvier a reproduit un extrait du livre de Marie-Louise Pailleron, qui cite assez souvent les « Souvenirs » de son oncle Henri Blaze. Pourquoi ces « Souvenirs » publiés, en 1888, dans la *Revue Internationale de Rome*, n'ont-ils pas encore paru en librairie ? Craindrait-on leurs indiscrétions, souvent dangereuses, jamais injustifiées ? Notre confrère Boyer d'Agen, qui représentait alors la *Revue Internationale de Rome* à Paris et qui décida Henri Blaze à écrire ses « Sou-

venirs » pour cette Revue, ne saurait-il pas le dernier mot de ce mystère littéraire ? LA PRESSE-ASSOCIÉE.

Cette note d'une agence d'informations, et les questions qu'elle a provoquées dans les journaux qui l'ont reproduite, me font presque un devoir de m'en expliquer sans réserve, avec le commentaire indépendant que je n'aurai aucune retenue à présenter ici. Je m'excuse seulement d'avoir à introduire mon faible témoignage, quoi qu'il vaille, au milieu de telles personnalités littéraires à qui je me plais à devoir des comptes et à qui je vais en rendre, avec la liberté que je prends et la responsabilité que j'assume.

En 1885, dans les livraisons d'octobre et novembre de la *Revue Internationale* qu'Angelo de Gubernatis publiait à Florence et à Rome en langue française, j'ai fait mes débuts littéraires avec une *Vocation de Boccace* et une évocation de la ville et de l'époque de Dante. Cette étude qu'après plusieurs années de voyages et de séjours en Italie j'avais écrite, après deux jours dans l'ancienne cité de Boccace, comme une esquisse de ma propre jeunesse, avait intéressé le directeur de cette revue grave, qui l'avait insérée avec un commentaire d'éloges auxquels eurent peine à croire mon inexpérience d'écrivain et ma curiosité de voyageur. Elle intéressa même un instant Alphonse Daudet, qui la lut à Paris et qui voulut bien m'assurer l'attention de ses contemporains si, loin de m'essayer à des thèmes vieillis et trop connus, ma jeunesse folle se passait à raconter des histoires qui ne l'étaient pas, sur Rome et le monde du Vatican que je venais de quitter, croyais-je, pour toujours.

En transférant de Florence à Rome sa revue de plus en plus appréciée, le directeur me proposa même de le représenter à Paris, auprès d'autres maîtres des Lettres et de la Politique, qui voudraient joindre leur collaboration à celles que la *Revue Internationale* s'était déjà acquises. N'avait-elle pas publié, du 10 janvier au 25 mars 1887, le *Journal intime* de Benjamin Constant? Elle l'avait fait suivre, dans les livraisons du 10 avril au 25 mai de la même année, des *Lettres* que le même Benjamin Constant écrivit en 1804, pendant un voyage qu'il fit en Allemagne où l'avait invité, sans doute, sa grande amie M^me de Staël, dont les relations intimes et l'embonpoint démesuré permettent qu'on rappelle ce bon mot de son léger autant que spirituel cavalier.

Un jour que celui-ci se promenait en barque sur le lac du Bourget, entre la diaphane Mme Récamier et l'opulente fille de Necker, comme un coup de vent les menaçait de chavirer et que Mme de Staël demandait à Benjamin Constant laquelle de ses deux compagnes il sauverait la première, il lui répondit en riant qu'elle était bien assez *forte* pour s'en tirer toute seule.

Parmi les collaborateurs de marque que j'eus la pensée d'aller solliciter chez eux, au nom de cette revue qui m'associait à sa nouvelle fortune, je me souviens, entre autres, d'une porte hospitalière de la rue Oudinot où je frappai en toute confiance. Là, entre cour et jardin, dans une retraite presque impénétrable, vivait ses dernières années d'une longue vie d'écrivain remarquable et de mondain remarqué, un des maîtres chroniqueurs de la vie parisienne, qui eut aussi l'avantage de s'appeler le beau-frère du fondateur de la *Revue des Deux Mondes*. J'ai nommé Henri Blaze de Bury. Poète romantique de 1830, il avait eu la gloire de balancer un instant celle d'Alfred de Musset, en débutant à la *Revue* en même temps que l'auteur de *Rolla*, en 1834. Plus jeune de deux ans que son rival de génie, ce lion de vingt ans venait d'écrire une petite comédie entrecoupée de vers, *Le Souper chez le Commandeur*, qu'Alexandre Dumas s'était chargé d'apporter lui-même à Buloz. Mme Louise Pailleron, qui rapporte ce fait dans les *Souvenirs* de son grand-père, lui prête ces paroles :

— Votre poème est à l'impression. Vous allez en recevoir les épreuves. Il vous faudra signer d'un pseudonyme.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes vraiment trop jeune. Vous signerez Hans Werner.

A cinquante ans de distance, il fallait entendre Hans Werner lui-même raconter cette scène. Je vois encore Henri Blaze dans sa chambre solitaire et dans son fauteuil qu'il ne quittait que pour quelques pas dans le petit jardin où il accédait de plain-pied, depuis qu'un accident l'avait éloigné du grand monde, qu'il ne voyait plus, et que, sur sa canne, il traînait avec peine une jambe qu'avait cassée irréparablement cet accident vulgaire. Il vivait là seul, avec ses souvenirs aussi nombreux que curieux. Cette chambre à coucher, qui lui servait aussi de cabinet de travail, était séparée du petit salon où vivait seule aussi la baronne, sa femme, par un grand salon de famille que d'innombrables et

vieux fauteuils encombraient en tout sens, et que ne fréquentaient plus les anciens amis disparus. Seule, le traversait souvent une fille exemplaire, pour partager son existence sacrifiée entre un père et une mère également vénérés, et pour leur assurer aussi le poulet coutumier dont ne se découpaient que les deux ailes, l'une allant au salonnet de droite et l'autre à la chambre de gauche. Tandis que la baronne vaquait à la lecture interminable de ses « papers » anglais et de ses courriers politiques sans vacance, Henri Blaze, de son côté, laissait parler ses souvenirs dans l'intimité de quelques rares amis. Il les écrivait aussi parfois au crayon, sur des carnets où se penchaient à peine le buste toujours haut et les yeux toujours vifs de ce masque long et maigre qui rappelait, jusqu'à la barbiche s'y agitant en désordre, celui d'un Richelieu vieilli, distant, austère.

— La vérité de cette histoire, me conta-t-il ce jour-là, est que Buloz avait déjà retenu le manuscrit de *Rolla* et que, voulant aussi publier le mien, il m'imposa ce pseudonyme de Hans Werner pour rester fidèle aussi au goût romantique que l'Allemagne de Gœthe et de Schiller, mieux que l'Espagne d'*Hernani* et l'Angleterre de *Chatterton*, nous imposait outrageusement en ce temps-là.

La curiosité du visiteur était éveillée par cette première indiscrétion, et je ne me fis point défaut d'en provoquer d'autres à chaque nouvelle visite. Mon hôte bienveillant n'avait-il pas connu, chez son père Castil Blaze, tous les écrivains et les artistes célèbres de cette période si originalement créatrice en son genre fantastique ? Ceux qui ne fréquentaient pas le salon paternel de la rue Briffault, le fils boulevardier les rencontrait au Café Anglais, chez Tortoni ou chez Brébant, pour en observer dans l'intimité même les curieux types. Tel, ce lion de Musset, que Blaze appelait Alfred entre deux coupes dont ce buveur de parade faisait remplir d'absinthe la sienne, qu'il oubliait le plus souvent de boire pour retourner à son travail opiniâtre des nuits laborieuses ; — quand ce paresseux de parade affectait de fréquenter les cabarets en plein jour et d'y soigner sa réputation de flâneur, démentie par de si fécondes veilles. Tel aussi, mais combien plus douloureusement railleur de sa pauvreté cachée, cet élégant De La Madeleine, fidèle à l'habit de soirée et au verre de chartreuse qu'il se payait aussi, chaque soir, sur le dîner qu'il s'économisait

si fièrement pour paraître l'homme riche et heureux qu'il n'était plus.

Sur tous ces Romantiques de parade, ce Zénon indépendant et implacable avait, en les évoquant dans ses sobres conversations, le mot stoïque qui débride la plaie secrète, où le geste affranchi qui démasque le visage caché. Equitable en ses jugements, il savait d'un mot grandir les uns, diminuer les autres, mettre chacun à sa place, les maîtres vrais ou faux que l'histoire a reconnus ou que la légende a défigurés. Fils du paradoxal Scudo qui avait osé écrire, à la première du sonore *Freischütz* de Weber : « Je ne suis pas assez sourd pour entendre cette musique-là », Henri Blaze, affirmant aussi que « les mauvais vers sont les seuls qui conviennent à la musique », s'apprêtait à prononcer sur ses contemporains les libres jugements que je citerai ici, d'après la **Revue Internationale** qui les a depuis publiés.

Victor Hugo, taillé dans le granit pour l'hyperbole, n'a jamais connu le mot simple, et son humilité n'était déjà que de l'orgueil retourné.

Alfred de Vigny porte un manteau pour cacher ses ailes. Aucun de nous ne le vit jamais chez lui déjeûner, dîner ou souper.

Chateaubriand, court de buste, disait à Lamartine, un soir que le poète des *Harmonies* avait accepté de s'asseoir, près de l'auteur des *Martyrs* restant debout : « Maintenant que vous êtes assis, nous sommes de la même taille. — Vous me donnez envie de ne plus me lever », lui répondit Lamartine.

André Chénier est mort sur l'échafaud, non comme poète, mais comme politicien.

Berlioz mécontent agaçait tout le monde.

Gustave Planche et Sainte-Beuve, pour l'art de creuser des galeries souterraines, étaient de vraies taupes. Planche, c'était le neveu de Rameau.

George Sand, d'après le portrait de Delacroix, c'était pis que grotesque, c'était lamentable.

Jules Sandeau, dont le nom avait filé seul vers les étoiles et qui perdit ses cheveux d'avoir trop bu, rencontrant, un jour, Murger qui marchandait un coffre-fort : « Mais à quoi diable ce meuble pourra-t-il jamais vous servir? Autant me vaudrait, à *moi*, d'acheter un peigne».

Et Buloz? Sa prospérité le rendait muet, comme le malheur des autres le rendait sourd. L'impopularité ne lui déplaisait pas, il l'envisageait comme un hommage à sa force et ne se trouvait jamais assez d'en-

nemis... D'aucuns racontent leur bonheur ; lui, ne parlait jamais du sien, il le ruminait (1).

Buloz, surtout Buloz, voilà bien l'homme qu'Henri Blaze paraissait le mieux connaître, de tous ces Romantiques de 1830 que ses mots vifs et secs semblaient, en parlant, découper au couteau. L'heureux directeur de la *Revue* n'avait-il pas épousé la sœur Christine de ce collaborateur fortuné, maître aux *Deux Mondes* comme chez lui? Mais la sagesse n'avait pas présidé à la collaboration incessante de cet infatigable rédacteur. Buloz conseillait souvent à Blaze de ne pas épuiser, d'un article à l'autre, tout l'argent qui lui en revenait et d'acheter, avec cette petite réserve, quelques « actions » de la *Revue*, qui lui serviraient certainement, plus tard, de bonnes rentes. De bonnes rentes, à ce Don Juan de l'aventure qui s'invitait chez le trop sage Commandeur. Celui-ci, scandalisé des folles prodigalités de son hôte, se contenta de lui servir intérêt et capital et d'attendre, non sans tristesse, que l'avenir lui donnât raison. Pour les sages et les fous, cet avenir n'arrive que trop vite ; mais Buloz n'était plus là quand survint la vieillesse et laissa Blaze infirme, dans un état bien proche de l'indigence. L'hiver venant, que ferait la cigale, au dépourvu de ces bons grains de blé dont la fourmi n'est point prêteuse ? Si Blaze de Bury était cette cigale toujours chantante et insoucieuse, le caissier de la *Revue*, Gerdès, et surtout son administrateur Bonnaire étaient cette fourmi de l'épargne et de la prévoyance, qui ne cessaient de répéter au dépensier incorrigible d'autant d'articles qui suffisaient à peine à sa vie d'élégant mondain :

— Laissez donc à la caisse de la *Revue* une moitié de votre traitement. Deux ou quatre articles suffiront pour vous faire souscrire à une ou deux « actions » qui, plus tard, suffiront

(1) Un dernier coup de pinceau fut donné à ce portrait ressemblant de Buloz par André Theuriet écrivant, le 1er février 1877 :

« Le vieil athlète savoyard est mort comme il a vécu, en homme, — mais en homme désagréable jusqu'à sa dernière heure. Son dernier mot a été, en repoussant une tisane qu'on lui offrait : « C'est bien mauvais ! » absolument comme s'il eût payé un article de l'un de ses collaborateurs. On lui a fait des obsèques splendides. L'église Saint-Germain-des-Prés était toute tendue de noir et illuminée de milliers de cierges. Le char empanaché était traîné par quatre chevaux caparaçonnés. A chaque instant, je me demandais si le vieil économe n'allait pas sortir de son cercueil pour arrêter les frais et gourmander son prodigue héritier... ») *André Theuriet à travers ses lettres inédites*, le *Figaro littéraire* du 7 mai 1927.)

aussi à assurer votre avenir contre les surprises et les exigences de la vieillesse.

Ces sages exhortations de Buloz à Blaze se produisirent, dès 1846, alors que les propriétaires de la *Revue* venaient de transformer ses valeurs en actions de 5.000 francs, sur les conseils mêmes de Sainte-Beuve qui en souscrivit une payable, moitié en argent et moitié en rédaction. Il n'exigea pas moins qu'elle lui fût liquidée totalement quelques mois après, quand, rencontrant Buloz dans la rue des Petits-Augustins : « Ah çà ! lui dit-il, vous ne voulez donc plus me rendre mon action? » Et il ajouta à cette parole hautaine, affirme Mme Pailleron qui la rapporte, un autre mot que Buloz allait punir d'un coup de canne. Il l'avait même déjà levée, lorsqu'elle fut arrêtée par son ami qui accompagnait le directeur surpris.

L'explication de cette affaire, que ne sait pas donner Mme Pailloron et qui entraîna le départ de Sainte-Beuve des *Deux Mondes*, ne trouverait-elle pas sa raison naturelle dans la gêne financière de l'écrivain et dans un emprunt qu'il contracta chez Mme Bascans, directrice du Pensionnat de la rue de Chaillot où professait Ondine Valmore, fille de la poétesse de ce nom et préférée de Sainte Beuve, qui se proposait même alors de la demander en mariage ?

Une « action » que j'avais prise et qui devait m'être remboursée, si on m'avait tenu parole, est retenue par le directeur de la *Revue* ; j'en ai payé la moitié, et loin de rentrer dans ces fonds, je me vois à la veille d'être obligé de payer le restant, qui n'est pas moins de 3000 francs.

Cette lettre que Sainte-Beuve écrivait à Mme Bascans, le 25 décembre 1846, n'eut-elle pas pour lectrice attentive et émue la jeune fiancée que ce déjà vieux « Poppa », comme on l'appelait en famille, avait choisie pour sa femme dans ce Pensionnat parisien, et Ondine Valmore ne fut-elle pas la prêteuse délicate avec qui le célèbre critique estima devoir se libérer au plus tôt ? Buloz, maître d'une moitié de cette « action » par la rédaction que lui devait son écrivain et ne voulant pas céder à Sainte-Beuve pour l'autre moitié en argent que celui-ci avait empruntée et versée, les nerfs prirent le dessus à ce dernier qui, fâché à vie, lâcha la Revue pour n'y plus figurer encore que par hasard. Quel bel exemple pour Blaze de Bury, qui s'empressa d'en pro-

fiter et de répondre aux propositions du financier des *Deux Mondes* par la fable de La Fontaine :

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir...
Et reprenez vos cent écus!

Cependant les années amenaient la vieillesse et les infirmités avec elle. Henri Blaze, toujours lucide et friand du croquis vigoureusement enlevé, ne se laissa arrêter dans sa brillante carrière d'écrivain, ni par une jambe cassée, ni par une médiocrité de méprisable fortune. Il avait le courage d'en sourire et n'avait repris que plus énergiquement ses crayons, pour faire face au malheur. Quand je frappai chez lui, il terminait une *Jeanne d'Arc* dont l'étude critique pouvait, certes, figurer avantageusement parmi celles que publiait la revue où il avait si longtemps collaboré. Emu de cet oubli immérité, sans mandat ni interdiction du vieil oncle, j'allai parler de son dernier ouvrage à son neveu Charles Buloz, directeur de l'inabordable Revue.

Ce matin-là, je le trouvai dans son bureau directorial de la rue de l'Université, fumant bonnement sa pipe sous le buste sévère de l'ancêtre, et ressemblant là à un homme qui n'avait rien à faire, pour que le travail de la revue se fît sans lui. Pour assumer et assurer cette lourde besogne, un secrétaire, aussi vigilant que sa constante cigarette, n'était-il pas dans le cabinet voisin pour répondre, derrière ses lorgnons de myope on ne pouvait plus clairvoyant, au nom de Brunetière si bien porté par le visage brunâtre et sec de ce Méridional exceptionnel ; car celui-ci, à l'encontre des autres, ne riait et ne souriait même jamais. Au premier engagement de la conversation discrète, je compris que je ne gagnerais rien à la poursuivre. L'homme qui m'écoutait distraitement en culottant ses pipes s'apprêtait, d'ailleurs, à regagner Epinay et sa maison de campagne qu'il venait à peine de quitter, ce matin-là, pour donner quelques signatures en ville. Et reprenant cette porte inhospitalière à un rédacteur trop vieux et un parent trop gênant, je me rappelai la parole d'un autre Maître que je n'aurais pas dû oublier, en frappant là :

— *In propria venit et sui eum non receperunt.*

Quand je revis le solitaire abandonné de la rue Oudinot, je n'eus pas de peine à le rappeler à sa jeunesse, qui n'avait eu besoin de personne, pour se faire sa place au grand soleil des lettres françaises. Cette place était encore la même, où Blaze

de Bury pouvait revendiquer de s'asseoir. La même aussi, sa féconde facilité lui restait, pour le travail de rédaction. Quant aux souvenirs d'une vie si remplie, ne devaient-ils pas valoir la source de la plus abondante inspiration ? Pourquoi n'y puiserait-il pas à pleines mains, à pleines pages dont la curiosité et la valeur rivaliseraient avec les plus intéressantes et les plus recherchées ? S'il le permettait même à l'indiscret qui osait lui parler de la sorte, au dépourvu de la *Revue des Deux Mondes* qui aurait peut-être quelque gêne à publier sa propre histoire, pourquoi Blaze de Bury n'accepterait-il pas, pour faire lire ses *Souvenirs*, quelque peu indiscrets, la *Revue Internationale de Rome* que j'étais autorisé à lui proposer ce jour-là ?

— Et vous publierez cela, sans hésiter ? me demanda-t-il nerveusement.

— Comme sans retenue vous allez l'écrire ! lui répondis-je avec audace.

BOYER D'AGEN.

## *NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE*

**Souvenirs sur le prince Paul Dolgoroukov. —** Nous sommes en pleine Révolution russe de 1905-06. On parle d'un *emprunt de Sauvetage* que le gouvernement russe prépare en France avec l'aide de Rouvier. Les partis de gauche, informés par les réfugiés russes, « commencent une violente campagne contre cet emprunt qui va permettre au tzarisme de noyer dans le sang la Révolution russe ». Les meetings sont organisés à Paris, dans toute la France, par le parti socialiste, par la *Société des amis du peuple russe* dont le président, Anatole France, Jaurès, Pressensé, Pierre Quillard, Jean Allemane et tant d'autres sont des orateurs inscrits et effectifs. De grands tracts protestant contre l'emprunt sont affichés à Paris et dans plusieurs centres en province.

Sur ces entrefaites, le ministère Rouvier tombe. Un nouveau ministère le remplace : celui de Clemenceau avec Raymond Poincaré comme ministre des Finances.

Nous sommes au début de 1907, je crois. L'emprunt va être lancé, lorsque l'avocat russe bien connu, Me K...tch, vient me trouver et me dit qu'une délégation du parti des *ca-dé* (const.-démocr.), qui avait la majorité à la Douma et qui « devait pren-

dre bientôt le pouvoir dans la Russie rénovée », était arrivée à Paris pour demander au gouvernement français d'empêcher « l'emprunt liberticide ». Cette délégation était composée des frères princes Pierre et Paul Dolgoroukoff et du comte Nesselrode. Ces messieurs, ne sachant comment aborder les ministres Clemenceau et Poincaré, s'adressent à Pierre Quillard en le priant de les introduire auprès de Clemenceau et ils me prient, moi, d'obtenir d'Anatole France une lettre d'introduction pour eux auprès de Poincaré. Rendez-vous est pris chez Pierre Dolgoroukov, dans un hôtel de la rue de la Paix où il était descendu, pour convenir des détails de la démarche à faire.

Chez Pierre Dolgoroukov, je trouvai, en même temps que son frère Paul, leur ami et coreligionnaire politique, moscovite comme eux, le célèbre avocat Vassily Maklakoff ; ce dernier était sur le point de partir...

— Alors, au revoir, prince, disait Maklakoff mi-plaisant, mi-sérieux ; moi, je ne demande qu'une chose : le poste d'ambassadeur à Paris !

Prophétie, coïncidence ou marche consciente à sa destinée ? Maklakoff devint, en effet, ambassadeur à Paris, mais de la Russie de Kerensky en 1917, dix ans plus tard.

Nous causâmes avec les deux frères Dolgoroukov, qui se ressemblaient d'une manière frappante. Tous deux grands seigneurs, de vrais *Rurikovitchi* (descendants de Rurick), de noblesse royale plus ancienne que celle des Romanoff, très riches, comme poméchtchiks, propriétaires de palais et de terres, les princes Dolgoroukoff étaient tous les deux très simples, très sympathiques et déjà très populaires, surtout après leur participation notoire au mouvement de la *Renaissance libératrice* qui aboutit à la création de l'*Union du Vozrojdénié* d'abord et à la formation du parti ca-dé (avec le professeur et historien Paul Milioukoff, comme chef) ensuite.

L'attitude et les paroles des deux princes respiraient la franchise et l'honnêteté, inspiraient une confiance absolue. Sans gestes, sans phrases sonores, ils vous parlaient de choses renversantes pour l'époque : changement de régime, gouvernement d'hommes publics représentant la nation, etc., avec la même tranquillité que du prochain dîner ou d'une partie de chasse.

Je leur promis de demander à Anatole France une lettre pour Poincaré.

Le lendemain matin, je frappais à la porte de la maison de la villa Saïd. La vieille bonne qui me connaissait me laissa monter au premier où, dans sa chambre à coucher, Anatole France s'habillait pour aller déjeuner chez les Caillavet.

Le maître, tout en s'habillant et en faisant sa toilette, allant et venant de la chambre à coucher au cabinet de toilette, écoutait mon exposé, tandis que, m'attachant à ses pas, je le suivais d'une pièce à l'autre.

— Venez, Séménoff, avec moi, je déjeune avenue Hoche, je vous ferai la lettre et vous la donnerez à vos amis.

Ainsi fut fait.

Le même jour, Me K... vint me voir pour me dire que le comte Nesselrode « avait le trac » et, sous prétexte de maladie, ne serait pas de la délégation, ni chez Clemenceau, ni chez Poincaré, et que c'était lui, K..., qui le remplacerait. Le « trac » de Nesselrode était causé par une dépêche qu'un journal conservateur de Saint-Pétersbourg avait publiée de son correspondant parisien, dénonçant « les intrigues de Nesselrode et Cie contre l'emprunt russe ».

Ne prenant moi-même aucune part, ni responsabilité dans les démarches de la délégation, je remis la lettre de France à K... pour ses collègues.

J'appris dans la suite par K... que Poincaré avait naturellement reçu très aimablement les délégués recommandés par Anatole France, et leur avait expliqué qu'il ne pouvait rien faire — le voulût-il — pour empêcher l'emprunt d'être conclu, vu que le précédent ministère Rouvier l'avait déjà entièrement préparé. Ce fut aimable, net et... négatif.

Chez Clemenceau, ce fut pire, d'après ce que m'en racontèrent K... et Quillard, chacun de son côté. Avec sa logique et sa franchise tranchantes, Clemenceau demanda aux délégués s'ils venaient lui parler de l'emprunt officiellement, comme futur gouvernement russe, et s'ils acceptaient de prendre cette responsabilité par écrit. Les « délégués » n'avaient pas cru, naturellement, pouvoir prendre une telle responsabilité.

— Comment alors pouvez-vous demander à moi, gouvernement,

d'agir contre un gouvernement ami et allié, comme si j'étais un révolutionnaire russe ?

Je ne garantis ni les paroles exactes, ni la forme de la réponse de Clemenceau. Mais le refus, la réponse, *la leçon* de Clemenceau à ces hommes naïfs est un fait à retenir dans l'histoire des relations des deux pays.

§

Je ne parlai jamais plus à Dolgoroukov de cette lamentable tentative politique. Mais nous restâmes toujours en bons termes et continuâmes nos relations amicales.

Une circonstance nous rapprocha définitivement.

Membre du Bureau International de la Paix de Berne, j'avais décidé de créer une *Société de la Paix* en Russie. Je m'adressai à Maxime Kovalevsky et à ses amis, avec lesquels j'avais déjà collaboré dans l'œuvre de la création de l'Ecole russe des Hautes Etudes Sociales (rue de la Sorbonne). Maxime Kovalevsky approuva mon idée et me promit son concours ainsi que celui de ses amis.

Je savais que le prince P. D. Dolgoroukov faisait déjà, depuis une dizaine d'années, des démarches auprès de l'Administration russe pour obtenir l'autorisation de créer une Société de la Paix en Russie, sans se laisser décourager par les lenteurs ou même les refus du ministère de l'Intérieur.

Je proposai à Dolgoroukov de combiner et d'unir nos efforts. Nous réussîmes, enfin, à triompher des résistances, et nous créâmes, vers 1911, la première Société de la Paix en Russie (Siège social à Moscou), avec Paul Dolgoroukov comme président, Maxime Kovalevsky comme président de la Section de Saint-Pétersbourg, moi comme secrétaire général et S. Sarkisoff (jeune jurisconsulte des plus compétents et des plus dévoués) comme secrétaire. Les deux Comités-Conseils de direction (de Moscou et de Pétersbourg)comprenaient des savants, des professeurs et des écrivains éminents.

Paul Dolgoroukov assistait régulièrement aux assemblées annuelles de la Section de Saint-Pétersbourg. Je me rendais à celles de Moscou, en ma qualité de secrétaire général et de délégué de la section de Pétersbourg. Les sections étaient autonomes.

Il y en eut d'autres (Sociétés locales), à Odessa avec J. Novikoff (1), à Kieff (comte Tychkiévitch), à Reval, etc.

Nous créâmes aussi un organe de la Société, *Le Messager de la Paix*, dont on me confia la direction et auquel collaboraient tous les membres en vue de nos comités de province, de Finlande (le baron Korf, professeur de droit international à l'Université d'Helsingfors), et de Pologne. Plusieurs venaient à Pétersbourg nous faire des conférences sur des sujets ayant trait à la guerre et à la paix, au droit international, aux questions politiques du jour, à l'arbitrage international, etc.

Je présentai le prince Dolgoroukov, lors de notre passage à Paris, à mes amis du Bureau de Berne. Il entra ainsi en contact avec les hommes du pacifisme européen et put ainsi être à même de se faire une idée du mouvement qu'on ne connaissait guère dans nos sociétés russes que par les informations du *Messager de la Paix* (*Westnik Mira*) et par mes rapports sur les Congrès de Genève (1912) et de Berne (1913). Le Congrès de Vienne, qui devait se réunir en septembre 1914, n'eut naturellement pas lieu, en raison de la guerre.

Malgré sa foi pacifiste, qui souvent l'empêcha de voir les choses telles qu'elles étaient, Paul Dolgoroukov avait saisi tout de suite avec son bon sens la situation anormale qu'occupait le pacifisme allemand dans nos sociétés adhérentes du Bureau de Berne. Situation privilégiée et combien imméritée, hélas ! A côté d'un L. Quidde (professeur à Munich) et de sa femme, tous deux sincères, convaincus et sympathiques à tous ceux qui apprenaient à les connaître, combien de « pacifistes » *militants* (sic), à mentalité prussienne, se montraient opposés à la mise à l'ordre du jour des questions les plus importantes qui divisaient les grands pays civilisés, telles que celles d'Alsace-Lorraine, des minorités slaves en Autriche-Hongrie, etc.

Je me rappelle fort bien le Congrès de la Haye de 1911, où j'étais rapporteur de la Question balkanique et de celle des Finances, ainsi que celui de Genève, en 1912, où fut posée enfin la question de l'Alsace-Lorraine.

A la séance du matin (à la Haye) du Comité du Bureau de Berne, qui fut tenue, comme d'habitude, avant l'ouverture du Congrès, nous devions établir définitivement la marche de nos

(1) Sociologue qui était plus connu à l'étranger qu'en Russie.

travaux. Le sénateur belge Lafontaine présidait. Je prévins le Comité que j'allais soulever, au cours des séances, la question des *minorités* en Autriche-Hongrie.

— Ah ! non, interrompit la baronne Bertha de Suttner dont j'étais le voisin de pupitre, non, Séménoff, ne faites pas cela, car là, nous ne serions jamais d'accord (questions serbes et autres).

Je restai interdit, sous le coup de cette déclaration inattendue de la célèbre autoresse d'*A bas les Armes* (*Die Waffen nieder* !). Le Comité se rangea du côté de Mme de Suttner pour éviter des divisions dans son sein. J'eus la faiblesse et le tort de céder.

A Genève, ce fut pis. Les Français avec lesquels je votais toujours (Pressensé, Gaston Moch, Emile Arnaud et autres) avaient obtenu, après de longs efforts, de nos collègues allemands de causer dans une commission composée de Français et d'Allemands de la question d'Alsace-Lorraine, afin d'élaborer un texte unique d'ordre du jour ou *déclaration* à soumettre, en séance publique, au vote de la réunion plénière.

Pendant trois jours, on discuta ferme dans la commission, où les Allemands refusèrent net de soumettre à la discussion le fond même de la question, — le principe de l'annexion des deux provinces arrachées à la mère-patrie. Les Français avaient consenti toutes sortes de concessions aux délégués allemands. Ces derniers restèrent inébranlables et finalement, pour ne pas demeurer sur un échec lamentable, on se mit d'accord sur le texte d'une déclaration qui ne résolvait rien et qui laissait la question entière sans y toucher même. Hypocrisie et mentalité de « vainqueurs » d'un côté, impuissance et idéologie d'intellectuels humanitaires de l'autre !...

—Comment, nous disions-nous, P. Dolgoroukov et moi, une institution aussi sérieuse que le Congrès du *Bureau de Berne* peut-elle se contenter d'une déclaration aussi vide de portée et de sens dans une question qui est la principale cause du trouble dans lequel se trouve l'Europe ?

D'ailleurs la conduite pendant la guerre de la presque totalité des pacifistes allemands et autrichiens (le fameux Fried en tête de ces derniers) démontre la vraie mentalité et la nature des *pacifistes* allemands et autrichiens.

Quant à la Société russe de la Paix, elle cessa, dès la fin de 1914, d'exister officiellement, ce qui n'empêcha pas quelques-uns

des membres (hommes et femmes) de son Comité, comme, par exemple, M. Philosophoff (vice-président), de s'occuper pendant la guerre de l'échange respectif de la correspondance des prisonniers russes et austro-hongrois avec leurs patries.

§

Dès le début de la guerre, Dolgoroukoff se consacra corps et âme à l'œuvre de la Croix-Rouge et du ravitaillement des armées. Ce fut un dévouement patriotique, un sacrifice de soi-même de tous les jours pendant les trois années qui précédèrent la débâcle, la chute de l'empire et la catastrophe finale. Sans des hommes de la trempe et de la mentalité de Dolgoroukov, que fournirent toutes les classes de la Russie et toutes les professions, mais surtout les zemtzy, les intellectuels, les militaires, la Russie aurait succombé dans la lutte dès la première année (1).

Je n'ai vu Dolgoroukov que très rarement avant la Révolution du 27 février (12 mars 1917). Il était continuellement entre les fronts et l'arrière, tandis que je me trouvais soit à mon cabinet de rédaction, soit en voyage entre Bucarest, Sofia, Nich, Athènes, Stockholm, Christiania, Londres, Paris.

Je le revis aux premiers jours de la Révolution à la Douma, au Palais de Tauride, dans cet enfer où prit naissance la dualité du pouvoir du Comité de la Douma et de celui du Soviet des députés ouvriers, paysans et soldats, — le premier, le potentiel de l'ordre, le second, le germe grossissant à vue d'œil du désordre et de l'anarchie : le second dévora le premier.

L'impression de ce qui devait fatalement arriver était si grande chez Dolgoroukov et chez moi pendant un certain après-midi du 2/15 ou du 3/19 mars 1917, que dans une des salles encombrées de la Douma, je lui dis :

(1) Je viens de lire un touchant article de mon excellent confrère W. Ladyjensky, qui dit entre autres choses ce que la Russie doit au prince P. D. Dolgoroukov au point de vue du développement et de la propagande de la culture russe, surtout dans les milieux de zemstvos. Et même ici en France dans l'épouvantable exil, c'est encore lui, le prince Dolgoroukov, qui a été l'initiateur de la fête de la culture russe qui est organisée tous les ans dans les centres de l'émigration. Dans l'histoire des zemstvos, le nom de P.D. Dolgoroukoff restera à jamais lié aux œuvres de l'Instruction publique. Le prince Dolgoroukov fut le président de la commission scolaire du zemstvo du gouvernement de Koursk. Et M. Ladyjensky se rappelle ses rencontres avec le prince aux Congrès du zemstvo où Dolgoroukov était toujours plein d'entrain, de vie et de foi dans l'instruction des masses populaires.

— Où allons-nous, Pavel Dmitriévitch ? Cela frise la catastrophe...

— Nous en sortirons, espérons-le, répondit-il d'une voix blanche et fatiguée : le doute le prenait déjà, lui aussi.

Et de nouveau nous nous perdîmes de vue, occupés que nous étions chacun à nos devoirs.

A peine l'ai-je entrevu à Pétrograd tout de suite après sa libération vraiment miraculeuse de la forteresse Pierre-et-Paul, où les bolchéviks l'avaientjeté avec quelques ministres de Kerensky.

Il quitta Pétrograd et Moscou pour aller dans le Midi offrir ses services à Alexeiff et à Korniloff, à l'Armée volontaire, et pour travailler à la résurrection de la patrie.

Pour moi, j'étais parti dans le Nord, à Arkhangel, où je suis resté jusqu'à la fin, jusqu'à la chute de la Région du Nord, en février 1920, moment où je franchis la frontière russo-finlandaise, les armes à la main, avec un groupe de combattants de 300 à 400 soldats et officiers.

Nous ne nous revîmes à Paris qu'en 1921 ou 22. Il n'avait même pas, au début, de domicile à lui. Il logeait chez son ami V. Maklakoff, rue de Grenelle, à l'ancienne ambassade russe.

Toujours modeste, noble, sincère, patriote, de conscience pure et d'âme cristalline, ne cherchant jamais à s'assurer situation ou avantages matériels et pécuniaires au moyen de la chose publique, il supportait dignement les privations de la vie épouvantable de réfugié, n'ayant toujours qu'un seul espoir, qu'un seul désir, qu'un seul but dans sa vie : *revoir sa patrie.*

Il s'y rendit une première fois déguisé en religieux. Arrêté et non reconnu, il fut expulsé de l'U.R.S.S. après avoir été gardé dans une prison de province, en Russie Blanche.

Je le revis après son retour, très vieilli, triste, mais toujours croyant en la résurrection de la patrie.

Mais il souffrait beaucoup de cette vie parmi les étrangers, qu'il considérait comme un déshonneur, pire que la mort. Et il était décidé à repartir, à renouveler sa tentative. Il réussit à passer la frontière — du côté de la Roumanie, cette fois — et parvint jusqu'au gouvernement de Kharkoff où se trouvait un de ses anciens domaines. Il y fut arrêté et transporté à Moscou.

Nous apprîmes son arrestation par l'annonce qu'en fit dans ses journaux (il n'y en a pas d'autres) le G. P. U. Cette annonce,

qui contenait selon l'habitude bolchéviste un bluff et un mensonge, attribuait à Paul Dolgoroukov l'aveu que le régime des Soviets convient à la Russie. Une autre information bolchéviste nous annonçait son exécution — il y a trois mois !

Connaissant bien l'homme sans peur ni reproche qu'était le prince Paul Dolgoroukov, je fus très inquiet. Pour mentir si effrontément, les bolchéviks, comme toujours, étaient évidemment décidés à le *liquider* (*poustit v raskhod*), pensant « que jamais on ne saurait la vérité sur son sort » !

Mes appréhensions, hélas ! étaient justes... Ils ont fini par tuer cet honnête homme, ce grand patriote, ce citoyen exemplaire, cet ami véritable de la Paix, de la Liberté et de la Justice. Que sa vie et sa mort servent d'exemple aux générations qui viennent à la vie !

Je m'incline ici profondément et douloureusement devant la mémoire de l'homme, du citoyen, de l'ami et du collaborateur (1).

E. SÉMÉNOFF.

(1) Je lis dans la *Renaissance* une nformation très intéressante sur P. Dolgoroukov. Deux semaines avant qu'on l'eût tué, des amis avaient reçu une lettre de lui, écrite dans la prison de Kharkoff. Cette lettre commençait à la russe : « Le Christ est ressuscité ! » Le prince écrivait qu'il connaissait les bruits répandus à l'étranger sur sa prétendue exécution. Il priait de faire savoir que « ces bruits étaient plus ou moins prématurés ». Il y disait aussi que sa santé était bonne et son esprit vigilant. Il ne se dissimulait pas la possibilité de la fin que les bolchéviks venaient d'annoncer et l'envisageait stoïquement. Il relisait dans sa prison Pouchkine, Gogol, Tolstoï, et faisait connaissance avec des auteurs nouveaux, mais ne se délectait qu'avec les anciens ; il donnait sur la vie russe actuelle les observations qu'il avait pu faire pendant les six semaines qu'il était resté en liberté avant d'être reconnu et arrêté. Il était frappé de l'abattement général et s'indignait de l'absence de courage chez tous ceux qu'il avait rencontrés. Il avait essayé de relever leur moral et racontait les échecs des bolchéviks à l'étranger ; il dévoilait alors tout à coup son identité (lorsque ses interlocuteurs ne le connaissaient pas), ainsi que l'endroit par où il était rentré en Russie. Ces conversations avaient des résultats variés. Un jeune homme en fut tellement impressionné qu'il s'enfuit de Kharkoff et rompit avec tous ceux qui avaient causé avec Dolgoroukov. D'autres, au contraire, après une conversation pareille, recueillirent 600 roubles, qu'ils remirent de force à Dolgoroukov. Un jour il vit un rassemblement dans la rue et entendit un ouvrier qui s'indignait du désordre public. Dolgoroukov s'approcha et se mit à prouver que le désordre avait pour cause le régime bolchévik. « Et qui es-tu ? demanda l'ouvrier. Ne serais-tu pas par hasard Léon Tolstoï, sorti de sa tombe ? » Dolgoroukov, vieilli et avec sa barbe blanche, rappelait, en effet, certains portraits de Tolstoï.

Le journal *Lat. Sargs* donne des détails sur l'exécution des 20 dans la nuit du 10 juin, dans la prison de la G.P.U. Les 20 en avaient été prévenus la veille. Le prince Dolgoroukov et Narychkine gardèrent toute leur dignité et tout leur sang-froid devant la mort. Un seul, Korolenko, devint fou et fut porté ligoté au lieu du supplice.

## NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

**Un dernier mot sur l'Atlantide.** — Nous recevons sous ce titre la communication suivante de M. Paul Couissin :

Il faut bien le reconnaître, je suis déçu. J'espérais, je l'ai déjà dit, que mon agression contre l'Atlantide susciterait des légions de contradicteurs ; je voyais déjà surgir du sein des flots les cent mille chars de guerre et les dix millions de soldats de l'armée atlante, les douze mille navires et les deux millions quatre cent mille matelots des fils de Poséidon, sans parler des prêtres innombrables brandissant contre le sacrilège « le swastika, le double triangle, le poulpe, le disque ailé et bien d'autres emblèmes » (P. Le Cour, *Mercure* du 15 mai 1927, p. 213.) — En fait, il ne s'est trouvé pour prendre la défense de l'Atlantide que MM. Roger Dévigne, Paul Le Cour et Jean Gattefossé. Numériquement c'est peu et les effectifs de guerre de la *Société des Etudes atlantéennes* ne sauraient soutenir la comparaison avec ceux du grand Empire des Atlantes.

En somme, la querelle de l'Atlantide amuse peut-être, mais assurément ne passionne pas l'opinion. Dans ces conditions, mieux valait, sans doute, laisser le combat finir faute de combattants, — et c'est probablement ce que j'aurais fait si je n'avais désiré communiquer aux lecteurs du *Mercure* en général et particulièrement à ceux qu'intéresse ce débat, une grande et magnifique découverte relative à l'Atlantide de Platon.

Depuis une cinquantaine d'années — c'est Roisel, je crois, qui, en 1874, lança cette idée, — c'est une opinion constante (chez les Atlantologues, bien entendu) que les Atlantes furent « le peuple du bronze » et qu'ils répandirent avec leur civilisation l'industrie du bronze dans l'Ancien et le Nouveau Continent. En somme, au dixième millénaire avant notre ère les Atlantes n'en auraient encore été qu'à l'âge du bronze.

Or, si l'on se reporte au texte de Platon (*Critias*, 114e), on y voit que les Atlantes connaissaient « tous les métaux et minéraux qu'on peut extraire des mines, et même ce métal dont nous ne savons plus que le nom, l'orichalque » ; ils connaissaient donc, incontestablement, le fer ; bien plus, le fait que, toujours d'après le *Critias* (116 *b*), les Atlantes employaient le bronze, concurremment avec l'étain, l'orichalque et l'or, à la décoration de leurs édifices, prouve que le bronze avait depuis longtemps cessé d'être le métal courant, et par conséquent que la civilisation du fer était déjà ancienne en Atlantide. Donc, d'après Platon, l'Atlantide, au dixième millénaire, était depuis longtemps parvenue à l'âge du fer. Et, naturellement, il en était de même des

pays soumis à ses lois, c'est-à-dire du bassin méditerranéen d'une part, de l'Amérique de l'autre.

Malheureusement, les archéologues ne sont pas du même avis. Ils ne connaissent pas d'industrie du fer antérieurement au XIV$^e$ siècle avant J.-C., dans la Méditerranée Orientale, ni antérieurement au IX$^e$ siècle en Europe Occidentale. Quant à l'Amérique, comme chacun sait, elle ignorait totalement la métallurgie du fer à l'arrivée des Espagnols. L'archéologie, ici encore, contredit donc formellement le texte de Platon. Et c'est une impossibilité de plus d'admettre la thèse atlantéenne.

§

A dire vrai, la thèse atlantéenne n'en est pas à compter avec une invraisemblance de plus ou de moins. Cependant, cette thèse a des adeptes, peu nombreux il est vrai, mais convaincus. Je voudrais aujourd'hui chercher, très brièvement, pourquoi.

C'est un fait incontestable que l'hypothèse atlantidienne est scientifiquement absurde. J'ai dans mon article (1) énuméré les principales objections qu'on peut lui faire, et je n'y reviendrai pas ici, me contentant de rappeler la plus décisive : s'il a existé un continent dans l'Atlantique, ce continent n'existait plus à la fin de l'époque tertiaire. Si, dès cette époque, l'humanité avait fait son apparition, ce qui est douteux, une chose du moins est certaine, c'est qu'elle ne connaissait aucune civilisation comparable à celle que décrit Platon. Quant à la date de 9600 indiquée par Platon comme celle de la catastrophe finale, elle est fausse de toute façon : à cette date, d'une part, il y avait des millénaires que ce continent hypothétique n'existait plus, et d'autre part il devait s'en écouler plusieurs autres avant que l'humanité connût la civilisation qu'il prête aux Atlantes, et notamment l'usage des métaux.

Les atlantologues eux-mêmes le reconnaissent, les plus sages du moins : « L'hypothèse de l'Atlantide atlantique est difficile à soutenir scientifiquement à l'heure actuelle », dit M. Gattefossé, qui ajoute qu'une telle entreprise exigerait au préalable « la révision totale des données cosmogoniques, géologiques et préhistoriques aujourd'hui admises » (*Mercure* du 1$^{er}$ mai 1927, p. 733). En d'autres termes, tant qu'on n'aura pas fait cette révision, la thèse atlantidienne ne saurait être admise par aucun esprit scientifique.

Aussi, et quoi qu'en dise M. Paul Le Cour, est-elle unanimement repoussée par toutes « les hautes personnalités du monde scientifique », pour me servir de ses propres termes, et notamment par les savants dont il cite les opinions (*Mercure* du 15 mai 1927, p. 210 et suiv.). Une fois de plus, car on ne paraît pas avoir compris, j'insiste sur la

(1) *Le Mythe de l'Atlantide*, « Mercure » du 15 février 1927.

distinction nécessaire entre ces deux choses *absolument indépendantes :* le continent atlantique *tertiaire* et l'Atlantide de Platon. La première, mais non la seconde, est une hypothèse scientifique ; la première seule est admise par un certain nombre de savants, la seconde ne l'est par aucun (1).

Admettre la thèse atlantéenne, en effet, ce n'est pas accepter l'hypothèse du continent tertiaire effondré avant toute civilisation, c'est accepter, au moins dans ces grandes lignes et avec ses données géographiques, chronologiques et historiques, le texte de Platon. Or, si l'on condense ces données, voici, sauf erreur, le « *credo* atlantéen » que l'on obtient :

« Je crois fermement qu'au dixième millénaire avant notre ère a existé un empire puissant, de civilisation très avancée, connaissant tous les métaux, notamment le bronze et le fer, utilisant le char de guerre, possédant une flotte de plusieurs milliers de vaisseaux et une armée de plusieurs millions d'hommes ; que cet empire, ayant son siège dans un continent transatlantique, avait subjugué d'une part l'Amérique, de l'autre la plus grande partie du bassin méditerranéen ; que, vers 9600 av. J.-C., cette immense armée fut détruite par les seuls Athéniens, dont les forces militaires étaient alors de 20.000 guerriers et guerrières, tandis qu'une catastrophe sismique engloutissait en vingt-quatre heures tout le continent transatlantique. »

Ce *credo*, qu'on le remarque, ne contient que les articles qui sont « de foi » ; les atlantologues modernes y ont ajouté bien des embellissements (connaissances scientifiques et philosophiques extraordinaires, *télescope*, etc.).

Eh bien, tel qu'il est, réduit à l'essentiel, je dis que pas un esprit scientifique n'acceptera un tel amas d'impossibilités et de contradictions, et je demande avec instance qu'on me cite, parmi les savants reconnus pour tels, un seul qui, au bas de ce texte, consente à apposer sa signature (2).

Voilà donc un point acquis : la théorie atlantéenne n'est pas une hypothèse scientifique ; elle ne résiste pas à un examen scientifique ; elle est rejetée par toutes les personnalités du monde scientifique.

(1) M. P. Le Cour (*Mercure* du 15 mai 1927, p. 211) rappelle (sans référence, du reste) que d'Arbois de Jubainville a mentionné l'Atlantide ; mais il paraît ignorer que cette mention se trouve seulement dans la première édition des *Premiers habitants de l'Europe*, et que le grand savant qu'était d'Arbois ne craignit pas de se déjuger et, sur les conseils de Gaston Paris, supprima dans la seconde édition toute mention de l'Atlantide. Voy. S. Reinach, *Revue archéologique*, 1927, I, p. 251.

(2) Il est significatif que, parmi les savants éminents qui s'occupent des trouvailles de Glozel, pas un seul n'ait pris la peine *même de discuter* l'origine atlantidienne attribuée aux écritures glozéliennes par MM. Haraucourt, M. Baudouin, P. Le Cour, etc.

§

Aussi n'est-ce point pour des raisons d'ordre scientifique que la thèse atlantéenne est admise par ses adeptes. Je le sais bien, et M. R. Dévigne le proclame (*Mercure* du 1er juin 1927, p. 485), « la *Société des études atlantéennes* répète qu'elle n'entend employer au cours de ses investigations documentaires (!) que les méthodes des diverses sciences positives ». Qu'elle le répète, je n'en doute pas ; qu'elle pratique ces méthodes, c'est une autre affaire. Ce sont là des affirmations pompeuses qui « font bien » dans des déclarations-programmes, mais qui sont démenties par les faits. Le jour où la Société en question appliquerait les méthodes scientifiques, elle aboutirait au suicide immédiat.

En fait, on ne saurait trop le redire, les sciences positives ne veulent rien savoir de l'Atlantide. C'est donc bien pour des raisons non-scientifiques que l'on « croit » à l'existence de ce monde extra-phénoménal. Les atlantologues les plus logiques le reconnaissent : M. Gattefossé croit que l'hypothèse de l'Atlantide atlantique « correspond à la réalité » (*Mercure* du 1er mai 1927, p. 733), mais il y croit pour des raisons non-scientifiques puisque, de son propre aveu, cette hypothèse « est difficile à soutenir scientifiquement ». Et M. Le Cour, encore plus explicite, juge nécessaire de faire appel à « des méthodes d'investigation particulières et extra-scientifiques ». (*Mercure* du 15 mai 1927, p. 216.)

Cette méthode, je me garderai bien de l'exposer, craignant de déformer ce que je comprends mal. M. Le Cour, d'ailleurs, a pris soin (endroit cité, p. 216 et suiv.) d'en expliquer les principes. Il nous dit notamment qu'elle met en jeu « une faculté méconnue qui n'est point la faculté rationnelle », mais « l'intuition esthétique ». Cette intuition « se situe hors du monde phénoménal. L'objet de ses recherches : légendes, mythologies, religions, symboles, tableaux, graffiti, langage, etc., ne ressort pas de (1) l'expérimentation scientifique. Les états extatiques d'un Plotin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Jean de la Croix sont de hautes manifestations de cette intuition auxquelles bien peu atteignent ».

La méthode d'intuition esthétique se rit des savants, des sciences et des méthodes scientifiques. La discussion présente peut fournir un exemple de ce mépris. J'ai, en effet, exposé un certain nombre d'objections précises contre la thèse atlantéenne. Comment ont répondu les atlantologues ? En énumérant les avantages de cette thèse, mais non en réfutant mes arguments. Ils ne s'aperçoivent donc pas — ou ils n'en ont cure — qu'une hypothèse, quel que soit son intérêt, n'a aucune

(1) Je suppose qu'il faut lire : « ne ressortit pas à »

valeur s'il subsiste contre elle un seul argument décisif. La jument de Roland possédait toutes les qualités et n'avait qu'un seul défaut, celui d'être morte.

Quant aux résultats que donne cette méthode, en archéologie préhistorique elle affirme l'existence d'une « haute civilisation mondiale » à l'époque tertiaire (J. Gattefossé, P. Le Cour) ; en géologie elle suppose « qu'il y a moins de 10.000 ans que la Terre a atteint son nouvel équilibre actuel » de l'axe des pôles (J. Gattefossé) ; en linguistique elle établit des séries étymologiques où voisinent le bourg de Cana, la ville de Cannes, le Canada et les Canaries (P. Le Cour), et fait dériver du nom d'un dieu atlante Enn (!) les noms des Amazones, des Calédoniens, des Cyrénéens, des Hellènes, etc. (R. Dévigne), (1) ; en histoire de l'art, elle nous apprend que « les antiques figurations du Christ, considéré comme *roi* du monde et placé entre *le soleil et la lune* », proviennent de ce que dans *monarque* on retrouve « *mon* ou *men* avec le sens de *lune* et *arka* avec celui de *soleil* dans diverses langues » (P. Le Cour, *Mercure* du 15 mai 1927, p. 218) ; en histoire de la civilisation, elle attribue une origine atlantidienne à toute chose présentant quelque mystère (Glozel, etc.), ou même à celles qui n'en présentent aucun (voir Le Cour, *ibid.*, p. 223, nº 1).

§

De ces deux méthodes, par conséquent, l'une, la méthode scientifique, interdit de croire à la réalité de l'Atlantide; la seconde, dite d'intuition esthétique, paraît mener à cette croyance. Des deux, laquelle est préférable ? Chacun choisira suivant la tournure de son esprit, la nature et l'étendue de son instruction, sa pratique des sciences. Pour ma part, je m'obstine à penser que l'existence de l'Atlantide tertiaire est un problème géologique, celle de l'Atlantide platonicienne un problème archéologique, que ces deux questions, d'ailleurs tout à fait distinctes, doivent être étudiées selon les méthodes, l'une de la géologie, l'autre de l'archéologie, et qu'enfin les géologues et archéologues sont seuls compétents pour les traiter. J'ai peine à considérer l'extase comme un procédé suffisamment sûr de recherches préhistoriques et je verrais plus volontiers dans la méthode atlantéenne une de ces « for-

(1) M. R. Dévigne me reproche (*Mercure* du 1er juin 1927, p. 485) d'« écrire des choses drôles sur les Atlantologues » et d'opposer à la thèse atlantéenne « des arguments-plaisanteries qui tendent à déconsidérer nos efforts [ceux des atlantologues] en les présentant comme purement fantaisistes ». Mais, comme on voit par les exemples ci-dessus, ce que j'écris des atlantologues ne sera jamais aussi drôle que ce qu'ils écrivent eux-mêmes. Comment parler sérieusement de ce qui n'est point sérieux ? Dites, lecteurs, en présence des résultats de leurs « investigations documentaires », *risum teneatis, amici?*

mes intérieures de l'explication » qu'étudiait récemment M. Essertier et qui consistent à « assigner une cause imaginaire aux phénomènes inconnus » (D. Essertier, *Les formes inférieures de l'explication*).

Et par conséquent, jusqu'à ce qu'ait été faite cette révision totale des données scientifiques actuelles que souhaite M. Jean Gattefossé, je persiste à croire, et à dire, que l'histoire de l'Atlantide n'est qu'un aimable conte. Et certes, en le disant, je regrette un peu de contrister M. P. Le Cour, contradicteur courtois et convaincu, qui voit dans la question de l'Atlantide autre chose et plus qu'un problème scientifique et me reproche de « piétiner les germes » de fraternité et de bonheur futurs inclus dans la foi atlantéenne. Mais, d'une part, je crois qu'il exagère sensiblement l'importance présente et l'avenir de cette religion nouvelle et, de l'autre, je sais parfaitement que mes arguments, bons ou mauvais, mais d'ordre scientifique, ne sauraient atteindre la conviction de ceux qui ont reçu le don de la vision intuitive esthétique, et que ces élus, à travers les objections les plus opaques comme à travers les flots de l'Atlantique, continueront d'apercevoir avec une merveilleuse netteté l'empire féerique créé par la fantaisie intéressée des prêtres de Saïs ou par la poétique imagination du philosophe athénien.

Au reste, ce n'est point à ces êtres d'exception que s'adressait ma critique de la doctrine atlantéenne, mais bien aux représentants de l'humanité moyenne, normale, aux esprits clairs, fils de la limpide tradition française, formés par la culture classique, accessibles, par conséquent, aux arguments de la science et de la raison. Ces arguments, je les ai rassemblés, ordonnés, exposés. Nul n'a tenté d'y répondre et ils subsistent intacts. Je souhaite qu'ils contribuent à détourner les bons esprits de perdre leur temps à des recherches sans objet et à les convaincre qu'il est aussi vain de vouloir trouver de l'histoire dans le conte de l'Atlantide que de prétendre en découvrir dans *Peau d'Ane* ou dans *La Belle au Bois dormant*.

Et ceci est mon dernier mot sur l'Atlantide.

PAUL COUISSIN.

§

## Deux réponses de M. Paul Le Cour.

Paris, le 15 juin 1927.

Monsieur le Directeur,

Je constate, en prenant connaissance de la note de M. R. Dévigne, parue dans le *Mercure* du 1er juin, que le ton de sa polémique sort nettement du cadre des observations correctes et objectives.

Je pourrais mépriser ces attaques personnelles et ces insinuations tendancieuses, et clore ainsi un débat sans intérêt pour vos lecteurs, si je ne tenais à fixer un point d'histoire.

En effet, après m'avoir obligé à abandonner la direction de la So-

*ciété d'Etudes Atlantéennes*, qu'il tend à orienter actuellement selon des vues toutes différentes de celles que j'avais fixées dans mon programme initial, M. Dévigne en revendique maintenant la paternité.

Or,il n'est ni le père ni même le parrain de cette société. L'idée m'en fut donnée par mon ami M. Alfred Murray, correspondant du *New-York World* à Paris, membre du Conseil de la S. E. A. qui ignorait l'ouvrage de M. Dévigne sur l'Atlantide. Comme je lui faisais part de mon désir de créer une revue atlantéenne, il m'en détourna en me disant : « Fondez plutôt une Société qui aura son bulletin, sa revue.» C'est d'ailleurs chez lui qu'eurent lieu les premières réunions d'organisation.

J'offris alors à M.Dévigne, dont je connaissais l'ouvrage, de présider cette société. Je me chargerais d'assumer l'organisation comme secrétaire général (1).

M. Dévigne n'est pas davantage le parrain de la S. F. A., car il voulait qu'on l'appelât Société d'études *atlantidiennes*. Le mot *atlantidien* lui est cher en effet, et je dus insister pour faire adopter un titre au sens plus large, dont je comprenais déjà l'importance (j'ai expliqué ici la distinction à faire entre *atlantidien* et *atlantéen*).

Je crois que cette œuvre correspondait à quelque chose de très grand. En s'en emparant pour la détourner de ses buts les plus élevés, en réduisant l'activité de ses adhérents à ne se tourner que vers des recherches de simple curiosité, en supprimant la philosophie esthétique et l'étude de symbolisme, seuls modes de connaissance des antiques traditions, en écartant le spiritualisme, on peut se demander à quels mobiles a obéi M. Dévigne.

Peut-être le comprendra-t-on tout à l'heure.

Dans sa note, M. Dévigne n'hésite pas à sortir de la question pour me faire un procès de tendances ; et, mettant à exécution ses menaces de tenter de me discréditer dans l'opinion publique, il me traite de spirite et de kabaliste.

Je ne suis point comme lui, et respecte toutes les opinions quand

(1) Je viens de recevoir de M. R.-M. Gattefossé, membre également du Conseil de la S. E. A. et auteur de divers ouvrages sur l'Atlantide, une lettre qui confirme ce que je viens de dire. Il m'écrit en effet : *Je n'oublie pas que vous êtes le fondateur effectif de la S. E. A.*

Cette déclaration, après l'insinuation de M. Dévigne, m'est d'autant plus précieuse, que M. Gattefossé réclame pour lui-même la priorité de l'idée du groupement des atlantologues et ajoute à la phrase ci-dessus : *comme j'en suis le premier instigateur bien avant Dévigne.*

Je le reconnais volontiers, mais la S. E. A. telle que je l'avais conçue (et telle qu'elle pourra peut-être renaître un jour) n'était pas seulement un groupement d'atlantologues (Gattefossé), ni un Institut de recherches uniquement scientifiques (Dévigne), car, tout en englobant ces points de vue, elle devait, selon moi, dégager la haute et noble philosophie qui fut le patrimoine des peuples d'Occident et animer par elle la vie intérieure de ses adhérents.

elles sont honnêtes et droites, mais je le répète une fois de plus (voir *Mercure* 15 mai, p. 216), je condamne formellement, les ayant longuement étudiées, les informations suspectes obtenues par la clairvoyance ou la médiumnité. En revanche, je revendique hautement le droit de rattacher mon spiritualisme à la primitive tradition venue, je le crois, de l'Atlantide. Je pense que cette tradition s'efforce de renaître à notre époque de désordre moral.

La partialité avec laquelle M. Dévigne, au cours de la parodie d'Assemblée générale de la S. E. A. du 10 juin, a réussi à m'empêcher de me défendre, les manœuvres qu'il a employées pour se faire réélire du Conseil (avec le minimum de voix d'ailleurs) ne m'empêcheront pas de le proclamer.

Si ce n'est au sein de la société que j'ai fondée et où je n'ai plus le droit de parler, ce sera par tous les autres moyens dont je disposerai.

Quant à l'épithète de *kabaliste* qu'il m'applique, il n'en comprend pas plus le sens que celui du mot *mystagogue* (1).

Il tente en outre une insinuation transparente en citant mon article de critique objective de certains phénomènes sociaux, paru dans le *Monde Nouveau* sous le titre : *Vers une dictature?* Or, dans la circonstance, il n'avait pas plus de raisons de citer cette étude, que moi de faire allusion au premier article du *Quotidien* du 12 mars 1927, intitulé : *Eloge de l'hypocrisie*, par Roger Dévigne.

A notre époque où certains arrivistes féroces ont perdu toute consciences il est des choses qu'il faut avoir le courage de dire.

Polémiste sans scrupules, foi, critique superficiel, rhéteur de réunion publique, ce qu'il veut en effet, c'est déconsidérer ses adversaires. On l'a vu dans sa réponse de « bas journalisme » à M. Couissin ; on l'a vu à la récente assemblée générale.

Qu'importe d'ailleurs pour certains de recourir au mensonge. « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. »

Nous connaissons ces procédés, on les retrouve préconisés dans les milieux bolchevistes.

Or, les signataires d'un article publié par l'*Humanité* il y a quelques mois, prenant la défense d'un ouvrier bolcheviste du nom de Lazarevitch, se déclaraient « amis sincères de la Révolution ».

(1) *La Cabale* (sic) *est loin de mériter le mépris absolu qu'on a voulu déverser sur elle* (Grand Larousse, art. *Cabale*).

Pour M. Dévigne, être kabaliste. c'est passer son temps à percer des poupées avec des épingles. Quant au mot *mystagogue* qu'il emploie dans l'expression de ses sincères regrets envers M. Couissin, qui ne sont pas des excuses (?), il comporte le verbe *agô, conduire*. C'était le terme désignant les prêtres préparant aux initiations dans les sanctuaires antiques. Or, il paraît, d'après M. Dévigne, que nous étions envahis par des mystagogues !

M. Dévigne figure parmi les signataires.

On le trouve aussi deux fois dans les *Cahiers de l'Anti-France* (Bossard éditeur).

D'abord parmi les anarchistes.

Ensuite parmi les défaitistes d'après guerre.

Et cela explique bien des choses !...

PAUL LE COUR.

P. S. — Le *Mercure de France* veut bien me communiquer la nouvelle note ci-dessus de M. Paul Couissin. M. Paul Couissin, adversaire correct, mais résolu du mythe platonicien, couche sur ses positions. Nous l'y laisserons dormir sur l'oreiller du doute cartésien.

Certes, nous ne sommes plus au temps des croisades, où l'on s'enflammait pour un idéal sans trop refléchir. Aujourd'hui, les plus nobles idées sont considérées comme des chimères, comme des utopies. Or, sans la foi, sans l'idéal, il n'y pas d'action possible.

Hypnotisée par les progrès matériels dus au machinisme, étouffée par le sport absurde, desséchée par le scepticisme, l'anémone vivante, l'étoile de mer aux bras rayonnants qu'était la pensée humaine, ne sera bientôt plus, si nous continuons ainsi, qu'un cadavre inerte au bord de l'Océan immense *dont Protée ne lui révélera plus jamais les secrets renfermés dans ses mystérieuses profondeurs.*

Ne voit-on pas que ce n'est point par des constatations d'ordre matériel que l'on peut espérer résoudre le problème de l'Atlantide, mais en étudiant le symbolisme, la linguistique, les légendes, les traditions ?

Ce récit de Platon, dans le cadre rigide duquel on veut nous enfermer, ne doit pas plus être considéré comme une description littérale que le récit du déluge biblique.

Au « Credo » Atlantéen dans lequel M. Couissin veut nous enfermer, j'oppose d'abord cette phrase de M. Glotz :

C'est un fait universel que la légende précède l'histoire. Mais une critique attentive et sévère, surtout lorsqu'elle appelle à son aide la méthode comparative, est capable de découvrir des éléments d'histoire dans la légende elle-même (1).

D'autre part, « plus l'on étudie Platon, a écrit M. Albert Rivaut, traducteur du Timée et du Critias, et plus l'on découvre chez lui d'intentions cachées ».

Si l'on comprenait par exemple le véritable sens du fameux mot *orichalque* (le métal mystérieux des Atlantes) et qu'on l'analysât d'une façon moins stupide qu'en le faisant dériver de *oros chalcos, cuivre de montagne* (!), sans doute s'apercevrait-on qu'il y a bien ici intention cachée de la part de Platon (2).

De même les couleurs noire, blanche et rouge des pierres des immen-

(1) Glotz : *Histoire grecque*, p. 113.

(2) Ce mot doit, selon nous, être décomposé ainsi : *orik-alké.*

ses constructions de l'île Atlantide, auxquelles il fait également allusion, ont un sens tout allégorique.

Mais Platon n'est que le transmetteur d'idées, de connaissances plus anciennes qui unissaient en une magnifique synthèse la science et la religion.

On s'aperçoit d'ailleurs peu à peu que la Grèce antique, (et d'autres peuples avant elle), ont connu tout ce que nous retrouvons, notamment en bio-chimie et en astro-physique. On sait maintenant que l'unité de la matière était enseignée par Démocrite et par Epicure, que l'attraction universelle, la nature des étoiles, la distance de la lune, le mouvement de la terre autour du soleil, étaient connus d'Aristarque de Samos et des Pythagoriciens dont Platon était disciple (1).

La connaissance de la constitution de la matière est figurée par des symboles parvenus jusqu'à nous. Ils appartiennent à cette tradition primitive que nous appelons atlantéenne, mais que l'on pourrait beaucoup mieux sans doute appeler hyperboréenne, ce qui revient au même.

Les deux serpents enlacés que l'on retrouve aussi bien au Yukatan que dans le caducée d'Hermès, ainsi que les disques ailés de l'Egypte et de la Chaldée, représentaient *notamment* la nature duelle de la lumière, et l'on savait qu'en dernière analyse toute matière est composée de cette double lumière.

Que nous dit-on aujourd'hui ? Les plus récentes découvertes de nos laboratoires nous enseignent que l'atome matériel est composé d'électrons chargés d'électricité *négative* tournant autour d'un noyau chargé d'électricité *positive*, et comme il n'y a pas de séparation entre la lumière et l'électricité, on voit que nos plus belles, nos plus récentes découvertes, celles qui ont le plus de répercussion sur la pensée philosophique, ont été faites et enseignées (à la vérité seulement à une élite) il y a un nombre incalculable de siècles.

D'autres connaissances antiques n'ont pas encore été retrouvées, celles par exemple que renferment les signes mystérieux du zodiaque qui est, je crois, atlantéen ; d'autre part, Soddy, auquel on doit les lois de filiation des substances radio-actives, n'hésite pas, dans son ouvrage *Le radium*, c'est entre autres celui à admettre la possibilité des transmutations métalliques et à croire qu'elles furent connues dans l'antiquité.

On peut l'affirmer sans hésitation, le mystère de l'Atlantide, c'est entre autres celui qui fait l'objet des travaux de Rutherfort et de Jean Perrin sur les atomes, des théories de Plank sur les quanta, et de

(1) On trouvera de plus amples détails sur cette question, d'une importance capitale, dans le prochain article que doit publier l'astronome Antoniadi dans le *Bulletin de la Société astronomique de France*. M. Antoniadi doit y démontrer, je crois, que Copernic a emprunté son système à Aristarque de Samos.

celles de Bohr qui tendent à unir les précédentes en une synthèse unique.

Mais il reste toutefois qu'en pénétrant dans ce domaine, la science se heurte à des inconnues. Quelle est cette énergie qui maintient l'électron ? Elle l'ignore. A quoi aboutissent les mystérieux quanta ? Elle n'ose encore le dire, et si elle connaît la valeur quantitative des nombres, elle a perdu le sens de leur valeur qualitative.

On voit quel est l'intérêt de l'étude des antiques traditions, et c'est ce qui fait l'importance de la recherche actuelle de l'Atlantide, à condition, bien entendu, que l'on ne se borne pas à l'étudier comme on veut le faire maintenant à la S. E. A.

Et pour finir, deux textes contradictoires.

Le problème (de l'Atlantide) a pris d'ailleurs une forme nouvelle, et l'intérêt qu'il peut inspirer s'est considérablement accru... Aussi la bibliographie atlantidienne s'est elle considérablement enrichie dans ces dernières années...

P. Couissin, *Mercure*, 15 fév. 1927, p. 29.

A vrai dire cette thèse (de l'Atlantide) a des adeptes peu nombreux...

En somme la querelle de l'Atlantide amuse peut-être, mais assurément ne passionne pas l'opinion.

P. Couissin, *Mercure* 1er juillet 1927.

(On voit bien que M. Couissin n'assistait pas à l'orageuse assemblée du 10 juin !)

« Souvent femme varie... », a écrit François Ier sur une vitre du château de Chambord ; il en est de même de certain professeur.

P. L. C.

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

La mort de Gerges Eekhoud. — Léon Decortis : *L'Ecole en Fleurs*, Ed. La Wallonie en fleurs. — Victor Kinon : *Bucoliques*, Ed. La Renaissance du Livre. — Louis Delattre : *Le Fil d'Or*, Ed. Office de Publicité. — Mémento.

**Georges Eekhoud**, qui vient de mourir à Bruxelles à l'âge de 73 ans, fut un des plus illustres représentants de la génération des *Jeune Belgique* dont on connaît le rôle dans notre mouvement littéraire En compagnie d'Emile Verhaeren, de Georges Rodenbach, d'Eugène Demolder, d'Iwan Gilkin, d'Albert Giraud et de quelques autres, il sut mettre en valeur la revue fondée par Max Waller et malgré l'enviable prestige que lui conférait la publication chez Jouault de trois volumes de vers, ce fut dans *La Jeune Belgique*, où ses contes avaient été immédiatement remarqués, qu'il fit ses vrais débuts.

La France d'abord, les autres pays ensuite, ne tardèrent pas à lui faire fête, et vers la fin de sa vie la réédition de ses œuvres

confirma dans l'esprit des écrivains actuels l'admiration que lui avaient vouée ses contemporains.

C'était une redoutable épreuve. Ce naturaliste impénitent en qui survivaient des traditions périmées, n'avait pas cédé aux exigences de la mode. Tel il était né aux lettres il y a cinquante ans, tel il était resté à la veille de sa mort, et ses derniers écrits proclamaient, non sans fierté, sa fidélité à une école dont il avait été un des premiers servants.

A vrai dire, son naturalisme différait de celui de ses maîtres par une sincérité foncière qu'il n'astreignit jamais aux restrictions d'un programme plus ou moins réfléchi. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter l'un ou l'autre de ses ouvrages.

L'art de Georges Eekhoud est l'écho tumultueux de son esprit, et ses héros, taillés dans sa propre chair, n'expriment que des passions, des révoltes et des tourments dont il a subi lui-même les assauts.

Ce sauvage et cet insurgé en qui grondaient mille voix insatisfaites, s'était délibérément fixé dans le coin le plus farouche de son pays. Là où la nature, complice de sa détresse, semble en proie à d'incessants remous, là où la misère et le crime cherchent et trouvent d'instinct un asile bénévole, là où grâce à un occulte mot d'ordre, se réfugient les vagabonds, les filles et les mauvais garçons, Georges Eekhoud, taraudé par un éternel souci de justice et de mansuétude, découvre le hâvre de paix que lui a refusé l'hypocrite indifférence des cités. Ces mornes paysages, ces décors lépreux, ces déchets d'humanité revêtent pour lui une tragique magnificence, apparentée à la tendresse exaspérée dont brûle son cœur méconnu.

Si de Tolstoï il a hérité son dédain de la civilisation actuelle, s'il doit à Dostoïewski son culte de la détresse humaine, il puise au fond de lui, où fermentent les vieux instincts flamands de révolte et de mysticité, cette religion trouble de la canaille à laquelle il confère aussitôt une inoubliable et pathétique beauté.

Ayant tourné le dos au monde dont il a éprouvé la bassesse, il se fait l'apôtre de tous les réprouvés qui, comme lui et peut-être pour les mêmes raisons, se sont affranchis des hommes et des lois.

Penché vers eux, il pénètre leurs secrets et revit toutes les étapes de leur déchéance qu'il dépeindra, autant par soif de

justice que par amour de l'exceptionnel, dans des livres palpitants de tendresse et de colère, qui restent sans rivaux dans la littérature contemporaine.

On conçoit que pareille attitude ait soulevé parfois la réprobation des pharisiens qu'épouvantent toujours les apologies dont ils ne sont point les héros, et que la justice sur laquelle ils s'appuient s'en soit parfois émue.

Car, pour peu qu'au nom de la fraternité universelle il incline à l'absolution des pires fautes, un tel confesseur ne tarde pas à justifier d'abord, à exalter ensuite les êtres assez affranchis d'eux-mêmes pour braver l'arbitraire des lois.

Pour Georges Eekhoud, il n'est point de scélérats ; il n'est que des malheureux. Bien plus, ces malheureux ne sont pas loin d'égaler les héros dont la glorieuse légende se perpétue à travers les siècles, et tel chenapan qui joue du surin peut être l'égal du preux qui brandit l'épée. Toute l'œuvre d'Eekhoud repose sur cette doctrine, plus ingénue que subversive et très proche en somme de la morale catholique, qui fut pourtant la première à ne pas s'y reconnaître, puisque, par l'entremise de ses représentants, elle réclama plus d'une fois des poursuites contre son trop ardent zélateur.

On se souvient de ces procès célèbres dont Eekhoud sortit du reste victorieux.

Ce fut la période héroïque de sa vie. Depuis, les passions suscitées par ses livres s'étaient apaisées. Partisans et adversaires reconnaissaient la probité de l'homme et la noblesse de l'écrivain.

Décoré, membre de l'Académie des Lettres, il récoltait, semble-t-il, tous les fruits d'une juste gloire.

Il fallut attendre sa mort pour retrouver son vrai visage.

Alors que devant son cercueil, le gouvernement belge, par la voix du ministre des Sciences et des Arts rendait hommage au maître écrivain, alors que tous les journaux, sans distinction d'opinion, retentissaient de ses louanges, on procédait à l'inventaire de ses biens.

Après de longues recherches, on découvrit au fond d'un tiroir trois billets de vingt francs. C'était tout ce que léguait à ses héritiers Georges Eekhoud, ami des gueux et gueux lui-même.

Pour n'en avoir ni l'âpreté ni le pittoresque, le livre que publie M. Léon Decortis se rapproche cependant de l'œuvre de Georges

Eekhoud par son amour de la vie et sa tendresse pour des êtres trop souvent méconnus.

M. Decortis, qui est instituteur et qui de ce fait pratique mieux que quiconque l'âme des enfants, s'est avisé de célébrer en vers **L'Ecole en Fleurs** et, dans des strophes aussi émouvantes qu'ingénieuses, il note, selon les jeux d'une imagination fertile en trouvailles, les mille épisodes de la vie scolaire, reflétés tantôt dans son cœur de bon magister, tantôt dans celui, plus attendrissant encore des bambins qui suivent ses leçons.

Ceux qui seraient tentés de découvrir dans ces vers une formule ou une technique nouvelle seront assurément déçus. M. Decortis a d'autres ambitions. Avec des mots très simples, des images fraîches comme les âmes qui s'y mirent, des rythmes de brise et d'eau, M. Decortis, qui de Francis Jammes a hérité un émerveillement délicieux devant toute chose, tresse autour des petits fronts, des petits bras, des petites mains et même des bancs et des livres sur lesquels se penchent petits fronts et petites mains, cent couronnes et guirlandes que parfume, autant que le printemps son cœur de brave homme et de poète.

Et ce n'est pas un mince plaisir que de revivre en sa compagnie des années lointaines et quasi oubliées où de bons maîtres, depuis longtemps disparus, nous initiaient moins harmonieusement, hélas, aux mystères de l'arithmétique et aux aridités de la grammaire.

Avec M. Victor Kinon, nous ne quittons pas cet art familier. M. Kinon, qui signa naguère un livre de vers exquis, *Les Quatre Saisons,* et une tragédie qu'il doit avoir oubliée, revient à ses premières amours en nous offrant un recueil de poèmes, inspiré à n'en point douter de Virgile, puisqu'il porte ce titre à la fois humble et glorieux : **Bucoliques**.

Nul mieux que lui n'était digne de s'en emparer et, parce qu'ils ont une commune admiration pour les miracles de la nature, M. Kinon, poète chrétien, rejoint, par la faveur de la même Muse, le chantre païen de Mélibée et de Tityre.

Tous deux enlacent en effet leurs hymnes aux élans de leur foi. Mais chez M. Kinon cette foi se double d'une religiosité dont Virgile ignorait les ressources, le prix et les dangers.

> Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
> Le vers porte à sa cime une lueur étrange,

disait Victor Hugo qui n'avait pas prévu les perfectionnements qu'apporteraient à la sensibilité virgilienne les poètes catholiques touchés, comme MM. Francis Jammes, Victor Kinon et Thomas Braun, par la grâce franciscaine.

Il est vrai que cette grâce se confond maintes fois en eux avec une naïveté de surface qui les entraîne à des concessions redoutables. Sous prétexte de simplicité, on les voit alors s'égarer dans de déconcertantes platitudes qui les rendent plutôt tributaires de François Coppée que de saint François.

C'est cette fausse naïveté, traduite tantôt en images saugrenues, tantôt en didactisme monotone, qui gâte plus d'un poème de M. Victor Kinon. Rien n'est délicieux comme la nonchalance d'un rythme, accordée à celle d'un tendre sentiment ou d'un harmonieux paysage. Mais encore importe-t-il que cette nonchalance ne déguise pas un accroc à la discipline lyrique, que tout poète respectueux de son art, se doit d'observer.

Chez M. Kinon, la discipline reste subordonnée à une aimable facilité qui cadrerait peut-être avec telle pastorale ou telle idylle zoologique que M. Kinon affectionne. Mais quand, à la suite de Charles Guérin, il exprime l'espoir de revivre un jour dans la mémoire des adolescents touchés par l'amour, on souhaiterait que son poème égalât, ou surpassât même, celui du Maître qui l'inspira.

Il y a néanmoins dans les *Bucoliques* des pages où M. Kinon, libéré de lui-même, révèle des dons de la plus précieuse qualité. Plus souvent que Virgile, Racan l'accueille dans ses gentils domaines, et il a maintes fois trouvé, pour célébrer le charme d'un jardin, d'un bosquet, d'un arbre ou d'une fleur, des images et des rythmes qui semblent jaillir du cœur même de la terre et du ciel.

M. Louis Delattre partage avec lui un amour passionné pour les spectacles de la nature. Et comme lui aussi, il aime la facilité. Il n'est rien de plus léger, de plus souple et de plus aisé que sa libre fantaisie. C'est un enchanteur impénitent qui, du moindre brin d'herbe comme du plus orgueilleux des chênes, tire des mélodies inoubliables. Il sait aussi que le cœur des hommes recèle des trésors dont s'émerveillerait Aladin. Dans ses romans et ses contes, s'il a fait chanter les unes, il n'a jamais oublié de faire resplendir les autres. Mais parce que chaque année il nous

revient avec une, deux, vingt ou cent chansons nouvelles, on l'a, un peu étourdiment, taxé de facilité.

Rançon de l'abondance ! Châtiment de la générosité !

Cette facilité qu'on lui reproche dissimule le plus solide et le plus strict des métiers. Une page de Delattre coule comme une eau fraîche. Mais c'est sur un lit de rocher, et il ne faut pas être grand clerc pour deviner, sous cette transparence, de mystérieuses crevasses d'où émerge en bulles innombrables, l'âme même du monde. Dans son dernier recueil de contes, **Le Fil d'or**, cette âme parle par la voix d'un jardinier philosophe qui, après avoir fait le tour des choses, cultive sagement, comme Candide, un petit verger ignoré. Il y rencontre de chers fantômes, il y rencontre aussi des arbres et des fleurs plantés de ses mains, qui lui livrent de doux secrets. Une ironie est dans ses paroles, qu'enlace aussitôt pour la faire taire, la voix profonde des choses souterraines... C'est un nouveau présent de l'enchanteur... Et c'est une nouvelle joie pour nous...

Mémento. — *Le Thyrse* consacre son numéro du 29 mai à Léon Wéry. Une étude de M. Jules de Gaultier précède quelques pages inédites de ce pénétrant psychologue qui signa *Le Stylite* et *D'après l'Ecclésiaste*, deux ouvrages de premier plan, depuis longtemps épuisés. *La Renaissance du Livre* s'honorerait en les rééditant et en y annexant les textes inédits dont *Le Thyrse* publie d'importants fragments.

La même revue publie un remarquable fascicule dédié à la mémoire de Georges Eekhoud. Des pages du maître et une série d'études signées par l'élite de nos écrivains font de ce numéro un très précieux document (12 juin).

Dans *La Renaissance d'Occident* du 1er juin, M. Fernand Demany publie une intéressante étude sur *Quelques romanciers belges*. Mais pourquoi M. Demany range-t-il M. Albert Mockel parmi les romanciers et parle-t-il de Marcel-Proust « mettant à la mode les théories de Freud » ?

GEORGES MARLOW.

## *LETTRES SUÉDOISES*

Ernst Didring : *Malm* (Le fer), Stockholm ; *Stormens Oar* (Les îles de la tempête) ; *Masterlotsen* (Le chef pilote), ibid. ; *Paa väg till friheten* (Sur le chemin de la liberté), ibid. — Ludvig Nordström : *Borgane* (Les bourgeois), Stockholm ; *Landsortsboheme* (Bohème de province), ibid.; *Ybeck*, ibid.

La langue suédoise possède un mot, *vederhäftig*, dont la traduction française, selon les dictionnaires, est : « solvable ».

Appliqué dans un sens qui n'a rien à faire avec l'économie, le mot prend le sens de : consciencieux, vrai, fidèle, de bon aloi. Un homme *vederhäftig* est une personne aussi honnête dans son travail que dans ses relations, un homme à qui l'on peut faire confiance. Peu de personnes, à ma connaissance, méritent autant que Ernst Didring d'être dites *vederhäftiga*. Ce mot le caractérise.

Né en 1868, il a été fonctionnaire au service des chemins de fer de l'Etat suédois de 1890 jusqu'à 1914, où il a donné sa démission pour se donner entièrement à la littérature. Pendant les années de guerre (1915-20) il a consacré un travail considérable à la cause de la Croix-Rouge. Et son esprit pratique l'a placé dès 1915 à la tête de la « Société des auteurs suédois » comme président, charge où il fait une œuvre admirable. Ses collègues seraient des ingrats s'ils ne reconnaissaient la compétence supérieure de Didring pour ce poste où il leur a rendu des services inestimables. Les hommes de lettres ordinairement sont tout à fait inaptes aux fonctions économiques. Didring est l'exemple très rare d'un littérateur qui est aussi une capacité dans la gestion des affaires. Parmi les contemporains, il est indispensable, personne ne le pourrait remplacer.

Les mérites solides de ce chargé d'affaires se révèlent à chaque page de son œuvre littéraire. Dès son début en 1897, il a été le réaliste sans phrase et sans mystification. Il a écrit des vers — comme tout le monde — mais son domaine est le roman et le drame contemporains, bien qu'il se soit parfois aventuré en des milieux historiques ou légendaires. L'esprit toujours a été moderne. Son mobile toujours est celui du psychologue, jamais celui du coloriste romantique. Ce trait est remarquable, parce que le paysage qui lui sert souvent de cadre artistique est d'une grandeur sublime et entraînerait volontiers au lyrisme la plupart des écrivains. C'est dans le Nord de la Suède, dans des provinces septentrionales et polaires, qu'il a découvert son paysage et son peuple à lui. Son premier drame *Midnattssol* (Soleil de Minuit) a pour sujet les Lapons et le problème de leur opposition, comme indigènes, contre les colons suédois. Et son chef-d'œuvre épique, la trilogie **Malm** (Le fer) est une étude vigoureuse et jusqu'ici unique de la vie curieuse des ouvriers et ingénieurs de la mine sous le ciel terrible du cercle polaire. De cette trilogie, la pre-

mière partie, intitulée *Mannen som gjorde det* (Ceux qui le faisaient), est l'épopée des fondateurs, des pionniers : c'est celle qui intéresserait le plus vivement le lecteur étranger. Elle est pittoresque et pleine de tableaux admirables. Si les Suédois ne manquaient pas aussi complètement, à ce qu'il appert, de disposition pour la réclame littéraire, le nom de Didring serait plus connu que celui de Jack London. Le premier chapitre, qui nous peint un Lapon poursuivant un loup de jour en jour jusqu'à ce qu'il puisse tuer l'animal harassé, est d'une force épique qui ferait craindre pour l'économie du roman. Mais l'auteur, superbe économe, l'est aussi comme romancier. Chaque chapitre est une merveille, le tout est un rêve, un grand livre où petits coups de maître s'enchaînent.

La seconde partie, qui se passe dans les mêmes environs gigantesques, a son intérêt par les figures humaines et le développement des âmes sous ce climat inhumain. La lutte sociale y fait rage comme dans toute autre région de la terre civilisée. Le mécontentement et la méfiance se soulèvent dans les neiges de la montagne du haut nord, comme partout où il y a des exploiteurs et des salariés. Mais Didring ne traite pas le problème théoriquement, il voit des masses, il voit des individus, et c'est la psychologie des individus de toute classe qui l'intéresse. Il nous donne ainsi des portraits, visages et âmes, qu'on n'oublie pas, portraits aussi sympathiques de la classe des travailleurs que des autres classes du petit coin du globe où il nous a menés. L'éternelle tragédie de l'homme nous paraît si vraie, si consciencieusement tracée, qu'elle nous fait oublier parfois le paysage sublime qui l'encadre. A la fin, les hommes et le pays deviennent les parties d'un tout, et nous croyons entendre la mélodie qui a inspiré à l'auteur le titre de ce second volume de sa trilogie, qu'il a appelé *Bergets sang* (Le chant ou le cantique de la montagne). La troisième partie enfin nous ramène à une grande ville, où la Bourse nous révèle une autre phase de la lutte industrielle. Le nom de cette dernière partie est significatif — *Spelarna* (Les joueurs).

Avec *Malm*, Ernst Didring a peut-être atteint le sommet de sa puissance de conteur.

Ces trois livres sont destinés à vivre, quand des centaines de romans renommés seront oubliés. Mais Didring n'a écrit aucune page qui soit indigne de lui. Les premières nouvelles avaient

toute leur tendance presque agitatrice et socialiste. Sans renier l'idéal de sa jeunesse, il est devenu le conteur objectif, équitable, de ses mûres années. Plusieurs de ses romans sont surtout des œuvres magnifiques, il retourne à ses premiers amours, le roman social, mais sans tendance. Ces deux romans nous conduisent dans un monde qu'aiment les auteurs suédois, à commencer par notre Strindberg. Comme Strindberg nous a introduits chez les pêcheurs de la côte baltique, Didring nous y ramène. Mais Strindberg en tout a été l'individualiste, le philosophe, l'utopiste, le lyrique. Son monde, toujours avant tout, est un monde strindbergien. Notre Didring ne possède pas cette veine lyrique, et bien qu'il ait cultivé l'utopie dans deux drames contemporains, il est, quand il raconte, le réaliste fidèle et exact qui nous fait oublier sa personne pour le milieu et les types créés par le milieu. **Stormens öar** (Les îles de la tempête) doivent être faciles à trouver et nommer sur une carte suédoise — au moins pour les habitants des côtes baltiques. Et le héros de **Masterlotsen** (Le chef pilote), comme s'appelle le second roman, qui est une continuation de *Stormens öar*, est bien connu et le sera aussi longtemps que les navires auront besoin d'un pilote. Les personnages de ces romans sont des figures de pêcheurs réels ; l'âme, le langage, les actions, la façon de penser et d'agir, la religiosité et la brutalité, tout cela est vu et raconté par un homme dont la conscience d'artiste est bourgeoise dans son honnêteté. Si l'on veut qu'une œuvre littéraire soit avant tout homérique, objective, impersonnelle, ces romans baltiques sont des modèles qu'on ne surpassera facilement.

Le robuste auteur du *Malm* et du *Masterlotsen* est aussi un dramaturge considérable. Plusieurs de ses drames ont été joués sur des scènes allemandes, danoises, finlandaises, russes, autrichiennes et espagnoles. En Suède, on les a donnés presque tous. Les plus intéressants sont *Högt spel* (Gros jeu), pièce à recette en Suède et aussi à l'étranger, *Elna Hall* et la trilogie **Pa väg till friheten** (Sur le chemin de la liberté), dont la première partie *Rattfällan* (La souricière) a fait beaucoup d'argent. De ces pièces, la plus importante est *Elna Hall*. Le cadre est un îlot de phare ou plutôt le phare lui-même, où sont « enfermés » le surveillant, sa femme et le jeune lieutenant de zone de pilotage — l'amant. Ce drame triangulaire (car les deux subalternes ne

comptent pas) est un des plus fascinants de la langue suédoise. Il est remarquable qu'une telle pièce puisse être vue et lue après que Strindberg a écrit un si grand nombre de drames où l'on voit un ménage plein de haine et une femme diabolique. La pièce est écrite par un mathématicien et par un psychologue plus calme que Strindberg. La même maîtrise du sujet et de la technique de la scène se montre dans *Högt spel* (Gros jeu), qui a été traduit aussi en français et en catalan. Le motif est une pensée coupable, par laquelle un frère semble avoir amené la mort désirée de son frère et rival. Drame de la conscience où la tension déchaîne une tempête. La trilogie est un peu utopiste, elle présente les pensées démocrates et pacifistes qu'a engendrées la Grande Guerre. La première partie, *Rattfallan* est une fantaisie sur le thème de la mort de Rasputin. Les deux autres parties, *Fangen* (Le prisonnier) et *Riket* (L'empire), se passent pendant la grande guerre parmi des prisonniers. Ces pièces un peu lyriques honorent l'homme honnête et idéaliste et garderont une grande valeur historique. Didring a aussi dramatisé la vie héroïque du roi de Suède *Gustave-Adolphe* dans le drame du même nom, et un épisode historique suédois de l'époque du « rococo » dans *Tva konungar* (Deux rois). Ernest Didring est le plus considérable de nos dramaturges après Strindberg et Hedberg et peut-être, au point de vue technique, le plus intéressant de tous. Nous espérons de lui encore de grandes choses.

Ludvig Nordström est presque l'antipode de Didring. Certainement il aime les chiffres aussi ardemment que Didring, et partout il veut surveiller la production mondiale et l'évolution économique du monde. Il n'est pas sans capacité, il est instruit et intelligent, et s'il était possible à un homme qui n'est ni marchand, ni ministre, ni économiste de métier, de pronostiquer dans ces domaines, certainement Ludvig Nordström pourrait le faire. Il a un penchant pour le spéculatif, et sans doute sa philosophie a des traits géniaux. Dans l'introduction de son livre **Borgare** (Les bourgeois), il exprime en quelques mots cette philosophie :

En parlant d'un homme, on parle de soi même sous une autre forme... On pourrait dire que dans le monde entier il existe un seul homme, mais un homme avec mille têtes comme l'hydre. Et peut-être c'est la vérité. Il n'y a qu'un seul être humain. S'il n'en était ainsi, ce serait inexplicable.

Ces paroles ne sont point accidentelles et passagères. Elles sont une introduction à l'œuvre entière de l'auteur, aussi bien qu'à l'un de ses livres.

Nordström a inventé le mot « totalisme », qui veut exprimer la forme de son opinion ou mieux un organisme, où les membres sont inséparables du corps, et où le corps ne peut pas vivre sans ses membres. Cela ne paraît pas très nouveau. Nul ne contredira cette opinion. Généralement, c'est ce que tout le monde dit et pense. C'est dans l'insistance formidable de cet auteur qu'il y a quelque nouveauté. Il ne peut pas écrire un roman sans retourner à son totalisme aimé, et il est très possible que cette insistance vraiment opiniâtre semblera parfois un peu fatigante. Mais toutes les opinions semblent fatigantes en des époques fatiguées. Et la nôtre est une époque très fatiguée. Au lieu de se moquer d'un homme croyant et enthousiaste, on devrait être reconnaissant envers tout idéaliste pour son idéalisme même, pour son courage et son obstination.

La reconnaissance qu'a reçue M. Nordström n'a pas été accablante. Son idéalisme lui a procuré des ennemis parmi les critiques les plus bruyants et gourmés de la presse suédoise. Mais notre auteur ne s'est pas laissé harasser ou décourager. Il est doué d'un humour, d'une gaîté qui ont concilié tous les conciliables, et qui doit être une source de force morale pour lui-même. Cet humour souvent rayonnant, parfois satirique, traverse tous les livres, nouvelles, articles de Nordström. Il possède aussi un style admirable, aussi clair que riche, plein de provincialismes vigoureux et pittoresques. Comme Didring, il nous peint souvent la Suède septentrionale et la vie des pêcheurs et des travailleurs. Si Didring est consciencieux, s'il garde tous les traits de tous les hommes, Nordström avec une *inconséquence* très aimable ne s'intéresse qu'aux originaux, les individus très marqués. Il a formé une riche galerie d'hommes singuliers. Son grand roman **Landsortsbohême** (Bohême de province), qui a été son plus grand succès et qui est un de ses meilleurs, abonde en types amusants et vrais. Il ne craint pas les situations dangereuses ou les mots un peu forts. Son drame **Ybeck**, qui présente un ouvrier boulanger, a réussi : le héros a obtenu son succès de rire bien mérité. Mais la popularité de l'auteur dans toutes les classes se fonde sur certains portraits d'enfants. Les enfants qu'il dépeint,

naturellement, ne sont point des enfants quelconques. Ils sont aussi rares et originaux que les hommes et les femmes de sa galerie. Le petit Thomas Lack est devenu l'enfant le mieux connu de toute la Suède, et il l'est devenu par son originalité. Rarement, si jamais, on rencontre lé modèle de ce garçon curieux, un peu précoce. Il paraît être une création imaginée comme d'autres personnages curieux, mais impossibles de la production de Nordström. Au fond, cet auteur qui aime les chiffres et les vues économiques est un romantique du même genre que les poètes de l'école romantique du siècle passé.

Ludvig Nordström nous causerait un chagrin s'il se réformait. Nous l'aimons tel qu'il est et paraît. Si quelqu'un sourit un peu de ses rêves mondiaux à vol d'oiseau, le rire sympathique et de gaité que provoquent en nous son esprit de conteur original et son humour romantique créateur est aussi vrai et cordial. Lui-même est une trouvaille pour la galerie de la littérature suédoise.

K. G. OSSIANNILSSON.

## *LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES*

Sherwood Anderson : *Notebook*, Boni and Liveright. — Edgar Lee Masters : *Selected poems*, Macmillan. — Alfred Kreymborg : *Scarlet and Mellow*, Boni and Liveright. — John Bailey : *Walt Whitman*, Macmillan. — Emory Holloway : *Walt Whitman, an interpretation in narrative*, A. Knopf. — Mémento.

Le nouveau livre de M. **Sherwood Anderson** est la réunion d'anciens articles, essais, nouvelles, fragments, le tout écrit avec une spontanéité qui fait taire la critique. Il n'y a là aucune prétention à la littérature.

Cependant une impression se dégage, comme de plusieurs rêves successifs, en apparence chaotiques, en réalité vêtements identiques d'une même hantise. M. Anderson est un imaginatif qui succombe aux visions multiples de son époque. Et quelle époque ! Usines étourdissantes, clubs épaissis, ponts superbes, industrie au service de l'homme devenu exigeant : c'est comme en rêve que l'activité moderne lui apparaît. Et c'est comme d'un rêve qu'il en tire de la beauté.

Cet écrivain lutte par l'imagination contre un matérialisme envahisseur. Il appartient à ces hommes de lettres d'aujourd'hui qui en Amérique mettent leur plume au service de la cause de l'esprit, mais peut-être est-ce là lui prêter une ambition trop

grande. Et d'ailleurs, comme nous l'avons dit, ce livre est à peine de la littérature.

De là son charme. Lorsqu'un écrivain nous parle de lui, sans pose, sans coquetterie, suivant le hasard des heures, on a l'impression d'un rafraîchissement.

M. Masters a réuni en un volume ce qu'il considère comme le plus significatif de son œuvre. C'est une idée excellente, car celle-ci est longue, touffue, inégale. Le lecteur, pressé de tous côtés par les livres qui continuent à sourdre, s'arrête volontiers aux anthologies de ce genre. On a l'habitude de dire que Masters est l'homme d'un seul livre : l'*Anthologie de Spoon River*, dont, s'en souvient-on ? j'ai longuement entretenu les lecteurs du *Mercure*. C'est injuste, évidemment. Une chose reste vraie, c'est que de cette anthologie se dégage toujours un parfum capiteux de poésie. Poésie âpre, poésie qui recouvre ces vieilles pierres tombales, alignées dans les pauvres musées de province, avec parfois des échappées en plein espace. Mais on serait privé d'une joie certaine en n'allant pas aux longs poèmes de Masters (longues épopées, lyrisme byronien) pour y trouver un souffle et une rhétorique qui sont, tout de même, de la poésie.

Les héros américains sont ses héros, ses illustres, ses grands hommes, Lee, Lincoln. Il a l'imagination mythique. La forme du vers blanc, noblement rythmé, convient à cette ampleur.

Il n'y a pas que cela, dans les **Poèmes choisis** de Masters. Il y a des touches exquisement fraîches, et une soif de beauté qu'il voudrait faire partager à sa nation. Car

*Only by beauty are a people saved.*

**Alfred Kreymborg** est un autre ami du *Mercure de France*. Son œuvre a fait au fur et à mesure de son développement l'objet de nos commentaires. Il a essayé, peut-on dire, tous les genres, du sonnet aux vers patte-de-mouche. Ses réussites les plus sûres sont, jusqu'à aujourd'hui, ses pièces pour marionnettes, celles-ci, bien entendu, pouvant être les hommes et les femmes, car Kreymborg nous voit volontiers, de derrière ses lunettes, comme des pantins sur une scène minuscule. Non point qu'il nous méprise : il n'est ni rubicond, ni riche. Mais je crois qu'à force de parler au téléphone avec ses amis, à force de taper à la machine, de cultiver des violettes et des petits pois, il ne voit

plus le monde que comme des taches, des musiques courtes et hachées, des étoiles.

Peut-être sera-ce là son unique originalité. Les plus sérieuses réflexions me semblent moins personnelles :

*We cannot live without each other far,*
*Nor even exist with both of us too near.*
*And so I let her me send her off,*
*And grope alone for ways to mend our love.*

§

Les trois premiers chapitres du livre de M. Bailey sur **Whitman** sont consacrés à la biographie du poète. M. Bailey accepte toutes les histoires, vraies ou fausses, qui composent en guise de biographie whitmanienne une sorte d'épopée *a priori*. M. Bailey n'ignore pas les rectifications qu'on a apportées à ces flatteuses erreurs, mais il n'en tient pas compte.

Au chapitre trois, qui s'appelle *Caractéristiques et Comparaisons*, nous avons des parallèles qui pourront amuser certains, Dryden et Whitman, Hood (ou Browning, on nous donne le choix) et Whitman, Carducci, Tennyson, etc., etc...

Au chapitre quatre, M. Bailey nous confie que le style de Whitman a de la « vulgarité ».

Nous nous en doutions. Et surtout le grand reproche qu'il fait à l'auteur des *Brins d'herbe*, c'est que « nul n'a récité ou ne récitera le *Chant de moi-même* (par cœur) qui est à peu près aussi long que deux livres de l'*Enéide* et la moitié d'*Hamlet*. »

Au chapitre cinq, on « nous promène à travers les *Brins d'herbe* ». Ici, M. Bailey fait un gros effort pour interpréter les poèmes sans préjugé comme sans aveugle enthousiasme. Il a quelques remarques justes. Il trouve par exemple que *Tears* est une très belle pièce et il a raison. De nouveau, il accuse Whitman d'avoir écrit des poèmes trop longs pour les réciter par cœur.

Naturellement, avec des données biographiques qui seraient exactes, M. Bailey comprendrait mieux certains poèmes.

Au chapitre six, considérations assez vagues. Mais tout de même on sent que M. Bailey veut se libérer des on-dits pour se mettre en présence de l'œuvre elle-même. Ce n'est chez lui qu'un désir. Le résultat est loin de correspondre à l'intention. Par exemple (page 167), il affirme que c'est la guerre qui « a fait

Whitman ». C'est biographiquement, psychologiquement, tout à fait inexact.

Les idées de M. Bailey sur le vers libre sont assez floues. Et la question n'estpas là quand il s'agit de Walt Whitman, mais bien de sa personnalité, d'abord. Seule, celle-ci pourra expliquer l'œuvre. Attachons-nous à elle.

Le livre de M. Holloway est une autre affaire. S'il pèche, c'est par excès de probité, et s'il est lourd parfois, c'est que les documents initiaux sont trop abondants. Ce livre s'appelle **Interprétation narrative**. Modeste, ce sous-titre limite les proportions de l'ouvrage. Ce n'est point là critique ou psychologie. M. Holloway interprète les documents que deux volumes précédents ont révélés.

Sur cette base solide, il bâtit maintenant un édifice imposant. Nous sommes sur un terrain ferme. M. Holloway ne donne pas ses références, car il semble être dans son esprit de ne pas écrire un ouvrage savant ; en tout cas, l'appareil scientifique de ses précédents ouvrages a disparu. Il reste une histoire.

La biographie extérieure de Whitman est ainsi divisée :

*Chapitre 1 : Journaliste à Brooklyn.* M. Holloway apporte ici beaucoup de nouveau. Il a tort de ne pas attacher plus d'importance psychologique à ces écrits de jeunesse. Rien n'est plus révélateur qu'un article de presse écrit à vingt ans. Plus tard, on apprend la dissimulation.

*Chapitre 2 : Une ville romantique.* Il s'agit de la Nouvelle-Orléans. M. Holloway a donc négligé New-York au profit de la cité méridionale, c'est assez naturel puisque jusqu'à lui on n'avait pas eu les éléments nécessaires pour suivre Whitman dans ses allées et venues au milieu des créoles. Holloway place à la Nouvelle-Orléans une aventure amoureuse qui aurait eu une importance capitale pour le développement du poète : l'amour chez certains est une expérience mystique propre à la poésie. M. Bazalgette avait, par intuition, raconté à peu près la même histoire d'amour.

*Chapitre 3 : L'Esprit parle.* Nous approchons de l'œuvre.

*Chapitre 4 : Sur la grand'route.* Il s'agit de la route idéale où Whitman se trouve engagé par son livre. L'analyse de M. Holloway est très sûre et écrite très serré.

*Chapitre 5 : Un coup d'œil sur l'enfer de la guerre.* Ce sont

les propres termes de Whitman. M. Holloway reproduit et commente (mais sans appuyer) les propres déclarations du poète. Les documents concernant cette période sont extrêmement rares. Cependant, nous en possédons quelques-uns. Ceux que nous avons nous-mêmes publiés dans la *Revue Anglo-Américaine* (juin 1926) ont dû paraître trop tard pour modifier les vues de M. Holloway.

*Chapitre 6 : L'œuvre s'accroît. Chapitre 7 : Le long après-midi* ; tous deux utilisant les moindres détails d'une existence tranquillisée, essayant de faire la lumière où Whitman a entretenu l'ombre.

Ce que notre analyse rapide ne saurait dire, c'est la conscience apportée par M. Holloway à suivre son poète sur cette grand'route où il nous a invités à le suivre, après avoir eu soin de détruire tout point de repère.

Le livre de M. Holloway, à vrai dire, ne paraîtra tel qu'aux initiés. Célui qui ne serait pas au courant de la condition de la critique whitmanienne d'aujourd'hui ne reconnaîtrait pas toute la valeur de son travail. Est-ce un reproche à lui faire ?

Peut-être, mais c'est un mérite de ne pas avoir cherché le succès facile. Il a passé rapidement sur des incidents et des moments de la vie de Walt qui auraient pu, peints de couleurs moins volontairement grises, arrêter le regard. M. Holloway donne l'impression de rester souvent sur la réserve.

Il ne manque à son livre qu'une transfusion plus grande de la foi que M. Holloway ajoute certainement à ses documents. Ceux-ci ne sauraient servir qu'à un tableau lumineux de l'âme véritable du poète. De toute façon, le livre de M. Emory Holloway fait honneur à la critique américaine.

Mémento. — Quelques traductions d'ouvrages français qui ont eu du succès en Amérique : la *Jeanne d'Arc*, de J. Delteil, traduit par Malcolm Cowley (Minton Balch and Co) ; l'*Histoire de la littérature Anglaise*, d'Emile Legouis et Louis Cazamian (Macmillan).

Signalons un livre d'Essais, par William Lyon Phelps, *As I like it* ; le *Journal de Washington Irving*, Espagne de 1828 à 1829, une très intéressante étude de John Garber Palache (the Viking Press) sur *Quatre Romanciers de l'Ancien Régime* (Crébillon, Laclos, Diderot, Restif de la Bretonne), un roman de Willa Cather, *My mortal enemy* (Knopf).

JEAN CATEL.

*GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI*

**Guillaume Apollinaire**. — Les vrais poètes sont rares. Nous avons des versificateurs, des assembleurs de rimes. L homme de qui toute la nature aboutit à la poésie est une exception, comme est également une exception l'écrivain né. Tout ce qui fait le poète et qui est la vraie poésie : la rêverie, la mélancolie profonde, le don du rythme intérieur et des mots qui suggèrent, l'art de peindre un paysage ou d'exprimer un état d'âme avec quelques mots, un certain bohémianisme de l'esprit, la fantaisie, l'imagination embellissant la réalité, tout cela, auquel il joignait le goût de la plus extrême nouveauté, Guillaume Apollinaire l'avait de façon remarquable. Il est mort jeune encore, à 38 ans seulement, il n'a certainement pas donné tout ce qu'on pouvait attendre de lui, et pourtant il a fait une œuvre si personnelle, si neuve, qu'on retrouve son influence, jusqu'à des vers qui pourraient être de ses vers, chez bien des poètes dont beaucoup ne l'avoueraient pas. On le rangera certainement un jour à côté de Jules Laforgue, pour une destinée pareille. Il n'y a pas aujourd'hui un poète qui l'égale, si grande réputation que certains puissent avoir.

On est peu renseigné, ni très exactement, sur les origines de Guillaume Apollinaire. Il s'appelait de son vrai nom Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky. Sa mère, morte peu de temps après lui, était Polonaise, fille, dit-on, d'un général polonais. C'est son nom qu'il portait. Il était enfant naturel, et on a dit qu'il était le fils de Mgr V..., alors évêque de Monaco. Il naquit à Rome le 26 août 1880. Encore tout enfant, il partit avec sa mère à Monaco, puis à Cannes, puis à Nice. Il commença ses études au Collège de Monaco. C'est également dans cette ville qu'il fit sa première communion et reçut la confirmation. M. André Billy, qui a écrit sur Apollinaire un petit livre (1) auquel il faut et faudra toujours se reporter pour la connaissance de l'écrivain, a vu à Monaco l'acte qui fait foi de ces deux actes religieux. Une biographie exacte et complète d'Apollinaire serait difficile à écrire. Beaucoup de parties de son enfance et de son adolescence restent mystérieuses, ajoutant ainsi à l'attrait qu'exerçait sa personne et qu'exerce son œuvre. Chacun

(1) *Apollinaire vivant*, La Sirène (Crès) 1923.

de ses amis savait quelque chose. Tous ces renseignements réunis donneraient peut-être un ensemble assez complet ? Encore se contredisent-ils souvent, comme si Apollinaire avait varié sur tel ou tel point, par fantaisie, pour mystifier ou pour dérouter. Il y a dans sa vie, comme il y avait dans sa personne et comme il y a dans son œuvre, quelque chose d'un enchanteur énigmatique, savant en mille choses qu'ignore le vulgaire, et qui créait de la beauté d'un coup de sa baguette magique.

> Moi qui sais des lais pour les reines
> Les complaintes de mes années
> Des hymnes d'esclave aux murènes
> La romance du mal aimé
> Et des chansons pour les sirènes.

Il prêtait à la légende et il est à remarquer que presque tous ses amis, écrivant sur lui, la guerre s'ajoutant au mystère de ses origines, l'ont représenté comme un cavalier de rêve, venu de pays mal définis, chevauchant dans un paysage de lune, le front blessé sous son casque, le cœur blessé aussi, et chantant pour endormir son mal. Il serait également imprudent de considérer comme réels tous les voyages que, dans certains de ses contes, il raconte avoir faits. Il était particulièrement sobre de renseignements quand on le questionnait sur ce sujet, répondant évasivement qu'il avait voyagé au hasard, en vagabond, souvent sans argent, — aussi sobre que sur le chapitre de sa naissance et de ses premières années. J'ai eu un jour l'occasion, peu après sa mort, de voir sa mère, Mme de Kostrowitzky, et de l'entendre, pendant deux heures, me raconter sa vie à elle-même. Une vie assez remplie d'aventures, dès sa jeunesse. Elle portait du reste quelque chose de ce passé dans toute sa personne, et ses manières de vivre, d'après ce qu'en disait Apollinaire lui-même, étaient, paraît-il, assez originales. J'ai eu cette impression, ce jour-là, qu'Apollinaire avait hérité, dans son esprit, dans son imagination, ce goût des aventures que sa mère avait montré dans sa vie. Elle les avait, elle, vécues réellement. Il les vivait, lui, en esprit, voyageant, par l'esprit, dans tous les pays, en compagnie des personnages les plus singuliers, au milieu des sites et des cités les plus étranges, parlant des premiers comme s'il les avait vraiment connus, décrivant les seconds comme s'il les avait vraiment visités, tout cela revêtu de la plus grande véracité, du natu-

rel le plus accompli, par cette magie de l'art qui fait quelquefois plus vraies les choses imaginées que les choses réelles. *Le Roi Lune*, dans *Le Poète assassiné*, *Le Passant de Prague*, dans *L'Hérésiarque*, pour ne citer que ces deux contes, sont des exemples merveilleux de la fiction revêtue de la plus réelle vraisemblance.

Je donnerai un détail amusant de cette conversation que le hasard me fit avoir avec la mère d'Apollinaire. Elle était venue au *Mercure* demander si on voulait bien lui donner les livres de son fils, dont elle n'avait jamais lu une ligne et dont elle venait seulement de découvrir l'existence. Elle ne savait rien de la réputation qu'il s'était acquise et il avait fallu sa mort pour qu'elle en devînt curieuse. Je la renseignai comme il convenait et quand je lui eus donné à comprendre, à sa grande surprise, ce qu'était Apollinaire, elle eut ce mot presque orgueilleux dans sa naïveté : « Mon autre fils aussi (1) est un écrivain. Il écrit des articles financiers dans un journal de New-York. »

Il semble bien qu'avant de venir à Paris, Apollinaire fit un séjour à Lyon. A Paris, aux environs de 1902, il se lia avec de jeunes écrivains : Alfred Jarry, André Salmon, Jean Royère, Mécislas Golberg, Han Ryner, et fréquenta aussi les milieux de la jeune peinture. Poète et conteur, il fut également critique d'art et l'inventeur, ou tout au moins l'exégète du Cubisme, alors à ses débuts. On dit qu'il fut également l'inventeur du douanier Rousseau, qu'il encouragea dans sa peinture et dont il commença la réputation, ce qui n'était pas si mal juger, on s'en aperçoit aujourd'hui que les toiles de Rousseau connaissent les grands prix et qu'il paraît bien lui-même avoir été l'initiateur de toute une école de peinture. Apollinaire gagnait alors sa vie dans un journal financier. C'est à cette époque que se place la fondation du *Festin d'Esope*, dont il était le gérant et à laquelle collaborèrent avec lui les écrivains nommés plus haut. Il collaborait également à la *Revue blanche*. Il fut également, plus tard, le gérant et le collaborateur d'une autre petite revue : *Les Soirées de Paris*. Il habitait alors à Passy, rue Gros. M. André Billy, dans l'ouvrage déjà cité, nous a donné une description de son cabinet de travail « ouvert sur un jardin, orné de tableaux cubistes, de toiles du douanier Rousseau, de fétiches océaniens et

(1) Mort également peu après Apollinaire.

africains, de livres anciens et autres curiosités innombrables, jurant entre elles dans toutes les langues et dans tous les jargons». Il y avait aussi chez Apollinaire des côtés enfant délicieux, en même, temps que beaucoup de malice, de finesse et d'astuce, même qui sait? un sens de la mystification sur le ton le plus sérieux du monde, tout cela qu'exprimait si bien son visage, le pli de sa bouche et un sourire charmant de grâce et de moquerie. C'est en 1909, dans le numéro du 1er mai, qu'il commença sa collaboration au *Mercure*, avec *La Chanson du Mal aimé*, une merveille de poésie étrange et musicale, à la fois barbare et raffinée, équivoque et pénétrante comme un chant de bohémien nostalgique, et qui fait penser aussi à ces voix de femme qu'une légère brisure dans le ton rend plus délicieuses encore. On sait que dans les recueils de poèmes qu'il a publiés, les vers d'Apollinaire sont sans aucune ponctuation. C'est seulement quand il apporta au *Mercure* les épreuves en bon à tirer de son recueil *Alcools* (1) qu'il se décida à cette innovation. Je me rappelle que je lui fis remarquer que c'était là une nouveauté peut-être un peu risquée et que je ne savais trop s'il n'avait pas tort. Il ne m'écouta pas, heureusement. Quand *Alcools* parut, et que je relus tous ces poèmes, je fus le premier à approuver. Apollinaire avait raison d'imprimer ainsi ses poèmes. Les vers, — du moins les vers qui sont réellement de la poésie, — n'ont pas besoin de ponctuation, et des poèmes comme *La chanson du Mal aimé*, comme tous les poèmes d'Apollinaire, se lisent parfaitement à première vue sans ponctuation, pour quiconque a vraiment le sens de la poésie. Quelque temps après, en 1911, le *Mercure* créa pour Apollinaire une nouvelle rubrique dans sa *Revue de la quinzaine*: *La Vie anecdotique*, qu'il devait rédiger jusqu'à sa mort. La première parut dans le numéro du 1er avril 1911, signée: Montade. C'est de ce pseudonyme qu'Apollinaire signa encore les deux suivantes: 16 avril et 1er mai. C'est à partir de la quatrième, parue dans le *Mercure* du 16 juin, qu'il signa de son vrai nom, lequel, à vrai dire, est encore un pseudonyme. La librairie Stock a réuni récemment en volume, sous le titre *Anecdotiques*, toutes les chroniques écrites au *Mercure* par Apollinaire, choses charmantes de style simple, aisé, pleines d'abandon et de naturel, écrites selon l'inspiration, le sujet du mo-

(1) Edit. de la *Nouvelle Revue Française*.

ment, fantaisies, souvenirs, propos littéraires, descriptions de quartiers de Paris, évocations de voyages. C'est à cette époque, septembre 1911, qu'il arriva à Apollinaire une certaine mésaventure. Il faisait volontiers sa société d'individus un peu équivoques, délicieux d'ailleurs par leur pittoresque, et fort intéressants, comme tous les gens qui vivent un peu en marge. Marcel Schwob n'a-t-il pas dit, avec raison, que les coquins sont plus curieux à connaître que les honnêtes gens, ayant plus d'originalité ? Les qualités sont du domaine de tout le monde. Les vices seuls marquent la personnalité. Un jour, un de ces messieurs arriva chez Apollinaire, porteur d'une statuette qu'il lui demanda la permission de déposer pour quelques jours chez lui. Apollinaire, ne trouvant rien là que de très naturel, y consentit volontiers. Il se découvrit par la suite que cette statuette avait été tout bonnement volée au Musée du Louvre. Le voleur fut arrêté. Il révéla l'endroit où se trouvait la statuette. Apollinaire, inculpé de recel, fut arrêté à son tour et incarcéré préventivement à la Santé. Il ne tarda pas à en sortir, son innocence ayant été bientôt reconnue. Il faut lire, dans *Alcools*, les vers qu'il écrivit pendant sa détention. Depuis Verlaine, on n'a certainement rien écrit d'aussi émouvant, avec autant de simplicité. On a rarement mieux accepté la plaisanterie que ne le faisait Apollinaire. Quand il sortit de prison, pendant les premiers jours qu'il venait le matin au *Mercure*, je l'accueillais toujours en lui disant en guise de bonjour: «Eh! bien, cela va, la Santé! » Il en riait de bon cœur, vite consolé de sa mésaventure. Il acceptait de même, le mieux du monde, les appréciations les plus indiscrètes sur ses écrits. Un jour que nous parlions littérature et plus particulièrement de ses propres livres, je lui dis, comme je le pensais, qu'il devait connaître certains livres singuliers et rares que personne ne connaissait et qu'il mettait adroitement à profit pour tout ce qu'il écrivait. Il me répondit qu'on se trompait absolument si on le jugeait ainsi, que personne n'avait moins d'érudition que lui. Evidemment, il n'était pas sincère, je ne le crois pas. En tout cas, il ne se formalisa en rien de cette appréciation.

A la déclaration de guerre, en août 1914, Apollinaire s'engagea. Il aurait pu rester tranquille et je lui ai demandé souvent ce qu'il était allé faire dans cette sinistre bouffonnerie. Je crois bien me souvenir qu'il m'en a donné un jour la raison : il était étran-

ger, il commençait à avoir une réputation littéraire en France, il appréhendait, la guerre terminée, qu'on lui reprochât d'être resté indifférent au sort du pays qui l'avait si bien accueilli. Il y avait chez lui, comme je l'ai dit, des côtés enfant, et je crois bien aussi que la guerre, le métier militaire, jusqu'à l'uniforme, l'amusaient, comme des choses nouvelles. Il fut envoyé à Montpellier, dans un régiment d'artillerie. Là, il fit ses « classes » enchanté de son nouveau métier, de ses études d'équitation, de son apprentissage du canon. Les lettres qu'il écrivait à ses amis étaient toujours agrémentées de petits poèmes sur les attributs de sa nouvelle profession. Qui sait pourtant si ce n'était pas là qu'une façade, comme toute la gaieté qu'il montrait dans sa vie ? Il fut ensuite envoyé au front, avec le grade de brigadier. Il semble bien, en réalité, qu'il n'a jamais combattu, au sens exact du mot. Un jour de repos, qu'il lisait tranquillement le *Mercure* dans son campement, l'éclat d'un obus tombé non loin de lui vint l'atteindre au front, couvrant de son sang les pages qu'il lisait. Il fut évacué, envoyé à l'hôpital à Paris. Il dut subir l'opération du trépan, et quelque temps après, certaines partie du cerveau se trouvant comprimées, l'opération dut être renouvelée. M. Henri Duvernois, alors mobilisé comme infirmier dans cet hôpital où était soigné Apollinaire, a raconté, dans quelques lignes charmantes, avec quel tranquille courage il se laissait emmener dans la salle d'opération. Apollinaire rétabli fut alors versé dans les services de la Censure à Paris. Il était en même temps attaché au journal *Paris-Midi* pour la traduction des dépêches de l'étranger. On a raconté qu'il s'amusait quelquefois à en inventer de son cru, que le journal publiait comme des dépêches vraies, ce qui n'avait guère d'importance, toutes les nouvelles qu'on nous donnait alors étant presque toujours de fausses nouvelles. Il avait également repris sa chronique de la *Vie anecdotique* au *Mercure*. Souvent, le matin, on le voyait arriver, dans son uniforme de sous-lieutenant, le front ceint de l'appareil de protection des trépanés, un peu glorieux, il me semble, de cet accoutrement. Je me suis encore amusé plus d'une fois à le plaisanter en cette circonstance, toujours sans qu'il s'en fâchât. « Voyons, lui disais-je, en lui parlant de son uniforme et de son galon, vous ne pouvez donc pas quitter cette mascarade ? » Je crois bien que cela l'amusait de continuer à se promener ainsi

en militaire. Il avait énormement grossi, paraissait comme gonflé, positivement. M. Georges Dumesnil, l'écrivain flaubertiste, qui est médecin, ayant reçu un jour sa visite, en le voyant ainsi comme soufflé, avait clairement auguré de sa fin prochaine. En effet, en novembre 1918, Apollinaire fut atteint par la grippe. Son état général offrit un champ plus favorable à la maladie. Celle-ci s'aggrava, jusqu'à ne plus laisser d'espoir. On a raconté que le pauvre Apollinaire, couché dans son lit de malade, se débattant contre la mort qu'il sentait peut-être venir, criait au médecin qui le soignait : « Sauvez-moi, docteur, sauvez-moi ! » On ne le sauva pas, et le jeudi 11 novembre 1918, il mourait, dans son petit appartement si curieux du boulevard Saint-Germain. C'était le jour de l'Armistice. Sous ses fenêtres, tout le long du boulevard, la foule, toute à l'allégresse de la fin de la tuerie, passait avec des cris scandés : « Conspuez Guillaume ! Conspuez Guillaume ! » L'ironie de la vie a de ces coïncidences. Lui-même n'a-t-il pas écrit ces vers presque prophétiques :

> Hommes de l'avenir, souvenez-vous de moi.
> Je vivais à l'époque où finissaient les rois.

Il est enterré au cimetière du Père La Chaise. Chaque année, un groupe de ses amis se réunit, en souvenir de lui, dans une messe de bout de l'an et dans une visite à sa tombe. Il n'en est pas un qui ait négligé de lui rendre, par écrit, l'hommage que mérite l'homme qu'il était, lui le plus délicieux des compagnons, et que mérite l'écrivain, lui le plus évocateur des poètes. M. Jean Variot, dans un numéro spécial de la revue *Vient de Paraître*, consacré à Apollinaire, a écrit un poème à sa mémoire. Je détache ces derniers vers :

> Va, les hommes ne meurent que si les hommes les oublient.
> Mais nous, nous menons tes funérailles dans notre cœur, compagnon ;
> et non pas funérailles d'un mort, mais de celui dont la voix chantera toujours à nos oreilles, Apollinaire.
> Tu sais bien que les chefs de guerre, quand on les mène au tombeau, tu sais bien qu'en premier on leur joue des marches funèbres, car il sied de marcher lentement pour les accompagner ;
> mais avant qu'on descende leur dépouille, la troupe défile au pas rapide, derrière les clairons qui annoncent l'adieu, l'adieu plein de gloire.

Ainsi faisons-nous pour toi, Apollinaire !
Toi, l'aide de nos beaux jours.

PAUL LÉAUTAUD.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

R. Poincaré : *Au Service de la France, III. L'Europe sous les armes, 1913*, Plon. — Th. Wolff : *Le Prélude*, Payot. — L. Naudeau : *L'Italie fasciste*, E. Flammarion. — L. Roya : *Histoire de Mussolini*, S. Kra. — P. Dominique : *Les Fils de la Louve*, les Editions de France.

Le tome III d'**Au Service de la France**, le monumental ouvrage où M. Poincaré raconte son premier ministère et sa présidence, est consacré à l'année 1913. L'exposition y est, cela va sans dire, aussi claire et aussi élégante que dans les 2 premiers volumes, mais l'auteur ayant pris une moindre part aux affaires depuis le 17 janvier, date de son élection à la présidence de la République, le récit des faits diplomatiques devient plus sommaire à partir de cette date et est surtout fait d'après des sources imprimées.

Comme dans les t. I et II, M. Poincaré est particulièrement préoccupé de prouver que les accusations de MM. Fabre-Luce, V. Margueritte, etc., au sujet des intentions belliqueuses qu'il aurait eues, sont complètement fausses. Il n'y a d'ailleurs aucune peine ; non seulement les documents français, mais les passages des documents russes auxquels les accusateurs ont négligé de faire attention et que M. Poincaré leur oppose, le prouvent surabondamment.

Signalons une petite erreur : M. Poincaré, comme M. Giolitti l'avait dit, place l'avis de l'Autriche à l'Italie au sujet de l'action prétendument défensive de la première contre la Serbie au 9 août, c'est-à-dire à la veille de la paix de Bucarest. On a prouvé (*Mededeelingen van het Ned. Comité tot ond. van de oorz. v. d. Wereldoorlog*, sept. 1924) que c'est 9 juillet que Giolitti *voulait* dire : il s'agissait d'une intervention de l'Autriche avant la déclaration de guerre de la Roumanie à la Bulgarie (11 juillet).

M. Theodor Wolff, directeur du *Berliner Tagblatt*, est un israélite qui représente en politique à peu près les mêmes conceptions que celles de nos opportunistes et de nos radicaux. De 1893 à 1906, il fut le correspondant à Paris du journal qu'il a dirigé avec tant d'éclat depuis.

Il trouva à Paris, à ce moment-là, non seulement l'aimable et superficiel « cher ami », mais les amitiés les plus chaudes, les plus sincères... dans la fréquentation quotidienne d'hommes et de femmes distingués, appartenant à ces milieux qu'on a appelés l'aristocratie républicaine.

Aussi avait-il conservé pour nous assez de sympathie pour qu'en 1919, le gouvernement allemand, quand il cherchait à nous rendre plus conciliants, ait songé à l'envoyer comme ambassadeur à Paris. Les manifestations de haine, bien excusables, mais maladroites, qui se produisirent alors chez nous, empêchèrent cette nomination. Wolff n'en reconnaît pas moins « qu'il y eut pendant une période de quelques années, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement de celui-ci, possibilité de jeter des ponts solides sur le fossé » séparant l'Allemagne et la France. C'est cette époque qu'il a entrepris de raconter dans **Le Prélude**. A vrai dire, ce qu'il regrette surtout, dans ce livre écrit sous l'influence de l'occupation de la Ruhr et des maladresses qui l'avaient précédée, ce n'est pas que l'Allemagne n'ait pas conclu l'alliance française, c'est qu'elle n'ait pas conclu l'alliance anglaise, l'événement ayant montré qu'elle eût été très profitable, tandis qu'on voit de moins en moins ce que l'Allemagne eût gagné à un rapprochement avec la France.

Pour écrire son livre, paru en avril 1924, Wolff a consulté ses riches souvenirs et les principales révélations parues jusqu'alors. Il n'a eu par suite qu'une connaissance limitée des documents de la *Grosse Politik*. Aussi son récit très intéressant, enrichi de portraits pris sur le vif et d'anecdotes piquantes, devrait être souvent rectifié d'après les publications nouvelles. Wolff l'a écrit sous l'empire de conceptions journalistiques dont les documents prouvent la fausseté. C'est ainsi qu'il fait de Holstein un des dirigeants de la politique allemande. C'est certainement une erreur : Holstein était seulement le rédacteur des dépêches les plus importantes. Un ministre ne rédige en général qu'un nombre infinitésimal de lettres. Par des notes marginales ou des indications verbales, il indique à un secrétaire la lettre à écrire et souvent il la signe ensuite sans même l'avoir lue. Ce secrétaire à la Wilhelmstrasse était Holstein et comme il recevait ces indications *directement du Chancelier*, il pouvait l'influencer au sujet des diplomates et était par suite un personnage important pour

ceux-ci et même pour le secrétaire d'Etat. Mais ce n'était pas parce qu'il les guidait, mais parce qu'il interprétait *exactement* leur pensée que Bismarck, Caprivi, Hohenlohe et Bülow lui témoignèrent de l'estime. Encore le dernier l'a-t-il laissé partir plutôt que de lui donner raison contre le directeur du service de la presse Hammann.

Le *Prélude* a d'ailleurs un curieux post-scriptum : l'auteur y reconnaît que la publication de Haller montre Eulenburg et même Holstein sous un jour différent de celui sous lequel il les avait décrits dans son livre. Il trouve cependant encore plus intéressantes des lettres, « choisies parmi plusieurs centaines d'autres » et qui montrent Holstein « jouant à la Bourse et utilisant ses informations diplomatiques pour gagner de l'argent » ; il ne paraît d'ailleurs pas y avoir réussi, car il est mort pauvre, quoique, « nerveux et violent dans ses opérations financières, il ait adressé à son banquier certains jours 2 ou 3 lettres ». En réalité, il n'y a aucune raison d'attribuer à Holstein, malgré ses protestations, la paternité de la querelle que l'Allemagne nous a cherchée au Maroc : elle est bien, comme l'ont dit Eulenburg et Haller, la conséquence du désir de Bülow de remporter des succès parlementaires. Il est tout à fait faux de prétendre comme le fait Wolff, que son ami Bülow « possédait trop de doigté diplomatique » pour amener une crise comme celle de 1914 : en 1909, quand il adressa son ultimatum à la Russie, la situation était la même ; seulement, cette fois-là, la Russie put céder aussitôt, *aucun intérêt important n'étant encore engagé*. Si elle avait tergiversé, les plans de Moltke et de Conrad von Hötzendorff, identiques à ceux de 1914, commençaient à jouer et eussent amené le même résultat. Pour que Bülow puisse être disculpé, il faudrait prouver qu'il eût empêché l'invasion de la Belgique ; or, non seulement il n'a jamais dit qu'il ne connaissait pas le plan de l'envahir, mais Holstein a écrit le 5 août 1905 (*Mercure*, 15-III-1926) que ni lui ni Bülow *n'admettaient notre neutralité en cas de guerre anglo-allemande*, et cela à propos de la lettre du Kaiser du 30 juillet, disant :

Si l'Angleterre commence la guerre contre nous, deux dépêches... doivent partir aussitôt pour Bruxelles et Paris avec sommation de se déclarer dans les six heures... En Belgique, nous devons entrer immé-

diatement, quelle que soit la réponse. *Pour la France, l'important est qu'elle reste neutre...*

Si Holstein a dit vrai, Bülow comprenait la situation encore plus mal que Guillaume II.

L'éloge de M. Naudeau comme observateur n'est plus à faire. Son nouveau livre : **L'Italie fasciste ou l'autre danger** est digne des précédents. Il ne nous présente pas d'ailleurs l'Italie comme une terre de liberté :

Lors de son avènement, écrit-il, Mussolini déclara la guerre aux monopoles d'Etat. Mais aujourd'hui, on voit clairement que la notion du bien public et la nécessité d'obliger les intérêts privés à se subordonner à lui ont amené le dictateur à tout courber sous un autoritarisme qui n'admet pas de résistance... Par sa création d'un ministère des Corporations, il ne se propose rien moins que de créer, entre les diverses classes d'hommes qui participent à la production, un tel état de solidarité, et en quelque sorte de synthèse, que les conflits sociaux n'auraient pour ainsi dire plus lieu d'exister, du moins sous une forme retentissante. Le principal rouage de ce ministère sera un collège, une magistrature du travail, dont la fonction spéciale sera de se prononcer sur les différends économiques...

Le régime fasciste fait douter le journaliste Naudeau de la légitimité de la liberté de la presse :

Tous les journaux italiens étant soumis à une surveillance rigoureuse, aucun Etat étranger ne saurait, dans ce pays, subventionner des campagnes qui contrediraient les vues du gouvernement. Mais la réciproque n'est point vraie... On dit que le dictateur dépense plusieurs millions par mois pour s'assurer une « bonne presse » hors de ses frontières... et profiterait du libéralisme des pays voisins pour modifier, dans le sens de ses intérêts, leur opinion publique... S'il en était ainsi, la partie ne serait plus égale et on serait amené à conclure que, pour garantir la sécurité de l'Etat, l'autoritarisme vaut mieux que la liberté.

Une des choses qui ont le plus frappé M. Naudeau en Italie, c'est l'accroissement de la population.

La plupart des Romaines, écrit il, promènent sans dissimulation, avec une espèce de fierté inconsciente, la promesse des maternités futures. Ah ! que nous sommes loin ici de ces pages désolées où la femme, considérant sa propre personne comme le principal aboutissement de tout, consacre le meilleur de son attention à cultiver sa propre stérilité... et, déformée par une maigreur préméditée, entend se rendre belle en niant les lois même de la beauté. La Romaine, elle, est belle

d'une beauté plastique, altière et un peu lourde ; elle est belle comme une belle femme est belle... La grossesse est pour elle une chose si ordinaire qu'elle ne s'avise même point d'y prendre garde... Une de mes notes dit... « Toutes les femmes sont enceintes... Pays déjà surpeuplé,... ressources précaires, aliments très coûteux. Où et comment se nourriront ces êtres nouveaux qui vont pulluler ? »

C'est un des problème qui se posèrent à Mussolini. Il lui dicta le plan qui inspire à M. Naudeau son « essai de conclusion » :

L'Italie voudrait nous imposer un réajustement colonial et c'est à ce prix, sous-entendu, qu'elle nous propose son amitié. Récemment, un fasciste de haut rang osa dire à un de nos politiciens : « Si vous voulez une entente durable avec nous, il faut que nous organisions un *condominium* franco-italien qui administrerait vos colonies. » — « Ah ! bien, dit spirituellement notre compatriote ; dans cette association, vous apporteriez le *condominium* et nous apporterions, nous... les colonies. »

M. Naudeau croit que « nous ne voudrions jamais abandonner la Tunisie, ni même la Syrie ». Ce serait cependant notre intérêt pour la seconde, mais nous sommes trop *aveugles*. Quand on se rappelle que M. Briand, il y a 4 ans, s'est vanté de nous avoir engagé dans cette aventure *qui ne peut finir que mal*, on est fixé. M. Hanotaux avait cependant vu très justement vers 1908, que c'était notre intérêt de céder la place à l'Italie en Asie Mineure.

A l'**Histoire de Mussolini** de M. Louis Roya, je reprocherai ses tendances déclamatoires. Heureusement qu'une grande partie du volume est composée de citations bien choisies. Bien suggestive, par exemple, celle du discours de Mussolini au Congrès socialiste de Reggio en 1914 :

Le 14 mars 1912, un maçon romain décharge un revolver sur Victor Savoia (c'est ainsi que Mussolini désignait alors le roi)... Pourquoi s'en émouvoir?... Le roi ?... qu'est-ce? C'est le citoyen inutile par définition.

Le « pamphlet » de M. Pierre Dominique, **Les Fils de la Louve**, me satisfait encore moins que l' « Histoire » de M. Roya. C'est une suite de conversations et d'interviews sur les Italiens, le fascisme et Mussolini. La recherche de l'effet y grossit les inconvénients du goût de l'auteur pour la déclamation. Comme MM. Naudeau et Roya, M. Dominique n'a d'ailleurs pas confiance dans les intentions de Mussolini. « S'il veut la guerre ? dit un des interlocuteurs de M. Dominique. Tiens ! Comme chacun de

nous. » Cette guerre, c'est contre la France qu'elle est préparée. « Les deux sœurs latines vont se déchirer », dit un cardinal interviewé. « Une bataille sans merci, voilà notre lot », conclut M. Dominique.

ÉMILE LALOY.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Art

Adolphe Basler : *Henri Rousseau, sa vie, son œuvre*. Avec 6 reprod. de dessins dans le texte, un portrait du peintre d'après photographie, une planche en couleurs et 56 phototypies; Libr. de France.

Georges Duhamel : *Maurice de Vlaminck*. Avec des reprod.; Les Ecrivains réunis. « »

Marc Elder : *Gabriel Belot peintre imagier*. Avec 40 reprod.; Delpeuch. 30 »

Edmond Pilon : *Constance Mayer, 1775-1821*. Avec 16 reprod. h. t.; Delpeuch. 20 »

### Esotérisme et Sciences psychiques

J. Bricaud : *L'abbé Boullan (Dr Johannès de « Là-bas »), sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques*; Chacornac. 6 »

P.-V. Piobb : *Le secret de Nostradamus et de ses célèbres prophéties du XVIe siècle*; Edit. Adyar 20 »

### Etnographie, Folklore

Claude Dravaine : *Nouara, chroniques d'un antique village papetier*. Préface de Pierre de Nolhac. Illust. de S. Cornillac; Bossard. 12 »

J. Goulven : *Les Mellahs de Rabat-Salé*. Préface de M. Georges Hardy. Dessins de Hainaut; Geuthner. 75 »

Georges Rocal : *Le vieux Périgord*. Préface de M. le comte Charles de Sainte-Aulaire. Illust. de Lucien de Maleville; Paris, 6, Passage Verdeau. « »

### Finance

René Moulin : *Vers le redressement*; Alcan. 12 »

### Géographie

Emm. de Martonne : *Traité de géographie physique*. Tome III : *Biogéographie* (avec la collab. d'Aug. Chevalier et L. Cuénot). Avec 94 fig. et 24 photograph. h. t.; Colin 60 »

J. Rouch : *Les régions polaires*; Alcan. 15 »

### Hagiographie

Georges Goyau : *Saint Bernard*; Flammarion. 12 »

### Histoire

E. Carcassonne : *Montesquieu et le problème de la constitution française au XVIIIe siècle*; Presses Universitaires « »

Léon Homo : *Les institutions politiques romaines de la cité à l'Etat*. (Coll. L'Evolution de l'Humanité); Renaissance du Livre. 30 »

Reine Hortense : *Mémoires* publiés

par le prince Napoléon, avec notes de Jean Hanoteau, tome III; Plon. 25 »
Emil Ludwig : *Guillaume II*, traduit de l'allemand par J.-P. Samson; Kra. 18 »
Roger Merlin : *Merlin de Thionville* d'après des documents inédits. Avec portraits, cartes et plans; Alcan, 2 vol. 50 »
Emile de Perceval : *Le Vicomte Lainé, Président de la Chambre des Députés, Ministre et Pair de France, 1767-1835, et la vie parlementaire au temps de la Restauration*; Champion, 2 vol. « »

## Linguistique

Ph. Martinon : *Comment on parle français*. La langue parlée correcte comparée avec la langue littéraire et la langue familière; Larousse. « »
E. Tonnelat : *Histoire de la langue allemande*; Colin. 9 »

## Littérature

H. Aubert : *Dictionnaire de mythologie*; Vuibert. 15 »
Abbé d'Aubignac : *La pratique du théâtre*, nouv. édit. avec des corrections et des additions inédites de l'auteur, une préface et des notes par Pierre Martino; Champion. « »
Aurel : *L'art d'aimer*; Fayard. 13 50
Aurel : *Pages choisies*. Avec une préface de Gonzague Truc; Figuière. 12 »
Jean Bertheroy : *La vie sublime de Galileo Galilei*; Figuière. 6 50
William Blake : *Derniers livres prophétiques*, traduits de l'anglais avec une introduction par Pierre Berger; Rieder. 20 »
Léon Bloy : *Lettres à Pierre Termier, 1906-1917*, suivies de *lettres à Jeanne Termier (Mme Jean Boussac) et à son mari*; Stock. 16 »
John Charpentier : *Le Symbolisme*. (*XIXe siècle*), sous la direction de René Lalou); les Arts et le Livre. « »
Remy de Gourmont : *Lettres intimes à l'amazone*; Mercure de France 15 »
Georges Grimaux : *Rats*; Presses universitaires. 7 50
*Les Haïkaï de Kikakou*, texte et commentaires japonais, traduits pour la première fois par Kuni Matsuo et Steinilber Oberlin; Edit. Crès. « »
Pierre Kohler : *L'étude de la Littérature*; Edit. du Chandelier, Berne. 4 50
Guy de La Batut : *La Cour de Monsieur, frère de Louis XIV*. Portraits et documents inédits; Albin Michel. 25 »
Duc de La Force : *La vie amoureuse de la Grande Mademoiselle*. Tome I : *Le plus beau parti de France*. Tome II : *Le mariage secret*. (Coll. « Leurs amours »); Flammarion. 16 »
Lautréamont (Isidore Ducasse) : *Œuvres complètes. Les Chants de Maldoror. Poésies. Correspondance*. Etude, commentaires et notes par Philippe Soupault; Sans Pareil. 20 »
G. Lorber : *Les Filles de la Croix, dominicaines de Paris, 1627-1927*. Illust. de L. Roisin; Perrin. 16 »
A. Maraval-Berthoin : *La Légende de Lalla Maghnia*, d'après la tradition arabe; Edition d'art. » »
Pierre Marcel : *Jean Martin*; Alcan. 15 »
Francis de Miomandre : *La mode*. (Coll. « Notes et Maximes »); Hachette. 5 »
J. Munier-Jolain : *Le Cardinal Collier et Marie-Antoinette*, édit. augmentée, précédée d'une *Vie de l'abbé Georgel*, avec des pages choisies de ses *Mémoires*. Préface de Me Henri Robert; Payot. 25 »
Achille Ouy : *Georges Duhamel, l'homme et l'œuvre*; les Ecrivains réunis « »
André Rouveyre : *Le Reclus et le Retors. Gourmont et Gide*. Avec 16 lithographies originales et un frontispice; Edit. Crès. « »
Nicolas Ségur : *Dernières conversations avec Anatole France*; Fasquelle. 12 »
Suzanne Spezzafumo de Faucamberge : *Un homme est né* (*La*

*vie de Jésus)*; Albin Michel. 12 »

Léon Treich : *Histoires judiciaires.* (Coll. d'Anas, n° 25); Nouv. Revue franç. 6 »

Vérine : *Le sens de l'amour*; Bossard. 12 »

Kikou Yamata : *Vers l'Occident.* (Coll. Alphabet des lettres); Cité des livres « »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Robert David : *Le drame ignoré de l'armée d'Orient. Dardanelles. Serbie. Salonique. Athènes.* Préface de Charles Jonnart; Plon. « »

Colonel House : *Papiers intimes*, publiés par Charles Seymour, traduits par B. Mayra et lieut.-col. de Fonlongue. Tome I : *Les coulisses de la politique, 1912-1915.* Tome II : *De la neutralité à la guerre, 1915-1917*; Payot. 50 »

Georg von Hase : *Le succès allemand devant le Skagerrak ou la bataille navale du Jutland*, traduit de l'allemand par André Cogniet; Payot. 15 »

Jean Xydias : *L'intervention française en Russie 1918-1919.* Souvenirs d'un témoin. Préface de René Pinon; Edit. de France. 20 »

## Philosophie

Daniel Bertrand-Barraud : *De la nature affective de la conscience*, six leçons de psychologie concrète; Vrin. 12 »

O. Lemarié : *Esquisse d'une philosophie;* Alcan. 40 »

## Poésie

Maurice Chevrier : *Stances à la Légion étrangère* suivies d'autres poèmes; Bernouard. « »

Alexandre Goichon : *Au gré des rochers et des vagues* : Grande Libr. universelle. 8 »

Guy Lavaud : *Poétique du ciel*; Emile Paul. « »

Hélène Picard : *Pour un mauvais garçon.* Avec un portrait de l'auteur; Delpeuch. « »

Francis Vielé-Griffin : *Œuvres de Francis Vielé-Griffin.* Tome III : *L'ours et l'abbesse. Saint-Martinien. Phocas le jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La rose au flot. L'Amour sacré*; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

## Politique

Pierre Bonardi : *L'imbroglio syrien*; Rieder. 9 »

Alexandre Choulguine : *L'Ukraine et le cauchemar rouge. Les massacres de l'Ukraine*; Tallandier. 9 »

Jacques Crokaert : *La Méditerranée américaine. L'expansion des Etats-Unis dans la mer des Antilles.* Préface de M. Henri Jaspar; Payot. 25 »

M. Martchenko : *La révolution mondiale*; Nouv. libr. nat. 12 50

S. P. Melgounov : *La terreur rouge en Russie 1918-1924*, traduit par M. Wilfrid Lerat; Payot. 20 »

Maurice Pernot : *L'inquiétude de l'Orient.* II : *En Asie musulmane*; Hachette. 12 50

Lee T'ong Yo : *Le double dragon chinois. Jaune ou rouge?*; Peyronnet. 18 »

M. N. Roy : *La libération nationale des Indes;* Edit. Sociales internationales. 5 »

Samanon : *L'Indonésie a la parole. Le déclin de l'impérialisme hollandais*; Edit. Sociales internationales. 2 »

X. : *Non, L'Action Française n'a bien servi ni l'Eglise ni la France*; Edit. Vie Catholique, Bloud et Gay. 10 »

## Questions coloniales

Lyautey : *Paroles d'action, Madagascar, Sud-Oranais, Oran-Maroc, 1900-1926.* Préface de M. Louis Barthou; Colin. 35 »

## Questions juridiques

Nicolas Politis : *Les nouvelles tendances du droit international*; Hachette. « »

## Questions médicales

Albert Deschamps et Jean Vinchon : *Les maladies de l'énergie. Les asthénies et la neurasthénie*; Alcan. 40 »

Dr Axel Robertson Proschowsky : *Comment éviter les maladies vénériennes sans réglementation de la prostitution ni police des mœurs.* Avec 2 portraits et des notes critiques par E. Armand; L'En dehors, Orléans. « »

## Questions religieuses

M. Marnas : *Quel est donc cet homme*; Perrin. 15 »

## Roman

Sherwood Anderson : *Winesburg en Ohio*, traduit de l'anglais par Marguerite Gay; Nouv. Revue franç. 12 »

Emmannuel d'Astier : *Passage d'une Américaine*; Sans Pareil. « »

Tristan Bernard : *Les moyens du bord*; Flammarion. 12 »

André Beucler : *La belle banlieue*, Kra. 24 »

André Billy et Moïse Twersky : *Comme Dieu en France (L'Epopée de Ménaché Foïgel*, II); Plon. « »

Gaston Chérau : *L'égarée sur la route;* Férenczi. « »

Marcel Dupont : *Gloire*; Plon. 12 »

Luc Durtain : *Quarantième étage*; Nouv. Revue franç. 12 »

Lilla Egger : *L'ardente escale*; Delpeuch. 12 »

Ph. Faure-Frémiet : *On en prend d'autres*; Figuière. 10 »

Charles Foley : *Les chasseurs du roi*; Flammarion. 12 »

Jacques Fontelroye : *Ayez pitié de ceux qui s'aiment.* Calmann-Lévy. 9 »

Christiane Fournier : *Moun, vierge folle*, Radot. 10 »

Gabriel-Joseph Gros : *Le meilleur de sa vie*; Edit. Crès. 12 »

Marie Jade : *Mon amour, où es-tu?* Stock. 10 »

Marcel Jouhandeau : *Prudence Hautechaume*; Nouv. Revue franç. 12 »

Paul de Kock : *La pucelle de Belleville.* Illust. de Jean Oberlé; Trémois. 30 »

Albert La Beaucie : *Une résurrection*; Figuière. 10 »

Pauline de La Cambre-Mialet : *La soif du bonheur*; Figuière. 10 »

Jean Lahovary : *Carnet d'un égoïste*; Plon. 12 »

Juliette Lermina-Flandre : *Une petite fille*; Flammarion. 12 »

André Malvil : *Septentrion*, roman suédois; Rasmussen. 12 »

Robert Morin : *Mélie, Buttelière*, roman tourangeau; Imp. de Grandpré, Blois. 10 »

Juliette Mylo : *Jusqu'à l'amour*; Figuière. 12 »

Pierre Nothomb : *Chevalerie rustique;* Renaissance du Livre. 12 »

Ernest Pérochon : *Nène*; Nelson. 7 »

Emma-Gabrielle de Pourtalès : *Le cœur brûlant*, légende moyenâgeuse du Couvent de Funkeroed, traduit du suédois par Thecla Hammar. Préface de Serge Berstamm; Edit. France-Riviera. 12 »

E. de Prétot : *Le sarcophage*, roman égyptien; Figuière. 12 »

Charles Quinel : *Frédéric Lecoq et ses six poules*, roman montmartrois; Figuière. 12 »

Gil Robin : *La prison de soie*; Emile Paul. 12 »

Georges Romière : *Béatrice de Lamothe.* Préface de Tancrède de Visan; André Coq. 12 »

Paul Vaillant-Couturier : *Le bal des aveugles*; Flammarion. 12 »

### Sciences

**P. W. Bridgman** : *Tables de formules de thermodynamique*, traduction par Marcel François; Camus et Caruet, Lyon. « »

Henri Frédéricq : *Aspects actuels de la physiologie du myocarde.* 1re série : *L'onde d'excitation motrice, son origine, sa propagation, ses manifestations électriques*; Presses universitaires. « »

### Sociologie

A. Lamarque : *Le monopole des tabacs, office d'Etat ou liberté?* Préface de M. Cl. Colson; Doin.

R. Méjane : *Pour notre rapide relèvement dans l'abondance et dans la paix* : Girard. 6 »

*La Suisse économique et sociale*, ouvrage publié par le département fédéral de l'Economie publique; Etablis. Benziger et Cie, Ensiedeln (Suisse). 2 vol. Tome I : *Exposé historique et systématique. Index.* Tome II : *Texte des lois et ordonnances.*

### Théâtre

François Bernouard : *La Fièvre de l'amour*, dialogue en prose, coupé de trois repos pour les interprètes et le public; Bernouard. « »

Léon Moussinac et Paul Vaillant-Couturier : *Le Père Juillet*, tragi-farce en 2 parties et en intermède; Sans Pareil. 6 »

Georges de Porto-Riche : *Théâtre d'amour.* Tome II : *Le Marchand d'estampes. Bonheur manqué*; Albin Michel. 12 »

Ramon del Valle Inclan : *Divines paroles*, tragicomédie, traduit de l'espagnol par A. Coindreau. Préface de Jean de La Nible; Stock. « »

### Varia

François Boucher : *Le faubourg Saint-Germain.* (Coll. Pour connaître Paris); Hachette. « »

*Index Generalis*, annuaire général des Universités, Grandes Ecoles, Académies, etc., publié sous la direction de R. de Montessus de Ballore; Edit. Spes « »

Maurice Levaillant : *Les tombes célèbres.* (Coll. Pour connaître Paris); Hachette. « »

André Ménabréa : *Autour de l'Etoile.* (Coll. Pour connaître Paris); Hachette. « »

### Voyages

Roch Grey : *Les trois lacs : Léman, Bourget, Annecy*; Stock. « »

Paul Schack : *Sur les bancs de Flandre.* Avec 2 cartes dressées par l'auteur; Edit. de France. « »

Kikou Yamata : *Le Shoji*, intimités et profils japonais, Stock. « »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Mort de Jerome K. Jerome. — Mort de Georges Dubosc. — Mort d'Albert Savine. — L'anniversaire de la mort d'Emile Zola. — Prix littéraires — Le vrai Georges Eekhoud — « Mon faubourg Schaerbeek », par Georges Eekhoud — A propos du IVe centenaire de Philippe II. — Une lettre de M. Albalat. — A Glozel. — Une thèse sur le « Mercure de France ». — La seconde mort du Comte Primoli. — Le tarif des « pêcheurs à la ligne » en 1843. — Le Sotisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

**Mort de Jerome K. Jerome.** — Jerome Klapka Jerome, l'écrivain anglais qui vient de mourir, le 14 juin dernier, à Northampton, à

l'âge de 68 ans (il était né à Walsall, le 2 mai 1859), laisse une quarantaine de romans et récits d'observation humoristique où ses admirateurs retrouvent certaines qualités de Laurence Sterne, c'est à dire un tour à la fois plaisant et satirique, une fantaisie capricieuse entremêlée de dialogues et de tableaux de mœurs.

Nous ne le connaissions en France que depuis le succès qui accueillit, après la guerre, la traduction de *Three men in a Boat* (*Trois hommes en bateau*) et, surtout, depuis la traduction, faite par M. Maurice Beerblock, de *They and I* (*Mes enfants et moi*).

Cette année, Mme Andrée Méry et M. Pierre Scize ont adapté, pour le théâtre Daunou, *Fanny and the Servant problem* (*Fanny et ses gens*) dont une idée au moins (la fausse Lady, fille de domestiques) nous a rappelé, avec moins d'agrément, la *Minnie Brandon* inventée par M Léon Hennique en 1899. (*Fanny and the Servant problem* est de 1908.) — L. DX.

§

**Mort de Georges Dubosc.** — L'érudit normand Georges Dubosc est mort, le 18 juin dernier, en son logis de la « rampe Bouvreuil », à Rouen. Il était né dans cette ville, le 17 août 1852.

Après Robert Pinchon et G.-A. Le Roy, c'est un des flaubertistes les plus avertis des choses du passé et de sa province qui disparaît.

Ecrivain du terroir, il ne fit qu'un court séjour à Paris, entre 1878 et 1883. Au Quartier Latin, il se lia d'amitié avec Richepin, Ponchon, Huysmans, Forain et donna au *Molière* ses premiers articles. En 1884, il revint à Rouen, collabora à des petits journaux comme le *Tam-Tam* et la *Lorgnette*, puis entra, en 1887, comme critique littéraire et critique d'art, au *Journal de Rouen*, qu'il ne devait plus quitter et où il publia plus de 25.000 articles. Il collabora également au *Journal des Débats*, au *Burlington magazine*, à la *Revue Mondiale*, à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*. Il reçut le prix Jean Revel en 1925 et fut décoré de la Légion d'honneur en 1926. Membre de l'Académie de Rouen, il fut l'un des promoteurs des fêtes du Millénaire normand.

La sûreté des informations de Georges Dubosc, la clarté avec laquelle il les présentait, étaient unanimement appréciées. C'était un de ces grands lettrés de province qui, par leur patience, par l'intérêt de leurs travaux et de leurs trouvailles, prennent une incontestable autorité bien au delà de la région qu'ils étudient de préférence. Remy de Gourmont pensait sans doute à Georges Dubosc lorsqu'il traça, dans sa *Petite ville*, la silhouette de cet érudit dont la maison, le jardin, les livres et les savantes recherches emplissent toute une vie.

Un des livres les plus importants de Dubosc : *Trois Normands* (*Cor-*

*neille, Flaubert, Maupassant*), parut en 1918 ; et parmi ses ouvrages sur la Ville-Musée, il faut citer notamment : *Rouen aux principales époques de son histoire* ; *Rouen en 1886* ; *Le Rouen d'aujourd'hui et d'autrefois* ; *Le Guide descriptif de Rouen au Havre par la Seine*. — L. DX.

§

**Mort d'Albert Savine.** — Albert Savine, homme de lettres et éditeur, vient de mourir à l'âge de 69 ans.

Il avait débuté, vers 1882, comme lecteur à la librairie E. Giraud, 18, rue Drouot. M. J.-H. Rosny aîné a décrit, dans *Torches et Lumignons*, cette boutique d'où sortirent de beaux ou de curieux livres : *Le Crépuscule des Dieux* et *Sous la Hache*, d'Elémir Bourges ; *Madame X...*, d'Albert Pinard ; *Tous quatre*, de Paul Margueritte ; *Nell Horn*, de Rosny ;des œuvres de Camille de Sainte-Croix, René Ghil, Oscar Méténier, etc.

Chez Giraud, Albert Savine édita ses premiers volumes : *Les Etapes d'un naturaliste*, impressions et critique, et *Le Commandeur Mendoza*, roman traduit du castillan de Juan Valéra (1885).

Peu après, ayant repris la firme de Giraud, il transporta « La Nouvelle Librairie parisienne »,12, rue des Pyramides où il publia quelques-uns des livres marquants de cette époque : *Les quarante médaillons de l'Académie française*, de Barbey d'Aurevilly ; *L'Agonie* et *Byzance*, de Jean Lombard ; *Sixtine*, de Remy de Gourmont; *Un brelan d'excommuniés* et *Christophe Colomb devant les taureaux*, de Léon Bloy; *Biribi*, de Georges Darien ; *Vieux*, d'Albert Aurier ; *En Décor*, de Paul Adam; *Le Bilatéral* et *Le Termite*, de Rosny ; *Elève-Martyr*, de Marcel Luguet, etc.

Il eut en dépôt *La Néva*, recueil de vers de Louis Dumur, imprimé et paru à Saint-Péterbourg.

Son fonds d'auteurs étrangers, très important, allait des poètes décadents portugais à Henrik Ibsen.

Lui-même fit de très nombreuses traductions d'écrivains anglais, portugais et surtout espagnols, ce qui explique qu'il figure dans *Le Petit Bottin des Lettres et des Arts* avec cette mention :

> Le Buffon de la littérature espagnole. Grâce à lui nous en avons fini avec le *traduttore, traditore*.

Le grand événement de sa vie fut la publication de *La France juive* d'Edouard Drumont. Grand événement qui eut, pour cet homme sympathique et plein de fantaisie, des conséquences malheureuses. Il avait compté sur un succès plus grand encore que celui qui accueillit cet ouvrage...

Après avoir quitté sa maison d'édition, il travailla pour ses collègues

de la veille, fonda des collections de mémoires historiques, de traductions et, jusqu'à ces dernières années, passait la plus grande partie de son temps dans la grande salle de la Bibliothèque Nationale. — L. DX.

§

**L'anniversaire de la mort d'Emile Zola.** — Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Emile Zola sera célébré cette année, en même temps que le cinquantenaire du naturalisme et la publication de l'*Assommoir*. A cette occasion, une cérémonie solennelle aura lieu le 6 octobre dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique et des beaux-Arts. Le pèlerinage de Médan se fera quelques jours plus tard sous la présidence de M. Lucien Descaves.

§

**Prix littéraires.** — Le « grand prix de Littérature » et le « grand prix du Roman », de l'Académie française, ont été attribués, le premier à M. Joseph de Pesquidoux, le second à M. Joseph Kessel.

Le « prix des Vignes de France » a été décerné à M. Maurice Brillant pour son livre : *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet.*

Le prix des « Amis des Lettres françaises » pour 1927 a été décerné à M. Xavier de Courville pour son roman *L'Ile des Misanthropes.*

§

**Le vrai Georges Eekhoud.** — Certains se sont complu à représenter ce romancier original comme un écrivain brutal et de parti pris dans ses explosions passionnées en faveur des parias et des miséreux dont il s'est fait le défenseur dans tous ses livres. D'autres s'imaginent qu'il recherchait le tapage, parce qu'il prenait courageusement parti dans les luttes sociales avec un entrain remarquable et une virulence extrême. C'est méconnaître son caractère, ne pas vouloir comprendre le côté satirique de ses écrits ; les luttes politiques et religieuses sont extrêmement vives au pays flamand et, Flamand lui-même, il a su rendre la nature chaude de sa race.

Nous avons sous les yeux une lettre qu'il adressait à son éditeur et grand ami Henri Kistemaeckers, en 1902, alors qu'il venait de terminer une de ses meilleures œuvres, *Le Cycle Patibulaire*. En ce temps-là, les éditeurs belges étaient terrorisés par une campagne menée contre les livres français, campagne inspirée par le fanatisme bérengiste, et principalement dirigée par un manitou atrabilaire du Parquet belge contre Kistemaeckers, en butte à des persécutions acharnées. Nous publions ici cette lettre qui met en pleine lumière le noble caractère de l'écrivain et honore sa mémoire.

Bruxelles, le 15 mars 1893.

Par ce temps de persécution littéraire, je crois sage, mon cher Kistemaeckers, de ne publier mon *Cycle Patibulaire* que pour *prendre date*, c'est-à-dire à un très petit nombre d'exemplaires qui ne seront pas mis en librairie, et dont nous forcerons le prix pour rebuter les lecteurs compromettants. Ce livre est une œuvre de bonté, de compréhension et d'*art* dans ce que le mot a de plus *absolu*, de plus humain. Certes plus d'une page pousse de furieux cris de révolte, mais elles sont l'écho de toutes les souffrances ambiantes. Et l'artiste est le devin, le précurseur des grandes *voix*, des irrésistibles revendications qui couvent dans les masses, dans les enfers du siècle. Un jour viendra où l'on rendra à la *seule nature* le culte qu'elle mérite et où il n'y aura plus de proscrits, plus de parias, plus de malfaiteurs conventionnels et déclarés tels par un préjugé social. D'ici là il nous reste à nous autres artistes à hâter cette heure par des livres de compassion, de bonté, destinés non pas à être lus par tous les malheureux et par tous les soi-disant criminels qui les inspirent, mais ayant plutôt pour but d'intéresser à ces *patients* et à ces *victimes aberrés, déclassés*, incompris, ceux qui réclament trop vite l'intervention du gendarme, du geôlier et du pilori.

Mais voilà bien du bavardage à propos de notre petit bouquin. Donc c'est convenu : 200 exemplaires tout au plus, à 5 francs. Pas de réclame dans les journaux, pas d'étalage chez les libraires. Ce livre triste ira discrètement et sans effraction aux *penseurs*, aux *psychologues* et aux véritables *humains*. Je l'ai écrit de mon mieux en en représentant, jusqu'à les *partager*, toutes les infirmités et toutes les souffrances. J'espère que l'élite des lettrés, à laquelle je m'adresse, comprendra l'évangélisme de ces pages et en excusera l'intensité un peu subversive en raison des cas poignants et désespérés qu'elles invoquent.

Bien à vous,

GEORGES EEKHOUD.

§

**« Mon faubourg Schaerbeek », par Georges Eekhoud.** — C'est le titre d'une conférence qui aurait dû être faite, à l'Hôtel de Ville de Schaerbeek, le jeudi 17 mai 1917, jour de l'Ascension. Cette conférence avait été demandée à Georges Eekhoud par l'autorité communale et aurait dû être donnée au profit d'une œuvre d'assistance.

Mais, à la veille de la conférence projetée, les Allemands prétendirent imposer aux organisateurs une causerie flamande au même moment et au même endroit.

Devant cette prétention, les organisateurs renoncèrent à leur projet et c'est seulement six ans plus tard que Georges Eekhoud, ayant retrouvé son texte, le donna à *L'Etoile Belge* qui le publia, sur dix colonnes de feuilleton, le 20 septembre 1923.

La conférence, d'un grand intérêt documentaire pour l'histoire anecdotique des Lettres belges, évoque les quarante années d'activité littéraire vécues par l'auteur d'*Escal Vigor*, à Schaerbeek, ce faubourg de Bruxelles où naquirent Paul Deschanel et les frères Rosny et où rési-

dèrent les poètes Charles Van Lerberghe, Albert Giraud, Albert Bailly, les romanciers Emile Greyson, Louis Delattre, Hubert Krains, Stiernet, Courouble, Joseph Chot, Leclercq, l'éditeur Henry Kistemaeckers, le peintre de Groux, etc., etc...

Nous en détachons le passage où Eekhoud parle de « son faubourg Schaerbeek » aux environs de 1890.

Je revois la petite maison de la rue Van de Weyer où vinrent souvent me relancer Camille Lemonnier et mes frères d'armes littéraires Hannon, Verhaeren, Waller, Georges Rodenbach, Giraud, Gilkin, Nautet, Maubel, Van Arenbergh, Brouez. Des artistes se joignent à ces écrivains, entre autres Xavier Mellery et Constatin Meunier qui fume sa pipe à mes côtes, au coin du feu. Je reçois aussi des Parisiens, tantôt Léon Cladel, tantôt Catulle Mendès que je fais déjeuner avec Giraud et Gilkin. Plus tard, quand j'aurai transporté mes pénates dans la rue du Progrès, au cercle des premiers commensaux de mon « home » schaerbeekois se joindront Demolder, qui sera venu m'y montrer les épreuves de sa *Route d'émeraude* et de ses *Patins de la Reine de Hollande*, Delattre et Stiernet... ; des amis de Paris : André Gide, Louis Dumur, Bazalgette, Virgile Josz Eugène Montfort, Jean de Gourmont, etc.

A noter, entre autres curiosités, le récit d'une soirée où le poète Théodore Hannon (l'auteur des *Rimes de joie*) résume et esquisse la pantomime d'un ballet dont il est l'auteur. Il va même jusqu'à en danser des passages.

Ce ballet avait pour titre *Pierrot macabre*. Le scénario ne figure pas dans la bibliographie des œuvres de Théodore Hannon et M. Georges Doutrepont ne le mentionne point dans son étude sur l'*Evolution du type de Pierrot* (Bulletin de l'Académie belge, tome IV, n° 5, décembre 1925). — L. DX.

§

**A propos du IVe centenaire de Philippe II.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Bordeaux, le 20 mai 1927.

Mon cher Directeur,

Je viens de lire à l'instant un écho anonyme publié dans le dernier numéro du *Mercure* (15 mai), où l'on a glissé une petite méchanceté injuste et inutile, et je vous prie de me permettre d'y répondre.

A propos du centenaire de Philippe II, il est parlé de M. Castrovido, « ce Tartarin révolutionnaire ». Cette phrase est devenue un cliché habituel dans nos feuilles de choux réactionnaires, qui l'appliquent à tous ceux qui n'éprouvent pas le plaisir d'être aux gages d'un ministère.

M. Castrovido est un journaliste qui, depuis plus de trente ans, n'est que journaliste, qui est unanimement respecté pour sa bonté, sa générosité, son talent et ses convictions un peu démodées — par ces temps de curée. Il est républicain, il conserve la naïveté de croire à la Révolution française et à ces mots mystiques de liberté, égalité et fraternité. Il a gardé un esprit si jeune et si peu à la page, qu'il part continuellement d'un élan romantique à la défense

de toute cause belle et bonne. Il est pauvre et ses articles journaliers lui donnent son pain quotidien ; quand il passe on doit saluer. Et je crains bien que l'anonyme auteur de l'écho ne puisse présenter une histoire si simple et si nette : l'histoire d'un homme qui jamais n'a loué un autre pour un prix, ni ne l'a dénigré pour un avantage.

Je vous remercie infiniment, mon cher Directeur, de l'insertion de ces lignes. Veuillez agréer l'assurance de toute ma reconnaissance.

M. NUNEZ DE ARENAS.

A cette lettre de M. Nunez de Arenas, que nous lui avons communiqué, l'auteur de l'*écho* incriminé répond ce qui suit :

Paris, le 30 mai 19.7.

Mon cher Directeur,

Loin de moi l'intention d'offenser les convictions républicaines de M. Núñez de Arenas. Je connais et j'estime aussi fort que lui la vie et l'œuvre de Don Roberto Castrovido. Je puis même me vanter d'être probablement le seul Français qui sache en parler autrement que par ouï-dire. Ce Madrilène de 1864, formé bourgeoisement à l'Institut de Saint-Isidro, puis à l'Université de sa ville natale, serait sans doute bien surpris si je lui disais que je possède ses premiers écrit, publiés dans *La Avanzada* de Barcelone et dans *El Autonomista* de Sans, ce faubourg de Barcelone, et que j'en ai aussi plusieurs de ceux publiés ensuite — après qu'il était entré comme correcteur — dans le journal de Santander dont il devint Directeur : *La Voz Montanesa*, et encore dans une feuille de la même ville : *La Voz Cántabra*. Mes recherches passées dans la collection du *Pueblo* de Valence m'y ont fait retrouver les chroniques que M. Castrovido, déjà devenu rédacteur du *País* à Madrid, y donnait et dont l'une lui valut d'être arrêté par la Garde Civile, comme, en 1908, il devait l'être sous l'action de la néfaste *Ley de Jurisdicciones*, cette honte de l'Espagne militariste et réactionnaire.

Tout ceci est de l'histoire ancienne, très ancienne et si j'ajoutais qu'aucune des discussions de *Vida Nueva* sur tant de questions sociales, qui portent la signature de M. Castrovido y Sanz, ne m'est non plus étrangère, peut-être le jeune M. Nùñez de Arenas, Madrilène lui aussi et de la *clase media*, que j'ai entendu naguère à l'*Ateneo*, se convaincrait-il qu'en parlant d'un « Tartarin révolutionnaire », je n'entendais pas infliger à l'ancien Directeur — à partir, si je me souviens bien, de 1903 — du défunt *Pais* et du toujours vivant *Pueblo* une méchanceté, petite ou grande, mais bien marquer le caractère aussi idéaliste que vain des campagnes auxquelles il a consacré sa vie. Je n'ignore pas — puisque l'*Enciclopedia Espasa* elle-même en convient — que M. Castrovido est un conséquent et un sincère et que les attaques que lui ont valu, de la part de ses coreligionnaires, des qualités si rares dans la vie politique espagnole, ne l'ont pas empêché de jouir, dans les milieux républicains, d'une réelle autorité. Mais j'ajouterai un détail inédit : et c'est que M. Castrovido est toujours resté bon patriote espagnol. Il me serait aisé, à l'aide de documents, de le prouver, sans recourir à ses longs articles actuels de *La Voz*, cette feuille populaire dont je m'étonne que J. M. de Salaverria ne dise rien, au chapitre sur les *Journaux de Madrid*, p. 109-128 de son tout récent livre : *Instantes* (Madrid, 1927). L'homme qui, en 1914, à l'*Epilogue* qu'il écrit pour le livre de Tato y Amat

sur Sol y Ortega, vante, chez des Catalans aussi divers que Capmany, Madoz Traserra, Figueras, Figuerola, Pi y Margall, Prim, Suñer, Clavé, Mata, Tutau, Balaguer, Feliu y Codina, Lostau dit *El Xich de les Barraquetes* et chez Sol y Ortega aussi, leur inébranlable *espanolismo* — voir la page 619 de *Sol y Ortega y la Politica Contemporánea* (Madrid, 1914) — est logique avec lui-même quand, dans le monarchique *A.B.C.* du samedi 28 mai dernier, p. 8, il évoque, pour célébrer l'audace patriotique d'Estévez, Gallarza et Loriga, « la pieuse légende, non exempte de passion, selon laquelle des hirondelles arrachèrent avec leurs becs des épines de la couronne que les Pharisiens avaient mise à Jésus, sans raisons pour le bafouer, comme Roi des Juifs... ». Tartarin — disais-je — mais dans la plus noble acception du mot..., que je maintiens, tout en me voyant obligé de rendre à l'honnête rouge-gorge l'aventure que M. Castrovido met au compte des noires messagères du printemps, si romantiquement chantées par G. A. Bécquer.

Veuillez, mon cher Directeur, agréer l'hommage de ma plus cordiale amitié.

CAMILLE PITOLLET.

§

**Une lettre de M. Albalat.**

Paris, 5 juin 1927.

Mon cher ami,

J'ai dit dans mes *Souvenirs* que Sherard était un garçon sympathique, généreux ; qu'il avait passé la nuit au violon pour s'être battu contre quelqu'un qui avait mal parlé de la reine d'Angleterre ; que, d'un geste d'impatience, il avait un jour balayé les consommations sur une table de café ; et qu'un soir, dans une crise d'admiration, il s'était agenouillé devant Moréas et lui avait baisé la main, c'est tout.

M. Sherard a bien tort de se fâcher. Il n'y a rien là qui puisse porter atteinte à sa réputation.

Bien cordialement.

A. ALBALAT.

§

**A Glozel.** — Deux tombes intactes ont été récemment trouvées à Glozel. L'ouverture de la première a donné lieu à la communication du commandant Espérandieu à l'Académie des Inscriptions dont nous parlons dans la Chronique de Glozel du présent numéro. La deuxième tombe a été ouverte le 21 juin, en présence de plusieurs savants, parmi lesquels MM. Espérandieu, Audollent, de Clarker, Nourry, etc. Plus de cent objets, parmi lesquels des vases de terre avec des masques, des galets avec des inscriptions ou des figures d'animaux, des haches de pierre polie, des harpons, des tablettes d'argile avec des signes alphabétiques, des tubes ornés en os remplis d'ocre, etc., en ont été tirés. Aucun de ces objets n'est celtique ou romain : tout est néolithique.

§

**Une thèse sur le « Mercure de France ».** — On a pu lire, dans les journaux d'Alger du début de juin, l'information suivante :

Le lundi 13 juin, à 14 heures, M. Ben Cheneb subira publiquement les épreuves du diplôme d'études supérieures (langues et littératures classiques). Sujet du mémoire : « Le *Mercure de France* à l'époque symboliste. »

M. Ben Cheneb est un indigène musulman d'Algérie.

§

**La seconde mort du Comte Primoli.** — Tous les journaux du 15 et 16 juin dernier ont annoncé la mort, à Rome, du Comte Joseph Napoléon Primoli. Nous citerons, notamment, l'article publié à ce sujet par le *Journal des Débats*, daté du 16 juin, sous la signature de M. Hubert Morand.

Après avoir tracé une courte biographie du défunt, rappelé sa parenté avec les familles Bonaparte et de la Moskowa, son amitié pour la princesse Mathilde et son affection pour la France, M. Hubert Morand parlait de la publication « des fragments de ses souvenirs dans la *Revue des Deux Mondes* et dans la *Revue de Paris* » ; il faisait l'éloge de leur caractère spirituel et documentaire.

Or, cette biographie, ces précisions et jusqu'aux détails sur les souvenirs du Comte Primoli se trouvaient déjà dans les journaux du 16 et 17 juin 1925, qui annonçaient, pour la première fois, sa mort.

Citons le *Journal des Débats*, du 17 juin 1925, qui représente le Comte Primoli aimant à conter ses souvenirs « et parfois la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* parvenaient à obtenir de lui quelques-unes des pages de son journal ».

De son côté, l'*Intransigeant*, qui salua dans le défunt, le 19 juin 1925, « un ami des Goncourt », se servit du même titre pour son excellente note nécrologique du 16 juin 1927.

Le Comte Primoli est-il mort en juin 1925 ou en juin 1927 ?

§

**Le tarif des « pêcheurs à la ligne » en 1844.** — Voici, d'après un article de Marc Fournier, dans *L'Artiste* en 1844, les prix que l'on payait alors à ceux qui — selon le mot de Balzac — vivant de la ligne, méritaient qu'on les appelât des « pêcheurs à la ligne ».

> La ligne du gros pêcheur est tarifée. Elle a un cours, comme les actions de la rive droite. Elle a des hauts et des bas, comme toute espèce de marchandise. Ainsi on dira : la ligne Sue est assez demandée ; la ligne Balzac se soutient ; la ligne Soulié, la ligne Dumas ont fléchi.

Cette ligne variait de quarante sous pour Sue à 36 sous pour Balzac, comme maxima. Cependant quelques journaux essayaient déjà de se regimber contre la prolixité de certains passages des chefs-d'œuvre de ce dernier et une feuille parisienne venait de statuer « dans l'assemblée de ses actionnaires qu'on ne permettrait plus à M. de Balzac de mettre

plus de trente clous à chacun des fauteuils qu'il lui plairait de mentionner ». Soulié eût traité à un franc vingt-cinq, si son *Château des Pyrénées* et *Maison de Campagne à vendre*, ainsi que d'autres bâtisses du même genre, n'eussent comme frappé sa ligne d'une langueur momentanée, qui le forçait à « pêcher quelques heures de plus par jour ». Dumas père, malgré qu'il prétendît le contraire, n'était « réellement coté qu'à un franc les soixante lettres : peut être paierait-on plus cher ses ouvrages, si l'on avait authentiquement la preuve qu'ils sont bien de lui ». Mais *Le Siècle* ne pouvait oublier qu'il avait payé les *Chroniques de Froissard* infiniment plus cher qu'elles ne se vendaient sur les quais et *Le Chevalier d'Harmental* n'avait-il pas failli le ruiner à peu près vers le même temps où un éditeur acquérait *Le Beau d'Angennes* pour un morceau de pain ? Dumas, pêcheur à la ligne, se voyait, en conséquence, accusé de trop aimer « les eaux troubles ».

Par-dessus tous ces pêcheurs, cependant, triomphait M. Scribe. A cet industriel théâtral, à l'usage de la classe moyenne, l'Académie ouvrait ses portes à deux battants. On l'appelait grand citoyen. Il jouissait de plus de 150.000 livres de rente. Mais il n'est que juste d'ajouter que son censeur de 1844 devait, sous l'Empire, pêcher, non moins merveilleusement que le vaudevilliste génial du savoir-faire, à la ligne des représentations multiples. Le *Pied de Mouton* et la *Biche au Bois* devaient rester pour attester cet art nouveau de Marc Fournier. — C. P.

§

**Le Sottisier universel.**

Non que l'on y regrette l'absence de ces autres parents que saint François de Sales a introduits dans la famille, notre frère le soleil et notre sœur la lune. — ABEL HERMANT, *Le Temps*, 17 juin.

Lui, du moins, il continuait à palpiter, et jusqu'à la fin, les Epiciers, les Voyous et les Bourgeois, on les voit demeurer ses bêtes noires, dont la haine constitue en lui un dernier ressort inflexible. — ÉMILE HENRIOT, *Le Temps*, 14 juin.

Quand on rêve, on est poète, et les poètes sont, parmi les humains, des prévisionnaires. Exemple Racine, quand il fait dire à Don Diègue parlant à Rodrigue :

« ... Vas, cours, vole et nous venge. » — *Liége-Echos*, 8 avril.

LINDBERGH A VOLÉ DE NEW-YORK A PARIS. — Seul sur son « Spirit-of-Saint-Louis », il a franchi d'un seul coup d'aile, par-dessus l'Atlantique, en 33 h. 30, les 6.000 kilom. qui séparent la capitale américaine et la capitale française. — *Le Journal*, 22 mai.

Pour la première fois, depuis Eschyle, les masques réapparaissent sur la scène, et confèrent aux acteurs une sorte de dualité étrange. — *L'Indépendance belge*, 20 mai (compte rendu de la représentation du Prométhée d'Eschyle à Delphes).

Ses longs cheveux roux, ceints d'une bandelette, flottent, dénoués, sur ses

épaules. Elle est la simplicité même sous ses tresses. — *L'Indépendance belge*, 22 mai.

UN DAUPHIN DE 600 KILOS. — ... Exposé sur le quai, la population entière et bon nombre d'étrangers purent admirer cet énorme poisson. — *Le Journal*, 21 mai.

Faut-il encore parler de l'émotion qui règne chez les musulmans de Paris, ne disent-ils pas que les Lieux Saints ont été profanés et que Ben Ghabrit tient prisonnière une charmante recluse qu'il a luxueusement installée, en pleine Mosquée, dans un petit hôtel de style arabe dont l'entrée discrète se fait par le n° 47 de la rue Jouffroy? — *Tribune libre d'Egypte*, 22 mai.

LA RÉPONSE DES SOVIETS AU GOUVERNEMENT UKRAINIEN SEMBLE UN DÉFI A LA CIVILISATION. — On sait que le gouvernement finlandais a protesté avec indignation contre l'exécution sans jugement d'un de ses nationaux... Les Soviets auraient répondu par une note ainsi conçue... — *Le Journal*, 16 juin.

Bien avant l'ouverture des portes, la foule s'amasse à l'entrée de l'amphithéâtre Richelieu. A 9 heures, il est archibondé, même aux places les moins confortables. Grand public d'intellectuels studieux. Nombre de jeunes filles et de jeunes gens, en plus d'auditeurs d'âges et de sexes divers. — *Chronique médicale*, 1er juin.

Tel est le cas d'un brave éléphant savant, dont le poids fit s'effondrer, avant-hier soir, la scène du Théâtre Zarzuela de Madrid. Le pauvre animal est tombé dans les dessous, puis plus bas encore et gît actuellement dans ces combles. — *Comœdia*, 5 juin.

Le maréchal Foch est allé à Colmar présider le grand concours organisé par la Fédération des sociétés catholiques de chant et de musique. Après avoir assisté à la messe solennelle célébrée en plein air au Stade municipal, le maréchal a pris part à un banquet où des discours ont été prononcés par M. Helmer, Mgr Ruch et l'illustre soldat.

La mort fut instantanée. — *L'Action Française*, 14 juin.

§

**Publications du « Mercure de France » :**

LETTRES INTIMES A L'AMAZONE, par Remy de Gourmont. Vol. in-8 écu, 15 fr. Il a été tiré 24 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 24, à 150 fr.; 99 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 25 à 123, à 75 fr.; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 124 à 673, à 50 fr.

ŒUVRES DE FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. III. (*L'Ours et l'Abbesse, Saint-Martinien, Phocas le Jardinier, Sainte Marguerite de Cortone, La Rose au Flot, L'Amour Sacré.*) Volume in-8 écu sur beau papier (*Bibliothèque choisie*), 20 fr. Il a été tiré : 27 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 27, à 70 fr.; 66 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 28 à 93, à 50 fr.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# BULLETIN FINANCIER

Si nous en exceptons les valeurs à revenu fixe, rentes ou obligations, qui continuent d'accaparer la faveur du public et pour cela demeurent excessivement fermes, on peut dire que les séances qui se sont déroulées au cours de ces six dernières semaines ont été fort maussades. On fut d'abord faible sur des bruits de revalorisation, après quoi notre marché ressentit la commotion de celui de Berlin, et la constatation d'un ralentissement de notre activité économique aidant, les ventes devinrent incessantes. Il est également possible que la perspective du nouvel emprunt français ne soit pas étrangère à l'abstention de la clientèle; on ne saurait toutefois la rendre responsable de réalisations en vue de souscription, en un temps où les disponibilités si nombreuses ne savent où s'employer. Donc, de façon générale, on a beaucoup vendu, et, ce qui arrive souvent, de façon inconsidérée. De ce fait, de nombreuses valeurs sont devenues attrayantes et repartiront de l'avant, pour peu que n'intervienne une succession d'événements fâcheux.

Dans le groupe des banques, d'abord assez éprouvé, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Société Générale et la B. N. C. affirment par la suite de sérieuses dispositions de reprise. C'est aussi la fermeté qui prédomine aux chemins français, dans le groupe des affaires d'électricité, de charbonnages et de produits chimiques. Les valeurs gazières sont assez calmes, le raffermissement des métalliques est plus timide, en considération de l'irrégularité des métaux ; valeurs à change discutées.

Les valeurs de caoutchouc ont été des plus malmenées et il s'est formé sur ce groupe de nombreuses positions à la baisse. Les cours du produit commencent à se relever, et si une augmentation du mouvement esquissé oblige les vendeurs à se couvrir, on peut être assuré d'un redressement vigoureux.

LE MASQUE D'OR.

---

# CRÉDIT NATIONAL

## Pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre.

L'assemblée générale ordinaire des actionnaires du Crédit National s'est réunie le 14 juin 1927, à Paris, sous la présidence de M. Louis Martin, directeur général, président du conseil d'administration.

Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1926.

Les bénéfices nets de cet exercice se sont élevés à 19.176.087 fr. 25 auxquels il y a lieu d'ajouter les bénéfices reportés de l'exercice précédent, soit au total 19.868.770 fr. 12.

La répartition a été effectuée de la manière suivante :

La réserve légale est dotée de 958.804 fr. 36 et la réserve générale de 6 millions.

6.097.560 fr. 90 sont affectés, impôts compris, à la libération partielle des actions de la Société, à raison de 25 francs par titre. L'Etat recevra, en exécution de l'article 64 des statuts, un versement de 4.946.200 fr. 48.

Le dividende, payable à partir du 15 juin 1927, est fixé à 8 fr. 25 brut, soit 6,765 net par action, 216.204 fr. 30 sont reportés à nouveau.

MM. Charles Laurent, Frédéric Pillet-Will, Léopold Pralon ont été réélus administrateurs pour une durée de six ans.

Les pouvoirs de MM. Machart, Rebuffel et Rendu, censeurs, ont été renouvelés.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

***VENTE ET ABONNEMENT***

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 90 fr. | 6 mois : 48 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.